

Discours sur les langues et rêves identitaires

Actes de l'école doctorale de Suisse occidentale
en histoire des théories linguistiques

recueil édité par
Ekaterina VELMEZOVA
et Patrick SÉRIOT



Cahiers de l'ILSL, n°26, 2009

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Présentation

Patrick SÉRIOT, Ekaterina VELMEZOVA

Depuis 2002 existe en Suisse occidentale une école doctorale en sciences du langage. Chaque année un des modules de cette école est consacré à l'histoire et à l'épistémologie de la linguistique. En 2006, comme chaque année, une vingtaine de doctorants et de jeunes docteurs (venant de Suisse, mais aussi d'Allemagne et d'Italie) ont eu la possibilité non seulement de présenter leurs recherches, mais aussi de participer aux discussions et de suivre les conférences de spécialistes du domaine de l'histoire des idées sur la langue.

En 2006, deux invités ont animé nos journées d'études. Jürgen Trabant (Freie Universität, Berlin) a parlé de la question de l'origine du langage, grand sujet de la philosophie du XVIII^{ème} siècle, qui connaît actuellement un intérêt croissant, dans un exposé intitulé « Des paroles sauvages dans les forêts et les déserts ». Claudia Stancati (Università della Calabria, Cosenza) a consacré son cours aux rapports entre « sciences du langage et histoire ».

Ces interventions de spécialistes ont été suivies par les présentations des thèses (en cours ou déjà achevées) de Bruna Desti (Cosenza), Constanze Fröhlich (Berlin), Inna Ageeva, Andreja Eržen, Victoriya Saïdi, Irina Ivanova, Sébastien Moret, Margarita Schoenenberger et Tatiana Zarubina (Lausanne). A la séance de clôture de l'école, les doctorants ont demandé aux organisateurs de leur donner la possibilité de publier leurs exposés. Le présent recueil est le fruit de cette demande : il rassemble les travaux des participants, mais aussi l'exposé que Gabriel Bergounioux (Université d'Orléans) a fait dans le cadre de l'école doctorale en 2008, des textes anciens et devenus raretés bibliographiques d'auteurs qui ont aussi participé à nos écoles doctorales (Claudine Normand [Université de Paris-X – Nanterre] et Patrick Sériot [Université de Lausanne]), ainsi que les contributions de deux jeunes docteurs lausannoises : Elena Simonato et Ekaterina Velmezova. Un texte anonyme de 1937, attribué à Georges Mounin, sur le chauvinisme linguistique achève ce recueil : nous le recommandons à tous les chercheurs qui s'intéressent aux problèmes de l'histoire des idées sur les langages et sur le langage.

Le recueil s'ouvre par les contributions des professeurs. En insistant sur la nécessité, pour l'histoire de la linguistique, de rester dans la linguis-

tique en tant que telle, Gabriel Bergounioux propose dans son article une brève récapitulation de plusieurs étapes importantes de la réflexion sur les langues. Il entreprend ensuite analyse d'un certain nombre de courants linguistiques pour montrer qu'ils ne correspondent pas tout à fait aux exigences d'une science du langage. Dans sa recherche publiée pour la première fois dans les Actes du colloque « Les sciences humaines, quelle histoire ?/! » en 1981, Claudine Normand réfléchit aux questions majeures de l'enseignement de l'histoire de la linguistique, ce qui rend la lecture de son texte nécessaire, voire obligatoire, pour les (futurs) enseignants de l'évolution des idées linguistiques. La contribution de Patrick Sériot, publiée à l'origine dans *Archives et documents de la SHESL* en 1983, est consacrée à l'évolution de la linguistique en URSS après la chute du marxisme ou, plus précisément, à la sociolinguistique soviétique des années 1960-1970. Enfin, Claudia Stancati propose une réflexion sur l'« histoire et l'épistémologie des sciences du langage », qui est le pôle thématique central d'une future école doctorale en histoire des idées linguistiques. En abordant la question du type de scientificité des sciences du langage, Cl. Stancati discute dans sa recherche le rôle qu'il faudrait accorder dans ce domaine aux notions-clés de la philosophie des sciences.

Quant aux travaux des doctorants et des jeunes docteurs publiés dans ce recueil, ils peuvent être thématiquement divisés en plusieurs groupes – même si une telle division sera toujours de nature conventionnelle, certains travaux pouvant faire partie de plusieurs groupes à la fois.

Une partie des contributions rassemblées dans ce volume est consacrée à des linguistes renommés et à leur rôle dans l'évolution des idées linguistiques. Ainsi, B. Desti a centré sa recherche sur Henri Poincaré (1854-1912) qui, d'après elle, marque un *tournant linguistique* à l'intérieur de la construction des théories linguistiques et propose un ensemble de réflexions sur les liens qui unissent le langage, et la construction / invention scientifique. C'est dans le concept d'*analogie* de Poincaré que la jeune chercheuse italienne propose de repérer une clé de lecture linguistique de toute son œuvre épistémologique. De son côté, I. Ivanova reprend les discussions autour de la conception du dialogue chez Lev Jakubinskij (1892-1945), en insistant sur l'importance de la (re)découverte de ses sources linguistiques et philosophiques. D'après la chercheuse, cette démarche s'avère aujourd'hui d'autant plus importante que le célèbre article de Jakubinskij « Sur la parole dialogale » [*O dialogičeskoj reči*] (1923) est une œuvre-clé pour la linguistique soviétique des années 1920-1930. Une attention particulière est accordée dans cet article à la logique des recherches de Jakubinskij pendant la période de sa participation à la Société d'étude de la langue poétique (*OPOJaZ*). Enfin, nous n'avons pas pu passer sous silence Ferdinand de Saussure : I. Ageeva revient sur la critique de ses idées dans *Marxisme et philosophie du langage* [*Marksizm i filosofija jazyka*] (1929) de Valentin Vološinov (1895-1936), qu'elle discute dans le contexte plus général de la réception des théories saussuriennes en URSS dans les années 1920-1930. Entre autres, I. Ageeva souligne l'ambivalence de la réception

de Saussure « chez les Soviëts » : reçues de façon favorable par les linguistes moscovites, ses idées furent généralement rejetées à la même époque à Leningrad.

Par sa recherche consacrée à la « slavistique fantastique » de Nikolaj Marr (1864-1934), E. Velmezova propose de lancer un projet de plus grande envergure qui serait consacré à la « slavistique fantastique » : dans ce cas particulier, l'analyse des idées peu orthodoxes de Marr sur les *langues* et les *peuples slaves* lui permet de tester une nouvelle hypothèse sur les raisons de la décision de Staline d'intervenir officiellement contre le marrisme en 1950. Une autre dimension de cette « slavistique fantastique » est présentée dans les contributions d'A. Eržen et de V. Saïdi. La première chercheuse discute des enjeux de la dénomination de la langue et de la nation slovènes aux XVI-XIX^{èmes} siècles, en soulignant le fait que ce type de nomination rend possible une manipulation permanente : elle crée, entre autres, l'image d'une langue « continue » ayant une histoire particulière. Cela lui permet de revenir sur la célèbre phrase du slavisant français Paul Garde mise en exergue dans sa recherche : « Les mots sont aussi des armes, et parmi les plus efficaces »... De son côté, V. Saïdi propose à ses lecteurs un voyage fascinant en Galicie orientale pour revenir sur les problèmes du discours sur la langue ukrainienne dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Toutes ces discussions sont d'autant plus intéressantes que la langue, en tant qu'un des éléments unificateurs de la construction identitaire ukrainienne, est devenue à cette époque l'objet des discours menés par les « éveilleurs » du sentiment national (l'intelligentsia), qui, en grande partie, n'étaient pas des linguistes. C'est l'une des raisons pour lesquelles, dans leurs discours, la langue se transforme en un « moyen de symbolisation » d'une communauté parlante.

Fantastique ou non, la linguistique a souvent été mise au service des intérêts politiques également pendant des époques plus récentes. Ainsi, S. Moret propose dans son article de réfléchir sur le lien entre « linguistique et nouvel ordre européen autour de la Grande Guerre » : avant même la fin de la première guerre mondiale, la linguistique et les faits de langue avaient été parfois utilisés pour proposer une vision du nouvel ordre européen qui s'annonçait. D'après le chercheur, le rapport *langue / nation* qui découle de ces discussions renvoie à une conception naturaliste et romantique de la langue. A son tour, E. Simonato discute des origines de la « politique linguistique soviétique » dans le Caucase, lequel, dans les années 1920-1930, s'est transformé en un laboratoire expérimental pour les linguistes-phonologues soviétiques, impliqués dans l'élaboration de langues « littéraires » et d'alphabets nouveaux. A différentes époques, les liens entre la linguistique et la politique en URSS se sont manifestés de façons diverses, ce dont témoigne la contribution de M. Schoenenberger, consacrée à l'évolution du structuralisme en URSS après l'intervention stalinienne en linguistique en 1950. Plus précisément, son article nous renvoie aux années 1950-1960 de la linguistique soviétique qui virent se produire ce qu'on appellerait aujourd'hui un changement de *paradigme*

scientifique : c'est la notion de *NTR* (révolution scientifique et technologique [*naučno-tekničkaja revoljucija*]) qui était au centre des réflexions linguistiques de cette époque, en provoquant des discussions ardentes entre les représentants des courants de pensée « traditionaliste » et « structuraliste ».

Enfin, en discutant de l'histoire des idées linguistiques, on ne peut pas éviter les problèmes philosophiques – ce que nous rappelle T. Zarubina qui réfléchit sur le caractère linguistique (ou non) des contraintes dans la circulation interculturelle des discours philosophiques. La question principale de son article nous fait revenir au problème de la distinction entre la *langue* et le *discours* dans le contexte de la réception et de la compréhension « interculturelle » des idées linguistiques et philosophiques. Pour corroborer les idées principales de sa recherche, T. Zarubina s'appuie sur l'analyse de la traduction russe du *Rhizome* (1976) de Gilles Deleuze (1925-1995) et Félix Guattari (1930-1992).

Cet ensemble de textes est un témoignage de la riche réflexion qui est menée dans le domaine de l'histoire et de l'épistémologie des sciences du langage, domaine en plein bouleversement à l'heure actuelle, sous l'impulsion de jeunes chercheurs pleins de talent.

P.S. Les éditeurs de ce volume expriment leur reconnaissance à Sébastien Moret pour son aide précieuse dans la relecture des textes ici réunis.

La fonction critique de l'histoire de la linguistique

Gabriel BERGOUNIOUX

Université d'Orléans

Résumé :

L'histoire de la linguistique, prise dans une partition entre histoire interne (celle des théories) et histoire externe (institutions et biographies), oublie parfois qu'il lui appartient d'être linguistique avant d'être historique. A partir d'une récapitulation des étapes de la réflexion sur les langues, depuis l'invention de l'écriture jusqu'aux débats contemporains, on se propose de restituer à cette discipline sa dimension critique dans une reprise de l'argumentaire saussurien concernant l'analyse morpho-phonologique du langage. Il apparaît alors que les courants dominants (Lab-Phon, OT...) ne correspondent pas aux exigences d'une science du langage, ne serait-ce que dans la séparation qu'ils entérinent entre les deux faces du signe.

Mots-clés : histoire de la linguistique, phonologie, morphologie, F. de Saussure, comparatisme, structuralisme

Une question sous-tend cet article : quelle sensibilité l'objet de la linguistique manifeste-t-il à l'égard de sa propre histoire ? Les conditions de production du savoir, le retravail des œuvres anciennes a-t-il une incidence sur la linguistique d'aujourd'hui ? Les réponses, à nuancer en fonction des approches et des périodes, éclairent d'un jour différent l'état présent de la discipline, pour peu qu'on la confronte à des états antérieurs. Ainsi, réfléchir aujourd'hui sur la mise au point d'instruments de transcription ou sur le débat séculaire de la reconstruction du vocalisme de l'indo-européen pourrait exercer ses effets sur l'analyse du champ de la linguistique contemporaine. Telle conception, qui s'impose maintenant à l'évidence, apparaît rétrospectivement comme l'une des solutions possibles, pas forcément la meilleure. F. de Saussure a proposé, en 1878, d'abandonner le terme de *racine* (ou plutôt de *racine syllabique*) pour lui substituer celui de *cellule prédésinentielle*, sans succès. Partant de cet exemple, on pourra en déduire que lui aussi s'est fourvoyé dans son raisonnement ou au contraire que la linguistique n'en a pas fini avec certaines interrogations, et l'ambiguïté ethnique ou culturelle de *racine* (on pense à Barrès, aux *Déracinés* [1897]) soulèverait plus d'une interrogation à ce sujet.

1. HISTOIRE EXTERNE, HISTOIRE INTERNE

Selon qu'on appréhende la linguistique à partir des transformations que subissent les modes de construction de l'observable (l'histoire interne) ou en fonction de l'organisation sociale des productions et des producteurs (l'histoire externe), deux images se dessinent qui, sans être inconciliables, ne s'harmonisent pas si facilement.

L'histoire externe recourt à des critères d'appréciation qui ne supposent pas de compétence particulière dans le domaine : la recension des institutions (*e.g.* les origines de la Société de Linguistique de Paris), la datation des mots (*e.g.* à quel moment apparaît le terme *linguistique* ?) ou la bibliométrie en tiennent lieu. Même la prosopographie¹, qui reconstitue la carrière (la trajectoire) des savants et la configuration d'une science académique dans l'interaction entre les cadres sociaux et le curriculum, peut s'écrire sans information particulière sur les enjeux conceptuels. Elle relèvera que, dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, le plus grand linguiste est sans conteste M. Müller dont la célébrité passée n'a d'égal que l'inanité de son apport à la grammaire comparée. Elle le placera au cœur de son investigation alors qu'un tableau récapitulatif des découvertes majeures dans les sciences du langage ne le mentionnerait pas.

L'histoire interne se situe à l'inverse dans une perspective tantôt relativiste, tantôt finaliste. Faisant le plus souvent abstraction des conditions sociales de production et de reproduction des concepts, elle appréhende les

¹ Cf. une présentation, avec un exemple d'application, dans Picard (2007).

travaux sur la langue comme une anticipation des développements ultérieurs de la linguistique, considérant que telle école ou tel domaine réalise au présent ce qu'avait deviné tel grammairien ou tel philosophe quelques siècles ou quelques années auparavant. La revendication chomskyenne d'une filiation cartésienne de la grammaire générative en constitue le parangon². La démarche est plus convaincante lorsqu'elle prend appui sur des études anciennes pour relire autrement des propositions modernes, comme le suggère I. Rosier-Catach quand elle rapproche les réflexions de la théologie médiévale et la philosophie du langage ordinaire³. Reformulé en termes de paradigme, l'exercice s'apparente à une histoire des idées comme M. Foucault⁴ en esquisse la généralisation quand il applique à des champs hétérogènes l'hypothèse qu'à l'âge classique un nouveau regard porté sur le monde en aurait modifié les contours et les représentations. Plus classiquement, les histoires de la linguistique proposées au public enchaînent les chapitres d'un même récit. Elles racontent comment un retour sur les usages de l'écriture a élaboré une réflexion sur le fonctionnement de la langue qui, en dépit de ses aléas, a perfectionné l'adéquation descriptive et consigné ses résultats dans des formats normalisés, tels des dictionnaires ou des manuels didactiques.

Chacun des points de vue est légitime mais partiel. Ainsi, les institutions ne s'établissent pas *ex nihilo*. Elles concrétisent une décision politique, au point de rencontre entre un régime administratif, une demande sociale et l'action de petits groupes impliqués dans une révision des méthodes d'analyse :

- le Collège de France (1530), voulu par François I^{er} et inspiré par le mouvement des humanistes, revendique l'autonomie de la réinterprétation philologique au service du pouvoir royal face à la Sorbonne, qui relève de l'autorité du Pape ;
- l'Académie française (1635), établie par Richelieu, représente l'alliance passée entre un groupe de lettrés issus de la bourgeoisie et de la noblesse de robe avec le pouvoir politique absolutiste pour une réglementation de la langue ;
- l'École des Langues Orientales (1795) succède à un centre de formation institué par Louis XIV en 1669 pour former les interprètes des escales françaises de la flotte en Méditerranée avant de servir l'expansion coloniale des régimes successifs ;
- l'École des Chartes (1821) symbolise la vision politique conciliatrice de la Restauration en matière de pays légal ; l'exploitation raisonnée des sources archivistiques, associant politiques (Guizot) et littérateurs (Nodier, Mérimée...), est mise au service d'un parallèle entre les généalogies de la noblesse – qui a reconquis formel-

² Chomsky, 1966.

³ Rosier-Catach, 2004.

⁴ Foucault, 1966.

lement le pouvoir – et une filiation bourgeoise fondée sur l'histoire des communes⁵ ;

- l'École Pratique des Hautes Études (1868) accompagne la rénovation de l'enseignement supérieur français, dans la rencontre de quelques intellectuels s'inspirant du modèle universitaire allemand (Gabriel Monod, Michel Bréal) en matière d'histoire et de philologie et des hauts fonctionnaires du Ministère de l'Instruction Publique appelés par Victor Duruy (Louis Liard, Octave Gréard).

Chacune de ces institutions (la liste n'est pas exhaustive) a contribué à sa façon à déterminer des carrières, à réunir ou à opposer des générations de savants, à faire entrer en compétition des établissements, des sociétés, des périodiques, des conceptions du savoir, à orienter les connaissances.

Pourtant, il ne suffit pas d'une institution pour faire de la science⁶. L'histoire interne se trouve convoquée, qui interroge la façon dont des concepts ont été élaborés, une terminologie fixée, des éléments découverts qui resteront plus ou moins acquis à la linguistique (*cf.* la thèse de J.-Cl. Chevalier⁷). Au-delà d'une recension des lieux et des livres, au-delà d'une réduction au biographique, la fin assignée concerne la reconstitution des étapes d'un savoir devenu nôtre.

Réconcilier ces deux approches met à l'épreuve notre capacité de conjuguer les connaissances disciplinaires avec les conditions, institutionnelles et biographiques, épistémologiques et culturelles, de leur production et de leur transmission, dans l'évaluation de leurs répercussions sur le savoir linguistique. Que doit-on conjecturer de l'univers mental d'un théologien du moyen âge avant d'interpréter ses hypothèses sur le même plan que celles d'un pragmaticien ? Reconstruire simultanément les logiques sociale et scientifique sous-jacentes aux analyses, c'est se démarquer :

- (i) de la lecture *historiciste*, qui ignore à quelles nécessités intrinsèques répond une révision des contenus,
- (ii) de la lecture *philosophique*, qui ne perçoit pas certaines spécificités, pourtant fondatrices du champ (que signifierait une philosophie de la phonologie ?) et
- (iii) de la lecture *philologique*, qui enregistre, par exemple, des variations terminologiques sans se donner les moyens de récapituler les structures qui les décident.

⁵ C'est ce qu'Au. Thierry illustre en rédigeant son *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers-état* (Thierry, 1853).

⁶ Au contraire, il semble que la recherche atteigne son acmé quand l'effort, d'abord soutenu dans des trajectoires singulières qui se coordonnent en marge des administrations bureaucratiques, se trouve relayé au sein d'une institution pionnière alors que l'impulsion se délite quand le même établissement sert par après de perspective de carrière, conformant et confortant la conception de la science qui s'y trouve installée à demeure et qui tend à se figer ; l'institution contre la connaissance en quelque sorte.

⁷ Chevalier, 1968 [2006].

A cela s'ajoute que la linguistique n'est pas seulement l'objet d'une analyse : elle contribue, par ses méthodes, à outiller la recherche (lexico-métrie, champ sémantique, analyse de discours...).

2. LA FONCTION CRITIQUE DE LA LINGUISTIQUE

Pourtant, on fait maintenant l'hypothèse que la fonction la plus importante de l'histoire de la linguistique se situe encore au-delà, dans sa capacité à exercer un effet critique sur l'état présent des sciences du langage. Le régime des sciences sociales est tel que, reformulée par le sens commun et la doxa, aucune avancée ne se trouve à l'abri d'une régression qui l'annule. A ce compte-là, le *signifié* est évidemment l'équivalent du *sens* et la caractérisation des phonèmes résulte de la distribution de leurs *traits distinctifs*, et tant pis si ces deux propositions contredisent l'enseignement structuraliste dont elles se revendiquent.

Si le *signifié* est l'équivalent du *sens*, quel besoin de changer de nom ? Un tel remue-ménage autour de la théorie du signe simplement pour rebaptiser ce qu'on a toujours su : qu'un mot, c'est à la fois du son et du sens ? Et si la phonologie n'a affaire qu'à des *relations oppositives* et *négatives* (comme l'affirment Saussure et Troubetzkoy), comment tolérer des *traits distinctifs* que Jakobson rajoute, séduit par les spectrogrammes du *Visible Speech*, réintroduisant de la substance dans ce qui est à concevoir en termes de *rappports*, comment tolérer que soient rétablies l'acoustique et la phonation dans la modélisation de la structure, contrevenant au projet plusieurs fois réaffirmé d'une algébrisation ?

Dès lors qu'elle menace le jugement narcissique, l'ordre établi ou seulement les opinions convenues, aucune découverte n'est préservée dans les sciences sociales. Elle se retrouve confrontée à des critiques qui ont en leur faveur de défendre le bon sens et l'avis général, les valeurs traditionnelles et les idées reçues, jusqu'au moment où, au nom d'un « retour » (à Freud, à Marx ou à Saussure⁸), la relecture des textes fondateurs met en mouvement une appréciation renouvelée des théories politique, psychanalytique ou linguistique, bouleversant les attendus et aussi les organisations qui prétendaient monopoliser l'héritage savant et décider de l'orthodoxie. La reprise des œuvres, pour autant qu'elle accompagne le développement des recherches linguistiques afin de faire jouer les théories anciennes à l'intérieur des nouvelles propositions, a le souci de vérifier l'acception des termes (est-il fait le même usage du concept de *signe* dans la *Grammaire de Port-Royal*, chez Peirce et chez Greimas ?). Partant, elle contribue au maintien des principes heuristiques qui ont participé à la fondation de la

⁸ Telle est l'entreprise dont se réclament Lacan ou Althusser dans les années 1960, au moment où, sous l'appellation générique de *linguistic turn*, l'édition du *Cours de linguistique générale* de Bally et Sechehaye devient l'emblème d'une réinterprétation de l'ensemble des sciences sociales.

discipline dans toutes ses dimensions, déterminant une incidence nouvelle des propositions contenues dans les ouvrages de référence, inventant des perspectives jusqu'alors inaperçues qui, à leur tour, infléchissent le travail en cours.

C'est bien le programme d'une science cumulative qui se décline mais cette cumulativité diffère de celle dont se revendiquent avec assurance les sciences expérimentales. La présence intéressée des auditeurs / locuteurs, de leurs conceptions sociolinguistiques, des enjeux sociaux et de la part qu'ils y prennent, ne situe pas sur un même plan des sciences sociales toujours menacées de régression en fonction de visées imaginaires ou symboliques, individuelles ou collectives, internes ou objectivées. Pas de considération sur la langue qui ne contienne un jugement, pas d'évaluation typologique qui ne prenne son principe dans une langue singulière, maternelle.

On fera l'hypothèse que faute de se souvenir des obstacles qu'elle a dû surmonter, du chemin qu'elle a frayé, de sa *méthode* en bonne étymologie, la linguistique se fourvoiera de nouveau, renouant indéfiniment avec les mêmes erreurs, les mêmes fascinations, en sorte qu'une histoire de la linguistique qui relaterait ses errements n'apparaîtrait pas moins instructive que la vision positiviste qui est d'usage. Saussure avertissait ses auditeurs, au moment de les introduire à la linguistique générale :

« Il n'y a aucun domaine qui, plus que la langue, ait donné lieu à des idées chimeriques et absurdes. Le langage est un objet de mirages de toutes espèces. Les erreurs faites sur le langage sont ce qu'il y a de plus intéressant, psychologiquement parlant. Chacun laissé à lui-même se fait une idée très éloignée de la vérité sur les phénomènes qui se produisent dans le langage. Il est donc également de ce côté-là légitime à la linguistique qu'elle puisse aujourd'hui se croire en état de rectifier beaucoup d'idées, de porter la lumière là où la généralité des hommes d'étude seraient très facilement enclins à se tromper, à commettre les erreurs les plus graves »⁹.

3. LE GRAND PARTAGE : ALPHABET VS. LOGIQUE

La linguistique a un objet singulier : la langue, qui n'est pas réductible à ses transcriptions. Sa singularité peut s'appréhender à plusieurs niveaux. Rien ne lui est comparable, ou seulement commensurable, dans les faits sociaux puisqu'elle apparie une dimension sensible organisée de façon non analogique (la phonologie) et une restitution mentale fondée sur la *valeur* (et non sur le *sens*). Dans son principe, le développement de la linguistique s'effectue selon ce que la réflexion parvient à formaliser moins sur l'un ou l'autre des deux plans que dans leur relation dialectique. Ravivant l'image d'une entité à deux faces avancée par Saussure, et sa comparaison avec une page dont le recto et le verso sont inséparables, et comparant la structure

⁹ Saussure, à paraître.

des signes et la science qui en traite (dont on conçoit mal comment elle se soutiendrait de conserver sa consistance en ne traitant qu'un des versants), on se heurte à la première des difficultés.

En effet, au moment de conjoindre ces deux plans, les compétences requises se présentent comme disséminées dans le champ de l'investigation scientifique : d'un côté, ce qui se justifie par le son fait appel aux médecins, aux musiciens, aux physiologistes en réception et, si l'on s'intéresse à la production, aux médecins encore (l'oto-rhino-laryngologie), aux professeurs de diction, aux facteurs d'instrument, aux physiciens ; de l'autre côté, on trouve des philosophes, des théologiens ou des logiciens, peut-être des auteurs de traités de rhétorique.

On récapitulerait comme suit les étapes principales de la réflexivité linguistique dans une histoire longue de la discipline en Occident.

D'abord, l'invention de l'*écriture*. Avec la mise au point d'un équivalent visible, tangible, et durable de la parole, à l'intérieur de sociétés qui ont pour régime économique le « mode de production asiatique », une réorganisation cognitive de la pensée¹⁰ intervient dans l'évitement d'un recours à la traduction phonétique. Le son, écarté de la représentation par des pictogrammes que contraignent les techniques de gravure et les supports, va s'imposer progressivement dans la nécessité de reproduire des toponymes et des noms étrangers, amorçant le recours à des répertoires syllabaires dont les cartouches égyptiens signent l'usage de rébus. Les fouilles archéologiques ont exhumé des inscriptions archaïques qui comptent des exercices d'apprentissage, soit le témoignage le plus ancien concernant une activité métalinguistique. L'alphabétisme, qui n'est pas intuitivement perçu et n'est jamais apparu en premier dans l'émergence de l'écriture, est cependant immanent à une pratique de la transcription mais les structures des langues le rendent plus ou moins nécessaire et le monosyllabisme chinois peut s'accommoder d'une idéographie comme les langues afro-asiatiques supportent une notation réduite du vocalisme.

L'*alphabet* est un aboutissement qu'on associe au « miracle grec ». Quelles que soient les raisons qui induisent cette notation, on en mesure la puissance à ses répercussions. Le système d'apprentissage se simplifie, retirant le monopole de leur compétence au corps des scribes et diffusant la maîtrise de l'écriture dans la totalité des classes dominantes. La ressemblance du dire et de l'écrire, qui menace constamment de fragmentation les langues, forge des koinês déterminées par des récits sacralisés aux fonctions mythologique et identitaire, substituant à des revendications dialectales, ancrées dans la solidarité géographique, le prestige d'une culture lettrée, fondée sur la connivence sociale. Surtout, en tant qu'instrument de connaissance, l'alphabétisme a permis l'essor prodigieux des sciences, une révolution dans l'ordre de l'esprit. Le système graphique s'est fixé en Grèce dans une forme qui n'a pas été substantiellement modifiée depuis presque trente siècles. Les principes retenus à cette époque sont encore en

¹⁰ Goody, 1979.

vigueur aujourd'hui : limitation du nombre des caractères, dualité majuscule / minuscule, tension entre orthographe et phonétisme, linéarité de l'écriture, découpe en mots, signes métalinguistiques...

Cependant, la réflexion sur le langage, après s'être égarée dans les voies de l'étymologie (*Cratyle*), a abandonné l'analyse du matériau sonore pour se consacrer à la question de la vérité. De la *Logique* d'Aristote résulte une nomenclature dont la grammaire n'est plus parvenue à se détacher. Si la représentation de la pensée est disjointe de l'expression qu'elle emprunterait à une langue particulière, elle ne parvient pas à renouer de façon convaincante avec le principe pasigraphique. Certes, les écritures idéographiques taisent leur réalisation sonore aussi longtemps que n'a pu y être découvert quelque accès, mais leur lecture peut supporter, jusqu'à un certain degré, l'absence d'interprétation phonétique : l'épellation vernaculaire ne restreint pas l'efficacité de leur restitution. Autrement dit, point n'est besoin d'avoir l'accent de la cour du Pharaon pour lire les inscriptions en son honneur. Pour donner un exemple plus proche de nous, dans un autre domaine, les symboles chimiques sont compris de la même façon dans tous les pays sans considération de prononciation¹¹. Les Grecs n'atteindront pas cette étape. Le grand partage des nombres et des lettres sera établi plus tard par les Arabes. Ils en transmettront la science à l'Europe qui leur a emprunté *chiffre, zéro, algorithme et algèbre*. Aucun progrès aussi radical n'interviendra plus avant le XIX^{ème} siècle.

Le *comparatisme* et le *structuralisme* correspondent à la linguistique dans la définition moderne du terme. On date le comparatisme de 1816 (*Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache* de Bopp) et le structuralisme de 1916, avec la publication du *Cours de linguistique générale*, faute d'y accéder par le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1878) de Saussure.

4. L'INVENTION DE LA LINGUISTIQUE : LE COMPARATISME

Il s'est écoulé autant de siècles entre les premières écritures et la théorie aristotélicienne qu'entre celle-ci et la grammaire comparée. Rien, dans la pensée occidentale, ne représente une avancée décisive dès lors que les langues sont transcrites dans des alphabets dérivés du modèle hellénique, que les catégories de la grammaire décalquent celles de la logique. Subordonner l'analyse des langues à l'universalisme de la pensée revient à les considérer comme équivalentes *sub specie mentis*. Dès lors rien d'important ne saurait résulter d'un travail qui se situerait sur le versant sonore. En témoigne la sidération des philologues européens découvrant la minutie

¹¹ De même, le maintien des idéogrammes en Chine contribue à la préservation d'une unité apparente de la langue.

phonétique des grammaires sanscrites quand les tentatives de restitution de la prononciation du grec et du latin, depuis la Renaissance, s'étaient heurtées au silence obstiné des textes.

Le comparatisme a introduit dans l'étude des langues le paradigme galiléen (objectivation, contrôle méthodologique, caractère interne des explications...) et le relativisme historique que l'humanisme avait posé en principe dans son entreprise de restitution des œuvres. Au moment où l'histoire, première des sciences sociales à avoir défini son exercice raisonné, se constituait comme exploitation contrôlée des archives écrites, elle renonçait à une partie de l'information contenue dans les documents. Quand on procède à la recension des sources, tout contribue à l'établissement des faits révolus dont la mémoire est consignée dans des *scripta*, même la forme des lettres qui permet de déterminer l'époque de composition ou l'atelier de copistes, même l'état et la variété de langue (le dialecte), mais un point aveugle demeure : la restitution sonore du texte. Le comparatisme s'est constitué dans cette dimension que la philologie laissait en déshérence, et par ce moyen la linguistique est remontée en deçà, jusqu'à une période inaccessible pour les historiens, faute qu'ils disposent, pour l'étudier, de témoignages écrits. La préhistoire n'était plus seulement l'affaire des archéologues, du chantier stratigraphique et de la fouille. Elle recevait une part de ses lumières des informations contenues dans la forme des mots.

F. Bopp a transposé sur la structure des langues le rapprochement auquel les sciences historiques procédaient sur les textes. Comme celles-ci ont pour premier souci de recouper les témoignages, Bopp a commencé par restituer la valeur phonétique des diverses graphies (sanskrite, avestique, gotique, grecque et latine dans son premier essai) afin d'établir les bases de sa comparaison. Sa démonstration, magistrale et exclusivement technique, suspendait la présence du sens :

« Je me propose de donner dans cet ouvrage une description de l'organisme des différentes langues qui sont nommées sur le titre, de comparer entre eux les faits de même nature, d'étudier les lois physiques et mécaniques qui régissent ces idiomes, et de rechercher l'origine des formes qui expriment les rapports grammaticaux. Il n'y a que le mystère des racines ou, en d'autres termes, la cause pour laquelle telle conception primitive est marquée par tel son et non par tel autre, que nous nous abstenons de pénétrer ; nous n'examinons point, par exemple, pourquoi la racine I signifie "aller" et non "s'arrêter", et pourquoi le groupe phonique STHA ou STA veut dire "s'arrêter" et non "aller" »¹².

Ce renoncement, conforté par l'absence de témoignages matériels pour une supposée civilisation indo-européenne primitive, a justifié le développement d'une théorie dont nous sommes aujourd'hui encore les témoins : retrouver le berceau primitif des Aryas, imaginés comme un groupe de guerriers en marche vers le couchant, dominant les populations autochtones

¹² Bopp, 1857 [1866].

et leur imposant une langue qui s'est transmise depuis lors. Indépendamment d'interprétations plus nocives, on relève une ambition paléontologique : croiser les données lexicales pour définir l'habitat putatif d'un peuple vivant sous un climat tempéré, entre des montagnes et des marais, loin de la mer, en Europe ou en Asie proche¹³. Ensuite, un degré de développement matériel était conjecturé, selon le vocabulaire partagé, dans la conviction que la séparation se serait produite en un instant donné entre les deux branches, européenne et asiatique, avant une subdivision des ethnies suivant le modèle arborescent de Schleicher¹⁴.

Dans les années 1850, la mythologie comparée entend établir un équivalent spirituel de la restitution lexicologique de la culture matérielle, raisonnant sur les mots abstraits et le nom des divinités. Cette « psychologie historique » (c'est le nom que lui donne A. Darmesteter dans *La vie des mots*) laissera, après son reflux, et à l'endroit précis qu'elle occupait, la sémantique, comme le montre le chemin parcouru par Bréal, des *Mélanges de mythologie et de linguistique* à *l'Essai de sémantique*. A la même époque, dans les années 1870-1890, en contrepoint d'une théorie du sens qui se détournait du signifiant, une issue était attendue d'une analyse instrumentale du son¹⁵.

Parce qu'il fixe des principes à ses analyses, qu'il établit ses raisonnements sur des bases vérifiables et contrôlables, le comparatisme esquisse le programme d'une linguistique scientifique, comme en témoigne la progression de ses résultats, décidée par les contradictions inhérentes aux théories qui se succèdent, de Bopp à Saussure, en passant par Grimm, Pott, Schleicher, Brugmann et Schuchardt. Dès le début, la réduction des écritures à leur valeur sonore ancre le rapprochement dans la phonologie des langues et non plus dans leur représentation graphique. Le calcul des correspondances entre les formes (*i.e.* leurs relations) est disjoint de leur degré de ressemblance. L'interprétation sonore par des contraintes articulatoires ou acoustiques est subordonnée à des corrélations internes. Même si le sanskrit a d'abord été crédité d'un archaïsme qui revenait à le privilégier dans la chronologie relative, il est apparu assez rapidement que la reconstruction avait une puissance explicative supérieure. Dans les notations, l'invention de l'astérisque par Schleicher en porte témoignage.

Au nombre des contradictions, comment expliquer que les formes attendues, prescrites par les lois phonétiques aveugles, ne soient pas toujours celles qui sont attestées ? Cette seule question déclenche une série continue de révisions qui décident d'un accroissement des exigences méthodologiques, confortées par la supériorité des démonstrations qui s'en réclament (loi de Verner, loi d'Osthoff...). Elle impose aussi de prendre en compte les critiques formulées par les linguistes de terrain, dialectologues

¹³ Cf. Pictet (1859-1863) et pour un avatar de ce projet, Haudry (1981) ou, dans un autre genre, Renfrew (1987).

¹⁴ Schleicher, 1863.

¹⁵ Cf. Darmesteter, 1886 ; Bréal, 1877 et 1897 (ces deux livres ont été republiés en 2005 aux éditions Lambert-Lucas à Limoges) ; Rousselot, 1897-1901.

ou créolistes, les mieux à même de percevoir le biais qui résultait du privilège accordé aux textes sur l'enquête.

5. LA LINGUISTIQUE COMME SCIENCE : LE STRUCTURALISME

La linguistique structurale est aujourd'hui encore notre horizon, se déduisant du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, dans une présentation qui ne facilite pas le travail du lecteur. Nombre de formulations demeurent abscondes par suite de l'inachèvement des concepts qui établiront les principes de la discipline dans les trois cours prononcés par Saussure entre 1907 et 1911. On en retiendra trois leçons.

Primo, Saussure esquive les deux fourvoiements, itératifs et symétriques, celui de la *phonétique* expérimentale pour laquelle il ne montre qu'aversion, déclarant explicitement qu'en aucun cas elle n'est un objet de la linguistique telle qu'il la conçoit, et celui de la *psychologie* qui reviendrait à faire de la linguistique un « embranchement » dans une science de l'homme fondée sur le mentalisme, comme l'avait proposé Sechehaye¹⁶. Par suite, Saussure confirme son refus de toute interprétation substantialiste ancrée dans le signal, définissant le *signifiant* à l'intersection de sa valeur compositionnelle et de ses oppositions dans le système, contenant de ce fait dans la phonologie et la morphologie l'entièreté de l'analyse linguistique. De même, hors de portée de la pensée et du sens, le *signifié* se substitue à *concept* : il n'y a pas de place pour la sémantique dans le *Cours de linguistique générale*, ni pour le nom, ni pour la chose. Désormais, le programme assigné à la linguistique équivaut à la résolution de ses analyses dans une notation formelle qui suture la partition originelle de l'écriture, réunifiant l'universalité des chiffres et la vernacularité des lettres, celles-ci devenues le produit d'une structure supportant une notation algébrique.

Secundo, Saussure établit un cahier des charges pour la linguistique qui inclut l'histoire de la discipline. Il y consacre un important développement, effacé par ses éditeurs. L'intérêt n'est ni hagiographique, ni anecdotique mais critique. La définition d'une science de la langue est rapportée à ses contradictions et à ses apories, dans l'arrachement aux idées reçues, aux complaisances ethnocentristes, à la myopie empirique et aux spéculations académiques. L'omission de ce chapitre dans l'édition établie par Bally et Sechehaye qui, chacun à sa façon, récusait une partie du programme saussurien, n'est pas factuelle. On notera que Saussure accède à une conception structuraliste à partir de l'analyse des langues mortes indo-européennes alors que des conclusions similaires seront tirées par les écoles russe (Baudouin de Courtenay et Troubetzkoy) et américaine (Bloomfield et Sapir) en relation avec la consignation de langues parlées non indo-européennes.

¹⁶ Sechehaye, 1908.

Tertio, le structuralisme invente une nouvelle méthode. Le comparatisme avait échafaudé, dans ce qu'abandonnait l'historien (la réalisation sonore des documents écrits), les principes d'une science. Cette science, dans son procès, définit une procédure heuristique ajustée à son objet : la *valeur* comme structure de relations oppositives, négatives et relatives. Ce faisant, et Saussure l'expose à propos de la sémiologie, un champ d'application se découvre, concernant l'ensemble des sciences sociales. On connaît la suite qui s'épelle des noms de Lévi-Strauss, Lacan...

6. L'HISTOIRE DE LA LINGUISTIQUE COMME PENSÉE CRITIQUE DE LA LINGUISTIQUE

A la différence de la sociologie qui implique en permanence une réaction des agents à l'encontre des classements qui leur sont imposés, la critique de la linguistique est d'abord l'affaire des linguistes et non celle des locuteurs. A ce titre, elle s'apparente souvent au débat entre deux écoles. Deux théories se mesurent que rien ne permet de départager aussi longtemps que les oppositions fondatrices ne sont pas réactualisées. Comment ne pas établir un parallèle entre le refus saussurien de la phonétique expérimentale et de la sémantique il y a un siècle et les orientations aujourd'hui dominantes de LabPhon (phonologie de laboratoire) et du cognitivisme ? Comme si la dimension du symbolique était réductible à l'activité cérébrale. A moins que, selon les propositions d'OT (*Optimality Theory*), on ne substitue à l'analyse des langues une description hiérarchisée.

Il y a deux enseignements à une histoire de la linguistique ainsi conçue. L'un qu'on ne peut séparer l'étude des deux faces du signe, en sorte que le signifiant n'est pas assimilable à une transcription phonétique dans des formats plus ou moins technicisés ou élaborés qui laisserait au signifié tous les attributs du « sens ». L'autre, que l'exigence de formalisation se déduit des limites de l'observation. Au-delà des corpus, de la phénoménologie du discours, la linguistique doit produire les systèmes qui les établissent et les raisonnent. Benveniste, explicitement, considérait le rationalisme saussurien et la phonologie de Troubetzkoy comme le contrepoint et le dépassement de l'empirisme nord-américain :

« [Structure] peut signifier deux choses assez différentes. On entend par structure, particulièrement en Europe, l'arrangement d'un tout en parties et la solidarité démontrée entre les parties du tout qui se conditionnent mutuellement ; pour la plupart des linguistes américains, ce sera la répartition des éléments telle qu'on la constate et leur capacité d'association ou de substitution. L'expression de linguistique structurale en reçoit des interprétations différentes, assez différentes en tout cas pour que les opérations qui en découlent n'aient pas le même sens »¹⁷.

¹⁷ Benveniste, 1954 [1966, p. 9].

Et en conclusion de ce passage :

« Mais surtout on observera que tout le travail du linguiste porte en fait sur le discours, assimilé implicitement à la langue. [...] Des schèmes de distribution, si rigoureusement qu'ils soient établis, ne constituent pas une structure, non plus que des inventaires de morphèmes et de phonèmes, définis par segmentation dans des chaînes de discours, ne représentent la description d'une langue »¹⁸.

Un système ne se déduit ni des enregistrements ni des corpus. Il se construit à partir d'une abstraction opérant sur des données organisées pour servir d'épreuve et de certification à des théories élaborées sur un plan formel. Dans le comparatisme, les correspondances se justifiaient par des « lois phonétiques ». Dans le structuralisme, les systèmes sont calculés en fonction des relations négatives qu'ils génèrent.

Les développements de la linguistique requièrent aujourd'hui l'apport de la typologie et de ce qui s'y dessine, en deçà dans les contraintes qui pèsent sur les langues, au-delà dans ce que seraient les capacités cognitives appréhendées non comme des caractéristiques indifférenciées de capacités cérébrales mais comme la projection de l'architecture mentale dans le symbolique. En définissant les oppositions requises par une analyse valide pour toutes les langues, sous toutes leurs formes et dans tous leurs états, en établissant leurs distributions et leurs corrélations, la linguistique parachève l'universalisation de ses analyses (il n'est de science que du général) et définit les éléments de sa formalisation.

De même qu'avec l'informatique, les propriétés des langues ont accédé, littéralement, à la numérisation sous la forme d'octets, de même la réalisation phonétique tend à s'estomper dans l'approche formalisée de CVCV¹⁹, contrairement à LabPhon ou OT qui demeurent organiquement dépendantes des propriétés articulatoires et acoustiques. La partition des lettres – dans la tension vernaculaire vers une phonésitation – et des chiffres, pasigraphiques et aphonétiques, est en cours de résorption sous nos yeux. Les chiffres l'auront emporté sur les lettres pour une notation conventionnelle des langues (TAL et formalismes de règles) suivant un processus inverse de celui qui avait déterminé, il y a longtemps, l'algébrisation des mathématiques en procédant à la substitution de lettres à des chiffres.

Après le travail sur les structures, reste la question de la variation – de l'infinie diversité du signal et de l'ineffabilité de l'interprétation. La linguistique, en opérant par réduction et généralisation, doit consentir à une perte d'informations recyclées dans des disciplines latérales, phonétique, stylistique, sociolinguistique, pragmatique... A quel prix et selon quelles conditions, peut-elle en assurer la réintégration sans se résoudre à la liqui-

¹⁸ *Ibid.*, p. 11.

¹⁹ Sur CVCV, cf. Scheer, 2004.

dition de son objet ? C'est le travail qui se conduit dans une enquête comme ESLO²⁰.

© Gabriel Bergounioux

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Emile, 1954 [1966] : « Tendances récentes en linguistique générale », in Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*. T. 1, Paris : Gallimard, 1966, pp. 3-17 (première publication in *Journal de psychologie normale et pathologique*, 47-51^{èmes} années, N° 1-2, janvier-juin 1954, pp. 130-145).
- BOPP Franz, 1857 [1866] : « Préface », in Bopp F., *Grammaire comparée des langues indo-européennes*. T. 1-5, Paris : Imprimerie impériale et Imprimerie nationale, 1866-1874. T. 1, 1866, pp. I-LVII (traduite sur la deuxième édition allemande datant de 1857).
- BRÉAL Michel, 1877 : *Mélanges de mythologie et de linguistique*. Paris : Hachette.
- , 1897 : *Essai de sémantique*. Paris : Hachette.
- CHEVALIER Jean-Claude, 1968 [2006] : *Histoire de la syntaxe : Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*. Paris : Champion, 2006.
- CHOMSKY Noam, 1966 : *Cartesian Linguistics : A Chapter in the History of Rationalist Thought*. New York : Harper & Row (traduction française : *La Linguistique cartésienne*. Paris : Seuil, 1969).
- DARMESTETER Arsène, 1886 : *La vie des mots étudiée dans leurs significations*. Paris : Delagrave.
- FOUCAULT Michel, 1966 : *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- GOODY Jack, 1979 : *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris : Minuit.
- HAUDRY Jean, 1981 : *Les Indo-Européens*. Paris : PUF (Collection « Que sais-je ? »).
- PICARD Emmanuelle, 2007 : « Du dossier individuel à la prosopographie en histoire de l'éducation : bilan et problèmes de méthode », in *Revue administrative*, 2007, numéro spécial, pp. 55-58 ; le texte est consultable sur hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/26/73/23/PDF/Dossiers_indiv_CHAN.pdf
- PICTET Adolphe, 1859-1863 : *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs, essai de paléontologie linguistique*. Vol. I-II, Paris : Cherbuliez.

²⁰ Cette présentation introduisait un exposé sur l'Enquête SocioLinguistique à Orléans (ESLO) consultable sur <http://www.univ-orleans.fr/eslo/>.

-
- RENFREW Colin, 1987 : *Archaeology and Language. The Puzzle of Indo-European Origins*. London : Pimlico (traduction française : *L'énigme indo-européenne : archéologie et langage*. Paris : Flammarion, 1994).
- ROSIER-CATACH Irène, 2004 : *La parole efficace : signe, rituel, sacré*. Paris : Seuil.
- ROUSSELOT Pierre-Jean (l'Abbé), 1897-1901 : *Principes de phonétique expérimentale*. T. 1-2, Paris : H. Welter.
- SAUSSURE Ferdinand de, à paraître : *Leçons de linguistique générale*.
- SCHEER Tobias, 2004 : *A Lateral Theory of Phonology. What is CVCV, and why should it be ?* Berlin : Mouton de Gruyter.
- SCHLEICHER August, 1863 : *Die darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*. Weimar : Böhlau (traduction française : *La théorie de Darwin et la science du langage. De l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme*. Paris : A. Franck, 1868).
- SECHEHAYE Charles-Albert, 1908 : *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*. Paris : Champion.
- THIERRY Augustin, 1853 : *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers-état*, suivi de *Fragments du recueil des monuments inédits de cette histoire*. Paris : Furne.



Ferdinand de Saussure (1857-1913)

Comment faire l'histoire de la linguistique ?¹

Claudine NORMAND

Université de Paris-X — Nanterre

Résumé :

En mettant au centre de sa contribution les questions pratiques de l'enseignement de l'histoire des idées linguistiques, l'auteur soulève plusieurs types de problèmes dans la lecture et dans l'interprétation des textes auxquels les pédagogues peuvent être exposés dans leur travail. A l'exemple des textes de K. Brugmann et H. Osthoff, d'un côté, et de W.D. Whitney, de l'autre, il est montré dans l'article à quel point il est important de savoir poser la bonne question avant même d'essayer d'y répondre. Les notions de *coupure*, *paradigme*, *changement* et *nouveauté* sont également discutées.

Mots-clés : enseignement de l'histoire des idées linguistiques, méthodologie et objet de l'histoire des idées, K. Brugmann, H. Osthoff, W.D. Whitney, F. de Saussure, coupure, paradigme, changement, nouveauté

¹ Cet article fut publié pour la première fois dans les Actes du colloque « Les sciences humaines, quelle histoire ?! », Paris-X — Nanterre, 1980, pp. 271-288. Nous remercions Claudine Normand de nous avoir permis de republier cet article important pour notre discipline. L'article est reproduit ici dans une version adaptée, dans la mesure du possible, aux normes typographiques des *Cahiers de l'ILSL*.

Je présenterai ici les remarques que m'inspirent douze années d'enseignement de la linguistique (niveau d'initiation) et d'histoire de la linguistique. Je me limiterai strictement aux réponses que j'ai pu apporter à des *problèmes pédagogiques*, réservant à d'autres contributions et à la discussion le soin d'aborder les questions plus abstraites des rapports d'une science à son histoire.

1. QUELS « OUTILS » ?

La particularité, peut-être répandue, de mon enseignement est la suivante : supposant acquises, même de façon superficielle, les connaissances générales indispensables (dans un manuel d'histoire de la linguistique), je me limite par principe, à la lecture de textes d'une période déterminée. Il s'agit donc d'apprendre à faire une lecture, c'est-à-dire, qu'on l'appelle commentaire ou analyse, autre chose qu'une répétition, résumée ou non. Exigence minimale ! Mais l'ambition est plus grande puisque, par cette démarche, je me donne pour objectif d'éclairer les conditions et péripéties d'élaboration des notions théoriques et, plus largement, de donner une idée de l'unité-diversité d'un moment jugé décisif.

Quelle méthode appliquer aux textes pour atteindre cet objectif ? La question n'est pas rhétorique et la réponse reste incertaine. Mais cette première question en entraîne d'abord une autre : si l'on admet que toute méthode dépend de certains choix théoriques, de quels éléments dispose en général un linguiste, de par sa formation, non seulement en linguistique évidemment, mais en histoire des sciences ? Ce point (en quelque sorte institutionnel) serait intéressant à développer pour éclairer la place (l'absence ?) de l'histoire dans les sciences humaines. Il me suffit ici de faire remarquer que, n'étant pas, en règle générale, philosophe « spécialisé », ses choix méthodologiques seront marqués par une certaine simplification.

Mon hypothèse est que le choix, en France, dans les deux dernières décennies, ne se situe guère qu'entre deux ensembles notionnels, deux *paradigmes*, dont j'énumère ici les termes essentiels avec leurs variantes :

- 1) – le développement, le progrès, la maturation, l'évolution, la rationalité croissante, les précurseurs, les influences ; les choses s'éclairent, on voit de mieux en mieux, on voit aujourd'hui ce qu'on ne voyait pas autrefois, etc. En bref : *le changement dans la continuité* ;
- 2) – les seuils, les coupures, les ruptures, un discours radicalement nouveau, un changement irréversible, une autre problématique, une révolution scientifique ; on voit aujourd'hui ce qu'on ne pouvait pas voir autrefois ; d'ailleurs on ne voit pas, on construit, etc. En bref : *le changement dans la discontinuité*.

Je ne développerai pas ici les implications de chacun de ces ensembles, leurs rapports avec les traditions empiriste et rationaliste. Je répète que la simplification de cette présentation est telle que G. Bachelard, par

exemple, théoricien de la *coupure* pourrait être renvoyé en 1) au titre de la « rationalité croissante » et que Th. Kuhn, théoricien du *paradigme* voisinerait assez curieusement en 2) avec L. Althusser. Je ne dis pas que cette dichotomie soit bonne ; elle pourrait au contraire servir de point de départ à un développement sur la complexité réelle de la situation théorique. Je dis que c'est de cette première démarcation qu'on dispose, en gros, lorsqu'on veut faire parler les textes sur eux-mêmes et sur leur temps. Evitant donc la tentation maximaliste (refuser ce schéma trop simple), je voudrais montrer par quelques exemples concrets, quels sont ceux de ces « outils » qui permettent d'atteindre, fût-ce très partiellement, notre objectif. Je choisirai mes exemples chez des pré-saussuriens : les néo-grammairiens K. Brugmann et H. Osthoff et l'américain W. D. Whitney. Je limiterai, faute de place, les citations de ces auteurs prolixes, vous renvoyant à deux textes de 1875 : la préface aux *Recherches morphologiques...* de Brugmann et Osthoff (traduite par P. Caussat) et *La vie du langage* de Whitney².

Je choisis ces deux textes parce qu'ils se présentent, avec un ton très différent, tous deux comme des nouveautés radicales : manifeste polémique de jeunes gens qui se proclament révolutionnaires d'une part, ouvrage ambitieux et dogmatique qui prétend dire le premier et presque le dernier, mot de la linguistique générale d'autre part. Ils ont en commun d'avoir déclaré la guerre au même ennemi théorique, *l'organicisme*, à quoi ils ramènent tout le premier comparatisme, sous la figure d'A. Schleicher et de son vulgarisateur M. Müller.

La tradition a consacré les deux dans l'abondante série des précurseurs de F. Saussure, privilégiés parce que très proches dans le temps et nommés dans le *Cours de linguistique générale* (par la suite *CLG*).

Les deux s'affirment comme promoteurs de changements théoriques radicaux.

Qu'en est-il de leurs textes lus aujourd'hui ?

2. DANS LA PERSPECTIVE DU PROGRÈS DE « LA SCIENCE »

Les commentaires spontanés offrent en abondance les effets du recours aux notions de la première série. Je les résumerai sous quatre rubriques.

2.1. LE TEXTE DIT CE QU'IL DIT,

et s'il se dit nouveau c'est qu'il l'est et qu'avant lui on s'est trompé.

Qu'on le résume, qu'on le « contracte » ou qu'on le paraphrase, le sens de la démarche est le même : prendre le discours pour ce qu'il se

² Cf. les Références bibliographiques.

donne. Il se dit là une vérité qui reste identique sous les métamorphoses formelles du résumé : cette vérité native est évidemment conciliable avec les *influences* qu'un lecteur un peu cultivé repérera si l'auteur ne les avoue pas lui-même.

Ainsi pour Brugmann et Osthoff : ils sont les révolutionnaires qu'ils disent être. Ils ont rompu avec le « premier » comparatisme, avec Schleicher mais aussi avec F. Bopp, puisqu'ils proposent une *méthode* entièrement nouvelle, l'observation des langues et dialectes vivants, s'appuyant sur des « *principes* » d'une rigueur jusque-là non observée :

- 1) les lois phonétiques sont sans exception,
- 2) les soi-disant exceptions relèvent de l'application de l'*analogie*.

Tout va changer dans cette nouvelle perspective : on pourra désormais analyser en toute rigueur les « innovations » linguistiques et dégager les lois qui les régissent, sans « sortir de l'observation immédiate » (les données immédiatement observables des langues et dialectes actuels) ; du même coup on abandonne enfin au « brouillard [...] indogermanique »³, « l'image brumeuse » de la langue-mère, poursuivie et reconstruite par Schleicher.

Ainsi Whitney énumère les principes, qu'il considère acquis et fondés, d'une linguistique générale : il dessine sans hésitation les contours de son *objet* : « le langage [...] dans son ensemble comme moyen d'expression de la pensée humaine, ensuite, dans ses variétés » ; les causes des variétés, les raisons d'être du langage et ses « premiers commencements ». L'ampleur du projet va jusqu'à promettre à la linguistique l'« étude [...] des progrès de l'humanité [...] en tant qu'on peut les découvrir par les faits de langage ».

La méthode pose aussi peu de problèmes que l'objet, si bien que l'ouvrage, tel un manuel d'une science parfaitement constituée, peut se donner comme objectif de « tracer et d'appuyer par des exemples les principes de la science linguistique et d'établir les résultats obtenus »⁴. Non pas programme donc, mais bilan.

Contre les erreurs des organicistes qui continuent à proposer, sous la bannière périmée de M. Müller, des solutions mythiques, « préjugés » rejetés par tout homme de bon sens, Whitney défend la position de la *vérité*, qui se développe dans une série d'évidences : « le langage n'est pas une puissance, une faculté ; ce n'est pas l'exercice immédiat de la pensée, c'est un produit médiateur de cette pensée, c'est un instrument » ; chaque langue est « une institution, et une de celles qui, dans chaque société, constituent la civilisation ». Toute autre opinion, y compris celle qui assimile la linguistique à la psychologie est « une erreur qui se trouve suffisamment réfutée par notre exposé ». Il est donc « grand temps que cessent les controverses et

³ Brugmann, Osthoff, 1879 [1973, p. 132].

⁴ Whitney, 1875 [1982, pp. 3-5].

qu'en linguistique comme dans les autres sciences d'observations [...] il y ait un corps non seulement de faits reconnus mais de vérités établies, qui s'impose à tous ceux qui prétendent au nom de savant »⁵.

2.2. LA CONTINUITÉ DU PROGRÈS

Cette perspective de lecture, spontanée et massive, se trouve tout naturellement en accord avec la plupart des textes non modernes, si bien que la paraphrase peut se dérouler sans problème. Elle est le corollaire de la démarche précédente : la vérité triomphe graduellement de l'erreur, dans un mouvement qui confirme la marche de la raison vers la lumière complète (ou toujours plus complète) de la science. Les anciens se trompaient de façon surprenante. Comment pouvait-on ne pas voir la parenté des langues germaniques avec les langues latine et grecque ? se demande Bopp. Ah ! si on avait su voir plus tôt le sanskrit, quels progrès auraient déjà été accomplis ! Comment pouvait-on s'égarer délibérément dans le brouillard des « reconstitutions scripturaires » alors qu'on peut choisir « l'air vif de la réalité et du présent palpables » ? « Ce n'était pas là la démarche correcte [...] et l'évidence en est tellement aveuglante qu'on doit s'étonner du nombre de ceux qui ne s'en sont pas encore clairement aperçus »⁶. A la fois ils s'y prenaient mal (ne sachant pas voir ce qu'ils avaient sous les yeux) et ils n'en savaient pas assez. Mais si l'on suit désormais la bonne méthode « il n'y a point de limites au progrès de l'étude comparée et aux résultats qu'elle peut produire »⁷.

Tout naturellement cette vision du progrès s'accommode d'une continuation vue comme maturation d'un germe initial qui s'achève dans l'épanouissement de la vérité, c'est alors :

2.3. LE PRÉCURSEUR

Ainsi Saussure reprend et achève Whitney à qui il emprunte la définition du langage comme institution et l'idée du caractère conventionnel du signe. Les précurseurs rassurent la raison ; à travers le déroulement historique et ses transformations aléatoires, court toujours le même fil brillant : du *Cra-tyle* à Saussure, Whitney n'est qu'une étape dans la formulation identique du signe. L'autre revient au même, pour l'essentiel.

2.4. LA TOTALITÉ DU SAVOIR

Ainsi de précurseur en successeur, dans une conquête graduelle de la lu-

⁵ *Ibid.*, pp. 250-256.

⁶ Brugmann, Osthoff, 1879 [1973, pp. 129-131].

⁷ Whitney, 1875 [1982, p. 259].

mière, s'opèrera l'unification, voire l'achèvement, du savoir, et la linguistique n'est qu'une délimitation provisoire dans une théorie de la nature humaine. Elle doit nous amener à « une compréhension plus profonde du psychisme de l'humanité en général », « enfin elle poursuit indirectement une autre étude ; c'est celle du progrès de l'humanité et celle de l'histoire des races ».

A cette lecture spontanément réitérante j'oppose rapidement les questions suivantes.

1) Quel intérêt y aurait-il à lire des textes s'ils disent plus confusément les mêmes choses que nous ou s'ils s'égarerent tellement qu'il ne s'agit là ni de linguistique ni de philosophie, mais d'un discours bâtard, s'offrant, tel un fossile, à la pure curiosité de l'amateur de vieilleries ?

A cela on peut répondre qu'en effet un apprenti-linguiste a mieux et beaucoup plus à faire qu'à s'attarder ainsi sur un « passé dépassé ». Et si, cependant, l'on s'obstine, alors il faut au moins apprendre à lire et interroger les textes, par exemple à la manière que Bachelard et Canguilhem nous ont apprise.

2) – Pourquoi dites-vous ceci plutôt que cela ? Quelles sont vos preuves, vos sources, vos convictions de départ, vos références ? Qu'est-ce qui vous guide et que vous ignorez peut-être ?

– Et vous-même d'où parlez-vous, à partir de quelles connaissances ou de quels *a priori*, pour vous permettre de mettre en question ce qui se dit ici de bonne foi ?

Sur ce je propose d'essayer la deuxième série de notions.

3. LA NOUVEAUTÉ DE LA RUPTURE

Aux quatre rubriques précédentes j'oppose alors les propositions opposées : le texte est daté, l'histoire d'une science est marquée par la discontinuité, le précurseur est un « faux objet » que l'on remplacera par la notion de problématique chaque fois spécifique.

3.1. LE TEXTE EST DATÉ ET, CE QU'IL DIT, IL NE LE DIT PAS N'IMPORTE COMMENT ; SA FORME IMPORTE

Ainsi Brugmann et Osthoff en 1875 : l'agressivité du ton ne s'explique que dans le cadre de la polémique menée contre l'influence de Schleicher qui, en 1863, dans *La théorie darwinienne et la science du langage*, assimilait encore terme à terme, objet et méthode, la linguistique et l'histoire naturelle. Si Schleicher lui-même n'est jamais nommé, la métaphore de l'organisme est tournée en dérision en même temps qu'est condamnée, au nom de l'évidence, « l'idée d'une vie propre et autonome de la langue, supérieure aux individus parlants ».

Ainsi Whitney, en 1875, s'éclaire d'être lu d'abord comme

l'adversaire acharné de M. Müller, vulgarisateur anglo-saxon de Schleicher. La polémique, implicite dans *La vie du langage*, est explicite dans des comptes rendus et commentaires qui de 1870 à 1892 jalonnent cette querelle. Alors que M. Müller, par exemple, propose en 1867 comme maître-mot de l'essence du langage, la notion de « faculté venant de la nature », *i.e.* de « la main de Dieu » et s'exprimant sous la forme d'un « instinct mental aussi irrésistible que tout autre »⁸, Whitney lui reproche, dans une note acerbe de 1871, de ne pas avoir essayé de donner un statut scientifique à son affirmation, en s'appuyant sur « des faits de l'histoire humaine et de l'histoire du langage »⁹.

Ce recours à des textes voisins qui se reprennent et se répondent, permet d'éclairer les déclarations allusives qui sont constantes dans le texte de 1875, par exemple sur « les controverses » qu'il est grand temps d'arrêter ou « le différend (qui) est à peu près réglé maintenant ». Une recherche systématique sur ce thème dans d'autres textes contemporains permet de remettre en place le débat théorique qui, à cette époque, concerne la position de la linguistique générale, son objet, sa méthode :

La linguistique générale doit-elle être une science naturelle ou une *science historique* ? Comme composante de ce débat se dégage la question insistante de la place de la linguistique par rapport aux autres sciences, et en particulier les sciences nouvelles, la psychologie (référence précise des néogrammairiens), la sociologie (référence diffuse de Whitney).

On voit que les controverses sur ces questions de frontières prennent place dans des essais de classification des sciences, d'inspiration plus directement philosophique. Dans les échos que ces textes suscitent chez les linguistes on relève deux préoccupations plus ou moins mêlées :

- définir la linguistique par rapport aux autres sciences,
- définir une linguistique générale *i.e. théorique* par rapport aux résultats considérés comme empiriques du comparatisme précédent.

Ainsi Sechehaye qui affirme la nécessité pour la linguistique de passer du statut de « science des faits » à celui de « science des lois » est par ailleurs amené, dans le même texte de 1908, à désigner le domaine de cette nouvelle science (la linguistique générale) comme une partie du domaine de la psychologie sociale¹⁰.

Ici surgit alors le souvenir de telle phrase « fondatrice » du *CLG*, écho et / ou réponse à cette préoccupation insistante et confuse sur plus de trente ans :

« La tâche de la linguistique sera de se délimiter et de se définir elle-même, en dessinant en particulier les “limites” qui la distinguent irréductiblement des autres sciences ».

Réciproquement, ce n'est que par l'approche précédente, que la por-

⁸ Müller, 1867.

⁹ Whitney, 1871.

¹⁰ Sechehaye, 1908.

tée même de ce principe saussurien peut être évaluée, non dans l'absolu mais dans les conditions historiques d'un moment.

C'est alors le moment de préciser la perspective adoptée, en introduisant la notion de *réurrence*. Le texte est daté, il ne prend son sens que replacé dans le contexte contemporain et dans ses rapports au passé récent, mais cette place même ne se dessine que dans un *après-coup*. Les textes sont pris dans des contraintes de pensée, de démarche, de recherche que leurs auteurs vivent plutôt comme des situations de liberté et de spontanéité. Il faut être pris soi-même dans des réseaux tout différents pour voir se dessiner la cohérence des raisons précédentes.

Ainsi, formée aux démarches de la linguistique formelle, nous en retrouvons les linéaments dans le *CLG*, alors que Meillet, dans son compte rendu de 1916¹¹, ne pouvait en faire qu'une lecture sociologique, laissant hors de son champ de vision tout ce qui était amorce de formalisation (la valeur, par exemple).

Apprendre à lire historiquement, c'est apprendre la différence et essayer d'en débrouiller les raisons, dans la mesure où elles tiennent à la conjoncture.

3.2. LA DISCONTINUITÉ

La recherche de la différence conduit à penser en termes de discontinuité. Il faudra évidemment trouver les différences pertinentes et reconnaître que la discontinuité peut avoir des degrés. Dans un premier temps, le schéma de la coupure épistémologique a permis de baliser le terrain, de repérer l'émergence de la nouveauté, dans une démarche sans doute trop simple mais d'abord indispensable pour sortir du cercle magique de la répétition-continuité.

On suppose donc des seuils ou des coupures : on les lit après-coup, à la lumière des « connaissances sanctionnées ».

Ainsi la *synchronie* et la *langue* saussuriennes. Ces nouveautés évidentes furent soulignées par Saussure lui-même, mais il suffit de lire les comptes rendus contemporains pour voir à quel point elles furent soit refusées soit méconnues. Plus que tout autre, cet exercice de lecture comparée nous a permis de faire comprendre ce qu'est une *problématique* et d'éliminer corrélativement les précurseurs.

Il ne s'agit que de montrer que ce qui a été dit avant est forcément autre chose, même si le mot est le même.

Ainsi pour Whitney, le terme *institution* s'inscrit dans un ensemble spécifique et relativement cohérent : il définit le langage en général ; il est synonyme de *conventions*, *contrat*, hérité d'une histoire et, par là, renvoie explicitement à une position dans le débat sur l'origine du langage (nature / convention). En même temps, il se rattache à un point de vue

¹¹ Meillet, 1916 ; repris in Normand *et al.*, 1978, p. 163s.

qu'inspire la sociologie naissante et permet de définir la linguistique dans le cadre des méthodes de ces nouvelles sciences, historiques, sociales, qui s'occupent de dégager les lois de l'activité humaine.

Saussure reprend à Whitney le terme « institution sociale », mais comme une définition de la *langue* (et non du langage en général) ; l'accent mis sur « sa nature spéciale » (institution « pas comme les autres ») intègre le terme dans une problématique toute différente où il prend son sens par rapport à *système de signes, synchronie, sémiologie*, etc. De sorte que sous le même mot se définissent des positions qu'on peut supposer radicalement opposées comme il apparaît ici et ailleurs :

« Pour nous l'histoire d'un mot est l'histoire de ses mutations de sens et de ses changements de formes [...] dans lesquels il n'entre d'autre force que la force libre de la volonté humaine, agissant là comme ailleurs sous l'influence des conditions et des motifs »¹² ;

« [...] le signe échappe toujours dans une certaine mesure à la volonté individuelle ou sociale, c'est là son caractère essentiel, mais celui qui apparaît le moins à première vue »¹³.

On montrera de la même façon que la définition de l'*arbitraire du signe* chez Saussure n'a à peu près rien à voir avec la formule constamment reprise par Whitney, à qui Saussure l'aurait empruntée : le signe est conventionnel.

Un des exemples les plus frappants est sans doute celui du terme *analogie*, pris chez Schleicher dans une problématique organiciste (l'analogie corrompt l'organisme linguistique primitif) ; chez Brugmann et Osthoff dans une problématique des lois du changement (l'analogie est la loi des soi-disant exceptions aux lois) ; chez Saussure dans une problématique synchronique ; l'analogie est entièrement « grammaticale », puisqu'elle est la manifestation même du fonctionnement ordinaire de la langue, sur les deux axes des associations et des syntagmes. Dès lors le terme qui servait à expliquer le changement historique désigne la structure. Il n'y a pas là conciliation mais différence radicale de point de vue sur les « faits ».

On pourrait multiplier les exemples de ce que cette approche permet d'éclairer, de distinguer, d'évaluer. Passons aux difficultés qui accompagnent ces démonstrations.

4. LES DIFFICULTÉS PRATIQUES ET THÉORIQUES

La première tient au fait que les auteurs en question se voient eux-mêmes comme des innovateurs, en polémique et rupture avec le passé immédiat.

¹² Whitney, 1875 [1982, p. 119].

¹³ Saussure, 1916 [1983, p. 34].

Or les ruptures que la démarche proposée permet de repérer ne coïncident pas forcément avec celles qu'ils proclament. Ainsi Whitney pense avoir pulvérisé la « ding-dong théorie » de M. Müller sur l'origine du langage ; mais c'est pour lui opposer une théorie tout aussi spéculative sur l'origine « par convention », qui, non seulement ne sort pas du vieux débat philosophique, mais procède à partir d'évidences, dont le caractère « scientifique » est au moins aussi douteux que celui des évidences précédentes. Et cependant le changement de point de vue importe car il n'est pas indifférent pour la suite qu'on soit passé de « la main de Dieu », invoquée par M. Müller, à la « volonté individuelle et collective » qui fait, selon Whitney, de la formation des langues « un incident de la vie sociale et du développement de la civilisation »¹⁴.

Autrement dit nous évaluons rétrospectivement la portée de ce changement, en fonction des pensées et démarches nouvelles qu'il a permises par exemple en mettant l'accent sur la communauté et, par suite, sur *l'usage*, aux dépens de l'histoire.

On dira de même, pour Brugmann et Osthoff, que la radicalité du changement n'est sans doute pas où ils la situaient : ils se croient révolutionnaires par rapport au premier comparatisme mais ils conservent le même objet (comparaison et histoire des langues indo-germaniques), jugeant suffisant d'avoir changé la méthode (observation du présent à la place de la reconstruction hypothétique du passé lointain). S'il nous paraît aussi que l'attention nouvelle portée aux dialectes vivants constitue un changement important, ce n'est pas pour les effets qu'ils en attendaient : ils pensaient que ces observations sûres, parce qu'« immédiates », leur permettraient d'éclairer le passé de la langue de façon plus rigoureuse ; nous voyons plutôt, dans cette démarche, se préparer la mise en place de notions, d'un ordre tout différent, sur le fonctionnement synchronique de la langue. Ainsi cette remarque qui, pour eux, confirme le caractère sans exception des lois phonétiques (lois des changements), serait surtout intéressante dans la mesure où elle annonce la considération des contraintes du système synchronique :

« Dans tous les idiomes populaires vivants, les configurations phonétiques propres au dialecte font corps à toute la matière de la langue et sont observées par les membres de la communauté parlante avec une rigueur bien plus grande qu'on ne pourrait s'y attendre [...] »¹⁵.

Dans chaque cas donc, on est amené à évaluer les différences pertinentes selon un *critère rétrospectif*, ce qui ne va pas sans une certaine gêne devant le risque de normativité, voire de téléologie. Autre difficulté : le seuil, s'il existe, n'est jamais nettement dessiné dans ce genre de textes. Naguère, je pensais pouvoir montrer assez facilement, par une lecture comparée, qu'il y avait « coupure » chez Saussure alors qu'elle était ab-

¹⁴ Whitney, 1875 [1982], chapitre XIV.

¹⁵ Brugmann, Osthoff, 1879 [1973, p. 131].

sente chez Whitney. L'analyse concrète des textes m'a plongée dans des difficultés imprévues où je renforçais ma conviction en même temps qu'il me devenait de plus en plus difficile d'en donner la preuve. Ainsi, la nouveauté, sûrement radicale, de la théorie de la *valeur* produit, chez Saussure, dans un discours lui-même si embarrassé dans des termes philosophiques sur la réalité, le concret, le signifié... qu'on peut n'y voir qu'un avatar de « la philosophie occidentale ».

Bien moins évident encore le changement chez Whitney ou Brugmann et Osthoff ; mais impossible de résoudre la difficulté en les renvoyant à une « préhistoire » de la science, à un avant de la coupure, car ce serait penser la coupure comme une nouvelle origine, ce qui laisserait entier le mystère de la gestation du nouveau.

C'est ainsi que j'ai été amenée à utiliser des expressions aussi peu satisfaisantes que : on voit *se préparer* une nouvelle démarche, un nouveau point de vue sur les faits ; ici *s'annonce* un changement de *terrain* ; ici on piétine, là on avance, etc. ; métaphores douteuses et inévitables.

Pour résumer les risques théoriques de ces difficultés pratiques : comment éviter que le recours aux « connaissances sanctionnées » ne soit un retour à l'opposition : erreur / vérité ? La notion de problématique est-elle une garantie suffisante ? « Tribunal de l'histoire », « police des concepts » ! Est-ce préférable au mythe du progrès continu de la raison ? Et même est-ce tellement différent si la Raison peut ainsi se tromper, errer, puis se reprendre parce qu'elle apprend toujours plus ? Le modèle positiviste de la Science qui réapparaît alors est-il si étranger à la première démarche ? Science / non science, selon des critères fixés rétrospectivement, ou maturation continue des sciences qui doit permettre à toutes de réaliser un jour le modèle idéal (la physique ? la biologie ?) avec, à l'horizon, le Savoir Unifié, cher aux néo-positivistes ?

Qui peut être sûr, sinon d'échapper complètement à ce modèle, du moins d'en reconnaître toujours les divers avatars ? On peut au moins se prémunir par un usage prudent de la critique. Critiquer, c'est-à-dire séparer non pas ce qu'on garde de ce qu'on jette, mais le nouveau de l'ancien, en sachant que l'ancien n'est pas à jeter, mais à remettre à sa place, à sa date, terrain nourricier et différent. Remarques simples sans doute mais qui aident à comprendre ce qui fait qu'on pense ce qu'on pense à un moment donné, par l'analyse, toujours lacunaire des multiples déterminations et surdéterminations. Peut-être ainsi peut-on montrer une coupure qui, dans les sciences humaines, n'est sans doute jamais vraiment acquise.

5. LA TROISIÈME OREILLE

Il faudrait savoir lire, savoir entendre, ce qui se dit dans les contraintes de telle rhétorique, sous l'assurance des certitudes, dans la confusion des questions esquivées. C'est pourquoi on choisira toujours d'analyser les discours les plus embarrassés. La métaphore incohérente de Brugmann et

Osthoff, par exemple, selon qui « l'édifice entier de la science comparative »¹⁶ doit à la fois être radicalement révisé dans ses fondations et curieusement conservé pour des « pans entiers » qui sont autant de résultats incontestables.

Quelque chose se dit là mais en quelque sorte « en-dessous » ou « malgré », par fragments disjoints. C'est comme si le texte disait mais il dit sans dire, ou plutôt ça ne peut pas se dire encore.

Par exemple, la *synchronie* chez Whitney. Lorsqu'au milieu de considérations étymologiques étranges il rapproche *to grow* et *green*, puis glisse cette remarque, sans suite, sur l'oubli et l'indifférence chez ceux qui parlent à l'égard de l'origine des mots qu'ils emploient car seul compte, pour eux, l'usage actuel. Mais comment penser la synchronie, comme objet autonome, lorsque le consensus s'est fait depuis déjà longtemps sur l'intérêt, exclusif, d'éclairer les changements, leurs lois, leurs causes ?

Comment penser les rapports, les valeurs, quand on considère les termes dans leur réalité individuelle et concrète, comme des cailloux ou des fossiles ? Et pourtant Whitney, étudiant longuement les accidents phonétiques qui rendent compte des cas particuliers *read / read* et *man / men* (par rapport au parfait et au pluriel réguliers en anglais) termine par cette remarque :

« Ceci est encore un cas dans lequel on s'est appliqué à faire une distinction grammaticale d'une différence de forme qui, dans son origine, a été inorganique c'est-à-dire accidentelle »¹⁷.

Est-il abusif de dire qu'ici s'ébauche, sur le terrain du comparatisme, une pensée de la différence pure, du rapport formel ? Ainsi dans le déroulement, généralement assuré, du discours, parfois quelque chose se coince, comme si un élément nouveau s'essayait à entrer sous de vieux termes inadaptés. Alors s'enchevêtrent des compromis confus, par exemple sur la différence de participation dans l'œuvre du langage, qui existe entre l'individu et la société, passage dans lequel Whitney essaie de concilier la liberté, la volonté et la conscience, sans cesse affirmées, de l'individu parlant avec les contraintes de l'usage collectif car :

« Pour que des sons articulés puissent s'appeler langue, il faut qu'ils soient acceptés par la société si limitée qu'elle puisse être. De là vient que l'action individuelle sur le langage est restreinte et conditionnelle »¹⁸.

Sur ces passages hésitants on peut, avec prudence, faire jouer les métaphores : ici « se prépare » la distinction langue / parole, on passe sur « le terrain » de la synchronie... Mais ce n'est pas pensé encore, c'est là sans être vraiment formulé ni explicité.

¹⁶ *Ibid.*, p. 132.

¹⁷ Whitney, 1875 [1982], chapitre XIV.

¹⁸ *Ibid.*, p. 124.

Avoir recours à la *récurrence* entraîne ainsi le recours à la *méconnaissance* : ils ne savent pas ce qui s'écrit par eux, parce que la distance n'est pas prise par rapport aux réseaux de pensée qui les gouvernent. Il faut être pris dans d'autres réseaux, non moins contraignants, pour voir ce qui n'était pas vu. « Lecture symptomale » certes, mais historique. La sympathie pour le passé, l'expérience de la très relative liberté de parole et un goût obstiné d'archiviste à la recherche des liaisons multiples d'un discours, doivent permettre d'éviter les pièges du jugement.

6. LA CONTRADICTION :

Autre forme de méconnaissance. L'histoire avance sans doute mais parfois pourrait-on dire « par le mauvais bout », dans un premier temps de recul. Ainsi l'introduction de l'histoire en linguistique, histoire sociale et non plus genèse organique, Whitney l'affirme sans cesse : la linguistique est une science historique parce que tout ce qui se passe dans le langage est l'effet de la volonté consciente et libre des hommes ; la création des mots, par exemple, se fait « par l'opération raisonnable, *i.e.* l'opération réfléchie des hommes » guidée par la nécessité d'adapter leurs moyens à leurs besoins. Or :

« [t]oute matière dans laquelle on voit les circonstances, les habitudes et les actes des hommes constituer un élément prédominant, ne peut être autre chose que le sujet d'une science historique ou morale »¹⁹.

Dans cette conception de l'histoire ce qui occupe le devant de la scène c'est l'individu, sa conscience, sa liberté. La société n'est encore qu'une collection d'individus, une somme de volontés particulières. Si donc, dans le slogan victorieusement consacré par Whitney, la linguistique est devenue science historique c'est d'abord au détriment de la rigueur des faits et des lois que revendiquait Schleicher dans son modèle naturaliste.

On a avancé, sans doute, en sortant de l'organicisme, mais c'est en passant d'abord par la subjectivité.

Même contradiction chez Brugmann et Osthoff, qui, introduisant avec fracas la psychologie, proclament, à partir de là, la suprématie du locuteur, de son psychisme, de sa parole vivante.

Ce qui est d'abord régression par rapport au modèle scientifique dominant, constitue, de fait, une étape sans doute indispensable « pour que » puisse se penser un jour langue / parole, préalable de toute linguistique formelle. Pour pouvoir la distinguer de la langue, il fallait penser la parole, c'est-à-dire le locuteur, ce personnage dont une linguistique organiciste n'avait rien à faire ; pour penser le système synchronique, il fallait aussi retrouver, par delà l'évacuation de la norme (ou de la raison) dans le

¹⁹ *Ibid.*, p. 256.

relativisme du comparatisme, *l'usage*, ses contraintes actuelles impératives, incontournables par ce même locuteur, il fallait *l'institution*.

Et alors : non pas « enfin Saussure vint ! » mais, comment aurait-il pu ne pas venir ? Il suffisait que sur ce terrain d'idées ainsi remuées apparût une « nature » non conformiste, ou, comme le dit Bachelard du vrai chercheur « une âme en mal d'abstraire et de quintessencier ».

© Claudine Normand

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

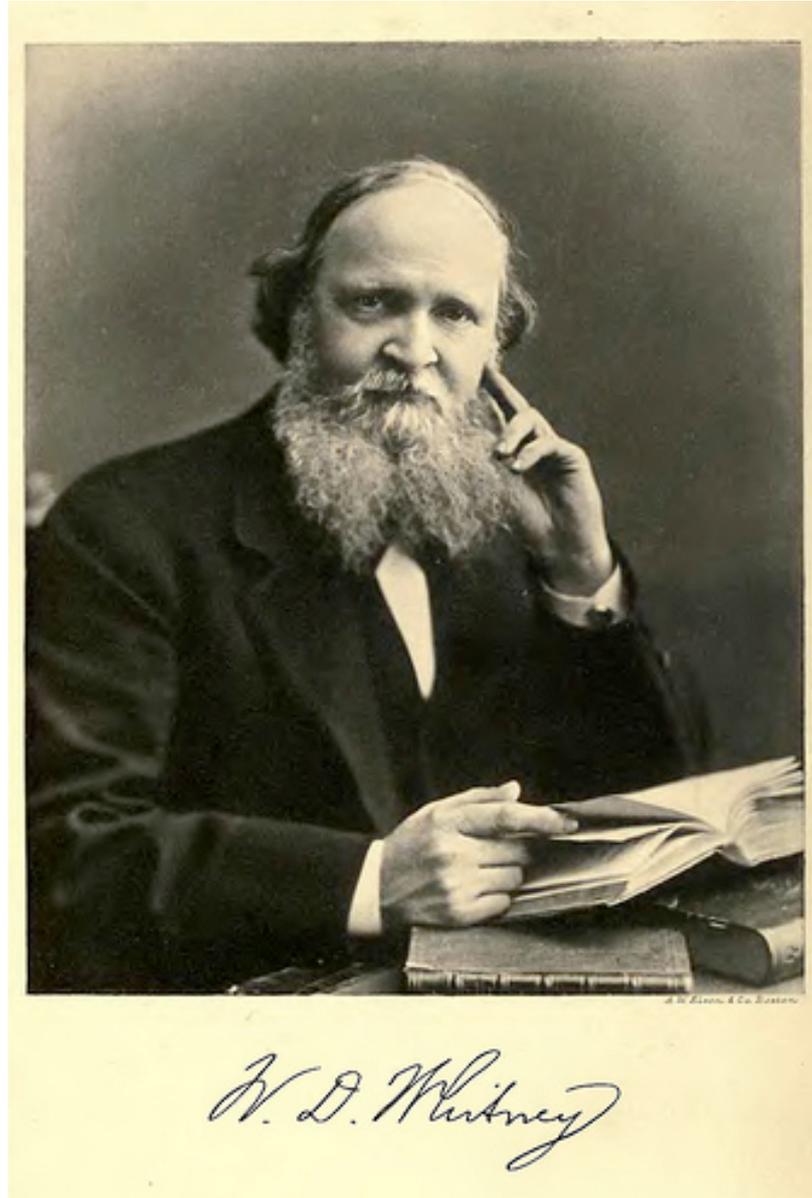
- BRUGMANN Karl, OSTHOFF Hermann, 1879 [1973] : *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiet der indogermanischen Sprachen*. Leipzig : S. Hirzel, 1879 (traduction de la préface par P. Caussat, in Jacob A., *Genèse de la pensée linguistique*. Paris : Librairie Armand Colin, 1973, pp. 127-138).
- MEILLET Antoine 1916 : « Compte-rendu du *Cours de linguistique générale* », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1916, t. XX, pp. 32-36.
- MÜLLER Max, 1867 : *Nouvelles leçons sur la science du langage*. Paris : A. Durand et Pedone Lauriel.
- NORMAND Claudine, CAUSSAT Pierre, CHISS Jean-Louis, MEDINA José, PUECH Christian, RADZINSKI Annie (éds.), 1978 : *Avant Saussure, choix de textes (1875-1924)*. Bruxelles : Editions Complex.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1983] : *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1983.
- SECHEHAYE Albert, 1908 : *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*. Paris : H. Champion.
- WHITNEY William Dwight, 1871 : *Strictures on the Views of A. Schleicher respecting the Nature of Language and Kindred Subjects*, traduit par Cl. Normand in Normand et al., 1978, pp. 151-153.
- , 1875 [1982] : *Life and Growth of Language. An Outline of linguistic Science*. New-York : Appleton (traduction française : *La vie du langage*. Paris : Librairie Germer Baillière, 1875 ; réédition en 1982, Paris : Didier-Erudition).

POSTFACE 2009

Il importe de rappeler que ce texte est daté et, par là même, déjà, objet historique, témoignant d'une période de la linguistique contemporaine. Les enjeux qui sont ici proclamés et défendus avec vigueur sont à replacer dans le contexte de cette fin des années 1970, crise de la linguistique structurale et fin d'une période, militante à beaucoup d'égards. La lecture de la discussion (vive) qui suivit cet exposé au cours du colloque de 1980 pourrait déjà l'éclairer (vol. II des actes publiés sous le titre *Les sciences humaines, quelle histoire ?!*). J'ai tenté de présenter ces circonstances dans deux textes postérieurs : « La coupure saussurienne », in *Saussure aujourd'hui*, 1992 (pp. 219-231), Actes du colloque de Cerisy, (*LINX*, numéro spécial, Université de Nanterre) et dans *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*, 2006 (« 1980 : embranchement ou bifurcation ? », pp. 165-177), Paris : Ophrys.

Ces textes, bien qu'ils se donnent comme des interventions dans une histoire des théories linguistiques, soucieux de méthode et de critique épistémologique, sont à prendre comme les traces d'un parcours délibérément personnel, éléments d'une biographie intellectuelle à proposer éventuellement à l'historien qui aura pris suffisamment de distance pour parler en « scientifique » de cette époque passionnée.

Essayer de présenter dans son histoire ce qui se voulait une discipline scientifique nouvelle, l'introduire dans un cursus universitaire, était rare et rencontrait des résistances dont le ton de l'exposé et des discussions rend compte. La Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage (SHESL) sous la direction de J.-Cl. Chevalier et de S. Auroux en était à ses débuts modestes mais confiants : le 1^{er} numéro de la revue *Histoire Epistémologie Langage* (1979, t. 1, fasc. I) promettait une longue suite. Le groupe avec qui j'ai organisé cette rencontre de 1980 (Groupe de recherche en histoire de la linguistique, GRHIL) manquait d'expérience éditoriale (d'où les nombreux défauts de cette publication) mais avait l'enthousiasme des débutants. Nous étions des « pionniers » ; c'est ainsi qu'il faut lire ces pages.



William Dwight Whitney (1827-1894)

La sociolinguistique soviétique était-elle néo-marriste ? (contribution à une histoire des idéologies linguistiques en URSS)¹

Patrick SÉRIOT

Université de Lausanne

Résumé :

Cet article étudie l'histoire de la sociolinguistique soviétique dans les années 1960-1970. En réfutant la thèse selon laquelle la situation de la linguistique en URSS a été « reprise en mains » par les « néo-marristes » après la mort de V.V. Vinogradov, on arrive à la conclusion que la sociolinguistique soviétique, plutôt que d'être néo-marriste, serait « parfaitement stalinienne », car, en particulier, elle s'appuyait pour une grande partie sur la conception stalinienne des rapports entre la langue, la nation et les classes.

Mots-clés : langue russe, histoire des idées linguistique en URSS, sociolinguistique, « langue normative », linguistique descriptive vs. linguistique prescriptive, F.P. Filin, L.P. Krysin, D.N. Šmelev, R.A. Budagov, K.S. Gorbačevič, J. Staline et les problèmes de la linguistique

¹ Cet article a été publié pour la première fois à Paris, dans *Archives et documents de la SHESL*, 1982, N° 2, pp. 63-84 (sous le titre « La sociolinguistique soviétique est-elle néo-marriste ? [contribution à une histoire des idéologies linguistiques en URSS] »). Nous le reproduisons ici dans une version adaptée, dans la mesure du possible, aux normes typographiques des *Cahiers de l'ILSL*, ainsi qu'avec de petits changements introduits dans l'Appendice.

« La »² sociolinguistique est soumise en France à une critique serrée de la part de linguistes se réclamant du marxisme³. L'ensemble de la discussion porte sur la notion de covariance entre deux séries de faits indépendants (sociaux et linguistiques), sur l'empirisme de la méthode, et sur les catégories sociologiques mises en œuvre⁴. Ces critiques, portant sur différents travaux de sociolinguistique en France et aux États-Unis, visent essentiellement les termes de la « sociologie bourgeoise classique » telle qu'elle est pratiquée aux États-Unis, confirmant par là le présupposé de départ selon lequel une société bourgeoise ne pourrait engendrer que des théories bourgeoises. Une telle problématique participe, à mon avis, d'un rejet-fascination de la linguistique nord-américaine par les chercheurs français.

On peut se demander pourquoi les linguistes français travaillant dans une perspective marxiste connaissent si bien l'anglais et si mal le russe. Ce culturo-centrisme, fondé sur le champ « géo-idéologique » constitué par l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord, me semble paradoxal. C'est pourquoi je tenterai d'étudier dans quelle mesure la pratique de « la » sociolinguistique en URSS, pays du « socialisme avancé », peut faire ou non l'objet de la même critique.

La sociolinguistique soviétique (désormais ici SLS) est connue en France par les études de R. L'Hermitte⁵, et de C. Robert⁶, dans une optique plus directement pédagogique.

Du côté des linguistes français non-slavisants, le débat sur le marxisme est réouvert depuis 1974⁷, mais on accorde peu d'attention aux récents développements de la SLS.

La remarque suivante de L.-J. Calvet me paraît significative de cette méconnaissance :

« [...] il semble aujourd'hui, alors que commencent de paraître des ouvrages de "sociolinguistique" ou de "linguistique sociale" [...] que le pays dans lequel le marxisme, ou du moins une certaine forme de marxisme, est quasiment une philosophie officielle, l'URSS, soit celui qui participe le moins à cette production théorique »⁸.

² La sociolinguistique, en dépit de ses réalisations et positions théoriques diverses, est considérée comme une seule et même discipline par F. Gadet (Gadet 1977b, p. 103), qui trouve dans cette diversité toujours les « mêmes présupposés idéologiques ».

³ Cf. Gadet, 1977b ; 1977a, pp. 74-86 ; Guilhaumou et Maldidier, 1979, pp. 13-16 ; Baggioni, 1975 ; Boutet, Fiala, Simonin-Grumbach, 1976 ; Robin, 1973, pp. 45-49, 82 ; Henry et Dachet, 1975.

⁴ Cf. Gadet, 1977b, pp. 110-111.

⁵ Cf. L'Hermitte (1969 ; 1974) et les comptes rendus des revues *Voprosy jazykoznanija* et *Izvestija Akademii nauk* dans le *Bulletin de la société de linguistique de Paris*.

⁶ Cf. Robert (1977) et les comptes rendus de récentes publications de la SLS dans la revue *L'enseignement du russe* depuis 1975. La question qui y est le plus souvent posée est : « Quel russe doit-on enseigner ? ».

⁷ Cf. Gardin, Marcellesi, 1974, pp. 34-84 ; Gadet, Gayman, Mignot, Roudinesco, 1979 et l'ensemble du N° 46 de la revue *Langages* (1977) ; cf. également Calvet, 1977.

⁸ Calvet, 1977, p. 13.

Toutefois deux articles de F. Gadet font exception : « Théorie linguistique ou réalité langagière ? », dans *Langages* N° 46 (1977), et « La sociolinguistique n'existe pas : je l'ai rencontrée », dans *Dialectiques* N° 20 (1977). C'est sur ces travaux que je prendrai appui. Je voudrais apporter quelques éléments de réponse rassemblés à partir de textes soviétiques récents, en discutant une affirmation qui, à mon avis, peut prêter à confusion, à savoir que la situation de la linguistique en URSS a été « reprise en mains » par les « néomarristes » après la mort de Vinogradov en 1968⁹.

1. LE DOMAINE DE LA SLS

1.1. LA CONFIGURATION ÉPISTÉMIQUE DE LA SLS

1.1.1. Il n'est pas indifférent de s'interroger sur la façon dont une discipline envisage sa propre histoire :

« La linguistique sociale en URSS relève d'une tradition ancienne. [...] L'intensification des recherches de sociolinguistique, qui s'est amorcée dans le monde entier il y a 15 ou 20 ans, n'était pour la linguistique soviétique que le prolongement et le développement des traditions scientifiques qui ont été instaurées dès les années vingt »,

écrivent L.P. Krysin et D.N. Šmelev¹⁰.

C'est donc à la fois une *anticipation* (la linguistique soviétique est sociale avant les autres) et une *position continuiste*, qui rattache en fait les recherches actuelles à un passé russe encore plus lointain, par des références à I.A. Baudouin de Courtenay¹¹ ou au « génie de Pouchkine »¹².

Ce continuisme ne semble pourtant pas aller de pair avec une vision historique, car les linguistes de diverses époques se retrouvent cités de façon éclectique : K.S. Gorbačevič¹³ cite pêle-mêle E.D. Polivanov¹⁴ ou V.V. Vinogradov¹⁵ comme des voix à l'unisson dans le grand concert des sociolinguistes, sans se demander si en 1941 on pouvait avoir *oublié* que Polivanov avait été fusillé dans un camp trois ans plus tôt.

1.1.2. Il faut noter d'autre part que la SLS ne se situe guère de façon polémique, par rapport à autre chose et contre autre chose, à l'intérieur de la *linguistique soviétique actuelle*, à la différence de la sociolinguistique en France, par exemple, qui doit s'affirmer contre les positions qui furent longtemps dominantes du structuralisme et de la grammaire générative.

⁹ Gadet, 1977a, p. 63.

¹⁰ Krysin, Šmelev, 1976, p. 3.

¹¹ *Ibid.*

¹² Filin, 1967, cité par Gorbačevič, 1971, p. 10.

¹³ Gorbačevič, 1971.

¹⁴ Polivanov, 1931.

¹⁵ Vinogradov, 1941.

C'est que la SLS occupe elle-même une position dominante, qui nécessite moins d'être défendue. Aussi son « extérieur spécifique » soviétique n'est-il que rarement désigné : les attaques contre le « formalisme » semblent se tarir depuis le « départ » de S.K. Saumjan et d'I.A. Mel'čuk.

L'extérieur spécifique de la SLS est en fait spatio-temporel : – « à droite » on critique L. Hjelmslev et A. Martinet parce que ceux-ci envisagent un système qui n'est fait que de « relations internes »¹⁶ ; – « à gauche » on prend ses distances, sans le nommer, vis-à-vis du marxisme, qualifié de « sociologisme vulgaire » : « La théorie des langues de classe, conséquence d'une approche sociologiste vulgaire pseudo-scientifique, a été depuis longtemps éliminée de la linguistique soviétique »¹⁷.

1.1.3. Il n'en est que plus étonnant de trouver de fort nombreuses références positives à la sociolinguistique anglo-américaine. Les travaux de ses principaux représentants (W. Labov, B. Bernstein, D. Hymes, etc.) sont cités par les éditeurs du recueil *Etudes de sociolinguistique* [*Social'no-lingvističeskie issledovanija*]¹⁸ non seulement hors de toute polémique, mais au contraire pour se situer dans une même communauté d'intérêt. Krysin¹⁹ n'a qu'un reproche à adresser aux Américains, c'est de ne pas tenir compte des idées du Cercle linguistique de Prague sur la codification de la langue standard et la différenciation stylistico-fonctionnelle des moyens d'expression, et par conséquent d'étudier les variantes linguistiques à la fois dans la langue normative et dans les formes non-codifiées de la langue (dialectes, argots).

En effet Krysin²⁰ pose un lien de filiation étroit entre le Cercle de Prague (V. Mathesius, B. Havránek, et ses continuateurs tels que A. Jedlička) et la SLS contemporaine, par la problématique du fonctionnalisme : la « variabilité » de la norme est un moyen de différenciation stylistique (en fonction d'un but : la *communication*)²¹.

¹⁶ Krysin, 1974, p. 9.

¹⁷ *Ibid.*, p. 23.

¹⁸ Krysin, Šmelev, 1976.

¹⁹ Krysin, 1974, p. 11.

²⁰ *Ibid.*, pp. 9-10.

²¹ Notons au passage que dans les textes étudiés on ne trouve pas la moindre référence aux travaux français sur l'analyse de discours. Les sociolinguistes français cités sont : B. Marcellesi et J.-B. Gardin (Gardin, Marcellesi, 1974) (par R.A. Budagov dans son article « Langue et société » [Budagov 1979, p. 416] publié dans l'*Encyclopédie du russe* [*Russkij jazyk. Ėnciklopedija*]. Cette dernière est éditée sous la direction de F.P. Filin [Filin 1979c] : il s'agit d'un dictionnaire comportant en entrée les principaux problèmes de description du russe et de linguistique slave en général), J. Sumpf (Sumpf, 1968) (par Krysin [Krysin, 1974, p. 8]).

1.2. MÉTHODOLOGIE DE LA SLS

1.2.1. LA COVARIANCE

On constate une *covariance* (la notion n'existe pas en tant que telle dans nos textes) entre faits de langue et faits sociaux, dont on étudie ensuite les relations de cause à effet (toujours dans le sens société > langue²²). Ce qui tient lieu de covariance est plutôt ici une vision de la langue comme *miroir*, ou *étiquetage*, de la réalité.

Ainsi pour I.P. Mučnik, analysant les conséquences de la Révolution d'octobre sur la langue russe,

« un nombre illimité de nouveaux phénomènes apparus dans tous les domaines de la vie sans exception — dans l'organisation sociopolitique, l'économie, la technique, la science, l'idéologie, la vie quotidienne — exigeaient d'urgence une dénomination »²³.

Des choses nouvelles apparaissaient dans la « vie », n'attendant que de recevoir un nom...

Un des exemples les plus répandus, dans cette perspective, est l'extension des suffixes féminins désignant des métiers et des occupations. Après la Révolution d'octobre les femmes, jouissant d'une complète égalité avec les hommes, « ont été intégrées dans toutes les sphères d'activité ». Les « besoins de la communication » « dictaient la nécessité d'employer des formes distinctes »²⁴.

D'où l'opposition nouvelle : *traktorist / traktoristka* ('conducteur' / 'conductrice de tracteur'). (C'est le même exemple qui revient à plusieurs reprises²⁵. Les différents auteurs se font écho les uns aux autres en répétant les mêmes généralisations à partir du même fait unique). « Dans ce cas, dit également Mučnik, les changements de la vie sociale se reflètent directement "en miroir" dans les corrélations de genre grammatical, de la même manière que dans les dénominations du dictionnaire »²⁶. Les rapports entre base et superstructure, version mécaniste de la « théorie du reflet », ne sont pas sans rappeler ici les analyses qu'en faisait Staline dans son intervention sur « Le marxisme et la linguistique » en 1950. Quant à la relation dialectique, qui inclut « l'effet en retour » de la superstructure sur la base, elle est ici totalement absente.

²² Cf. Krysin, 1974, p. 15.

²³ Mučnik, 1969, p. 108.

²⁴ *Ibid.*, p. 173.

²⁵ Cf. Gorbačevič, 1971, p. 35, ou Budagov, 1979.

²⁶ Mučnik, 1969, p. 171.

1.2.2. L'EMPIRISME

Suivant un « postulat de perception immédiate »²⁷, la SLS progresse par accumulation de descriptions aussi variées et précises que possible, sur le mode du concret, du réel, du « vivant », comme s'il suffisait de bonne volonté pour appréhender la réalité. La garantie de scientificité et d'authenticité sera l'*observation* (Krysin²⁸ cite J. Piaget : « Dans les sciences nouvelles et les problèmes neufs le rôle principal est joué par l'observation »). La SLS accorde donc une grande importance à la qualité des questionnaires proposés aux personnes interrogées et à celle des enregistrements recueillis²⁹.

Ainsi les sociolinguistes soviétiques ne se posent pas le problème de la nature scientifique d'un objet comme « le russe ». La « langue » n'est pas un concept opératoire, mais un ensemble de faits directement observables, qui attendent d'être relevés par les linguistes, la langue est quelque chose qui existe, qu'il faut décrire et enseigner.

2. LE RAPPORT LANGUE / SOCIÉTÉ DANS LA SLS

2.1. PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Rappelons que la sociolinguistique aux Etats-Unis a pour principe fondateur la critique de deux concepts fondamentaux de la grammaire générative : la compétence et la grammaticalité, définies en référence à un locuteur-auditeur idéal d'une communauté linguistique homogène. Pour rendre compte des variations de situation de parole et de situation sociale, les sociolinguistes américains ont cherché à dépasser le modèle de compétence chomskyen par des notions telles que « compétence hétérogène » (Labov) ou « compétence situationnelle » (Hymes).

C'est par contraste avec la sociolinguistique américaine, dont elle est pourtant inspirée, qu'on va essayer de faire apparaître la spécificité de la SLS.

En effet, il semble que la SLS, paradoxalement, intègre parfaitement ces deux problématiques opposées :

- l'objet d'étude n'est plus la *langue*, mais le *bon usage* ;
- la *compétence* chomskyenne devient la *norme* ;
- la *compétence communicationnelle* (Hymes) devient la *stylistique fonctionnelle* ;
- le *locuteur idéal* devient le *représentant de la langue normative*.

²⁷ Gadet, 1977a, p. 79.

²⁸ Krysin, 1974, p. 19.

²⁹ La valeur, l'intérêt et le sérieux de ces travaux ne sont ici nullement mis en cause. C'est la détermination de l'objet de ces travaux qui est examinée.

2.2. L'OBJET DE LA SOCIOLINGUISTIQUE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT

2.2.1. Il importe de souligner que le but qui sous-tend les travaux soviétiques analysés ici n'est pas la description pure et simple de pratiques langagières distinctes, mais une perspective pédagogique : « Quel est le bon russe qu'il faut connaître et enseigner ? »

L'objet d'étude de la SLS est le *literaturnyj jazyk*, qu'on peut traduire par « langue correcte », « langue normative », « langue codifiée », « bonne langue », « langue académique », « langue cultivée », « bon usage » (et non « langue littéraire »). Par convention on désignera désormais cet objet par « langue normative ».

Voici en quels termes la présente Filin :

« Les normes de la langue, établies pour une période donnée de l'histoire par la société, sont objectives et existent indépendamment des circonstances particulières. Elles sont le phare sur lequel doivent s'orienter tous les gens cultivés dans la mer infinie du langage »³⁰.

Le jugement de grammaticalité est remplacé par *l'approbation de la société*. Gorbačevič citant T.P. Lomtev³¹, indique : « Le principe éthique permet de séparer ce qui est approuvé et conservé par la société de ce qui est réprouvé et contre quoi lutte la société »³². Le critère sera donc « l'opinion de la société sur l'admissible et le non-admissible »³³.

Cette notion de norme, notons-le, est circulaire : la norme est établie par la société, mais la société doit s'y conformer. Comment la « société » établit-elle ces normes ?

« La norme est constituée par les règles de prononciation, les formes grammaticales et autres formes linguistiques, les règles d'emploi des mots admis dans la pratique sociale du langage par les gens cultivés. [...] La norme de la langue normative dans la conscience des locuteurs possède les qualités de correction et de caractère obligatoire pour tous, elle est mise en pratique dans les émissions de radio et de télévision, elle est l'objet et le but de l'enseignement de la langue maternelle à l'école »³⁴.

Et L.I. Skvorcov donne un exemple de norme : quand on s'apprête à prendre sa place dans une queue, pour savoir qui est la dernière personne avant soi, il ne faut pas dire « *Kto krajnij ?* » (mot à mot, « Qui est à l'extrémité ? »), mais « *Kto poslednij ?* » (« Qui est le dernier ? »)³⁵. Seulement, sur quels critères se fonde-t-il pour déterminer que « *krajnij* » ne

³⁰ Filin 1979b, p. 271.

³¹ Lomtev, 1961.

³² Gorbačevič, 1971, p. 14.

³³ Lomtev, 1961.

³⁴ Skvorcov, 1979b, pp. 163-164.

³⁵ *Ibid.*, p. 164.

correspond pas à la norme « établie par la société » elle-même, cela nous ne le saurons pas, d'autant que s'il explique qu'« il ne faut pas dire » « *krajnij* », c'est justement parce que cela se dit...

Aussi faut-il préciser qu'un glissement s'établit rapidement entre « la société » et « la partie cultivée de la société ». Gorbačevič définit ainsi les « facteurs sociaux » qui jouent un rôle dans le rejet ou l'approbation d'un fait de langue : « La tradition culturelle, l'autorité de la partie cultivée de la population et même d'individus »³⁶.

La « langue normative » est donc « la variété la plus représentative de la langue nationale »³⁷, qui s'oppose au *prostorečie*, langue des gens non-cultivés, ou « langue populaire » (cette traduction est de L.V. Ščerba³⁸).

La « langue populaire », contrastant avec la langue normative (ou « bonne langue ») va se définir à la fois comme

- « des moyens d'expression du peuple tout entier (*i.e.* non dialectaux), qui restent en dehors de la langue normative »
- et la langue des gens peu instruits :

« La langue populaire non normative [*vneliteraturnoe prostorečie*] depuis la fin du 18^{ème} – début du 19^{ème} siècle était une caractéristique de la population urbaine ne possédant pas la langue normative, mais tendant à s'en approcher (ouvriers, artisans, petits bourgeois, une partie des marchands, etc.), ainsi que des basses couches de l'intelligentsia des campagnes. [...] A l'époque soviétique, ayant perdu son caractère de classe, la langue populaire non normative se maintient chez des personnes insuffisamment instruites, tout en se rapprochant du parler des dialectophones ayant reçu de l'instruction, mais qui n'ont pas entièrement assimilé la langue normative »³⁹.

Or on glisse fréquemment de l'une à l'autre des deux oppositions :

- langue normative / langue non normative ;
- langue des gens instruits / langue des gens peu instruits.

La « norme » est pourtant définie très précisément⁴⁰ dans la tradition de Coseriu comme étant « ce qui se dit » dans une « communauté linguistique », par opposition au système, qui est l'ensemble des potentialités de la langue.

2.2.2. DÉFINITION SOCIALE DE LA NORME

Cependant, à notre avis, on s'éloigne assez vite de Coseriu. En effet, « ce qui se dit » n'est pas dit par tout le monde.

³⁶ Gorbačevič, 1971, p. 14.

³⁷ Bel'čikov, 1979, p. 131.

³⁸ Ščerba, 1962.

³⁹ Filin 1979a, p. 239.

⁴⁰ Krysin, 1974, p. 12 ; Gorbačevič, 1971, p. 15.

– UNE DÉFINITION ÉTROITE : LES GRANDS HOMMES

On fait appel à un argument d'autorité. Pour Budagov : « Dans l'évolution des langues normatives les grands écrivains jouent un rôle particulièrement important. [...] On peut parler de l'action de la société, et en tout premier lieu de ses plus éminents représentants, sur la langue »⁴¹. Et il ajoute : « Tout cela ne contredit pas la thèse marxiste de l'existence objective du langage »⁴².

Quant à Filin, il désigne nommément Lénine comme faisant partie de ces « individus » faisant autorité : « La langue des œuvres de Lénine a exercé et exerce une influence énorme sur la langue normative »⁴³.

Enfin Gorbačevič indique que « les normes de la langue normative sont habituellement déterminées au moyen d'observations sur les sources faisant autorité »⁴⁴. Mais il ne précise pas comment on peut savoir si une source « fait autorité », pas plus que Budagov n'explique ce qu'est un « grand écrivain ».

– UNE DÉFINITION LARGE : LES « REPRÉSENTANTS DE LA LANGUE NORMATIVE »

Cependant la « partie de la société » qui « fait autorité » peut être définie plus largement, et la norme sera alors pensée comme la manière de parler des « représentants de la langue normative » [*nositeli literaturnogo jazyka*]⁴⁵.

Ces « représentants » sont désignés de façon « objective » : c'est un « ensemble de gens »

- « dont le russe est la langue maternelle » ;
- « qui sont passés par l'enseignement supérieur ou au moins secondaire »⁴⁶ ;
- « qui vivent à la ville »⁴⁷.

Parmi cet « ensemble » on définit des sous-groupes selon

- l'âge ;
- le degré d'instruction ;
- la situation sociale ;

⁴¹ Budagov, 1979, p. 415.

⁴² *Ibid.* Le mot russe *jazyk* peut désigner à la fois 'langue' et 'langage'. L'enchaînement de la pensée de Budagov peut s'expliquer par cette particularité du russe.

⁴³ Filin, 1979b, p. 267.

⁴⁴ Gorbačevič, 1971, p. 30.

⁴⁵ Autre paradoxe soviétique : sur un point au moins il n'y a pas une opposition radicale entre le « formalisme linguistique » et la SLS, ni l'un ni l'autre ne mettent en doute l'homogénéité sociale de l'URSS...

⁴⁶ On précise souvent : « enseignement secondaire complet ». Il s'agit des élèves qui terminent l'école en 10^{ème} classe (à 17 ans), par opposition à ceux qui la quittent à l'issue de la 8^{ème} (à 15 ans) pour suivre des filières techniques ou entrer dans la vie active. En 1970, 38% des élèves du secondaire avaient reçu cette formation complète (cf. Kerblay, 1977, p. 156).

⁴⁷ Krysin, 1974, p. 17.

— l'écoute plus ou moins régulière des émissions de radio et télévision.

C'est évidemment la « situation sociale » de ces « représentants » qui retiendra ici notre attention.

Krysin distingue les intellectuels [*intelligencija*], les employés, et les ouvriers ayant terminé l'enseignement secondaire. Les intellectuels et les employés, qui ont en commun le fait de ne pas participer directement à la production de biens matériels, se différencient par leur niveau d'instruction et, « en partie comme conséquence de cette différence, par la nature de leur travail : d'un côté on aura le travail du savant, du professeur d'université, de l'architecte, du traducteur, etc., de l'autre celui de l'employé de bureau, du secrétaire, de la dactylo »⁴⁸.

Krysin expose également les différences auxquelles on peut s'attendre entre la façon de parler des intellectuels et celle des ouvriers (il s'agit des hypothèses de l'introduction à son ouvrage, hypothèses d'ailleurs confirmées par les enquêtes) :

« L'autorité langagière en tant qu'incarnation de la langue normative, correcte, ne s'applique vraisemblablement pas de façon aussi univoque dans le milieu ouvrier que dans le milieu intellectuel. Ceci est dû, d'une part, au fait que les ouvriers en général sont moins souvent confrontés à la nécessité de choisir la forme optimale d'expression entre plusieurs variantes [...], et, d'autre part, au fait que la langue des ouvriers, dans une plus large mesure que la langue des autres couches sociales, est soumise à l'influence des sphères non normatives de la langue populaire, dialectes, argots professionnels »⁴⁹.

Parmi les « intellectuels » il oppose⁵⁰ les « littéraires » et les « non littéraires » [*filologi / neflologi*], les premiers étant « en contact plus étroit avec le mot, avec son emploi professionnel ». Et il met à part un dernier groupe : les étudiants, caractérisés par l'emploi contradictoire de formes livresques (dû au contact permanent avec les livres) et argotiques.

Une fois ces groupes définis, on les soumet à une enquête linguistique.

2.3. UN THÉÂTRE OÙ ON JOUE DES RÔLES

2.3.1. La SLS étudie deux séries de variations :

– le système admet des variantes de forme pour exprimer « la même chose »⁵¹. Par exemple, *rodilsja / rodilsjá* 'il est né' et *čaška čaja / čaška čaju* 'une tasse de thé' sont des variantes de la langue normative, et la SLS tentera de déterminer quels sous-groupes, parmi l'ensemble des « représentants de la langue normative » emploieront telle ou telle forme en concurrence ;

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 24-25.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 26.

⁵¹ Filin, cité par Gorbačevič, 1971, p. 19.

– les variantes poursuivent des « buts de communication » différents. Il s’agit alors soit de déterminer dans quelle situation on doit utiliser telle ou telle forme, soit de prescrire quelle forme on doit utiliser dans une situation donnée. Ainsi, pour dire « au revoir », on pourra employer l’une des deux formes suivantes, selon la « relation sociale » qui unit les deux protagonistes de « l’acte de communication » : *poka* ‘salut’ vs. *pozvol’te s vami po-proščat’sja* ‘permettez-moi de prendre congé’⁵².

Le « représentant de la langue normative », selon la situation de communication, est donc amené à choisir, librement, comme des outils, les « formes d’expression linguistique » qui conviennent le mieux au but de la communication. Ce choix est l’objet de la « stylistique fonctionnelle ».

Ce sujet libre entre néanmoins dans un réseau complexe de déterminations « sociales » qui lui feront tenir un ensemble de « rôles sociaux ».

Dans un article de 1976 consacré aux rôles sociaux, Krysin énonce en introduction que « les sociologues et les psychosociologues appellent rôles les diverses formes de conduite sociale de l’homme »⁵³. Il y aurait donc un tout indifférencié : « les » sociologues, auquel il suffirait de se reporter. De fait, ce sont des Anglais et des Américains qui sont cités au cours de l’article (Bernstein, Brown-Gilman, Ervin-Tripp) comme menant des recherches d’*avant-garde* en sociolinguistique, de même Parsons pour la psychologie sociale. Ces mêmes Anglais et Américains qui sont la cible des linguistes marxistes français...

Krysin s’interroge alors sur l’aspect linguistique des rôles sociaux :

« Une composante fondamentale du rôle social est l’attente (*expectation, ožida-nie*), c’est-à-dire ce que les autres attendent de la conduite d’un individu dans une situation sociale concrète : ils sont *en droit* d’attendre quelque chose de lui, il *doit* répondre à cette attente »⁵⁴.

Ainsi,

« en arrivant chez des gens qui vous ont invité, vous *devez* les saluer en premier, et vous *avez le droit* d’attendre des marques d’attention de la part de vos hôtes »⁵⁵ ;

« un maître d’école, de par son rôle professionnel, *doit* transmettre ses connaissances à ses élèves et est *en droit* d’exiger d’eux attention et application. (C’est leur *devoir*) »⁵⁶.

Chaque rôle social ressemble donc à un contrat définissant entre deux individus librement consentants un ensemble de droits et de devoirs. Mais l’un des partenaires du rôle peut être la « société » toute entière :

⁵² Formanovskaja, 1979, p. 254.

⁵³ Krysin, 1976, p. 42.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 43.

⁵⁶ *Ibid.*

« D'un écolier on attend l'obéissance, d'un père de famille l'initiative ; à un supérieur ou à quelqu'un de plus âgé on s'adresse pour demander un conseil, parce qu'on cherche une réponse dans son expérience »⁵⁷.

De la même façon,

« d'un dirigeant on attend une opinion non pas tant logiquement argumentée que faisant autorité, mais si la même opinion est avancée par quelqu'un d'autre, l'attente change : l'opinion doit avant tout être fondée »⁵⁸.

On distingue les rôles constants (situation sociale, profession, âge, sexe, position dans la famille) des rôles *en situation* (acheteur, patient, passager, etc.). Un rôle en situation sera « joué » différemment selon qu'il s'agira, par exemple, « d'un menuisier ou d'un professeur de mathématiques, d'un étudiant ou d'une ménagère »⁵⁹.

Le locuteur passe d'un mode d'expression à un autre (phénomène de diglossie) selon le rôle qu'il joue. Par exemple une même personne peut passer consciemment de l'argot professionnel à la « langue comprise par tous » [*obščepojatnaja reč'*], en fonction de son interlocuteur. Mais parfois ce passage n'est pas réussi, pas total, et on assiste à des *conflits* de partenaires du rôle : la conduite de l'un ne correspond pas à l'attente de l'autre (exemple : « Un adolescent parlant à sa mère comme à des camarades de son âge »⁶⁰).

Enfin il faut noter qu'il n'y a pas correspondance terme à terme entre rôle social et style fonctionnel : « Dans la relation subordonné / supérieur on a deux rôles, mais un seul style fonctionnel : le style officiel [*delovoj stil'*] »⁶¹.

Nous retiendrons de cet article l'idée d'un sujet libre, qui utilise consciemment les moyens que lui offre la langue normative en fonction des situations qu'il peut rencontrer, selon des rôles qu'il a appris à jouer. Chacun trouve sa place, et s'y conforme, dans cette société faite de mères, d'enfants, de professeurs, de clients, de subordonnés et de supérieurs. Quand des conflits éclatent, c'est entre des individus dont l'un, par manque de tact, ne parle pas conformément à son rôle. Tout n'est que pure question de forme, car on ne demande jamais, en fait, *ce que peuvent bien se dire ces gens*. Il ne semble guère envisageable, par exemple, qu'un « subordonné » puisse s'élever contre son supérieur. Dans cette problématique du *consensus*, le postulat jamais remis en cause est que *la communication s'établit* : ces deux personnages utilisent le même style fonctionnel (on passe pourtant sur le fait qu'en URSS un subordonné vouvoie son supérieur et que celui-ci le tutoie !).

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 46.

⁶¹ *Ibid.*, p. 51.

C'est que situer les différences dans les *variations de langue* possède l'avantage de ne pas poser le problème des *antagonismes de discours* (comme énoncés émis dans des conditions de production données).

2.3.2. SOCIOLOGIE OU ANTHROPOLOGIE

Nous avons pu voir chez Krysin⁶² l'immédiateté de l'analyse des catégories impliquées dans la sociologie : le chercheur *voit* des « groupes », des « ensembles », des « couches sociales », définies par des caractéristiques fonctionnant à l'évidence. Les sources de cette sociologie spontanée ne sont guère citées, mais il est clair qu'on peut penser à la sociologie américaine (Labov) : la société est découpée en catégories socioprofessionnelles selon la profession et le degré d'instruction (celui-ci déterminant celle-là). Une seule différence : on ne parle pas du salaire (un des problèmes tabous de l'économie soviétique).

Notons cependant un point particulier à la SLS : la « société » ne concerne que les « représentants de la langue normative ». Nous n'aurons pas la moindre idée ne serait-ce que des « rôles » que peuvent jouer ces *exclus* que sont les « gens peu instruits », les paysans, les allogènes parlant russe, ni de ce qui se passe quand ils entrent en « communication » avec les « représentants de la langue normative ».

La SLS est donc plutôt une anthropologie sociale : les groupes sociaux sont définis antérieurement à leur relation. Ce point est ici essentiel, comme étant révélateur de *l'oubli de Marx* par le système soviétique dès lors qu'il s'analyse lui-même. On pourrait alors, en renversant la formule de Marx, caractériser la SLS par le primat des contraires sur la contradiction, si on oubliait que les sociolinguistes soviétiques ne parlent *ni de contraires ni de contradiction*...

2.3.3. UN PEUPLE, UNE LANGUE, UNE ÂME...

La sociolinguistique, en France comme aux Etats-Unis, s'oppose à la vision saussurienne de la société comme une totalité homogène. On chercherait bien vainement une telle position dans la SLS, car le postulat d'homogénéité est le même que chez Saussure ! C'est là qu'on voit apparaître une remarquable continuité avec la conception stalinienne de la société :

« La nation en tant que communauté historique de personnes se caractérise par une communauté de langue, de territoire, de vie économique et de traits psychiques, qui se manifestent dans une communauté de culture »⁶³.

C'est mot pour mot la définition qu'en donnait Staline dès 1913 dans son opuscule *Le marxisme et la question nationale* [*Marksizm i nacional'nyj vopros*]⁶⁴.

⁶² Krysin, 1974 ; 1976.

⁶³ Ivanov, 1979, p. 155.

On se souvient que pour Staline « la langue [...] a été créée pour satisfaire les besoins non pas d'une classe quelconque, mais de toute la société »⁶⁵.

Les sociolinguistes soviétiques vont paraphraser cette citation avec ensemble :

« La langue normative sert tous les aspects de la vie sociale »⁶⁶ ;

« la destination fonctionnelle de la langue normative est de servir les sphères fondamentales de toute la communauté sociale formée historiquement, constituée de gens parlant la même langue »⁶⁷ ;

« de nos jours le bon usage sert les besoins vitaux de la société »⁶⁸.

Si la société soviétique est faite de groupes non antagonistes, dogme jamais remis en cause depuis la constitution de 1936, toutes les marques de différenciation sociale de la langue ne peuvent que disparaître au profit des différences fonctionnelles :

« A l'époque du socialisme les patois meurent »⁶⁹ ;

« à l'époque soviétique on assiste à une disparition rapide des langues secrètes »⁷⁰ ;

« les jargons étaient engendrés par la division de la société en couches. [...] Ils disparaissent rapidement, et ne présentent plus de l'intérêt que pour les linguistes »⁷¹.

Ces objets de curiosité pour linguistes que sont les jargons, est-il donc sûr qu'ils ne présentent pas d'intérêt pour les sociologues ? Mais que dire alors de la langue de la pègre, de la langue des camps ? On a l'impression en fait, que la SLS s'impatiente devant le fait qu'*après 60 ans de socialisme il y ait encore des différences sociales dans la langue*. La perspective, cependant, est claire : « Vraisemblablement, en fin de compte, la langue normative deviendra le moyen unique de communication de toute la population »⁷².

En attendant que cet idéal soit atteint, les sociolinguistes soviétiques ne peuvent que constater qu'il y a – encore – des gens avec un faible niveau d'instruction, sans s'interroger sur les causes de cette situation, ni sur

⁶⁴ Staline, 1913 [1978, pp. 11-15].

⁶⁵ Staline, 1950 [1979, p. 200].

⁶⁶ Filin, 1979b, p. 267.

⁶⁷ Bel'čikov, 1979, p. 131.

⁶⁸ Skvorcov, 1979a, p. 120.

⁶⁹ Filin, 1979b, p. 270.

⁷⁰ Arapov, 1979, p. 346.

⁷¹ Filin, 1979b, p. 270.

⁷² *Ibid.*

les rapports sociaux qu'entretiennent ces « gens » avec les « représentants de la langue normative ». On est très loin de la problématique des handicaps socioculturels⁷³.

L'« oubli de Marx » se révèle dans la terminologie elle-même : on étudie la « société » et non une « formation sociale », définie par un mode de production et des rapports de production. On sait seulement que la société soviétique se trouve « dans la période de construction du socialisme et du communisme ».

C'est donc là que se pose une question centrale : comment se fait-il que les thèses de la SLS coïncident si bien avec celles de la sociolinguistique dite « bourgeoise » par les linguistes marxistes français ?

J'adhère pleinement à la position de F. Gadet, selon laquelle la sociolinguistique occidentale, « en reproduisant la division entre travail manuel et travail intellectuel, permet la reproduction des rapports de production », ce qui a pour conséquence « l'exclusion interne de la classe ouvrière »⁷⁴. Mais F. Gadet ajoute que cette division est caractéristique du « mode de production capitaliste ». Qu'en est-il alors de l'URSS ? On sait que pour Staline (1950) la société soviétique est entrée dans le « mode de production socialiste », et que d'autre part selon Althusser « il n'y a pas de mode de production socialiste »⁷⁵. On ne peut contourner ce problème, qui est au cœur du débat sur la SLS : *quel est le mode de production dominant en URSS ?* Ou : de quel mode de production est caractéristique « la reproduction de la division entre travail manuel et travail intellectuel » ?

2.4.

2.4.1. À QUOI SERVENT LES LINGUISTES ?

Rappelons que pour la SLS la langue, tout en restant unie et unique (la « langue du peuple tout entier »), évolue dans le temps, sous l'influence de facteurs tant externes qu'internes.

Pour résoudre les problèmes posés par cette évolution diachronique, les linguistes de la société socialiste vont jouer un rôle original : si, sous l'ancien régime, les linguistes russes (en particulier Šaxmatov) s'occupaient essentiellement de description, « après la Révolution d'octobre 1917 les problèmes de normalisation du russe ont été mis au premier plan de la science linguistique »⁷⁶.

⁷³ Il est intéressant de noter qu'en Hongrie, au contraire, des études de sociolinguistique se placent dans « l'hypothèse Bernstein » du code restreint / code élaboré : on pose le problème de l'inégalité de la réussite scolaire, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, dans la problématique des handicaps socioculturels (cf. Pap, Pleh, cités par Papp, Kišš, 1976). En URSS on parle plutôt de « dons » [*talanty*], d'élèves « surdoués ». Qu'on pense plutôt à la différence de niveau entre les « écoles spéciales » [*specškoly*] et les autres, et aux efforts que déploient les parents « intellectuels » pour y faire entrer leurs enfants.

⁷⁴ Gadet, 1977b, p. 115.

⁷⁵ Lock, 1976, p. 12.

⁷⁶ Skvorcov, 1979a, p. 120.

Ce n'est donc plus de *description* qu'il s'agit, mais bien de *prescription*, c'est-à-dire un passage inverse à celui qui fonde la linguistique par rapport à la grammaire.

Le problème est posé : à quoi servent les linguistes ? Gorbačevič rapporte cette déclaration de Grigor'ev :

« Si les linguistes ne veulent pas rester éternellement dans le rôle d'enregistreurs passifs de la matière de la langue, ils doivent apprendre à faire des pronostics fondés, à donner des recommandations ayant un but bien défini »⁷⁷.

C'est ainsi qu'une nouvelle « science » apparaît à l'horizon : l'*orthologie* qui est la « science du langage correct » [*nauka o pravil'noj reči*]⁷⁸. A la différence du purisme grammatical l'orthologie serait une science, puisqu'elle se conformerait à « l'évolution propre, naturelle de la langue »⁷⁹.

On a donc opéré un nouveau glissement : les sociolinguistes, qui étudient la manière de parler des « représentants de la langue normative », effectuent un tri dans la parole de ces derniers. En effet il n'est pas question, par exemple, de faire des statistiques permettant de définir ces « tendances naturelles de l'évolution de la langue »⁸⁰. Ainsi un fait de parole, « même très répandu »⁸¹ sera rejeté comme étant une « faute » (*sic*) s'il ne correspond pas au système. Partant du fait qu'il existe en « russe normatif » des nominatifs pluriels en *-á* pour des noms masculins à accent radical au nominatif singulier (*domá*), Gorbačevič juge que des formes nouvelles comme *instruktorá* (au lieu d'*instruktory*), bien que « déplacées stylistiquement », répondent aux potentialités du système. En revanche la même forme de nominatif pluriel en *-á* pour un substantif dont le nominatif singulier a l'accent final (*akterá*) est une « incorrection » qui doit être « interdite dans les manuels »⁸². (Rappelons que ces formes « incorrectes » se rencontrent dans l'usage des « représentants de la langue normative », puisque ce sont les seules personnes à avoir été interrogées).

Mais cette « évolution interne », ces « règles vivantes »⁸³ ne sont nulle part définies. On ne saura pas pourquoi et en quoi la règle selon laquelle le schéma de formation du nominatif pluriel

- ' - - > *á* = « correct »

- - ' - > *á* = « incorrect »

⁷⁷ Grigor'ev, 1963, p. 13.

⁷⁸ Gorbačevič, 1971, p. 21. Comment ne pas évoquer, par contraste, l'« hétérologie » de M. Bakhtine dont le souci était de mettre en valeur la diversité, la pluralité (*cf.* la « polyphonie ») ?

⁷⁹ Gorbačevič, 1971, p. 21.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁸¹ *Ibid.*, p. 23.

⁸² *Ibid.*, p. 17.

⁸³ Mučnik, 1969, p. 175.

est conforme au système de la langue. On sait seulement que cette évolution est *positive* : la langue s'améliore, se perfectionne, s'enrichit, dans une vision grandiose du progrès incessant des choses humaines : « Depuis le début du 19^{ème} siècle le russe normatif développe une structure déjà constituée, en enrichissant son stock lexical et en perfectionnant son système grammatical »⁸⁴.

Pour Filin le point de départ de cette amélioration est plus rapproché : « La Révolution d'octobre 1917 et la construction du socialisme dans notre pays ont eu une action notable sur la langue russe : son stock lexical s'est singulièrement enrichi et accru, [...] ses moyens stylistiques s'enrichissent »⁸⁵.

Comment, là encore, ne pas reconnaître le mot à mot de l'intervention de Staline, ce « linguiste d'un type nouveau » ?

« Le vocabulaire du russe s'est notablement enrichi »⁸⁶ ;

« la langue, qui reflète directement ces besoins, enrichit son vocabulaire de mots nouveaux et perfectionne son système grammatical »⁸⁷.

L'ensemble des textes présentés ici est donc, à mon avis, nettement en régression par rapport à l'article de Vinogradov (1969), qui reprochait à Staline la confusion langue / parole⁸⁸, l'absence de référence au « contenu idéologique des faits de langage »⁸⁹, et la vision d'une langue servant les besoins de communication d'un peuple tout entier.

2.4.2. LA « POLITIQUE » LINGUISTIQUE

F. Gadet oppose le logicisme et le sociologisme comme deux tendances antithétiques des idéologies linguistiques⁹⁰. Il semble que la SLS se trouve, de ce point de vue, dans une situation paradoxale de fusion de ces deux tendances. En effet, si elle reconnaît et analyse des oppositions de faits de parole, c'est pour les annihiler aussitôt par un discours moral sur les écarts de la norme « objective » du système :

« L'emploi du lexique argotique souille et avilit [*zasorjaet i ogrubljaet*] la langue parlée »⁹¹ ; « le bon usage est entravé par l'influence des dialectes, de la langue populaire, des jargons, ainsi que par l'ավիսսեմենտ de la langue écrite et parlée par les emprunts inutiles, les clichés, etc. »⁹².

⁸⁴ Ivanov, 1979, p. 157.

⁸⁵ Filin, 1979b, p. 267.

⁸⁶ Staline, 1950 [1979, p. 201].

⁸⁷ *Ibid.*, p. 203.

⁸⁸ Vinogradov, 1969, p. 75.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 72.

⁹⁰ Gadet, 1977b, p. 105.

⁹¹ Skvorcov, 1979c, p. 82.

⁹² *Ibid.*

Le discours que va tenir la SLS est alors essentiellement *pédagogique*, ou pédagogue : le but déclaré est d'aider les gens à ne plus « hésiter », ne plus « douter » [*ne somnevat'sja*]. Mais rien ne nous dit de quoi est fait le filtre qui sépare la « bonne langue » de la mauvaise. On ne peut qu'être frappé, par exemple, du tabou absolu observé par la SLS sur le *mat* (nom d'ensemble du vocabulaire grossier à connotations sexuelles). Peut-on vraiment dire que l'emploi du *mat* n'est pas conforme au « cours naturel » de l'évolution du russe, quand on sait l'usage abondant qui en est fait en russe, y compris par les « gens cultivés » ? La « politique linguistique » consiste pour les linguistes à intervenir directement dans l'évolution de la langue, pour hâter l'avènement du temps où, selon Filin⁹³ la « population » parlera une langue unique, dont toutes les variations non fonctionnelles (*i.e.* sociales) auront été éliminées :

« Le développement de la science ayant pour objet le bon usage repose sur la reconnaissance de la possibilité de principe de diriger l'activité sociale d'échange langagier »⁹⁴.

2.4.3. UN MODÈLE IDÉOLOGIQUE

L'intervention des linguistes, qui, comme on sait, ne sont pas « passifs », s'inscrit dans une entreprise fondamentale : *povyšenie kul'tury*, ou « l'élévation de la culture ».

Mais pourquoi, au juste, faut-il « élever la culture du peuple » ? Pour Gorbačevič la réponse va de soi :

« Maintenant on trouverait difficilement quelqu'un pour mettre en doute l'importance de l'observation des normes de la langue normative. Des habitudes correctes de langue, c'est l'un des aspects absolument essentiels de la culture [*kul'tura*] de l'homme. La connaissance des normes contemporaines de la langue acquiert une signification de plus en plus grande dans la vie de la société »⁹⁵.

Nous n'en saurons pas plus en lisant les textes de la SLS. Il y a une évidence implicite : « il faut » « élever la culture ». On peut simplement remarquer que la *kul'tura*, en tant que connaissance des normes, est un critère d'accès à certains postes, ce qui n'est pas transparent du point de vue politique, même si on justifie par l'évidence qu'il faut savoir « bien parler » pour occuper tel emploi de direction, d'enseignement ou de recherche⁹⁶.

⁹³ Cf. supra.

⁹⁴ Skvorcov, 1979a, p. 121.

⁹⁵ Gorbačevič, 1971, p. 6.

⁹⁶ Comme c'est une autre évidence que le russe, bien que « choisi librement » par les peuples allogènes de l'URSS comme langue véhiculaire, aide ces peuples à rattraper leur « retard » [*otstalost'*], cf. Dešeriev, 1977, p. 72. Ce « choix » aurait été conditionné par une série de « facteurs objectifs », parmi lesquels « le rôle du prolétariat russe dans la préparation et

En réalité il nous semble que la *kul'tura* n'est pas tant un *savoir* qu'un *savoir-faire*, un modèle de comportement orienté vers un conformisme linguistique et social. L'apprentissage de ces normes de comportement (en russe : « élévation de la culture ») se fait par l'enseignement de la langue à l'école. Mais là encore c'est sur la forme qu'on insiste, sur le savoir-faire, le savoir-parler, le savoir-dire. L'enseignement de la bonne langue est une fin en soi, le problème du contenu de l'enseignement n'est jamais abordé⁹⁷.

Le modèle à suivre se trouve chez les « intellectuels ».

Gorbačevič, s'interrogeant sur leur origine, les présente ainsi :

« Une limite (chronologique) conventionnelle du russe normatif moderne pourrait être l'emploi des mots [*slovoupotreblenie*] de la fin des années 1930 – début des années 1940. C'est à la fin des années 1930 que s'achève une étape importante de la révolution culturelle. Vers cette époque se forme une intelligentsia nouvelle par sa composition sociale. [...] Après le 1^{er} congrès des écrivains s'intensifie la lutte pour la pureté de la langue russe, commence une (re)mise en ordre [*uporjadočenie*] de la pratique sociale du langage, une stabilisation des normes de la langue. [...] Dans les plus récents travaux sur la langue de l'époque soviétique c'est précisément cette période, les années 1930 – 1940, qui est caractérisée comme le moment de consolidation des normes linguistiques, de création d'œuvres littéraires se distinguant, en autres mérites, par une langue exemplaire [*obrazcovyj jazyk*] »⁹⁸.

Ce passage est capital. Il me servira à étayer une hypothèse encore fragile : les « normes de la langue normative », objet de la SLS, ne seraient pas autre chose que le modèle idéalisé de la bureaucratie stalinienne.

Jetons un coup d'œil en arrière sur la période « fin des années 1930 – début des années 1940 ». 1936-37-38. Les purges. Les déportations massives. Les principales victimes sont les intellectuels membres du parti, la génération des « compagnons de Lénine », les cadres formés avant 1933.

Des centaines de milliers de postes d'encadrement dans l'armée, de direction dans l'administration ou les entreprises sont vacants. La place est libre. 1936-37-38, ce sont aussi des années de très rapide promotion sociale de nouveaux cadres : les *vydvižency*, dont la carrière dépendait en grande partie de Staline, et qui étaient entièrement dévoués à la personne de celui-ci⁹⁹. Ce sont eux qui assurent la relève.

Alors, savoir parler comme les « représentants de la langue normative », ou les « gens cultivés », n'est-ce pas aussi, et plutôt, savoir dire ce que disent les nouveaux cadres, ceux qui ont assimilé parfaitement « l'idéologie d'Etat »¹⁰⁰.

l'accomplissement de la Grande Révolution socialiste d'octobre » (Šermuxamedov, 1980, p. 8).

⁹⁷ Cf. à ce sujet, pour la France, Henry, Dacht, 1975.

⁹⁸ Gorbačevič, 1971, p. 40.

⁹⁹ Cf. Medvedev, 1972, p. 363.

¹⁰⁰ Cf. Lecourt, 1976.

On serait ici au cœur du recouvrement de la politique par la pédagogie, par l'intermédiaire de la SLS.

A quoi servent les linguistes, intellectuels « littéraires » amenés à définir les normes, si ce n'est à répondre à une commande politique¹⁰¹ d'occultation de la politique ?

Remplaçons alors « la société » par « l'idéologie dominante » et le mot « servir » prend tout son sens lorsqu'il est appliqué à la langue normative... Il s'agirait non plus de normes de langue, mais de normes de discours à tenir pour être conforme au modèle. Et la SLS, loin de poser le problème d'une quelconque amélioration de la société, serait au contraire au service d'un état de fait, au service d'un pouvoir. On pourrait alors considérer les « manuels » de la SLS comme des appareils visant à imposer une certaine conception des rapports sociaux, figés dans l'éternité de l'évidence¹⁰².

Il restera à se demander qui a intérêt à éterniser ces rapports sociaux...

CONCLUSION

Nous avons relevé une série de paradoxes :

- l'ignorance du « terrain » soviétique par la plupart des linguistes français défendant des positions marxistes ;
- l'alignement de la SLS sur les théories sociales américaines ;
- les tendances normatives de la SLS comme indice d'un rôle politique.

Mais, si la sociolinguistique américaine, dans son projet réformiste, met en cause des « injustices » à réparer, la SLS, elle, cherche à aider les gens à ne plus « douter ».

En ce sens elle n'est pas néo-marriste. Elle serait même à proprement parler, parfaitement néo-stalinienne.

Mais la concordance frappante avec les cibles de la critique marxiste de la sociolinguistique occidentale ne peut-elle pas nous amener à la définir, en dernière analyse, comme « néo-bourgeoise » ?

¹⁰¹ Cf. Sériot, 1981.

¹⁰² Cf. Sériot, 1977.

Appendice

Les linguistes soviétiques cités n'étaient pas des « marginaux ». Ils représentaient un courant très fort en URSS dans les années 1960-1970, voire le seul courant.

Fedot Petrovič Filin (1903-1982) était membre du Parti depuis 1939, membre-correspondant de l'Académie des sciences depuis 1962. Il a pris la direction de l'Institut de langue russe en 1968 et il fut rédacteur en chef de la revue *Voprosy jazykoznanija* de 1971 jusqu'à son décès. Il a reçu le prix Lénine en 1970. Ses travaux portent sur la lexicographie du russe, l'ethnogénèse des Slaves, la dialectologie et la sociolinguistique. Il a présenté sa thèse de doctorat (portant sur des problèmes de dialectologie) en 1947, à l'époque du plein épanouissement du marrisme. C'est dans ce sens qu'on pourrait le qualifier de « paléo-marriste » plutôt que de « néo-marriste ». Il est certainement la personnalité qui a marqué le plus la linguistique soviétique des années 1980.

Leonid Petrovič Krysin (né en 1935) travaille en sociolinguistique à l'Institut de langue russe.

Dmitrij Nikolaevič Šmelev (1926-1993) dirigeait un des secteurs de l'Institut de langue russe.

Ruben Aleksandrovič Budagov (1910-2001) était spécialiste de langues romanes, de tendance nettement conservatrice, « humaniste ».

Kirill Sergeevič Gorbačevič (1925-) est spécialiste des problèmes de normes.

© Patrick Sériot

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARAPOV Mixail Viktorovič, 1979 : « Tajnyj jazyk », in Filin 1979c, p. 346. [Les langues secrètes]
- BAGGIONI Daniel, 1975 : « Orientations actuelles en sociolinguistique », in *La pensée*, août 1975, pp. 66-84.
- BEL'ČIKOV Julian Abramovič, 1979 : « Literaturnyj jazyk », in Filin 1979c, pp. 131-132. [Langue normative]
- BOUTET Josiane, FIALA Pierre, SIMONIN-GRUMBACH Jenny, 1976 : « Sociolinguistique ou sociologie du langage ? », in *Critique*, № 344, pp. 68-85.
- BUDAGOV Ruben Aleksandrovič, 1979 : « Jazyk i obščestvo », in Filin, 1979c, pp. 413-416. [Langue et société]
- CALVET Louis-Jean, 1977 : *Marxisme et linguistique*. Paris : Payot.
- DEŠERIEV Junus Dešerievič, 1977 : *Social'naja lingvistika*. Moskva : Nauka. [La linguistique sociale]

- FILIN Fedot Petrovič, 1967 : « O normax i stiljax literaturnogo jazyka », in Jarceva V.N. (éd.), *Problema normy i social'naja differenciacija jazyka*. Moskva : AN SSSR, Institut jazykoznanija, pp. 16-17. [Sur la norme et les styles de la langue normative]
- , 1979a : « Prostorečie », in Filin 1979c, p. 239. [Langue populaire]
- , 1979b : « Russkij jazyk », in Filin 1979c, pp. 267-271. [La langue russe]
- , éd., 1979c : *Russkij jazyk. Ènciklopedija*. Moskva : Sovetskaja ènciklopedija. [Encyclopédie du russe]
- FORMANOVSKAJA Natal'ja Ivanovna, 1979 : « Rečevoj ètiket », in Filin 1979c, pp. 254-255. [Règles d'étiquette dans la parole]
- GADET Françoise, 1977a : « Théorie linguistique ou réalité langagière ? », in *Langages*, 1977, N° 46, pp. 59-89.
- , 1977b : « La sociolinguistique n'existe pas : je l'ai rencontrée », in *Dialectiques*, 1977, N° 20, pp. 99-118.
- GADET Françoise, GAYMAN Jean-Marc, MIGNOT Yvan, ROUDINESCO Elisabeth, 1979 : *Les maîtres de la langue*. Paris : Maspéro.
- GARDIN Bernard, MARCELLESI Jean-Baptiste, 1974 : *Introduction à la sociolinguistique*. Paris : Larousse.
- GORBAČEVIČ Kirill Sergeevič, 1971 : *Izmenenie norm russkogo literaturnogo jazyka*. Leningrad : Prosveščenie (Leningradskoe otdelenie). [Le changement des normes de la langue normative]
- GRIGOR'EV Viktor Petrovič, 1963 : « Kul'tura jazyka i jazykovaja politika », in *Voprosy kul'tury reči*, 1963, fasc. 4. [La culture de la langue et la politique linguistique]
- GUILHAUMOU Jacques, MALDIDIÈRE Denise, 1979 : « Courte critique pour une longue histoire », in *Dialectiques*, 1979, N° 26, pp. 7-23.
- HENRY Paul, DACHET François, 1975 : « Langage, ségrégation sociale et programmes d'enseignement », in *L'école et la nation*, 1975, novembre-décembre 1975.
- IVANOV, Valerij Vasil'evič, 1979 : « Nacional'nyj jazyk », in Filin 1979c, pp. 155-157.
- KERBLAY Basile, 1977 : *La société soviétique contemporaine*. Paris : A. Colin.
- KRYSIN Leonid Petrovič (éd.), 1974 : *Russkij jazyk po dannym massovogo obsledovanija*. Moskva : Nauka. [La langue russe d'après les données d'une enquête de masse]
- , 1976 : « Rečevoe obščenie i social'nye roli govortjaščix », in Krysin, Šmelev, 1976, pp. 42-52. [La communication verbale et les rôles sociaux des locuteurs]
- KRYSIN Leonid Petrovič, ŠMELEV Dmitrij Nikolaevič, 1976 : *Social'no-lingvističeskie issledovanija*. Moskva : Nauka. [Etudes sociolinguistiques]
- LECOURT Dominique, 1976 : *Lyssenko. Histoire réelle d'une science prolétarienne*. Paris : Maspéro.

- L'HERMITTE René, 1969 : « La linguistique soviétique », in *Langages*, 1969, № 15, pp. 3-13.
- , 1974 : « S.K. Shaumjan et la linguistique soviétique », in *Langages*, 1974, № 33, pp. 3-14.
- LOCK Grahame, 1976 : « Humanisme et lutte de classes dans l'histoire du mouvement communiste », in *Dialectiques*, 1976, № 15-16.
- LOMTEV Timofej Petrovič, 1961 : « Jazyk i reč' », in *Vestnik MGU, Serija VII, Filologija, žurnalistika*, 1961, № 4, pp. 65-70.
- MEDVEDEV Roy (Roj), 1972 : *Le stalinisme*. Paris : Le Seuil.
- MUČNIK I.P., 1969 : « Vlijanie social'nyx faktorov na razvitie morfoložičeskogo stroja ruskogo literaturnogo jazyka v sovetskij period », in Vinogradov V.V. (éd.), *Mysli o sovremennom ruskom jazyke*. Moskva : Prosveščenie, pp. 167-179. [L'influence des facteurs sociaux sur l'évolution de la structure morphologique de la langue russe normative à la période soviétique]
- PAPP Ferenc (Ferez), KIŠŠ K.È, 1976 : « Voprosy social'noj lingvistiki v Vengri », in Krysin, Šmelev, 1976, pp. 208-218. [Les questions de linguistique sociale en Hongrie]
- POLIVANOV Evgenij Dmitrievič, 1931 : « Gde ležat pričiny jazykovoï evoljucii ? », in Polivanov E.D., *Za marksistskoe jazykoznanie*. Moskva : Federacija, pp. 36-53. [Où se trouvent les causes de l'évolution linguistique ?]
- ROBERT Claude, 1977 : « A la recherche des fondements de la norme en russe moderne », in *Cahiers de linguistique slave*, 1977, № 3, pp. 91-138.
- ROBIN Régine, 1973 : *Histoire et linguistique*. Paris : Armand Colin.
- ŠČERBA Lev Vladimirovič, 1962 : *Russko-francuzskij slovar'*. Moskva : GIINS. [Dictionnaire russe-français]
- SÉRIOT Patrick, 1977 : « Linguistique et idéologie : quelques remarques à propos du dictionnaire d'Ožegov », in *L'enseignement du russe*, № 23, pp. 69-80.
- , 1981 : « L.I. Brežnev et le discours sur la science », in *Essais sur le discours soviétique*, 1981, № 3, pp. 7-64.
- ŠERMUXAMEDOV Said Šermuxamedovič, 1980 : *Russkij jazyk – velikoe i mogučee sredstvo obščeniya sovetskogo naroda*. Moskva : Prosveščenie. [La langue russe, grand et puissant moyen de communication du peuple soviétique]
- SKVORCOV Lev Ivanovič, 1979a : « Kul'tura reči », in Filin 1979c, pp. 119-121. [Le bon usage]
- , 1979b : « Norma (jazykovaja) », in Filin 1979c, pp. 163-165. [Norme (linguistique)]
- , 1979c : « Žargon », in Filin 1979c, pp. 82-83. [Jargon]
- STALINE Joseph (STALIN [DŽUGAŠVILI] Iosif Vissarionovič), 1913 [1978] : *Le marxisme et la question nationale*. Paris : Editions du Centenaire (première publication : « Nacional'nyj vopros i social-demokratija », in *Prosveščenie*, 1913, №№ 3-5).

- , 1950 [1979]) : « Le marxisme et les problèmes de la linguistique », in Gadet *et al.*, 1979, pp. 198-219.
- SUMPFF Joseph, 1968 : « Linguistique et sociologie », in *Langages*, 1968, № 11, pp. 3-35.
- VINOGRADOV Viktor Vladimirovič, 1941 : « Osnovnye ètapy razviti-ja russkogo literaturnogo jazyka », in *Russkij jazyk v škole*, № 5. [Les étapes principales de l'évolution du russe littéraire]
- , 1969 : « Triompher du culte de la personnalité dans la linguistique soviétique », in *Langages*, 1969, № 15, pp. 67-84.

Histoire et épistémologie des sciences du langage¹

Claudia STANCATI

Université de Calabre à Cosenza

Résumé :

Cet article vise les problèmes du rapport entre les idées linguistiques et leur horizon de rétrospection comme problèmes théoriques à partir de l'idée qu'on ne peut pas se passer de la valeur épistémologique renfermée par l'histoire des sciences. On abordera préalablement la question du type de scientificité des sciences du langage, qu'on a défini « à cumulativité faible », et on discutera le rôle qu'il faut accorder, dans ce domaine, aux notions-clés de la philosophie des sciences. On comparera l'état actuel de la réflexion et de l'étude du langage avec le débat épistémologique plus général et plus vaste sur les sciences de la nature et les sciences sociales en plaidant pour un type particulier d'interdisciplinarité qui se fonde sur la construction d'une ontologie plurielle.

Mots-clés : épistémologie, histoire des sciences, philosophie des sciences, sciences sociales, paradigmes, histoire des idées linguistiques, objet de la linguistique

¹ Ce travail est issu du séminaire du samedi 28 octobre 2006 organisé à Crêt-Bérard par Patrick Sériot, que je remercie ici pour son invitation et pour cette magnifique occasion de travail commun, avec lui, Jürgen Trabant et les doctorants et les collègues du CRECLECO.

1. L'HISTOIRE DES IDÉES LINGUISTIQUES DANS UNE PERSPECTIVE THÉORIQUE

J'ai commencé à m'occuper de langage et de linguistique après une première formation d'historien des systèmes de la pensée moderne. C'est probablement à cause de cette formation que j'ai abordé l'étude du langage en relisant l'histoire de la philosophie moderne *sub specie* de l'histoire des idées sur le langage et les langues.

Quand j'ai commencé à travailler sur ce domaine, les disputes suscitées par le livre *Cartesian Linguistics* de Noam Chomsky venaient juste de cesser, et les linguistes professionnels, mais aussi les philosophes, avaient commencé à s'occuper d'histoire des idées linguistiques, souvent surtout pour démontrer dans quel abîme d'ignorance était plongé Chomsky.

On ne saurait désormais réduire ce phénomène à une réaction contre les idées de Chomsky et contre sa façon d'utiliser l'histoire pour les confirmer. Il faut en effet rappeler que, bien avant Chomsky, Antonino Pagliaro ou Eugenio Coseriu avaient consacré à l'histoire des idées linguistiques beaucoup de travail et qu'actuellement encore nous disposons de nombreux textes, même en plusieurs volumes comme l'*Histoire des idées linguistiques* éditée à partir de 1989 sous la direction de Sylvain Auroux, et de revues spécialement consacrées à cette histoire telles que *Historiographia Linguistica* (à partir de 1974) et *Histoire Epistémologie Langage* (dès 1979).

Toutefois, l'application des méthodes propres à la philosophie et à l'histoire des sciences à l'étude historique des sciences du langage est très récente, et en dehors de nombreuses recherches historiques particulières (de plus en plus nombreuses à partir de 1970), ou d'ouvrages historiques qui suivent de près une activité scientifique précise (la philologie ou la grammaire par exemple), les ouvrages qui ont un intérêt épistémologique ont souvent le défaut de légitimer une pratique courante, ou de fonder dans l'histoire la force d'une théorie.

En effet, dès le début académique de la discipline, du moment que toute connaissance est une réalité historique, les ouvrages de linguistique renferment souvent de longs passages consacrés à l'histoire des connaissances linguistiques dans les époques précédentes, visant dans la plupart des cas à situer leurs recherches face au passé et souvent à souligner des coupures.

A ce propos, Raffaele Simone a proposé quatre façons possibles de faire l'histoire des idées linguistiques².

Une première histoire est sans doute l'histoire érudite traditionnelle qui est indispensable parce qu'elle découvre des fragments oubliés ou mé-

² Simone, 1995.

connus qui souvent peuvent s'intégrer dans des recherches *in fieri* et boucher des « trous » dans les « puzzles » qu'on est en train de faire.

La deuxième façon est celle qui consiste à parcourir l'histoire en recherchant les précurseurs d'une idée importante, d'un paradigme fondateur (cf. par exemple les travaux qu'on a faits pour retrouver l'origine historique de l'arbitraire du signe), d'une théorie *vraie* (c'est le cas, déjà évoqué, de Chomsky) ou pour s'opposer à tout le passé de la science du langage et proposer une révolution (et c'est l'attitude de Ferdinand de Saussure lui-même dans certains passages de son deuxième cours ou, bien avant Saussure, de Giovanni Batista Vico et de sa *Scienza nuova*).

Une troisième version est celle qui s'occupe d'une histoire assez connue mais qui isole un problème, une idée qui n'avaient jamais été envisagés et cela permet d'assembler des sources différentes pour décrire une série de problèmes ignorés. Il faut donc ré-analyser le passé pour découvrir de nouvelles questions ou de nouvelles limites, puisque, pour un objet tel que le langage, il est d'un grand intérêt de travailler sur les interactions entre différentes disciplines³.

La quatrième méthode est celle d'une histoire orientée selon des questions théoriques de notre présent. Il s'agit de vérifier dans l'histoire et par l'histoire le bien-fondé théorique de certaines notions qu'on a l'habitude d'utiliser et de considérer comme neutres et qui, au contraire, ont des implicites très forts au niveau théorique et philosophique ; la nouvelle fortune de concepts tels que *sujet* et *objet* ou le qualificatif *naturel*, etc. en sont de bons exemples.

Les deux premiers types d'histoire, nous rappelle Simone, sont souvent pratiqués hors du milieu des linguistes professionnels ou, du moins, elles peuvent l'être, puisque, contrairement aux autres formes, elles ne requièrent pas une connaissance interne à la linguistique.

Récemment, Ch. Puech, L. Formigari ou S. Auroux, entre autres, ont analysé les problèmes du rapport entre les idées linguistiques et leur horizon de rétrospection comme problèmes théoriques⁴. Si l'on reconnaît que le langage est un système réglé par sa propre image, l'histoire de ces différentes images n'est donc pas dépourvue d'importance pour toute discussion théorique, et il me semble qu'une perspective d'épistémologie historique ne peut pas se passer de la valeur épistémologique renfermée par l'histoire des sciences.

³ Simone cite comme exemple de cette attitude les recherches de Pennisi, de Slaughters, ou de Paolo Rossi.

⁴ Puech, 2006 ; Formigari, 2006b ; Auroux, 2006 ; cf. aussi Formigari, 2006a.

2. QUELLE(S) SCIENCE(S) POUR LE LANGAGE ?

Pour établir quel type de rapport l'histoire d'une discipline a avec sa dimension théorique⁵, il faut aborder préalablement la question de la nature scientifique de cette discipline, ce qui conduit à se poser aussi sérieusement les questions concernant la philosophie des sciences du langage.

En considérant les théories linguistiques du point de vue historique, à partir de la fondation académique de la linguistique en tant que discipline autonome jusqu'à ce qu'on appelle aujourd'hui les « sciences du langage », on pourrait les grouper, à l'égard des différentes traditions dont elles sont issues, suivant plusieurs lignées :

- systémique ;
- de dérivation sociologique et de dérivation psychologique ;
- celle des études philologiques ;
- une tradition nationale ;
- la tradition historico-comparative ;
- celle de l'autonomie proposée par Saussure.

L'attitude visant à considérer les sciences du langage comme de vraies sciences embrasse des époques et des courants divers, oscillant toujours entre le naturalisme et la construction d'une science *sui generis*, telles que la grammaire générale, le comparatisme, le structuralisme.

L'histoire des idées linguistiques n'a donc pas du tout l'allure d'une science cumulative et novatrice ; elle porte trop souvent la marque des différentes philosophies du langage et des différentes idées de scientificité, que l'on pense aux différences qui existent entre Chomsky et Whorf ou entre Churchland et Saussure, ou à l'opposition entre herméneutique et philosophie analytique du langage, etc. L'étude des langues et du langage se déplace récursivement entre description et normativité, entre histoire et système, entre nature et culture.

S'il faut avouer que le structuralisme issu de Saussure impose une attitude qui accompagne l'autonomie des sciences du langage face parfois à une réception passive du modèle des sciences de la nature qui réduit sa connaissance à celle des mécanismes psycho-physiologiques, il faut, en même temps, reconnaître que les positions du naturalisme linguistique sont aussi riches et détaillées que celles des structuralistes. Il serait difficile d'oublier la richesse du naturalisme linguistique français lorsque se réunissent, autour de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, des auteurs qui se détachent progressivement du positivisme d'Auguste Comte et composent leur matérialisme linguistique à partir d'influences différentes en replaçant, comme Zaborowski, le langage humain dans l'échelle de l'évolution à côté du langage des bêtes mais en soulignant aussi, avec William Dwight Whitney, l'importance de l'élément collectif en tant que tradition et mémoire. Ainsi, il serait impossible de mettre dans le même

⁵ Du reste, Saussure avait déjà posé le problème de rendre le poids nécessaire à la dimension théorique d'une science par rapport à sa dimension historique avec des accents semblables à ceux que nous trouvons chez les économistes de cette époque, par exemple Carl Menger.

« casier » August Schleicher et les positions diverses du nouveau naturalisme issu de l'ouvrage de Chomsky.

Si, avec Emile Benveniste, la séparation de la nature et de la culture exige qu'on étudie le langage à partir de l'idée qu'« une des données essentielles, la plus profonde peut-être, de la condition humaine[,] c'est qu'il n'y a pas de relation naturelle, immédiate et directe entre l'homme et le monde, ni entre l'homme et l'homme »⁶, aujourd'hui la plupart des domaines concernant l'étude du langage se prétendent soumis à une science, ou, du moins à des pratiques scientifiques. Pour beaucoup de chercheurs, penser les études sur le langage comme des « sciences » signifie d'emblée penser que dans ces domaines on ne peut faire un travail scientifique qu'à partir d'un choix de naturalisation et donc de description physicaliste et / ou causaliste.

Chaque fois que l'étude du langage se rapproche très près des sciences dites « dures », il faudra se demander quel rôle il faut accorder aux notions-clés de la philosophie des sciences, telles que celles de *paradigme*, de *progrès* et de *révolution*, etc., et quel rôle il faut accorder à l'histoire des idées sur les langues et le langage, du moment que ce type de sciences est souvent complètement orienté vers le futur et que l'histoire de ces sciences n'est que l'histoire d'idées périmées, la préhistoire des connaissances courantes et acceptées.

Quel que soit le point de départ à partir duquel on aborde ces problèmes, on a toujours raison de se plaindre, car les sciences des langues et du langage, quels que soient les progrès qu'on fait dans des domaines différents (paléontologie, neurobiologie, phonologie, histoire, etc.), restent des sciences qu'on a définies « à cumulativité faible ». Les sciences du langage semblent ne donner lieu récursivement qu'à de véritables « antinomies de la raison linguistique » plutôt qu'à un progrès obtenu grâce à une révolution scientifique et / ou épistémologique.

C'est probablement pour cette raison que la philosophie des sciences est reconnue et « respectée » comme discipline au niveau académique tandis qu'on n'a pas une « philosophie de la linguistique » (ou pour mieux dire, des sciences du langage qui ont pris sa place) qui le soit au même titre, puisqu'elle se présente par trop hétérogène⁷.

D'ailleurs, si la pluralité des perspectives est une donnée incontournable, l'histoire des idées linguistiques, elle, aura néanmoins, ou pour mieux dire, par là même, une valeur non seulement « archéologique », elle ne sera pas un « musée » de certitudes fanées et de vérité périmées, mais elle pourra devenir une source de connaissances au niveau épistémologique en nous permettant de tirer au clair les enjeux toujours différents et fertiles que l'étude du langage et des langues a eus avec toutes formes de sciences et toutes sortes de disciplines au-delà des limites tranchées qui ont été parfois tracées.

⁶ Benveniste, 1966 p. 29.

⁷ Itkonen, 1991.

3. LES OBJETS, LES MÉTHODES, LES PARADIGMES

En vérité, des réponses aux questions concernant le type de scientificité des sciences du langage peuvent être partiellement données en abordant séparément les objets, les méthodes, les paradigmes.

S. Auroux, en abordant le problème du point de vue de l'objet conçu en tant que « langue » ou « parole », envisage trois grandes révolutions : celle de l'avènement des écritures, celle de la grammatisation et celle de l'informatisation. Ces trois révolutions technico-linguistiques concernent non seulement le savoir théorique autour de la langue mais elles ont aussi changé les pratiques plus ou moins conscientes concernant le langage et la communication. Elles sont, pour Auroux, cumulatives et novatrices, c'est-à-dire qu'elles explicitent, manifestent et développent des caractères implicites dans les activités langagières, que chacune est le point de départ pour celle qui suit et que chacune a produit de nouveaux outils et de nouvelles connaissances, des inventions qui ont parfois les traits d'une véritable découverte⁸.

Si l'on prend comme point de départ la linguistique au sens le plus strict du mot, il faut observer que les linguistes les plus importants ont construit l'objet de la linguistique en rejetant tout ce qu'ils considéraient comme inutile (bien que leurs pratiques fussent quelquefois contradictoires face à leurs déclarations théoriques, que l'on pense ici à Roman Jakobson).

Les discussions concernant l'objet de la linguistique ont souvent pris un caractère normatif en choisissant une classe de phénomènes sur lesquels concentrer les recherches, mais les objets théoriques ainsi définis ont un statut ontologique qui est problématique et qui est très difficile à inclure dans les trois catégories classiques de nominalisme, réalisme et conceptualisme⁹.

A l'origine de plusieurs problèmes semble souvent se trouver l'ouvrage qui a donné naissance à la linguistique générale et qui en a établi l'autonomie : celui de Saussure. Certaines des antinomies dont il a parlé ont été établies à partir de son œuvre. Grâce aux travaux philologiques autour de Saussure¹⁰ qui nous ont fait découvrir, entre autres, les conférences genevoises de 1891 et les textes écrits entre 1894 et 1898, nous sommes aujourd'hui mieux placés pour comprendre que ces dichotomies sont perçues comme oppositions irréductibles à cause de la façon dont on nous avait légué sa leçon.

Le traitement que Saussure réserve au « temps » et à la « valeur » nous montre qu'il n'y pas dans sa pensée la possibilité de dresser un paradigme jouant sur des oppositions dans le sens qu'on a donné aux trop célèbres dichotomies. Dans son lexique ainsi que dans ses notes on ne trouve pas ce mot mais on trouve le mot *duplicité* qui est en réalité « l'interaction

⁸ Auroux, 1994.

⁹ Il s'agit de catégories qui sont d'ailleurs à leur tour très floues, qu'on pense aux différences entre le réalisme de Platon et celui de Popper.

¹⁰ Godel, 1957 ; Fehr, 1996 ; Gambarara, 2005.

permanente de deux données inséparables, complémentaires, concurrentes, antagonistes »¹¹. Même les plus connues, telles que *langue / parole*, synchronie / diachronie, social / individuel, pensée / son, impressions de l'ouïe / articulations orales, ne visent qu'à souligner les stratifications ontologiques du système linguistique¹². *L'essence double du langage* n'est nullement pour Saussure une instance réductrice du niveau physique et biologique du langage. Il s'efforce de nous donner une théorie cohérente du langage à l'intérieur de la sémiologie générale en refusant une perspective qui efface la complexité.

Bien que nous ne soyons plus dupes de la dérive épistémologique produite par la Vulgate saussurienne, il faut néanmoins reconnaître que l'effort qu'a fait Saussure pour définir un objet scientifique tel que la langue a produit souvent une sorte de réaction nostalgique pour ces visions totalisantes, mais dominées tour à tour par un seul des éléments qu'on pensait être perdu dans la science saussurienne : la diachronie, la parole, le langage.

La nouvelle définition de l'objet a conduit à chercher cet angle d'observation totalisant sans multiplier trop souvent les perspectives, en prenant comme point de repère une seule dimension, un seul élément qui encore une fois trop fréquemment a été pris hors du langage : la nature de l'esprit / cerveau en tant que source d'une grammaire générale, la pensée dont le langage n'était qu'un déguisement, les formes de vie, ou la société en tant que moteurs exogènes à la langue. Ou encore on a proposé des théories globales au niveau pragmatique ou dans le contexte d'une anthropologie culturelle dont les pivots seraient les notions d'*interaction* et d'*interlocution*. On dessine alors les contours d'une scène où les jeux de langage ou les rites sont presque inconscients et cousus de fils non linguistiques, jusqu'à conduire hors de la linguistique les recherches sur les règles de l'utilisation du langage¹³.

Au niveau ontologique on pense que les objets n'existent que parce qu'ils sont construits par des schémas conceptuels, ce qui rend les modèles explicatifs incommensurables entre eux. Soit on considère les objets comme ayant une existence indépendante et donc les théories explicatives pourraient se confronter. Soit on pense que les langues et le langage sont des objets qui existent réellement mais dont la connaissance ne serait possible qu'au prix de leur interprétation grâce à des théories.

Les différentes définitions de l'objet entraînent de grandes différences sur le plan méthodologique.

Du point de vue de la méthode, on a mis en place plusieurs « discours de la méthode », souvent opposés les uns aux autres et plusieurs attitudes différentes sont possibles : herméneutique, normative, scientifique

¹¹ Petroff, 2004, p. 87.

¹² Paul J. Thibault (Thibault, 1995, p. 15) évoque des scientifiques tels que Bohr et Heisenberg pour montrer la nature « construite » de l'objet de la linguistique.

¹³ Duchastel, Laberge, 1999.

soit dans le sens de l'autonomie des sciences du langage, soit dans celui de leur recouvrement total par les sciences de la nature.

Suivant une attitude herméneutique la connaissance des phénomènes équivaut aux représentations conscientes de ces mêmes phénomènes et dans le cas du langage en est aussi la cause qui les produit.

On peut choisir pour les sciences du langage la voie normative (du reste la grammaire logique et la rhétorique l'étaient), bien qu'il soit souvent très difficile de penser les rapports entre les faits sociaux, les faits linguistiques et les normes et qu'en effet la morale et le droit soient plus facilités sur ce point, comme le démontre le fait que le vocabulaire normatif vient souvent de ces deux domaines.

Cette diversité n'empêche pas qu'on ait en tout cas un paradigme au sens d'un groupe de théories comme pour la physique. La connaissance qu'on a des phénomènes à l'intérieur de chaque paradigme peut être de nature platonicienne et mathématique ou réaliste, voire empirique (comme pour la sociolinguistique et l'analyse de la conversation).

La philosophie, ou pour mieux dire les problèmes philosophiques et les sciences humaines en général, subissent aujourd'hui l'attaque des naturalisations, qui est d'autant plus acharnée face au langage et à ses différents aspects dont on ne saurait couper les racines naturelles. Mais malgré ces racines, parmi tous les objets de connaissance qu'on a songés à naturaliser, le langage paraît celui qui s'oppose le mieux à cette perspective. Le naturalisme me semble encore une fois une porte étroite pour les sciences du langage qui ne peuvent tirer parti de ce qu'on a appelé avec Thomas Kuhn un « paradigme duel ». D'autres changements se produisent entre les disciplines, et de nouvelles frontières se dessinent entre leurs paradigmes.

Saussure a été pendant trop longtemps considéré comme le « père » de ce qu'on pourrait définir en termes kuhniens un « paradigme duel ». Même le *Cours de linguistique générale*, édité en 1916 par Charles Bally et Albert Sechehaye, quelles qu'en soient les réticences, porte la marque d'une idée saussurienne du paradigme qui est plurielle, puisque l'étude du langage se fait à l'intérieur de « métaparadigmes » et de « paradigmes-artifices »¹⁴, le paradigme de sa linguistique générale étant à la fois le lieu de construction d'objets scientifiques, un ensemble de questions posées par le langage et les langues, une orientation de la recherche pour une théorie des institutions.

Pour construire une théorie générale du langage, il faudrait faire un effort pour définir à nouveau des objets et des méthodes en sortant de cette situation de paradigme « duel ». J'épouse au moins une conclusion d'Auroux qui m'a guidée souvent dans mon travail :

« [l]a meilleure théorie épistémologique est celle qui permet de conserver le maximum d'acquis cognitifs produits par le développement historique de la

¹⁴ Masterman, 1970, p. 138.

connaissance d'un certain ordre de phénomènes et de faire place au maximum d'approches méthodologiquement différentes »¹⁵.

Le paradigme qui en résulterait pourrait être représenté par un solide géométrique – on sortirait du paradigme duel, ou de ces oppositions binaires ou triples dont Holton et Michel Foucault ont parlé – en proposant les conditions d'une connaissance interdisciplinaire à l'aide des couples : simple / complexe, réductionnisme / holisme, normes / fonctions, règle / conflit, sens / système.

4. AU-DELÀ D'UN PARADIGME

Au cours de ma recherche sur la façon dont on traite de la subjectivité et de l'individualité par rapport à la dimension sociale des langues¹⁶, j'ai été obligée d'avoir recours plusieurs fois à l'histoire des sciences sociales et humaines et de leurs rapports avec les sciences naturelles. C'est vraiment ce travail « interdisciplinaire » qui, à mon avis, m'a avantagée pour réfléchir sur le statut épistémologique des disciplines qui s'occupent du langage.

C'est une relecture attentive des débats théoriques et épistémologiques concernant le domaine des sciences sociales dans son ensemble qui peut, à mon avis, nous aider à dessiner pour les sciences du langage une voie de recherche qui puisse relier une perspective multidisciplinaire à la justesse rigoureuse et détaillée de la définition de son objet. Comme l'a écrit Raymond Boudon,

« [...] la philosophie de la science ne s'intéresse pas souvent aux sciences sociales, bien qu'elles soient capables de nous aider à comprendre les chemins de la connaissance au même titre que la physique ou la biologie. Que dans le domaine des sciences sociales les débats soient plus évidents et les ententes plus fragiles, que les problèmes qu'on y pose soient plus "publiques" représentent, peut-être, des avantages du point de vue de la philosophie de la connaissance »¹⁷.

Il y a des terrains de recherches où l'objet langues / langage se trouve à la limite entre plusieurs disciplines, rendant leurs frontières incertaines voire inexistantes. Comme l'écrivait Edward Sapir,

« [...] il est difficile pour un linguiste moderne de se confiner à son objet traditionnel. A moins d'être totalement dépourvu d'imagination, il ne peut pas ne pas partager quelques-uns ou tous les intérêts mutuels qui lient la linguistique

¹⁵ Auroux, 1991, p. 81.

¹⁶ Stancati, à paraître.

¹⁷ Boudon, 1984, p. 11.

avec l'anthropologie et l'histoire des cultures, la sociologie, la psychologie, la philosophie et de façon plus lointaine la physique et la physiologie »¹⁸.

Le choix de ne considérer que des sciences du langage au pluriel nous permet, pour ainsi dire, d'être tolérants au niveau épistémologique car, même si parfois c'est le point de vue qui crée l'objet de la science, il s'agit d'une opération qui permet de se détacher des mécanismes psycho-physiologiques de production et du langage, et en même temps de se passer des représentations conscientes que chaque sujet a de ses activités langagières, à condition d'être conscient qu'un pareil choix ouvre, à son tour, le problème des différents outils qu'il faut utiliser pour le traitement scientifique de ces différents objets et des rapports entre ces différentes « prises de vue ».

Les sciences du langage subissent non seulement les avatars des sciences humaines en elles-mêmes et par rapport aux sciences naturelles, mais par ricochet ceux des sciences de la nature aussi. Si les sciences naturelles elles-mêmes cherchent de « nouvelles alliances » avec les sciences humaines pour pouvoir saisir les objets complexes, elles se posent comme des « morceaux de langages » dont il faut vérifier la traductibilité et assurer la traduction. Il faut que le paradigme fondé sur l'idée d'un moule unique des langues humaines et celui qui vise à la justesse explicative et descriptive se rencontrent au prix d'un changement dans les prémisses. L'on pourrait donc songer à abandonner une étude du langage comme ayant une seule dimension, ou étant tout au plus bifaciale, pour un « paradigme multiple » qui permettrait de gagner, un jour peut-être, ce « paradigme total », une sorte de prisme pour le langage, capable de nous montrer les « mondes simultanés » auxquels le langage appartient de droit.

Il me paraît donc que l'état actuel de la réflexion et de l'étude du langage ne profite pas du débat épistémologique plus général et plus vaste sur les sciences de la nature et les sciences sociales, comme il est démontré par le fait que, dans la culture anglophone, mais de plus en plus aussi dans les cultures italienne et française, le champ se partage assez souvent entre les « naturalisateurs » les plus acharnés et leurs adversaires. On n'a pas assez profité par exemple de textes comme celui de Herbert Simon sur les sciences de l'artificiel. Simon parle d'une méfiance envers ses propres ouvrages. Les objets artificiels sont identifiés comme étant synthétisés par les hommes, caractérisés par des fonctions, des buts et des adaptations, ils peuvent être étudiés au niveau prescriptif ou descriptif. En plus la notion d'artificiel comme interface entre les ambiances intérieure et extérieure peut être utilisée pour le biologique, et les systèmes symboliques en tant qu'artificiels peuvent jouir de simulations¹⁹.

Il ne suffit donc pas de faire de la sociolinguistique mais il faut se servir d'un type particulier d'interdisciplinarité. Comme pour toutes les sciences sociales, il faut bien admettre qu'il est indispensable de construire,

¹⁸ Sapir, 1949 [1985, p. 161].

¹⁹ Simon, 1969 [2004].

pour les sciences du langage aussi, une ontologie plurielle. Comme toutes les autres « réalités sociales », le langage est quelque chose de pluriel, complexe, hétérogène, polymorphe, Saussure nous l'avait déjà dit. Or il nous semble que comme tout autre objet social, les langues et le langage ne peuvent pas se résoudre dans l'une ou l'autre alternative mais dans un rapport entre les activités humaines (individuelles, interactives ou collectives) et les objets sociaux déjà produits qui, pour être actifs, n'en sont pas moins agents dans le cours de l'action. Etant donné que les règles ont un caractère cognitif et non seulement descriptif, leur force dépend du rapport que le sujet (individuel ou le sujet caractérisé socialement) établit avec ces objets, comme avec ses compétences. C'est ce qui fait aujourd'hui l'intérêt des sciences cognitives elles-mêmes pour les notions de *règle* et d'*intention* en tant que lieux de la connaissance partagée.

© Claudia Stancati

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain, 1991 : « Lois, normes et règles », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1991, t. 13, fasc. 1, pp. 77-107.
- , 1994 : *La révolution technologique de la grammaticalisation. Introduction à l'histoire des sciences du langage*. Liège : Mardaga.
- , 2006 : « Les modes d'historicisation », in *Histoire Epistémologie Langage*, 2006, t. 28, fasc. 1, pp. 105-116.
- BENVENISTE Emile, 1966 : *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- BOUDON Raymond, 1984 : *La place du désordre. Critique des théories du changement social*. Paris : PUF.
- DUCHASTEL Jules, LABERGE Danielle, 1999 : « La recherche comme espace de médiation interdisciplinaire », in *Sociologie et sociétés*, vol. XXXI, N° 1 (printemps 1999), pp. 63-76.
- FEHR Johan, 1996 : « Saussure : cours, publications, manuscrits, lettres et documents. Les contours de l'œuvre posthume et ses rapports avec l'œuvre publiée », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1996, t. 18, fasc. 2, pp. 179-199.
- FORMIGARI Lia, 2006a : *Introduzione alla filosofia delle lingue*. Roma-Bari : Laterza.
- , 2006b : « Pour une philosophie de la linguistique », in *Histoire Epistémologie Langage*, 2006, t. 28, fasc. 1, pp. 117-125.
- GAMBARARA Daniele, 2005 : « Un texte original. Présentation des textes de F. de Saussure », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2005, N° 58, pp. 29-41.

-
- GODEL Robert, 1957 : *Les sources manuscrites du « Cours de linguistique générale » de F. de Saussure*. Genève : Droz ; Paris : Minard.
 - ITKONEN Esa, 1991 : « What is Methodology (and History) of Linguistics Good for, Epistemologically Speaking ? », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1991, t. 13, fasc. 1, pp. 51-75.
 - MASTERMAN Margaret, 1970 : « The nature of a paradigm », in Lakatos I., Musgrave A. (eds.), *Criticism and the Growth of Knowledge*. Cambridge : Cambridge University Press.
 - PETROFF André, 2004 : *Saussure : la langue, l'ordre, le désordre*. Paris : L'Harmattan.
 - PUECH Christian, 2006 : « Pour une histoire de la linguistique dans l'histoire de la linguistique », in *Histoire Epistémologie Langage*, 2006, t. 28, fasc. 1, pp. 9-24.
 - SAPIR Edward, 1949 [1985] : *Selected Writings in Language, Culture and Personality*. Berkeley – Los Angeles : University of California Press, 1985.
 - SIMON Herbert Alexander, 1969 [2004] : *Les sciences de l'artificiel*. Paris : Gallimard (première publication : *The Sciences of the Artificial*, 1969, Cambridge : MIT Press [MA]).
 - SIMONE Raffaele, 1995 : « *Purus historicus est asinus*. Quattro modi di fare storia della linguistica », in *Lingua e stile*, 1995, vol. 30, N° 1, pp. 117-126.
 - STANCATI Claudia, à paraître : *Individualisme méthodologique et sciences du langage*.
 - THIBAUT Paul John, 1995 : *Re-reading Saussure*. London : Routledge.

La critique de F. de Saussure dans *Marxisme et philosophie du langage* de V.N. Vološinov et le contexte de la réception des idées saussuriennes dans les années 1920-1930 en Russie

Inna AGEEVA

Université de Lausanne

Résumé :

La critique de F. de Saussure occupe une place importante dans *Marxisme et philosophie du langage* : c'est en réfutant la théorie de Saussure que Vološinov avance les principes de base de sa propre conception. Il critique le linguiste suisse pour l'opposition « langue — parole » comme « social — individuel » et « synchronique — diachronique », et rejette sa notion de langue en tant que système pour son caractère « purement abstrait ». Vološinov propose d'analyser la langue comme phénomène dynamique, historique et social en évolution continue sans pour autant donner une méthode fiable et rigoureuse. Dans *Marxisme et philosophie du langage*, il formule une théorie de l'énoncé et tente de construire la linguistique de la parole tout en affirmant la primauté de cette dernière sur la langue en tant que système. La critique de Saussure par Vološinov s'inscrit parfaitement dans le contexte des années 1920-1930 en Russie, caractérisé par la recherche de nouveaux principes fondamentaux de la linguistique théorique et « marxiste ». La théorie de Saussure y éveille une grande résonance et provoque de vives discussions. L'interprétation des idées de Saussure par R.O. Šor, M.N. Peterson, L.V. Ščerba, G.O. Vinokur, L.P. Jakubinskij témoigne de l'ambivalence de la réception de Saussure en Russie. D'une part, sa conception est reçue avec enthousiasme, de l'autre part, il est fortement critiqué. Il est à noter que la pensée de Saussure est reçue de façon favorable principalement par les linguistes de Moscou. Quant aux linguistes de Leningrad, ils rejettent la théorie de Saussure, qui propose, selon eux, une approche « abstraite » de la langue.

Mots-clés : réception, langage, langue, parole, domaine idéologique, théorie de l'énoncé, F. de Saussure, V.N. Vološinov, L.P. Jakubinskij, R.O. Šor, L.V. Ščerba, école de Moscou, école de Leningrad, contexte intellectuel

INTRODUCTION

Dans la préface à la traduction française de *Marxisme et philosophie du langage* (1929)¹ (par la suite *MPL*), R. Jakobson écrit : « Dans le livre publié sous la signature de V.N. Volochinov [...], tout, depuis la page de titre, ne peut que surprendre »². Jusqu'à présent cet ouvrage reste énigmatique. Son contenu suscite de nombreuses interprétations, conditionnées par le domaine d'activités et les intérêts scientifiques personnels de chaque chercheur, ainsi que par le contexte intellectuel de l'époque et du pays où il travaille.

La traduction française existante est historiquement motivée par les idées du structuralisme, de la psychanalyse et de la théorie du discours. Le livre est reçu comme un texte de M.M. Bakhtine, son contenu est inséré dans le cadre de sa pensée. En travaillant sur la retraduction de *MPL*³ nous avons comme tâche de présenter l'ouvrage dans son contexte culturel, dans l'histoire des idées linguistiques en général et de la philosophie du langage en particulier, plus précisément de l'interpréter sur le fond du travail en sciences humaines et sociales dans les années 1920-1930 en URSS. Nous reconstituons les conceptions de V.N. Vološinov (1895-1936), ses notions de signe, d'idéologie, d'individuel, de social, etc., ainsi que le contexte intellectuel de leur élaboration.

Dans notre article, il sera question de la critique des idées de F. de Saussure dans *MPL*. Nous examinerons la façon dont Vološinov comprend la théorie de Saussure, la position qu'il prend par rapport à elle, ainsi que les objections qu'il adresse à Saussure. Sa critique sera analysée dans le contexte de la réception de la pensée saussurienne dans les années 1920-1930 en Russie, caractérisée par la critique presque unanime de la théorie du linguiste suisse.

1. LA RÉCEPTION DE LA THÉORIE DE SAUSSURE CHEZ VOLOŠINOV

Dans *MPL*, la théorie de Saussure est rejetée sans appel. Ce rejet est fortement et longuement motivé. La critique de ses idées va de pair avec la polémique contre l'« objectivisme abstrait »⁴, dont il est considéré comme un représentant typique.

En analysant les conceptions philosophico-linguistiques de Saussure Vološinov se limite à la caractérisation des positions de base exposées dans

¹ Vološinov, 1929 [1930].

² Jakobson, 1977, p. 7.

³ L'information concernant le projet est accessible sur le site de la Section de langues slaves de l'Université de Lausanne <http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/FNRSVOLMPL05-07/projet.html>.

⁴ Vološinov, 1929 [1930, p. 49].

le *Cours de linguistique générale* (1916)⁵. Il met l'accent sur la distinction saussurienne de trois « aspects de la langue » : le langage, la langue et la parole. Il donne sa propre traduction de ces termes en indiquant que le livre n'est pas encore traduit en russe. Ainsi, le langage est rendu par *jazyk-reč'* (ou tout simplement *reč'*), ce qui signifie en français plutôt 'langue-parole / parole', la langue – par *jazyk* et la parole par *vyskazyvanie* (ou par *govorenje-vyskazyvanie*). Le dernier terme russe est ambigu : il peut signifier non seulement la production verbale individuelle, 'l'énonciation', mais aussi 'l'énoncé', le résultat de l'acte de parole.

En présentant les idées de Saussure, Vološinov cite l'article de M.N. Peterson (1885-1962)⁶ sans toutefois réutiliser la même terminologie, à savoir *reč' – jazyk – slovo*⁷ pour rendre la triade saussurienne. Je suppose qu'il s'appuie sur le système terminologique de S.I. Bernštejn (1892-1970)⁸ (*reč' – jazyk – govorenje*) et de G.O. Vinokur (1896-1947)⁹ (*reč' – jazykovaja sistema – individual'noe govorenje*), qui est certainement emprunté à la traduction non publiée du *Cours de linguistique générale*. Effectuée en 1922 par A.I. Romm (1898-1943), elle est, selon M.O. Čudakova et E.A. Toddes¹⁰, bien connue des linguistes russes. Il est à noter qu'aucun des systèmes terminologiques mentionnés n'est utilisé dans l'édition russe du *Cours*, paru en 1933 sous la direction de R.O. Šor (1894-1939) et traduit par A.M. Suxotin (1888-1942)¹¹. Ce dernier choisit *rečevaja dejatel'nost' – jazyk – reč'*, qu'on peut retraduire en français par « activité langagière ou verbale – langue – parole », pour transmettre les concepts saussuriens.

Selon Vološinov, Saussure comprend le langage [*jazyk-reč'*] comme un ensemble de phénomènes physiques, physiologiques et psychologiques participant à la réalisation de l'activité verbale. Il se compose de la *langue* en tant que système de formes normalisées et de la *parole* [*vyskazyvanie*]. Le langage représente une entité complexe privée d'unité et de lois internes, ce qui l'empêche d'être le point de départ de l'analyse linguistique. Vološinov affirme que l'objet d'étude de Saussure est la langue qui s'oppose à la parole, comme le social à l'individuel, le synchronique au diachronique. De ce fait, il y a une différence nette entre la logique de la langue, comme la comprend Saussure, et ses lois d'évolution historique. Ainsi, Vološinov met en évidence 1) le problème de l'objet d'étude de la

⁵ Vološinov utilise la deuxième édition du livre parue en 1922.

⁶ Peterson, 1923, pp. 26-32.

⁷ Le terme russe *slovo* est ambigu. Selon le contexte de son utilisation, il peut désigner 'expression verbale de la pensée sous forme orale ou écrite', 'langue', 'langage', 'discours', 'conversation', ainsi que 'mot' au sens linguistique du terme.

⁸ S. Bernštejn fait connaître la théorie de Saussure aux linguistes de Petrograd (Leningrad) à partir de 1924) le 8 décembre 1923 lors de son exposé à la section linguistique de l'Institut d'études comparatives des langues et des littératures de l'Ouest et de l'Est (*ILJaZV*), où il utilise la terminologie mentionnée. En ce qui concerne les linguistes de Moscou, ils font la connaissance de la conception de Saussure en 1918, présentée par S.O. Karcevskij à la commission dialectologique de l'Académie des sciences à Moscou.

⁹ Vinokur, 1923.

¹⁰ Čudakova, Toddes, 1982, p. 65.

¹¹ Sossjur, 1933.

linguistique, 2) l'opposition « langue – parole » et 3) la dichotomie « synchronie – diachronie » propres à la pensée de Saussure. Sa critique de la théorie saussurienne s'articule autour de ces trois axes.

Vološinov rejette la notion de langue en tant que système synchronique normalisé qu'il considère comme une « pure abstraction scientifique »¹². Dans sa conception, la langue est un phénomène dynamique, historique et social en évolution continue. Sa réalité est l'interaction verbale, la communication, le dialogue. Vološinov comprend ce dernier au sens étroit et large du terme, c'est-à-dire comme conversation d'individus face à face, ainsi que l'interaction des actes de paroles, des énoncés de plus grande dimension (par exemple des ouvrages scientifiques) étroitement liés au domaine idéologique¹³ de leur utilisation.

Vološinov efface l'opposition « langue – parole » de Saussure. Il met en avant le phénomène de la parole [*vyskazyvanie*] qui devient le point de départ de son étude sur la langue. Vološinov analyse l'énoncé dans le contexte de son utilisation en adoptant une approche « sociologique ». Il se donne pour tâche de montrer la continuité de l'évolution de la langue, d'étudier l'interaction verbale, sans pour autant proposer une méthode fiable et rigoureuse, ni donner d'exemples convaincants pour démontrer le caractère historique de la langue.

L'analyse comparative de la terminologie utilisée pour traduire les notions de Saussure et des termes dont Vološinov se sert pour avancer sa théorie montre que les conceptions linguistiques de Saussure et de Vološinov ont des bases gnoséologiques différentes. D'une part, certains termes coïncident. D'autre part, le choix des concepts *jazyk-reč'* pour traduire *le langage*, ainsi que *vyskazyvanie* pour rendre la notion saussurienne de *parole* souligne une différence considérable entre les approches des deux linguistes. Ainsi, le terme *jazyk-reč'* de Vološinov signifie l'interaction verbale au moyen d'énoncés et se confond avec sa notion de langue. En même temps, la langue ne s'identifie pas à cette communication : elle représente l'ensemble de signes idéologiques sociaux extérieurs à la conscience individuelle. Or, dans la conception de la langue chez Vološinov, on trouve l'élément de « pré-donation », d'objectivité de la langue par rapport à la conscience individuelle. Ce fait me permet de tirer la conclusion que les concepts de *jazyk* chez Vološinov et de *langage* chez Saussure coïncident. Autrement dit, la langue en tant qu'objet d'étude de la linguistique dans la conception de Vološinov est bien le langage en termes saussuriens. En ce qui concerne *vyskazyvanie*, cette notion considérée comme équiva-

¹² Vološinov, 1929 [1930, p. 68].

¹³ Par le terme *idéologie* Vološinov définit le contenu de la conscience de l'homme exprimé sous forme de signes. Il écrit : « Par idéologie, nous comprenons tout l'ensemble de reflets et de réfractations dans le cerveau humain de la réalité sociale et naturelle, exprimé et fixé par l'homme sous forme verbale, de dessin, croquis ou sous une autre forme sémiotique » (Vološinov, 1930, p. 53). En même temps dans le contexte de ses travaux, l'*idéologie* peut désigner la science, les arts, le droit, ainsi que toute production verbale qui accompagne le comportement et la vie psychique de l'homme, ou, autrement dit, l'« idéologie du quotidien ».

lente à la *parole* de Saussure signifie dans la théorie de Vološinov un énoncé concret, le résultat de la production verbale individuelle.

En critiquant Saussure et en lui reprochant

- de ne pas prendre en compte l'évolution historique de la langue,
- d'omettre les processus de la parole et de la compréhension,
- de priver la langue de son contenu idéologique,
- de réduire le domaine de recherches à l'analyse des relations à l'intérieur de l'énoncé [*vyskazyvanie*],
- d'ignorer le contexte d'utilisation de ce dernier, ainsi que
- le fait d'être incapable d'étudier l'énoncé [*vyskazyvanie*] en tant que « tout » et les formes de construction de ce « tout »,

Vološinov ne prend pas en compte la méthode de Saussure, le principe fondamental de ses recherches qui est le point de vue sur l'objet d'étude de la linguistique. La langue chez lui est l'objet réel, préexistant à toute analyse, chez Saussure c'est un objet construit théoriquement.

Vološinov ne prend pas également en considération, comme le remarque M. Angenot, « l'élimination d'un modèle de la signification établie par *référence* directe à une réalité matérielle »¹⁴, la conception de la forme mise en opposition avec la substance, la notion de différence, de pertinence, de valeur linguistique, le caractère arbitraire du signe, ainsi que toute la théorie sémiotique saussurienne.

2. LA RÉCEPTION DES IDÉES DE SAUSSURE CHEZ LES CHERCHEURS RUSSES DANS LES ANNÉES 1920-1930

La polémique de Vološinov avec Saussure est soumise à une critique dans le compte rendu de *MPL* effectué par Šor¹⁵, où elle réfute les objections faites à l'« objectivisme abstrait ». Šor ne justifie que le rejet de l'opposition « synchronie – diachronie », ainsi que la critique de la définition saussurienne de l'histoire de la langue. Selon elle, les réflexions de Saussure sur l'évolution des faits linguistiques sont erronées et contredisent toute sa théorie qui est de caractère « sociologique » : elle reproche à Saussure d'expliquer les changements linguistiques par des facteurs psychophysiques et de séparer l'évolution de la langue des conditions socio-économiques¹⁶.

Sa réception de Saussure reste néanmoins positive. Šor¹⁷ trouve novateur de considérer la langue comme un fait socio-historique, supra-individuel et conventionnel, qui détermine l'activité verbale de l'individu et sert de moyen de communication. La notion de langue en tant que sys-

¹⁴ Angenot, 1984, pp. 11-12.

¹⁵ Šor, 1929b.

¹⁶ Šor trouve qu'en parlant de l'histoire de la langue, Saussure comprend le « social » comme « psychologie collective » et coupe l'évolution de la langue de la réalité et de l'être de la communauté linguistique.

¹⁷ Šor, 1926 ; 1929a ; 1929b.

tème de signes, qu'elle comprend être en évolution continue, permet, selon elle, d'analyser les traditions, la culture, la « psychologie ethnique » de son porteur, la collectivité linguistique. Šor considère Saussure comme le fondateur de la « linguistique sociologique française », qui 1) refuse de comprendre la langue comme un processus psycho-physiologique de production verbale individuelle et de considérer sa structure comme un reflet du « système psychique », 2) définit la langue comme un système de signes conventionnels transmis par tradition dans la collectivité linguistique et 3) étudie les fondements sociaux des catégories linguistiques¹⁸.

Peterson¹⁹ félicite aussi Saussure pour avoir mis fin à la conception psycho-physiologique du langage. Il considère comme progressistes sa théorie du signe, l'appréhension de la langue comme phénomène social et surtout la distinction entre la linguistique statique (synchronique) et la linguistique « d'évolution », tout en soulignant la répartition peu convaincante et même contradictoire du matériau selon ces deux linguistiques. Il trouve que les phénomènes d'analogie, fondés sur des relations systémiques, synchroniques, sont analysés chez Saussure dans la diachronie. En même temps, les changements phonétiques, que Saussure rapporte à la linguistique diachronique, doivent être étudiés, selon lui, du point de vue synchronique. Il met aussi en évidence une ressemblance des notions de forme chez Saussure et chez F.F. Fortunatov.

Un certain manque de nouveauté est également reproché à Saussure par L.V. Ščerba²⁰ qui indique de « multiples coïncidences » entre la théorie saussurienne et les conceptions d'I.A. Baudouin de Courtenay. Il établit un parallèle entre 1) la distinction de la langue comme système et la langue comme activité chez le linguiste russe et la dichotomie « langue-parole » de Saussure, 2) les théories du phonème, 3) l'utilisation de la « linguistique synchronique » en tant que fondement de l'étude scientifique et l'approche synchronique de la langue, ainsi que 4) la notion de « sémasiologisation ou morphologisation » de Baudouin de Courtenay et la théorie saussurienne du signe.

Vinokur²¹ souligne l'importance du fait que Saussure considère la langue en tant que phénomène social, moyen de communication et propose une approche statique d'analyse des faits linguistiques. La méthode saussurienne consiste, selon lui, en l'étude de l'organisation dynamique interne du système linguistique, qu'il comprend comme système de relations grammaticales, non seulement du point de vue historique, mais aussi synchronique. Vinokur affirme que, d'après Saussure, la langue constitue un système de faits qui ont une valeur et une importance sociales pour tous les membres de la communauté linguistique qu'il appelle « porteurs de la conscience linguistique »²². Ce fait permet, selon Vinokur, de rendre la

¹⁸ Šor, Čemodanov, 1945, p. 274.

¹⁹ Peterson, 1923.

²⁰ Ščerba, 1929.

²¹ Vinokur, 1923.

²² *Ibid.*, p. 104.

linguistique socialement utile et « utilitaire », d'exploiter ses résultats pour « organiser et planifier le domaine de la culture de la langue »²³. La politique linguistique représente pour lui une des tâches principales des linguistes. Il la comprend comme l'organisation rationnelle de la langue, qui se compose de 1) l'orientation des processus linguistiques dans une direction déterminée, et 2) du changement de la structure de la langue. En attribuant une grande importance à l'« édification socio-langagière de la société »²⁴, Vinokur reproche à Saussure de considérer l'évolution de la langue par soi-même, selon ses propres lois, indépendamment de la volonté des sujets parlants, ce qui exclut la politique dans le domaine de la langue et rend impossible la technologie linguistique, ainsi que la création de la « culture linguistique de masse »²⁵.

Jakubinskij²⁶ considère également la conception de Saussure comme une théorie de l'inaccessibilité de la langue aux sujets parlants formant une collectivité linguistique. Il rejette sans appel, tout comme Vološinov, la théorie de Saussure en lui reprochant son idée de l'impossibilité de la politique linguistique. Il construit sa critique en réfutant quatre principes fondamentaux avancés par Saussure, c'est-à-dire 1) le caractère arbitraire du signe, 2) la multitude de signes indispensables pour constituer une langue, 3) le caractère extrêmement complexe du système et 4) l'inertie de la collectivité s'opposant à toute innovation linguistique. Il trouve erronée la théorie du signe de Saussure et objecte au linguiste suisse d'avoir proposé une approche « abstraite » et « logico-formelle » de la langue, de la séparer de la réalité concrète, de ne pas prendre en compte la différenciation de la société et d'ignorer le caractère dialectique de l'évolution de la langue et de la société. Jakubinskij, comme Vološinov, considère la langue comme réelle du point de vue ontologique. Pour lui, c'est un phénomène historique, un système dynamique en évolution continue au cours de laquelle le signe linguistique entre en contact non seulement avec des phénomènes verbaux, mais également extra-verbaux, et subit une influence de la part des sujets parlants qui l'utilisent.

CONCLUSION

Comme on peut le constater, la théorie de Saussure a suscité un grand intérêt chez les linguistes russes préoccupés par la recherche de nouveaux principes fondamentaux de la linguistique théorique marxiste. Insatisfaits par la philosophie et la méthodologie de la tradition néo-grammairienne, ils cherchent au début du XX^{ème} siècle à redéfinir l'objet d'étude de la linguistique, à repenser son système théorique, et à trouver de nouvelles méthodes

²³ *Ibid.*, p. 105.

²⁴ *Ibid.*, p. 106.

²⁵ *Ibid.*, p. 110.

²⁶ Jakubinskij, 1931.

de recherches. Ce faisant, ils élaborent la conception de la langue comme fait socio-culturel et comme système de signes supra-individuels. Ils tentent de résoudre le problème de ce qui est actuel, changeant et statique dans la langue et commencent à distinguer ce qui est individuel et supra-individuel dans le complexe des données empiriques formant le côté extérieur du mot-signe grâce à l'introduction de la notion de phonème (ou « type sonore »²⁷). Ainsi, leurs aspirations correspondent à celles de Saussure, consistant à remanier la linguistique, à repenser ses fondements et proposer une nouvelle approche d'étude des faits linguistiques. C'est pourquoi la théorie de Saussure éveille une grande résonance et devient dans les années 1920-1930 le centre de vives discussions.

Il est à souligner que la réception des idées saussuriennes ne se limite pas aux chercheurs mentionnés dans l'article. Néanmoins, leurs visions de la conception de Saussure témoignent de la diversité de points de vue et d'interprétations de ses notions de base, et montrent l'ambivalence de la réception de Saussure en Russie. D'une part, sa théorie est reçue avec enthousiasme. Les linguistes russes trouvent qu'elle est rigoureusement formulée, présente un appareil scientifique bien défini et fournit la méthodologie d'une approche sociologique de la langue. D'autre part, la conception saussurienne est rejetée. Elle est fortement critiquée pour 1) son caractère abstrait, 2) son manque de nouveauté, 3) sa notion de langue en tant que phénomène indépendant de la volonté de la communauté linguistique et 4) son non-historisme (c'est-à-dire la séparation entre l'évolution de la langue et les changements sociaux)²⁸. En même temps, les linguistes russes trouvent intéressantes 1) l'opposition saussurienne « synchronie – diachronie », 2) la théorie du signe, ainsi que 3) l'appréhension de la langue en tant que phénomène social. Cette dernière notion est considérée comme particulièrement novatrice et progressiste, mettant fin à la conception psychophysiological du langage. De ce fait, la théorie de Saussure est reçue par certains linguistes comme antipsychologique et « sociologique »²⁹. Paradoxalement, Vološinov, qui propose dans *MPL* une approche dite « sociologique » des faits linguistiques, rejette sans appel la conception de

²⁷ Šor, 1926, pp. 40-41.

²⁸ Il est intéressant de souligner que, selon un des étudiants de Saussure, P.-F. Regard, dans la conception de Saussure telle qu'il l'a présentée dans les cours professés à l'Université de Genève, le changement linguistique dépendait des conditions extérieures. Pourtant, d'après Regard, le *Cours de linguistique générale* publié par Bally et Sechehaye laisse croire le contraire : le changement linguistique y est « privé de réalité et réduit à une abstraction nécessairement inexplicable » (Regard, 1919, pp. 10-11 ; cité d'après Mauro, 1987, p. 354).

²⁹ Il est à noter que la réception « sociologisante » des idées saussuriennes n'est pas originale. En témoigne le texte d'A. Naville, doyen de la Faculté des lettres et sciences sociales de Genève, datant de 1901. Il y caractérise la « sémiologie » de Saussure, ayant, selon lui, pour objet d'étude « les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens », comme une « partie essentielle de la sociologie ». Il justifie sa définition en indiquant que les signes servent de moyen de communication des sentiments, des pensées et des volontés des « êtres associés » et, par conséquent, ils sont une « des conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale » (Naville, 1888 [1901, pp. 103-106] ; cité d'après Mauro, 1987, p. 352).

Saussure en lui reprochant le caractère abstrait et statique de la langue en tant que système, ainsi que la dichotomie « langue – parole ».

Comment peut-on expliquer cette contradiction ? Il est à noter que la pensée de Saussure est reçue de façon favorable principalement par les linguistes de Moscou (Peterson, Vinokur, Šor) où domine l'approche logico-formelle de l'étude des faits linguistiques proposée par Fortunatov et vivement discutée au sein du Cercle linguistique de Moscou (1915-1924). De ce fait l'analyse saussurienne de la langue dans son universalité, en tant que système de signes, ainsi que la description synchronique et diachronique en tant que méthode de l'étude des phénomènes de la langue, sont considérées par les linguistes de Moscou comme étant proches de leurs propres réflexions sur la nature des faits linguistiques et les méthodes de leur analyse. Ayant une réception positive des idées de Saussure, ils appliquent la méthodologie du linguiste suisse à leurs propres recherches (comme, par exemple, à l'élaboration de la « technologie linguistique » ou des fondements de la linguistique marxiste) en la « corrigeant » par la critique des idées non conformes à leurs propres conceptions.

Quant aux linguistes de Leningrad (dans notre cas Jakubinskij et Vološinov), influencés par l'idée de la science sociologique du langage formulée par Baudoin de Courtenay, ils rejettent la théorie de Saussure qui propose, selon eux, une approche « abstraite » de la langue. En comprenant cette dernière en tant que phénomène social, c'est-à-dire comme un fait de la vie, de la structure et de l'interaction sociale, ils se donnent comme tâche l'analyse de la langue en tant que phénomène dynamique réel, autrement dit le *langage* en termes saussuriens, et avancent une approche empirique des faits linguistiques³⁰.

Par conséquent, la réception de la pensée de Saussure dans les années 1920-1930 en Russie met en évidence non seulement les particularités des conceptions de chaque linguiste et le contexte intellectuel général de l'époque, mais aussi les différences d'approches des écoles dites de Moscou et de Leningrad. En considérant la langue comme phénomène dynamique et socio-historique, moyen de communication interindividuelle jouant un rôle important dans la formation des phénomènes psychiques, les linguistes de Moscou étudient la langue comme « forme logique »³¹ et voient le caractère social de la langue dans son utilisation en tant que moyen d'expression et de transmission des idées impliquant la nécessité de suivre par la « conscience linguistique » certaines règles et normes. Pour eux, la langue est un objet de connaissance qui précède toute analyse.

En ce qui concerne les linguistes de Leningrad, leurs recherches sont articulées autour de la notion de langue en tant qu'activité langagière, produit et instrument du processus socio-historique, ainsi que moyen de communication étroitement lié et reflétant les structures sociales.

³⁰ Leur démarche est déterminée par le contexte scientifique de Leningrad, décrit de façon détaillée dans l'article d'I. Ivanova (Ivanova, 2003).

³¹ Cela est très proche de la conception de Saussure qui avance que la langue est « une forme et non une substance » (Saussure, 1916 [1987, pp. 157, 169]).

C'est dans ce sens que Vološinov comprend la langue ; sa critique de la théorie de Saussure s'inscrit parfaitement dans le contexte intellectuel de l'école dite de Leningrad. Sa polémique contre le saussurisme a néanmoins une particularité qui consiste en un refus de l'opposition « langue – parole ». Dans *MPL*, Vološinov propose une théorie de l'énoncé et tente de construire la linguistique de la parole tout en affirmant sa primauté sur la langue en tant que système.

© Inna Ageeva

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANGENOT Marc, 1984 : « Bakhtine, sa critique de Saussure et la recherche contemporaine », in *Etudes françaises*, 1984, vol. 20, N° 1, pp. 7-19.
- BAKHTINE Mikhaïl (VOLOCHINOV Valentin), 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Les Editions de minuit.
- ČUDAKOVA Mariëta Omarovna, TODDES Evgenij Abramovič, 1982 : « La première traduction russe du Cours de linguistique générale de F. de Saussure et l'activité du Cercle linguistique de Moscou (Matériaux pour l'étude de la diffusion d'un livre scientifique dans les années 1920) », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1982, N° 36, pp. 63-91.
- IVANOVA Irina, 2003 : « Les sources de la conception du dialogue chez L. Jakubinskij », http://www.revue-texto.net/Inedits/Ivanova_Jakubinskij.html
- JAKOBSON Roman Osipovič, 1977 : « Préface », in Bakhtine, 1977, pp. 7-8.
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1931 : « F. de Sossjur o nevozmožnosti jazykovoï politiki », in *Jazykovedenie i materializm*, 1931, N° 2, pp. 91-104. [F. de Saussure sur l'impossibilité de la politique linguistique]
- MAURO Tullio de, 1987 : « Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure », in Saussure 1916 [1987], pp. 319-477.
- NAVILLE Adrien, 1888 [1901] : *Nouvelle classification des sciences. Etude philosophique*. Paris : Edition Félix Alcan, 1901.
- PETERSON Mixail Nikolaevič, 1923 : « Obščaja lingvistika », in *Pečat' i revoljucija*, 1923, N° 6, pp. 26-32. [La linguistique générale]
- REGARD Paul-F., 1919 : *Contribution à l'étude des propositions dans la langue du Nouveau Testament*. Paris : Edition E. Leroux.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1987] : *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1987.
- ŠČERBA Lev Vladimirovič, 1929 : « I.A. Boduën de Kurtenè i ego značenie v nauke o jazyke », in *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, 1929,

- № 6, pp. 63-71. [I.A. Baudoin de Courtenay et son importance pour la linguistique]
- ŠOR Rozalija Osipovna, 1926 : « Krizis sovremennoj lingvistiki », in *Jafetičeskij sbornik*, 1926, № 5, pp. 32-71. [La crise de la linguistique contemporaine]
- , 1929a : « Paradoksal'naja ortodoksalnost' », in *Literatura i marksizm*, 1929, № 2, pp. 139-149. [L'orthodoxie paradoxale]
- , 1929b : « Recenzija na : V.N. Vološinov. *Marksizm i filosofija jazyka. Osnovnye problemy sociologičeskogo metoda v nauke o jazyke*. Priboj. Leningrad. 1929 », in *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, 1929, № 3, pp. 149-154. [Compte rendu de : *Marxisme et philosophie du langage. Problèmes fondamentaux de la méthode sociologique en linguistique* de V.N. Vološinov]
- ŠOR Rozalija Osipovna, ČEMODANOV Nikolaj Sergeevič, 1945 : *Vvedenie v jazykovedenie*. Moskva : Izdatel'stvo narkompressa RSFSR. [Introduction à la linguistique]
- SOSSJUR (SAUSSURE) Ferdinand de, 1933 : *Kurs obščej lingvistiki*. Moskva : Socëkgiz. [Cours de linguistique générale]
- VINOKUR Grigorij Osipovič, 1923 : « Kul'tura jazyka (Zadači sovremennoego jazykoznanija) », in *Pečat' i revoljucija*, 1923, № 5, pp. 100-111. [La culture de la langue (Les objectifs de la linguistique contemporaine)]
- VOLOŠINOV Valentin Nikolaevič, 1929 [1930] : *Marksizm i filosofija jazyka (Osnovnye problemy sociologičeskogo metoda v nauke o jazyke)*. Leningrad : Priboj, 1930. [Marxisme et philosophie du langage (Problèmes fondamentaux de la méthode sociologique en linguistique)]
- , 1930 : « Stilistika xudožestvennoj reči. Statja pervaja. "Čto takoe jazyk?" », in *Literaturnaja učeba*, 1930, № 2, pp. 48-66. [Stylistique littéraire. Premier article. « Qu'est-ce que la langue ? »]



Valentin Nikolaevič Vološinov (1895-1936)

L'épistémologie langagière de Poincaré confrontée à une *nouvelle faculté* saussurienne

Bruna DESTI

Université de Calabre à Cosenza

Résumé :

Henri Poincaré marque un *tournant linguistique* dans la construction des théories scientifiques, tout en proposant un ensemble cohérent de réflexions sur le lien qui unit indissolublement langage et construction / invention scientifique. Je me propose de lire son conventionnalisme comme étant exclusivement linguistique et ne concernant pas la réalité des choses. Je garde aussi la conviction qu'il est possible de repérer dans le concept d'analogie une clé de lecture *linguistique* de toute l'œuvre épistémologique de l'auteur. Pour confirmer cette interprétation j'ai trouvé un point de contact avec les réflexions que Saussure développe dans les mêmes années, mais dans le domaine de la linguistique, qui attribuent une position centrale à celle que je crois pouvoir appeler la *faculté d'analogie*.

Mots-clés : H. Poincaré, F. de Saussure, conventionnalisme, analogie, épistémologie, science, langage

Comme l'indique le titre, je voudrais présenter ici les deux pôles de ma recherche, ce que j'appelle l'épistémologie langagière de Poincaré et une thématique proprement linguistique qui concerne la conception saussurienne de l'analogie. On verra que l'analogie sera le point d'articulation commun entre l'épistémologie de Poincaré et la linguistique de Saussure, ce qui confirmera mon interprétation de l'épistémologie de Poincaré comme linguistique. Au centre de ma recherche se trouve le rôle épistémologique d'Henri Poincaré, qui marque un *tournant linguistique* dans l'élaboration des théories scientifiques ; et je proposerai un ensemble de réflexions sur le lien qui unit indissolublement langage et construction / invention scientifique.

Il est possible d'interpréter ce qu'on appelle le conventionnalisme de Poincaré comme exclusivement langagier, il ne concerne donc pas la réalité des choses. Précisons d'abord ce qu'est une convention pour Poincaré : elle « n'est pas absolument arbitraire ; elle ne sort pas de notre caprice ; nous l'adoptons parce que certaines expériences nous ont montré qu'elle serait commode »¹. La convention doit donc respecter les règles suggérées par l'expérience, mais, d'un autre côté, si « notre choix, parmi toutes les conventions possibles est *guidé* par des faits expérimentaux, il reste *libre* et n'est limité que par la nécessité d'éviter toute contradiction »². La notion de convention contient donc en elle les caractères contradictoires de nécessité (de suivre l'expérience) et de liberté (du choix du savant). Ces deux caractères seraient en contradiction si le conventionnalisme concernait la réalité des choses (par exemple si l'espace était euclidien ou non euclidien en soi, selon que nous adoptons une géométrie euclidienne ou une géométrie non euclidienne). Or, une lecture attentive des textes de Poincaré nous montre que ce n'est pas ce type de conventionnalisme qui est en cause, mais que le pouvoir d'action du conventionnalisme est « limité » au langage : notre géométrie euclidienne n'est elle-même qu'une sorte de convention de langage ; nous pourrions énoncer les faits en les rapportant à un espace non euclidien, qui serait un repère moins commode, mais tout aussi légitime que notre espace ordinaire ; l'énoncé deviendrait ainsi beaucoup plus compliqué, mais il resterait possible. Ainsi l'espace absolu, le temps absolu, la géométrie même ne sont pas des conditions qui s'imposent à la mécanique ; toutes ces choses ne préexistent pas plus à la mécanique que la langue française ne préexiste logiquement aux vérités que l'on exprime en français. On pourrait chercher à énoncer les lois fondamentales de la mécanique dans un langage qui serait indépendant de toutes ces conventions ; on se rendrait mieux compte ainsi de ce que ces lois sont en soi. D'après Poincaré, « l'énoncé de ces lois deviendrait bien entendu beaucoup plus compliqué, puisque toutes ces conventions ont été précisément imaginées pour abrégier et simplifier cet énoncé »³.

¹ Poincaré, 1902 [2003, p. 206].

² *Ibid.*, p. 84.

³ *Ibid.*, p. 144.

Les hypothèses théoriques ne sont pas une transposition directe de la réalité, mais un langage qu'on applique à une donnée empirique avec succès : le langage théorique est conventionnel, mais cela ne signifie pas qu'il soit la création artificielle et contingente du savant. Si l'hypothèse est dans une large mesure une convention, il ne s'ensuit pas qu'elle est arbitraire ni le produit d'un caprice individuel. L'évolution du savoir passe par une métamorphose des langages ; Poincaré insiste sur le rôle des schèmes, des notions, des termes dans le processus de conceptualisation : c'est là qu'on remarque l'importance heuristique du fait de trouver un vocable. Un mot abrège, déplace d'un coup, rend tout un long plan de raisonnement inutile ; il permet aussi d'étendre règles et domaines. Poincaré cite E. Mach : *on ne saurait croire combien un mot bien choisi peut économiser de pensée*. Le conventionnalisme acquiert donc une valence langagière et non pas ontologique, parce qu'il concerne la façon dans laquelle la science exprime la réalité, mais il ne touche pas à la nature de la réalité exprimée, qui se maintient invariante sans tenir compte des fluctuations des conventions adoptées.

Etroitement lié à cet aspect, il y en a un autre, le caractère métaphorique du langage des théories scientifiques, qui ne sont pas un miroir fidèle du phénomène à connaître, mais qui sont une construction arbitraire (on a déjà vu dans quel sens) et variable, métaphorique, de la réalité. En effet, la seule chose que l'on peut connaître, ce sont les relations entre les corps, ce que Poincaré appelle le fait brut. Pour que le fait brut prenne la forme d'un fait scientifique, il faut qu'il soit exprimé dans un langage spécifique. Les théories scientifiques nous montrent les relations entre un objet et un autre, et on peut attribuer à ces objets des noms différents, des dénominations qui varient avec le temps, mais, pour Poincaré,

« [...] ces appellations n'étaient que des images substituées aux objets réels que la nature nous cachera éternellement. Les rapports véritables entre ces objets réels sont la seule réalité que nous puissions atteindre, et la seule condition, c'est qu'il y ait les mêmes rapports entre ces objets qu'entre les images que nous sommes forcés de mettre à leur place. Si ces rapports nous sont connus, qu'importe si nous jugeons commode de remplacer une image par une autre »⁴.

Le langage est donc quelque chose de pratique et d'utile qui s'adapte au contexte et qui change quand les paradigmes changent, mais c'est là la seule chose que l'on puisse connaître de la réalité, la seule voie d'accès à la vérité et, malgré tous les changements et variations de la façon avec laquelle sont énoncées les théories, « la vérité [...] restera toujours la même sous tous les costumes dont nous pourrions juger utile de l'affubler »⁵. A ce propos Poincaré, en se référant comme d'habitude au développement concret de l'histoire de la science dont il est expert, énumère plusieurs exemples de ce qu'il a affirmé, à savoir que les théories sont « l'affirmation

⁴ *Ibid.*, pp. 240-242.

⁵ *Ibid.*, p. 242.

de tel ou tel rapport entre certaines choses que les uns appellent d'un nom et les autres d'un autre »⁶.

Il est possible de repérer dans le concept d'analogie une clé de lecture *linguistique* pour toute l'œuvre épistémologique de l'auteur. Si l'on part du principe que

« [...] notre esprit est infirme comme le sont nos sens, il se perdrait dans la complexité du monde si cette complexité n'était harmonieuse, il n'en verrait que les détails à la façon d'un myope et il serait forcé d'oublier chacun de ces détails avant d'examiner le suivant, parce qu'il serait incapable de tout embrasser »⁷.

Poincaré arrive à la conclusion que « les seuls faits dignes de notre attention sont ceux qui introduisent de l'ordre dans cette complexité et la rendent ainsi accessible »⁸. Notre esprit, notre intelligence se perdrait donc dans la complexité du monde s'il n'y avait pas la *faculté d'analogie* : une faculté cognito-linguistique, qui a pour but une économie de pensée (expression empruntée à Mach et qui est utilisée aussi par Saussure) et qui est incarnée dans l'*esprit mathématique* qui seul nous fournit un langage sans lequel

« [...] la plupart des analogies intimes des choses nous seraient demeurées à jamais inconnues ; et nous aurions toujours ignoré l'harmonie interne du monde, qui est, nous le verrons, la seule véritable réalité objective »⁹.

La *faculté d'analogie* est ainsi considérée par Poincaré comme une faculté nécessaire, et j'irais jusqu'à dire innée, qui apporte de l'ordre, et qui, tout en impliquant la créativité de l'individu, nous amène à découvrir l'harmonie qui se cache derrière la réalité.

Pour confirmer cette interprétation j'ai trouvé un point de contact avec les réflexions que Saussure développe dans les mêmes années, mais dans le domaine de la linguistique, qui attribuent une position centrale à ce que je crois pouvoir appeler la *faculté d'analogie*.

Pour Saussure, le rôle joué par l'analogie a une portée qui dépasse les limites, même si elles ne sont pas étroites, de la linguistique pour aborder une région plus vaste où l'analogie constitue une caractéristique spécifiquement humaine, qui permet à l'homme de se distinguer de tout autre être vivant. Une lecture de Saussure peut montrer comment le recours à l'analogie est un trait qui définit l'humain (l'intelligence humaine), il s'agit d'une sorte d'instinct intelligent, primordial et général mis à disposition de chaque locuteur, qui se l'approprie et s'en sert selon les cas : une reconnaissance de la présence du concept d'analogie au sein de l'œuvre saussurienne montre comment le mécanisme de l'analogie est un principe cognitif

⁶ *Ibid.*

⁷ Poincaré, 1908 [1999, p. 29].

⁸ *Ibid.*

⁹ Poincaré, 1905 [1970, p. 22].

général agissant d'une façon spécifique sur le renouvellement de la langue. La conception saussurienne de l'analogie s'articule en deux phases progressives : dans la première (deuxième conférence auprès de l'Université de Genève [1891]), Saussure juxtapose le changement analogique au changement phonétique, tout en précisant que le changement analogique se distingue du changement phonétique par le fait d'être une opération intelligente. Dans la seconde phase (qu'il est possible de repérer condensée dans les pages du *Cours de linguistique générale* et suggérée en passant dans *De l'essence double du langage*), l'analogie est complètement distinguée du changement phonétique et elle n'est plus considérée comme un changement. A la fin de ce parcours, il émergera une *faculté d'analogie*, que je définis comme opération récurrente de l'instinct humain appliqué à la langue.

Dans la deuxième conférence tenue à l'Université de Genève, Saussure distingue, parmi les facteurs de renouvellement de la langue, le changement phonétique d'un changement d'un tout autre type, qu'il appelle changement analogique. Ces deux facteurs se distinguent par différents aspects : premièrement, le changement phonétique concerne le côté physiologique et physique du mot, alors que le changement analogique intéresse le côté psychologique et mental de ce même mot ; deuxièmement, le premier est inconscient alors que le deuxième est conscient, même si, souligne Saussure, il s'agit toujours d'un degré de conscience relatif. En outre, les deux changements sont souvent distingués par le fait que le premier concerne les sons et le deuxième les formes grammaticales, et par conséquent, on peut dire que le premier type de changement concerne la forme par le côté du son et que le deuxième la concerne par celui de l'idée. On peut encore affirmer que le changement phonétique représente des opérations purement mécaniques, à savoir des opérations dans lesquelles il n'est pas possible de découvrir un but ou une intention, alors que le changement analogique représente un ensemble d'opérations intelligentes, dans lesquelles il est possible de découvrir un but et un sens.

Le phénomène de l'analogie est défini par Saussure de manière emblématique comme un phénomène de transformation intelligente : pour avoir un exemple de ce phénomène, il suffit d'écouter un enfant de trois ou quatre ans parler pendant quelques minutes. Son langage est un véritable tissu de formations analogiques, qui nous montrent que le principe de l'analogie ne cesse jamais d'opérer. Le phénomène de l'analogie représente une association de formes dans l'esprit : on a affaire au concept de créativité, mais d'une créativité dans un certain sens causée par une carence de mémoire. L'opération analogique est en effet plus vive chez l'enfant, car sa mémoire n'a pas encore eu le temps d'emmagasiner un signe pour chaque idée et par conséquent il est obligé de produire lui-même ce signe à chaque instant et il le fera toujours en suivant le processus de l'analogie. Saussure arrive à affirmer que, si la puissance et la clarté de notre mémoire étaient infiniment supérieures à ce qu'elles ne sont en réalité, dans la vie du langage les formations nouvelles par analogie seraient réduites à presque rien. Mais en réalité les choses sont différentes, et une langue quelconque est

toujours un vaste nœud de formations analogiques, certaines récentes, d'autres très anciennes. Bref, affirme Saussure, il ne s'agit pas de faits exceptionnels et qui ont un caractère anecdotique, il ne s'agit pas de *curiosités* ou d'anomalies, mais de la substance même du langage : par cette affirmation Saussure semble vraiment vouloir souligner qu'il ne s'agit pas d'éléments accessoires de l'intelligence humaine, mais de la substance même de l'homme.

Dans la conférence de 1891, Saussure nous offre un point de vue hardi et innovateur sur le rôle joué par le changement analogique ; ensuite (même si la datation de l'écrit *De l'essence double du langage* est incertaine) il marque de plus en plus la différence qu'il avait préliminairement repérée en 1891 entre changement phonétique et changement analogique, en soulignant la nature différente des deux types de changement, et en arrivant à affirmer que le changement analogique n'est pas du tout un changement. Dans *De l'essence double du langage* Saussure juxtapose, en passant, le changement analogique au changement phonétique, en tant que deuxième facteur de l'évolution linguistique, en affirmant qu'ils ne sont pas comparables et que le changement analogique n'est pas en réalité un changement. Le caractère fragmentaire du texte n'offre qu'une intuition, mais une intuition qui va vers la direction que Saussure prendra avec plus de conviction par la suite.

C'est en effet dans le *Cours de linguistique générale* qu'il aborde amplement le sujet de l'analogie et de son rôle à l'intérieur de l'évolution linguistique, encore une fois en juxtaposant le changement analogique au changement phonétique, en comparant les deux types de changement afin de mettre en évidence le différent statut cognitif de l'analogie par rapport au changement phonétique et en soulignant que ce que l'on a l'habitude d'appeler changement analogique, justement en relation avec le changement phonétique, n'est même pas un changement. En partant du présupposé que le phénomène phonétique est un facteur de perturbation qui contribue à affaiblir les liens grammaticaux entre les mots, en faisant proliférer des irrégularités qui obscurcissent et compliquent le mécanisme de la langue, il existe un facteur qui sert de contrepoids et c'est l'analogie.

L'analogie est la source de la créativité de la langue, le chemin par lequel la langue génère l'ensemble théoriquement infini des phrases ; de l'analogie dépendent toutes les modifications de l'aspect extérieur des mots qui ne sont pas de nature phonétique : Saussure s'interroge donc sur la nature des phénomènes analogiques, en soulignant que c'est l'école néogrammairienne qui a été la première à attribuer à l'analogie son véritable rôle, et sur comment l'analogie est, avec les changements phonétiques, le grand facteur évolutif des langues, le procédé par lequel elles passent d'un état d'organisation à l'autre.

Par rapport au changement phonétique, le mécanisme de l'analogie agit d'une façon différente, car il ne comporte pas nécessairement la suppression de la forme qui est substituée : les phénomènes analogiques ne sont pas des changements, car l'innovation analogique et l'élimination de

l'ancienne forme sont deux événements distingués et il faut les considérer séparément.

Le principe de l'analogie se confond avec celui des créations linguistiques : il faut se poser la question de savoir quel est donc ce principe si l'on veut comprendre comment fonctionne l'analogie et quel est son rôle à l'intérieur de l'innovation linguistique. Saussure affirme que l'analogie est d'ordre psychologique, ce qui ne suffit pas à la distinguer des changements phonétiques, mais aussi d'ordre grammatical par le fait de supposer

« [...] la conscience et la compréhension d'un rapport unissant les formes entre elles. Tandis que l'idée n'est rien dans le phénomène phonétique, son intervention est nécessaire en matière d'analogie »¹⁰.

La création d'une forme linguistique opérée par l'analogie concerne, au moins dans sa phase initiale, le cadre de la parole :

« [e]lle est l'œuvre occasionnelle d'un sujet isolé. C'est dans cette sphère, et en marge de la langue, qu'il convient de surprendre d'abord le phénomène [...]. L'analogie nous apprend donc une fois de plus à séparer la langue de la parole ; elle nous montre la seconde dépendant de la première et nous fait toucher du doigt le jeu du mécanisme linguistique »¹¹.

C'est donc de la parole que part le mécanisme analogique, pour passer ensuite dans la langue : en effet aucun élément ne peut entrer dans la langue sans avoir été essayé dans la parole et tous les phénomènes évolutifs de la langue trouvent leurs racines dans la sphère de l'individu. Ce principe, qui a une validité générale, doit être appliqué en particulier aux innovations analogiques. Mais si tout ce qui constitue la langue a d'abord été testé et essayé dans l'usage individuel, dans la parole, il ne se passe pas la même chose en sens inverse, c'est-à-dire que tout ce qui appartient à l'usage individuel n'entrera pas nécessairement dans l'univers de la langue.

L'analogie exerce une action sur la langue et, même si elle n'est pas en soi un facteur évolutif, elle reflète constamment les changements qui se sont produits à l'intérieur de la langue et son effet le plus important est « de substituer à d'anciennes formations, irrégulières et caduques, d'autres plus normales, composées d'éléments vivants »¹².

On peut dire que, par le fait d'utiliser toujours la matière ancienne pour ses innovations, l'analogie est un phénomène de type conservateur¹³,

« [m]ais elle n'agit pas moins profondément comme facteur de conservation pure et simple ; on peut dire qu'elle intervient non seulement quand des maté-

¹⁰ Saussure 1916 [1997, p. 226].

¹¹ *Ibid.*, p. 227.

¹² Mauro, 1968, p. 454.

¹³ L'analogie est un facteur de conservation actif ; en effet chaque nouvel acte de parole, chaque nouvelle prononciation est une confirmation active de la forme qui se maintient identique à elle-même.

riaux préexistants sont distribués dans de nouvelles unités, mais aussi quand les formes restent identiques à elles-mêmes. Dans les deux cas il s'agit du même procès psychologique. Pour s'en rendre compte, il suffit de se rappeler que son principe est au fond identique à celui du mécanisme du langage »¹⁴.

L'analogie considérée donc comme un phénomène conservateur est en même temps un processus créatif, non seulement parce qu'elle invente des mots nouveaux et contribue au renouvellement des systèmes linguistiques, mais aussi parce que, à la différence d'autres phénomènes qui produisent des transformations, elle concerne la conscience des locuteurs. Et cela arrive parce que l'analogie doit avoir recours aux rapports associatifs qui constituent le patrimoine des connaissances, le potentiel des formes linguistiques à disposition des sujets parlants.

Pour mieux illustrer cette distinction entre processus créatifs et non créatifs dans la production de changements linguistiques, Saussure juxtapose l'analogie et l'agglutination¹⁵ : même l'agglutination produit des changements et invente de nouveaux termes, mais, à la différence de l'analogie, elle donne vie à des processus mécaniques, qui opèrent seulement sur le signifiant avec des opérations de coupure et de soudure. Dans l'agglutination il n'y a eu aucune activation d'un rapport associatif, on n'a pas recours au patrimoine des formes que la langue met à disposition et tout est réduit à une séquence de chutes et d'adjonctions, dans laquelle l'intervention créative de celui qui parle reste absente.

Ce qui émerge chez Saussure est en effet une vision de l'analogie comme opération intelligente sur laquelle est conçu tout l'édifice de la langue qui, loin d'être un facteur de changement purement mécanique, est un principe de transformation qui met en cause la conscience du parlant et met en jeu sa créativité dans la production des changements et dans l'invention de nouveaux termes : quand l'analogie agit, on obtient la construction d'un mot grâce à un « agencement obtenu d'un seul coup, dans un acte de parole, par la réunion d'un certain nombre d'éléments empruntés à diverses séries associatives »¹⁶. Il émerge donc un point de vue nouveau et intéressant, capable de rendre actuelles les considérations de Poincaré et celles de Saussure, qui affirme que « l'analogie est un procédé, qui suppose des analyses et des combinaisons, une activité intelligente, une intention »¹⁷ ; l'analogie concerne donc la substance même du langage. L'analogie est conçue par Poincaré, mais aussi par Saussure, comme une habilité cognitive humaine *par excellence*, agissant par le biais du langage. En conclusion, à la lumière de cette relecture des textes, on se rend compte

¹⁴ Saussure 1916 [1997, p. 236].

¹⁵ « L'agglutination consiste en ce que deux ou plusieurs termes originellement distincts, mais qui se rencontraient fréquemment en syntagme au sein de la phrase, se soudent en une unité absolue ou difficilement analysable. Tel est le processus agglutinatif : *processus*, disons-nous, et non *procédé*, car ce dernier mot implique une volonté, une intention, et l'absence de volonté est justement un caractère essentiel de l'agglutination » (Saussure 1916 [1997, p. 242]).

¹⁶ *Ibid.*, p. 244.

¹⁷ *Ibid.*

de la vaste portée des considérations sur le rôle de l'analogie, qui implique la créativité de l'individu, constituant un trait définissant fondamentalement l'intelligence humaine et qui contribue à alimenter une tradition qui voit l'homme comme un être essentiellement langagier. Relire Poincaré et Saussure aujourd'hui en révèle toute l'actualité, qui est celle d'avoir repéré dans une habilité linguistique une capacité cognitive humaine *par excellence*, d'avoir vu dans ce que l'on pourrait appeler une *faculté d'analogie* un instinct humain intelligent appliqué à la langue, sans lequel il n'y aurait aucune place pour une créativité régulée, qui est la marque de toute la cognitivité humaine.

© Bruna Desti

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- MAURO Tullio de, 1968 : « Notes sur le *Cours de linguistique générale* », in Saussure, 1916 [1997, pp. 405-477].
- POINCARÉ Henri, 1902 [2003] : *La science et l'hypothèse*. Milano : Bompiani, 2003.
- , 1905 [1970] : *La valeur de la science*. Paris : Flammarion, 1970.
- , 1908 [1999] : *Science et méthode*. Paris : Kimé, 1999.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1997] : *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1997.



Henri Poincaré (1854-1912)

Sclavi, Slaves, Slovènes, Illyriens
ou
Vindi, Wenden, Veneti ?
Les enjeux du nom des Slovènes et de leur langue

Andreja ERŽEN

Université de Nova Gorica

Résumé :

L'article étudie les différents noms qu'a reçus la langue slovène dans les travaux des philologues slovènes entre l'apparition du protestantisme au XVI^{ème} siècle et le printemps des peuples (XIX^{ème} siècle). Jusqu'au XIX^{ème} siècle les locuteurs, dans les territoires de la Slovénie actuelle, s'identifiaient à l'aide des dialectes qu'ils parlaient. On retrouve la même situation chez les philologues ; la plupart d'entre eux écrivaient en latin ou allemand. Quand ils écrivaient en « slovène », c'était souvent dans le dialecte qu'ils connaissaient. Les hommes de pouvoir nomment la langue à l'aide d'appellations diverses qui ont aussi leur importance sémantique. C'était surtout pour marquer le territoire de leur pouvoir et pour s'affirmer comme représentants des peuples.

Mots-clés : nomination, langue vs. nation, grammaires et dictionnaires slovènes, conscience nationale

Les mots sont aussi des armes, et parmi les plus efficaces.
(Garde, 2004, p. 415)

INTRODUCTION

La nomination des langues porte en elle des prises de position, elle comporte donc des enjeux importants. La nomination d'une langue est un mode d'intervention dans les affaires humaines, son objet est de donner corps à une langue en l'instituant, de se servir de son nom, ou de ses noms, pour toucher ceux qui s'y reconnaissent tout aussi bien que ceux à qui elle est étrangère. Comme tous les noms, les noms de langue catégorisent, mais de plus, ils représentent une valeur symbolique qui fait du nom d'une langue en quelque sorte un ambassadeur¹. Comme tout ambassadeur, il porte un message. Mais quel message et à qui est-il destiné ? Les langues dites aujourd'hui *langues d'Etat* représentent aussi le pouvoir d'un Etat. Quel est le ressort d'une telle représentation ? C'est une des questions qui sont au centre de ce travail.

Selon A. Tabouret-Keller², on distingue trois différents donneurs de nom :

- *les locuteurs* qui nomment leur propre idiome et les idiomes qu'ils distinguent autour d'eux ; souvent ils connaissent plusieurs termes pour chaque idiome, car la polynomie des langues est la règle plutôt que l'exception. Le locuteur s'identifie par son parler propre ; il en identifie d'autres aux parlers différents. Quand les Grecs qualifiaient de barbares tous ceux qui n'étaient pas des leurs, ce terme renvoyait à un comportement : les étrangers ne parlaient pas mais faisaient *barbarbarbarbar*, se comportaient de manière étrange, ne pratiquaient pas un idiome connu. Parler n'est dans ce cas rien de plus qu'un comportement ;
- *les linguistes*, qui donnent aux langues les dénominations pour leur assigner une place dans une classe de langues. C'est le grand domaine des typologies ;
- *les institutions* (Eglises, Etats, Justice et autres). Pour eux les langues sont des objets du domaine du droit. Ils peuvent ignorer des idiomes en usage, les noms qui ont été attribués par les locuteurs ou les linguistes. Les hommes de pouvoir nomment une langue, parlent cette langue et se réclament de l'ensemble des locuteurs avec lesquels ils la partagent pour marquer le terrain de leur pouvoir, pour apparaître comme leur représentant.

Il faut remarquer que si l'affaire des locuteurs du premier ensemble est d'identifier, celle des savants et des législateurs est aussi, parfois surtout, de faire autorité : le nom est une prise de position, un instrument de

¹ Cf. la « Présentation » de l'ouvrage Tabouret-Keller, 1997.

² Tabouret-Keller, 1997, p. 9.

pouvoir, le nom de la langue est un drapeau, un symbole non seulement politique mais de société, un instrument de manipulation.

A travers l'histoire de la langue slovène, il y a eu beaucoup d'interventions volontaires ; chacun à son tour a essayé de proposer la meilleure solution, fabriquant ainsi la forme et le nom de la langue. En liaison avec la nomination on rencontre des démarches qui se réclament d'une science, d'un acte institutionnel, d'idéologies, et aussi de démarches subjectives. La nomination rend possible une manipulation permanente ; elle institue une langue de culture ayant une longue histoire. Autant de dénominations, autant de partisans et d'arguments pour défendre un point de vue qui, outre le nom d'une langue ou la variété d'une langue, implique un classement implicite.

Le nom d'un territoire est aussi, ou le devient, le nom de ceux qui l'habitent, puis de leur langue. La manière de parler devient le trait identificatoire de l'appartenance à un territoire et à un peuple, voire à une nation. Le nom d'une langue est ainsi toujours le nom d'une autre réalité, géographique, ethnique, politique, linguistique, institutionnelle, sociologique et ainsi de suite.

Comme les noms de pays, les noms des langues résultent des circonstances historiques où ils ont été énoncés puis écrits, officiellement reconnus et perpétués ou modifiés selon différentes intentions. C'est là qu'apparaît la question qui nous occupe ici : *comment nommer* la langue « slovène » ? Ou mieux, *comment traduire*, puisque durant l'histoire écrite de la langue slovène, on trouve essentiellement des nominations en langues étrangères : latin, allemand ou italien (*Sclavi, Illyriens, Slaves, Slovènes* ou *Vindi, Wenden, Veneti*). En raison des complexités historiques, une seule et même langue porte des noms différents. Les noms des langues, plus encore que les noms des territoires, des peuples et des Etats, témoignent de positions concurrentes. Si l'on connaît le contexte historique, idéologique, politique, l'embrouillamini de la nomination tend à se dénouer quelque peu.

Du nom il faudra examiner l'origine, les diverses formes, les emplois successifs, et le rapprocher de ses synonymes, des autres appellations qui ont été ou sont encore en concurrence avec lui.

Dans le cas de la langue « slovène », le nom de la langue est le meilleur argument pour montrer les conflits entre diverses forces : politiques, économiques et culturelles. Jusqu'au XIX^{ème} siècle le nom pour les Slovènes et leur langue variait entre le nom générique *Slovinci*³ (nom du peuple) et *slovenski* (l'adjectif) et les noms régionaux *Kranjci* [*kranjski*], *Winden* [*windisch* (qui vient du latin, *Vindi* ou *Vendi*)]. Alors que *Kranjski* était utilisé aussi à l'extérieur de la Carniole, *windisch* signifiait seulement les Slovènes en Carinthie et Styrie. Ce sont des linguistes du XIX^{ème} siècle

³ Utilisé déjà chez Trubar en 1550, mais pour Trubar *Slovinci* n'était pas encore un nom générique. Il l'utilisait avec d'autres noms : « *Kranjci inu Slouenzi* » (peuples de Carniole et Slovénie).

(Valentin Vodnik et Jernej Kopitar) qui ont réussi à graduellement abandonner les « régionalismes » pour commencer à utiliser le nom générique.

1. NOMS GÉNÉRIQUES ET RÉGIONAUX DÉSIGNANT LES SLOVÈNES ET LEUR LANGUE

1.1. *SLAVES*

Le nom *Slaves*, par lequel on indique l'ensemble des peuples parlant des langues slaves, est présent dans les plus anciens documents slovènes au IX^{ème} siècle, sous la forme du vieux slave *slovène*, et mentionné à date plus ancienne par des auteurs grecs ou latins. L'étymologie de ce mot est très controversée, de nombreuses hypothèses ont été proposées. Mais, dans les langues de l'Europe occidentale, ce même mot a pris le sens d'« esclave » (italien *schiaivo*, français *esclave*, anglais *slave*...). C'est à l'époque de Charlemagne que de nombreux Slaves avaient été capturés et pris comme esclaves par les Francs : *slave* prend le sens d'« esclave » comme *franc* signifie « libre »⁴. Le nom des *Slaves* se trouve en latin sous la forme *Sclavi* ou *Sclavoni*. La relation entre le nom *Slave* et le mot *esclave* est avant tout le résultat de l'homonymie des mots latins : *Slavus* / *sclavus*.

Le nom *Slave*, sous différentes formes, a été conservé comme nom particulier de divers groupes appartenant à cette famille. Aujourd'hui deux nations ayant désormais leur Etat portent ce nom : les Slovaques et les Slovènes. Les deux noms sont souvent confondus par les étrangers.

L'adjectif *slovine* [*slovinski*] a longtemps qualifié les Croates de Dalmatie, et aujourd'hui encore on appelle *Slavonie* le nord-est de la Croatie. On remarque, d'un de ces noms à l'autre, des oscillations formelles : Slovénie, Slovaquie, Slavonie... Le nom même des *Slaves*, qui est censé rassembler toutes les nations slaves, n'échappe pas aux variations. *Slave* (adjectif) se dit *slovenski* en serbe et en macédonien, *slavenski* en croate, *slovanski* en slovène, *slavjanski* en bulgare... Le nom de *Slave*, avec tous ses équivalents dans les langues modernes, n'a pas d'autre valeur que linguistique. Un groupe humain peut être dit *slave* si, et seulement si, il parle une langue slave. Mais beaucoup de gens y mettent aussi une valeur ethnique, voire anthropologique (le « type slave », l'« âme slave », etc.).

Souvent *slave* est confondu avec *orthodoxe*, alors que, du point de vue de leur tradition religieuse, seulement sept des treize « nations » slaves actuelles se rattachent à l'orthodoxie (Russes, Ukrainiens, Biélorusses, Bulgares, Macédoniens, Serbes, Monténégrins), cinq au catholicisme, avec ou sans minorité protestante (Polonais, Tchèques, Slovaques, Croates et Slovènes) et une à l'islam (Bosniaques, en partie seulement).

⁴ Garde, 2004, p. 179.

1.2. *ILLYRIENS*

Durant une période relativement longue, un autre mot avait été employé pour désigner, sans les distinguer les uns des autres, les peuples slaves du Sud : *Illyrien*. L'Illyrie (en latin *Illyria* ou *Illyricum*) était à l'époque romaine le nom des régions situées à l'est de l'Adriatique, avec une plus ou moins grande extension (à la fin de l'empire, le « diocèse d'Illyricum » englobait presque tous les Balkans). Les gens habitant cette région étaient appelés Illyriens [*Illyrii*] : ils n'étaient ni Latins ni Grecs, ni bien entendu Slaves (qui n'arriveront dans la région que plus tard). Ce sont ces Illyriens-là que les Albanais revendiquent aujourd'hui comme leurs ancêtres. Tandis que le peuple illyrien a fini par disparaître, le mot *Illyrien*, lui, utilisé par les Latins pour désigner leurs provinces, a survécu.

A partir de la Renaissance se répand l'usage de nommer les peuples actuels d'après le nom que portait leur pays à l'époque romaine. C'est ainsi que la Curie romaine, les administrations vénitienne et autrichienne appelèrent *Illyriens* les Slaves auxquelles elles avaient affaire à l'est de l'Adriatique. Il s'agissait le plus souvent des Croates, des Slovènes ou des Serbes, mais aucune limite n'était tracée vers l'est. Napoléon appela « Provinces illyriennes » les régions peuplées majoritairement par les Slaves du Sud : Slovènes, Croates, et Serbes des Confins, qu'il annexa en 1809.

Il faut distinguer entre la langue illyrienne de l'antiquité et la langue illyrienne de la tradition historique qui a commencé avec la Renaissance et qui a été développée par de nombreux historiens et philologues de la Réforme et de la Contre-réforme orientés vers le slave, surtout le slave du Sud, qui a culminé dans les théories linguistiques de Ljudevit Gaj.

La langue illyrienne de l'antiquité	La langue illyrienne de la Renaissance (XVIII ^{ème} et XVIII ^{ème} siècles)
— langue « morte », connue par des noms propres dans les textes classiques	— langue « slave » qui pourrait être la langue originelle slave des premières traductions des livres ecclésiastiques ou une variante locale, dialectale
— langue indo-européenne, parlée à l'époque préromaine par des populations qui habitaient la côte orientale de l'Adriatique, ainsi que le sud-est de l'Italie	— ce n'est pas la même langue que celle de l'Illyrie antique, bien que certaines théories linguistiques affirment sa continuité jusqu'à la Renaissance

Les dernières traces des anciens Illyriens, qui avaient été soumis aux Romains aux III^{ème} et II^{ème} siècles avant J.-C., ont disparu avec l'invasion des tribus slaves aux VI-VII^{èmes} siècles. Le territoire qui avait été le leur allait de la côte Adriatique jusqu'à la montagne Šar. Les peuples ont disparu, mais le nom est resté.

Pour les philosophes catholiques, l'*illyrien* était une langue slave idéale et universelle, pour les philosophes orthodoxes (Vikentij Ljuština et

Stefan Novaković) l'*illyrien* était une langue livresque, équivalent du latin et du grec et la source de plusieurs dialectes : russe, polonais, bulgare, etc. Plusieurs grammaires et dictionnaires « illyriens » ont été publiés aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles surtout pour permettre les activités missionnaires dans les Balkans.

Après la défaite française et le retour de provinces illyriennes aux Habsbourg, se développa à Zagreb le « mouvement illyrien », animé désormais presque exclusivement par des Croates. Il visait à promouvoir la culture et la langue « illyriennes », sans que les limites de ce concept fussent précisées. Le nom *illyrien* était depuis l'Humanisme courant dans la littérature et l'administration. Il s'appliquait soit à tout l'ensemble slave du Sud, soit à certaines de ses parties.

Les Slovènes ont aussi participé au mouvement illyrien. Jernej Kopitar, conservateur à la Bibliothèque impériale de Vienne⁵, et qui est considéré comme le fondateur de la linguistique slave du Sud, entreprend de réformer l'orthographe croate pour la rapprocher du serbe, et le « mouvement illyrien » de Zagreb, dirigé par l'écrivain et publiciste Ljudevit Gaj, décide d'édifier une langue littéraire non pas sur la base de son dialecte régional, le kajkavien, mais sur celle du štokavien. Dès lors, la définition d'une langue commune pour les Serbes et les Croates est possible. En 1850 à Vienne cinq écrivains croates, deux philologues serbes et un professeur slovène (Franc Miklošič) signent une convention pour définir le serbo-croate comme une seule langue, transcrite dans deux alphabets.

Même limité au domaine culturel, et non politique, le mot *illyrien* avait encore l'air trop révolutionnaire aux yeux des autorités autrichiennes. Et de plus, il était trop lié à Napoléon et aux idées subversives. C'est pourquoi il fut interdit par une décision de Metternich en 1843. Les autorités de Vienne étaient trop inquiètes des tendances séparatistes évoquées par ce mot.

1.3. YUGOSLAVES

Tous les peuples slaves de la péninsule des Balkans, des Bulgares aux Slovènes, forment le groupe des Slaves du Sud, par opposition à celui de l'Ouest (Polonais, Tchèques, Slovaques, etc.) et de l'Est (Russes, Ukrainiens, Biélorusses). Pour désigner les Slaves du Sud, dans la plupart des langues slaves est utilisé l'adjectif *južnoslavenski* (en croate, en serbe *južnoslovenski*, en russe *južnoslavjanskij* et en slovène *južnoslovanski*) formé sur l'adjectif signifiant 'méridional' – *južan / južen*, de *jug* 'sud'.

Le mot *yougoslave* resta toujours marqué par ses origines idéologiques et acquit très rapidement, malgré son étymologie, une valeur politique pour désigner le mouvement pour l'union des peuples slaves du Sud, et Yougoslavie, comme nom de cette union elle-même, encore à l'état de

⁵ Durant la première moitié du XIX^{ème} siècle, Vienne était le centre de la « linguistique slave » en Europe centrale, parallèlement avec Prague.

rêve. En 1918 une partie des peuples slaves du Sud (sauf les Bulgares) se réunissent en un seul Etat qui s'appelait « Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ». La doctrine qui avait présidé à sa naissance, variante tardive de l'idée « yougoslave », voulait qu'il y eût un seul peuple [*narod*] yougoslave, composé des trois « tribus » [*pleme*] : serbe, croate et slovène. Dès cette époque cet Etat fut couramment désigné par le nom *Jugoslavija*, qui devint son appellation officielle en 1929.

Entre les Slaves du Sud l'intercompréhension est possible. Elle est absolue entre les Serbes, Croates, Bosniaques et Monténégrins, et de même entre les Bulgares et Macédoniens, assez facile pour tous entre eux ; légèrement plus ardue entre les autres et les Slovènes⁶. Si l'on se place au niveau des dialectes ruraux, qui étaient seuls utilisés dans la communication orale avant la fixation des langues nationales à partir du XIX^{ème} siècle, on peut voir des distinctions entre plusieurs groupes dialectaux : bulgaro-macédonien, serbo-croate, slovène, avec de nombreux sous-groupes. Mais les traits qui les différencient sont nombreux et ils ne correspondaient pas géographiquement entre eux. On passe progressivement de l'un à l'autre, de village en village, sur la longue distance comprise entre les Alpes slovènes et la mer Noire, sans jamais rencontrer rien qui ressemble à une « frontière linguistique », bien que les parlers qu'on entend aux deux extrémités soient très différents. C'est ce qu'on peut appeler un *continuum*⁷. F. de Saussure l'a décrit de la façon suivante :

« [...] on ne peut pas plus établir de frontières entre langues parentes qu'entre dialectes ; l'étendue du territoire est indifférente. De même qu'on ne saurait dire où finit le haut allemand, où commence le plattdeutsch, de même il est impossible de tracer une ligne de démarcation entre l'allemand et le hollandais, entre le français et l'italien. [...] Comment d'ailleurs se représenter, sous une forme ou une autre, une limite linguistique précise sur un territoire couvert d'un bout à l'autre de dialectes graduellement différenciés ? Les délimitations des langues s'y trouvent noyées, comme celles des dialectes, dans les transitions. De même que les dialectes ne sont que des subdivisions arbitraires de la surface totale de la langue, de même la limite qui est censée séparer deux langues ne peut être que conventionnelle. Pourtant les passages brusques d'une langue à une autre sont très fréquents : d'où proviennent-ils ? [...] Le facteur le plus troublant est le déplacement des populations. [...] le germanique peut être considéré comme un anneau intermédiaire entre le slave et le celtique. [...] dès que nous considérons une frontière entre deux groupes d'idiomes, par exemple la frontière germano-slave, il y a un saut brusque, sans aucune transition ; les deux idiomes se heurtent au lieu de se fondre l'un dans l'autre. Ni les Slaves, ni les Germains ne sont restés immobiles »⁸.

⁶ Il faut toujours être très attentif en faisant des déclarations comme celle-ci ; il faut tenir compte de différents locuteurs, différentes situations et surtout ne pas oublier qu'il peut exister le désir de ne pas comprendre l'autre locuteur.

⁷ Garde, 2004, p. 190.

⁸ Saussure, 1916 [2001, pp. 278-280].

Les termes *Illyrien* et *Yougoslave*, expressions généralisantes du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles, ont aujourd'hui été entièrement remplacés par des noms, plus anciens ou plus récents, propres à chacun des peuples slaves du Sud. *Bulgares*, *Serbes* [*Srbi*] et *Croates* [*Hrvati*] sont de très vieilles appellations ethniques. Les *Macédoniens* [*Makedonci*] de *Macédoine* portent le nom d'un royaume de l'Antiquité (ce nom est le plus ancien) ; les *Bosniaques* [*Bosanci / Bošnjaci*⁹] tirent leur nom de *Bosna*, qui, avant d'être le nom d'une région, la *Bosnie*, était déjà celui d'une rivière, la *Bosna*, prenant sa source près de Sarajevo et se jetant dans la Save ; quant aux *Monténégrins* [*Crnogorac*], leur nom vient du *Monténégro* [*Crna Gora*] signifiant 'Montagne noire'. Et enfin, le nom des *Slovènes* [*Slovinci*] est une des multiples formes qui ont été utilisées au cours de l'histoire.

L'histoire est souvent utilisée, dans tous les pays balkaniques, pour faire remonter aussi loin que possible dans le passé chacune des nations actuelles, présentées comme des entités immuables et atemporelles¹⁰. On s'est beaucoup préoccupé de l'origine de chacun des peuples slaves du Sud. Le nom de la langue se comporte à peu près comme celui du peuple. Les langues, malgré la continuité de leur transmission qui maintient et accentue leur divergence, portent en elles de nombreuses traces de contacts et de mélanges de population. Mais ces difficultés n'arrêtent pas les idéologues nationaux, qui ne se lassent pas de se prononcer sur cette question de la filiation de leur peuple, et qui pour cela mélangent allégrement les différents critères possibles, linguistiques, anthropologiques ou culturels.

2. EXEMPLES DES GRAMMAIRES ET DES DICTIONNAIRES ENTRE LA RÉFORME ET LE PRINTEMPS DES PEUPLES¹¹ (RÉVOLUTION DE 1848 EN AUTRICHE-HONGRIE)

Pour montrer les différentes nominations, voici quelques exemples des introductions des grammaires et dictionnaires.

⁹ Les *Bosanci* sont l'ensemble des citoyens de la République de Bosnie-Herzégovine qu'ils soient Serbes, Croates ou « Bosniaques ». On traduit le nom en français par *Bosniens*. Les *Bošnjaci* sont ceux qu'on appelait *musulmans*, c'est-à-dire les habitants de la Bosnie et des régions voisines de tradition religieuse musulmane. On traduit ce nom en français par *Bosniaques*.

¹⁰ Garde, 2004, p. 387.

¹¹ En 1848 l'Europe connut une floraison de révolutions appelées dans leur ensemble Printemps des peuples ou Printemps des révolutions. Elles furent généralement réprimées, mais leurs conséquences ne furent pas négligeables.

2.1. PROTESTANTISME

2.1.1. LA GRAMMAIRE D'ADAM BOHORIČ (1584)¹²

Le titre latin de cette grammaire avait le style de tous les autres de cette époque : *Arcticae horulae succissivae de Latino-carniolana litteratura, ad Latinae linguae analogiam accomodata, unde Moshoviticae, Rutenicae, Polonicae, Boemicae & Lusaticae linguae, cum Dalmatica & Croatica cognatio, facile deprehenditur. Praemittuntur his omnibus, tabellae aliquot, Cyrilicam & Glagoliticam, & in his Rutenicam & Moshoviticam orthographiam continentis, Adami Bohorizh 'Les heures septentrionales libres de la littérature latino-carniolienne, faite après la langue latine, avec lesquelles on peut mieux comprendre la langue de Moscou, d'Ukraine, de Pologne, de Bohême et de Lusace, avec la langue dalmate et croate. Avant le texte, l'auteur Adam Bohorič a mis quelques tableaux contenant l'orthographe ukrainienne et de Moscou'. Dans son introduction, Bohorič parle, outre de l'origine des langues slaves et de leur importance, de l'étendue des Slaves ; il considère les « Slovènes » comme une partie des nations slaves, et le slovène comme un dialecte de la langue slave commune. Pour Bohorič, les Slaves sont ceux qui ont un vocabulaire commun ; peu importe s'ils sont en consanguinité ou en affinités acquises. Ce sont les peuples de *Heneti, Veneti* ou *Venedi, Vindi, Vandali* et Slaves, nommés d'après leur habitat ; les Slaves seuls sont nommés d'après leur mérite, notamment d'après leurs œuvres « célèbres ».*

2.1.2. ALESSANDRO ALASIA DA SOMMARIPA (1607), *VOCABOLARIO ITALIANO E SCHIAVO* 'DICTIONNAIRE ITALIEN - SLAVE'

Dans son introduction, Sommaripa fait connaître l'étendue des Slaves au lecteur. Il inclut aussi parmi les Slaves les Hongrois, les Moldaves, les Lituanais et les Prussiens :

« La lingua Schiaua, che fra le lingue volgari è la maggiore, e più diffusa, parlando in essa dal mar Adriatico, fino all'Oceano Settentrionale, da Boemi, Moravi, Ongheri, Croati, Moldavi, Valachi, Bosnesi, e lor vicini, da Poloni, Lituanis, Pruteni, Ruffi, e Bulgari ; per hauer proprii caratteri, che fra vocali, e consonanti sono trentatre, non si possono così facilmente scriuere i lor vocaboli con li nostri Latini, c'habino quella debita, e real consonanza, accento, e pronuncia, c'haurebbono se fossero scritti con lor proprie lettere » 'La langue slave, qui est la plus importante parmi les langues vulgaires, et la plus répandue, se parle de la mer Adriatique jusqu'à l'Océan du Nord, par les Bohémiens, les Moraves, les Hongrois, les Croates, les Moldaves, les Valaques, les Bosniaques, et leurs voisins les Polonais, les Lituanais, les Ruthènes, les Russes et les Bulgares ; cette langue ayant ses propres caractères, qui entre les consonnes et les voyelles sont au nombre 33, on ne peut pas si facilement écrire ses mots avec nos caractères

¹² Bohorič, 1584.

latins, pour qu'ils aient la consonance, l'accent et la prononciation qu'ils auraient s'ils étaient écrits avec leurs propres lettres¹³.

2.2. BAROQUE

Gregor Vorenc (1680/1710), *Dictionarium latino-carniolicum* 'Dictionnaire latin – carniolien' (en manuscrit) : *Dictionarium Latino = Carniolicum, Dictionnaire Latin-Carniolien, un dictionnaire tout neuf, collectionné de différents livres avec soin et avec effort, et qui est d'ailleurs, très utile aux élèves, en édition très extensive, enrichi et englobant et s'adaptant à l'usage de la jeunesse en formation [sed studiosis utili] et par son aide dans n'importe quelle école chrétienne [Christianis Scholis] on traduit en carniolien [Carniolicè] et qui s'utilise en tout, ce qu'on trouve en latin ou en allemand*¹⁴. D'après Vorenc,

— la langue slave [*idioma Sclavonicum*] dont est aussi issu le carniolien [*ex quo ortum est Carniolicum*], contient ainsi différents dialectes [*adeo varias habet Dialectos*] ; par conséquent, souvent dans le même pays existe une grande différence entre les dialectes, une province se distinguant complètement de l'autre¹⁵ ;

— la langue carniolienne a la même origine que les langues croate et dalmate, mais se distingue d'elles par de nombreux mots et surtout par le dialecte [*eiusdem fontis est lingua Carniolica cum Dalmatica, et Sclavonica, sed ab utraque tamen difcedit in multis vocabulis et potissimum in Dialecto*]¹⁶.

Bien que le mot *Slovène* fasse son apparition, il existait à part celui-ci également de nombreuses autres désignations régionales (Vorenc avait « *natione Lithopolitanus, patriae Carniolus* » 'comme nation la ville de Lithopolis, et comme patrie la Carniole'¹⁷). Il existait bien l'idée d'une parenté des langues slaves, mais il n'en résultait pas de conséquence nationale et patriotique, apportée déjà par la Réforme. On trouve une première ébauche de « conscience » chez certains auteurs du baroque, qui interprétaient l'expression *natio* par les équivalents, peuple, pays et nation, et traduisaient l'expression *populus* par 'peuple'. Pour tous les auteurs, la nation slovène n'était désignée que par le mot *peuple*.

2.3. LES LUMIÈRES

2.3.1. *KRAYNSKA GRAMMATIKA* DE MARKO POHLIN (1768)

Voici ce qu'on peut lire dans cette grammaire :

¹³ Sommaripa, 1607 (sans pagination).

¹⁴ Vorenc, 1680-1710, p. 2b.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 9a, b.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 7a.

« [...] daß man in unfählich vielen nahhaften Orten eine der crainerifchen ähnliche Sprache reden höret fo fehr, daß man die meifte Welt gar recht konnte ein Illyrien nennen » ‘on entend dans tellement de lieux connus des langues qui ressemblent à la langue de la Carniole, qu’on pourrait appeler Illyrie la plupart du monde’¹⁸.

L’énumération des provinces « carnioliennes » dans cette grammaire est la suivante :

« Das Herzogthum Crain, Sifterreich, Croaten, Carnthen, windifch Markt, Steuermarkt, Böheim, Polen, Mähren, Schlefien, Orte am beyderfeitigen Ufer der Elbe... »¹⁹ ‘Le duché de Carniole, *Sisterreich*, Croate, Carinthie, Vénétié, Styrie, Bohème, Pologne, Moravie, Silésie, des lieux sur les deux rives de l’Elbe’ etc., jusqu’à la mer Noire.

Un autre grammairien Ožbalt Gutsman, comme Pohlin, distingue entre les « Carnioliens » et les « Slovènes » [*Windische*], mais en parlant des Slovènes il pense surtout à son milieu familial carinthien. Il souligne que les deux langues descendent de la langue maternelle slave commune, mais il admet que les Carnioliens parlent un peu mieux que les autres « Slovènes » :

« Das ift krainerifch, fagt ein anderer ; es lautet feiner, als bey uns Windifchen. Gut ! Beide Sprachen find Abftämmlinge der allgemeinen flavifchen Mutterfprache. Wenn schon die Kreiner in etwas beffer fprechen als einige Windifchen, warum follten alle Windifchen zu den achten flavifchen Wörtern, und zu derer achten Bildung weniger Recht haben als die Kreiner » ‘C’est du carniolien, dit quelqu’un ; chez lui ça signifie comme Windisch chez nous. Bien ! Les deux langues ont pour base la langue slave maternelle commune. Si quelques personnes de Carniole parlent mieux que certains Windiche, ça ne signifie pas qu’ils n’ont pas droit à une éducation comme les gens de la Carniole’²⁰.

Les traductions des désignations sont particulièrement intéressantes :

— la partie allemande-carinthienne

Slav	→	<i>slovenz, flovienz</i>
Slavin	→	<i>slovenka, flovienka</i>
Slavenland	→	<i>slovenska deshela</i>
Slavifch	→	<i>slovenski, flavenski</i>
Slavifcher Abgott	→	<i>boshizh</i>

— la partie carinthienne-allemande

Slovenz	→	<i>Windifcher</i>
flovenfki	→	<i>windifch.</i>

¹⁸ Pohlin, 1768, p. 6.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Gutsman, 1789, p. 1.

2.3.2. *SLOVENNSKA GRAMMATIKA* DE JURIJ ZELENKO (1791)

Comme le titre l'indique, il s'agit de *Slovennska grammatika*,

« Oder Georg Sellenko's Wendische Sprachlehre in deutsch und wendischen Vortrag. Mittels welcher sowohl die Deutsche als der Wendische auf die leichteste Art diese Sprache regelrichtig zu reden und zu schreiben von selbst erlernen kann. Zilli, mit Fr. Jof. Jenko'schen Schriften. 1791 » 'La grammaire « wendisch » de Georg Sellenko en allemand et « wendisch ». Outil avec lequel les Allemands et les Wenden peuvent facilement parler, écrire et apprendre eux-mêmes cette langue. Celje, avec les écrits de Joseph Jenko, 1791'.

Ce fut Zagajšek qui publia sa grammaire sous le pseudonyme de Jurij Zelenko (George Sellenko). Le titre démontre très précisément à qui s'adresse sa grammaire de la langue « wende » ; elle devait servir comme outil par lequel les Allemands et aussi les locuteurs de la langue du pays [*Wendische*] peuvent tout seuls apprendre à écrire et à parler cette langue : « Mittels welcher sowohl die Deutsche als der Wendische auf die leichteste Art diese Sprache regelrichtig zu reden und zu schreiben von selbst erlernen kann »²¹.

2.3.3. JERNEJ KOPITAR, *GRAMMATIK DER SLAVISCHEN SPRACHE IN KRAIN, KÄRNTEN UND STEIERMARK* (1808)

Au lieu de *Slowenen* ou *Krainer* Kopitar écrit déjà dans la première phrase de l'introduction :

« Die Million Slaven in Inner=Oesterreich, mit deren Grammatik sich gegenwärtiges Werk beschäftigt, sind ein kleiner, aber alter – am Eingange Italiens und Deutschlands – nicht unwichtiger Zweig der ausgebreitetsten aller Völkerfamilien auf gottes Erdboden » 'Le million de Slaves de l'Autriche intérieure dont s'occupe cette grammaire est un petit, mais ancien peuple, entre l'Italie et l'Allemagne. Ce peuple n'est pas peu important parmi toutes les familles de peuples répandues sur cette terre'²².

Pour Kopitar, les Slaves étaient une nation, utilisant une langue commune qui s'appelle *slave*. Ce que nous désignons aujourd'hui comme langues slaves étaient pour lui les dialectes de cette ancienne langue slave. Kopitar termine son introduction en disant qu'il n'est qu'un simple instituteur et chercheur modeste étudiant des langues slaves, qui a essayé par sa grammaire carniolienne de décrire un dialecte parlé sur ce territoire :

« Das Gebiet unfers Dialekts' wird durch den Isonzo, die obere Drave, durch Kroatien und das Adriatische Meer begrenzt » 'Le territoire de notre dialecte est limité par les fleuves Isonzo et Drave, entre les Croates et la mer Adriatique'²³.

²¹ Zelenko, 1791, p. 1.

²² Kopitar, 1808, p. III.

²³ *Ibid.*, p. XLVIII.

2.3.4. VALENTIN VODNIK, *PISMENOST ALI GRAMATIKA SE PERVE SHOLE* (1811)

Vodnik connaissait les règles de la grammaire slovène, mais les autres aussi doivent les apprendre :

« Satorej je prav prihla sapoved nalhim mladenzham dati v roke pifmeni navuk, kir jim bo kasal fvojo *domazho befedo* isrekivati in na pifmo devati... Pifmeni navuk bo *našho slovenšhino* sbrufil, slikal in obogatil, vaf mladenzhe pa perpravil, da fe bote drugih jesikov rozhno navuzhili. Glejte narpréd fvojiga dobro posnati. Ne fiméte méniti, de shé snate, kar lhe ne snate. V'kratkim pa bote vidili lép fad valhiga truda : jes bom, sna biti, nove domazhe perdélke lépih vumétnoft doshivel » 'Il fallait donc bien imposer à nos jeunes les leçons écrites qui leur apprendront à lire et à écrire le *mot de la maison*. L'enseignement écrit enrichira *notre slovène* pour que vous, les jeunes, puissiez mieux apprendre les autres langues. Mais vous devez d'abord connaître la vôtre. Vous ne devez pas penser que vous savez déjà ce que vous ne savez pas. Vous allez vite voir le résultat de votre travail'²⁴.

La langue de la Carniole, selon Vodnik, ressemble beaucoup à celle de Moscou. Les Moscovites ont gardé beaucoup de mots qui seraient déjà oubliés « chez nous » :

« Krajnski jezik je moškovitarskimu narbol podoben ; bol, kakor vsem drugim slovenskim izrekam. Moškovitarki so dosti besedi ohranili, katere so se per nas pozabile inu iz navade peršle » 'La langue de la Carniole ressemble plus à la langue de Moscou qu'aux autres langues slaves. Les gens de Moscou ont préservé beaucoup de mots, qu'on a déjà oubliés chez nous'²⁵.

2.3.5. BLAŽ POTOČNIK, *GRAMMATIK DER JLOWENIJCHEN SPRACHE* (1849)

D'après Potočnik, la langue slovène est désignée comme *windisch* par les Allemands, mais les Slovènes ne connaissent pas cette nomination. Elle est parlée par un million et demi de Slaves qui habitent dans le Royaume illyrien et au sud de la Styrie. Ce dialecte slave n'était connu que des Slovènes instruits, et, malheureusement, mal vu entre toutes les langues slaves. L'idée générale était qu'on ne pouvait pas enseigner dans ce dialecte : c'est pourquoi il était en train de disparaître. Mais la langue slovène ne méritait pas ce sort ; il fallait donc faire une grammaire pour prouver qu'on pouvait enseigner et aussi apprendre ce dialecte :

« Die flowenifche Sprache, von den Deutfchen die windifche genannt, welche Benennung aber den Slowenen unbekannt ift, wird von anderhalb Million Slawen im jetzigen Königreiche Illyrien und in der fudlichen Steiermark gefprochen » 'La langue slovène, que les Allemands appellent windisch, appel-

²⁴ Vodnik, 1811, p. V ; nous soulignons.

²⁵ *Ibid.*, p. IV.

lation qui n'est pas connue des Slovènes, est parlée par deux millions et demi de Slaves dans le Royaume de l'Illyrie et dans la Styrie du Sud²⁶.

La langue slovène serait un dialecte du slave commun qui date de la même époque que les autres langues slaves. D'après Potočnik, les Slaves apparaissant au VI^{ème} siècle, les Slovènes étaient déjà sur le territoire qu'ils habitent encore aujourd'hui. Peu après arrivèrent les missionnaires de Salzburg qui apportèrent le christianisme aux Slovènes. Comme preuve de cette ancienneté, Potočnik donne des exemples toponymiques, couramment utilisés :

« Die slowenische Sprache ist ein Dialect der allgemeinen slavischen Sprache, und hat mit den übrigen slavischen Dialecten ein gleiches historisches Alter »
 'La langue slovène est un dialecte de la langue slave commune, et a le même âge que les autres dialectes slaves'²⁷.

Dans sa grammaire, Potočnik exprime aussi la joie que

« [...] die slowenische Sprache besitzt unter allen Slawen die ältesten schriftlichen Documente, denn nicht nur die älteste slawische Bibelübersetzung, die chyrillische, ist, wie unser gelehrte Slawist Kopitar unwidersprechlich bewiesen hat, gerade altslowenisch ; sondern wir haben auch andere, sogar vorchyrillische schriftliche Denkmäler aus dem IX. und X. Jahrhunderte, über welche Dobrovsky an Kopitar schreibt : Gratulator vobis Krajnciis, quia antiquissimum manuscriptum habetis » 'parmi tous les Slaves, la langue slovène possède les documents écrits les plus anciens ; il n'y a pas que la plus ancienne traduction slave cyrillique de la bible, dont notre éminent slaviste Kopitar a prouvé de façon irréfutable le caractère vieux-slovène. Il y en a aussi d'autres, des documents écrits précyrilliques des IX^{ème} et X^{ème} siècles, à propos desquels Dobrovský écrivit à Kopitar : félicitations à vous, les Carnioliens, qui avez les manuscrits les plus anciens'²⁸.

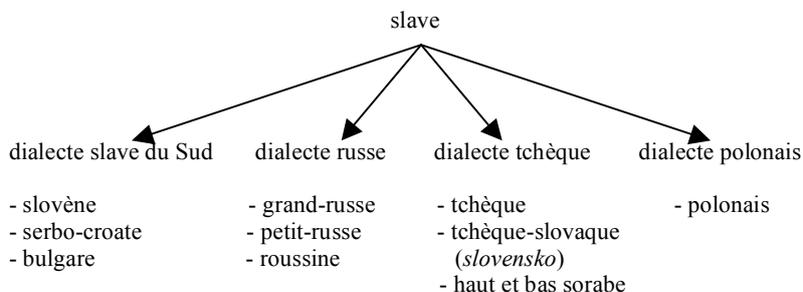
2.3.6. ANTON JANEŽIČ, *SLOVENSKA SLOVNICA* (1864)

En parlant du développement des langues slaves, Janežič les désigne comme « dialectes ». Son arbre généalogique apparaît ainsi :

²⁶ Potočnik, 1849, p. III.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*, p. IV.



La conclusion de l'introduction à la grammaire est un hymne à la fierté nationale :

« *Slovenci* smo udje velike indoevropske rodovine, ki je že v starodavnih časih vzela Evropo pod svojo oblast in ktera po svoji izobraženosti še dan današnji gospoduje skoraj vsemu omikanemu svetu. V rodu smo tedaj davnim Indom, Gerkom in Rimcem, ki so postali vsej zahodni Evropi učitelji v vedi in umetnijah ; v rodu smo romanskim narodom, njih zarodcem in pervim dedičem klasične omike ; v rodu smo sosedom Nemcem in drugim germanskim rodovom, ki so se povzdignili v omiki že na prečudno visoko stopnjo. Napočil je dan *Slovincem*, da stopimo pot do svetišča narodove omike » 'Nous, les *Slovènes*, nous sommes membres de la grande famille indo-européenne, qui dans les temps anciens a conquis l'Europe et qui, par son éducation, domine presque la totalité du monde civilisé. Nous sommes parents des anciens Indiens, Grecs et Romains, qui sont devenus maîtres en sciences et arts partout en Europe occidentale ; nous sommes les parents de la nation romaine, de leur descendance et leurs héritiers de la culture classique ; nous sommes parents de nos voisins allemands et d'autres familles germaniques, qui se sont élevés dans leur culture à un niveau supérieur. Le jour est venu pour nous les *Slovènes*, de suivre le chemin jusqu'au temple de la culture nationale'²⁹.

Bien que cette grammaire soit conçue comme un manuel scolaire et que sa raison d'être soit le manque de manuels de slovène, elle représente une œuvre que même les autres personnes intéressées par la langue slovène pourraient utiliser.

CONCLUSION

Depuis la première description normative de la langue de la Carniole, imprimée et conçue de manière contrastive par Bohorič (*Arcticae horulae*, 1584) d'après le modèle latin, et qui n'était qu'une étude superficielle de la structure grammaticale, l'idée linguistique naissante n'a cessé de changer jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle et finit par imposer la langue littéraire. Le développement de la pensée, notamment à partir de la fin du XVIII^{ème} siècle

²⁹ Janežič, 1864, p. 6.

cle, se note dans les faits suivants. Au milieu du XIX^{ème} siècle, cette activité linguistique se divise et se transforme d'un côté en une science linguistique, ayant ses méthodes de recherche spécifiques, et des buts surtout explicatifs et moins normatifs, et en l'art d'écrire comme littérature religieuse et profane de l'autre côté. Les notions de *langue – dialecte – langue littéraire* commencent seulement à se définir du point de vue terminologique ; avec l'abandon des désignations linguistiques historiques, régionales (*windisch, wendisch, krainerisch*), la notion de « langue slovène » se fixe finalement. Le premier à employer cette dénomination fut Franc Metelko dans le titre de sa grammaire *Lehrgebäude der Slowenischen Sprache in Königreiche Illyrien und in den benachbarten Provinzen* 'Système de la langue slovène du Royaume d'Illyrie et des provinces voisines' de 1825. Dans l'espace de la langue slovène, on commençait à réfléchir sur la langue comme produit secondaire de l'instruction et de l'éducation religieuses, par une nécessité liée aux circonstances.

© Andreja Eržen

Annexe 1.

Carte du territoire actuel de la Slovénie



Annexe 2.

Tableau récapitulatif des désignations des Slaves, des Slovènes, des Slovaques et de leurs langues

Langue Nom (en slovène)	en français	en slovaque	en macédonien	en croate
Slovenski jezik	langue slovène	slovinský jazyk, slovinčina	slovenečki jazik	slovenski jezik
Slovanski jezik	langue slave	slovanský jazyk	slovenski jazik	slavenski jezik
Slovaški jezik	langue slovaque	slovenčina, slovenský jazyk	slovački jazik	slovački jezik
Slovenec/ka	Slovène	Slovin/ka	Slovenec/ka	Slovenac/ Slovenka
Slovan	Slave	Slovan	Sloven	Slaven
Slovak	Slovaque	Slovák/ Slovenka	Slovak	Slovak
Starocerkvena slovanščina	Vieux slave	starosloviencina	staroslovenski jazik	staroslavenski jezik

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOHORIC Adam, 1584 : *Arcticae horulae succissivae de Latino-carniolana litteratura, ad Latinae lingvae analogiam accomodata, unde Moshoviticae, Rutenicae, Polonicae, Boemicae & Lusaticae lingvae, cum Dalmatica & Croatica cognatio, facile deprehenditur. Praemittuntur his omnibus, tabellae aliquot, Cyrilicam & Glagoliticam, & in his Rutenicam & Moshoviticam orthographiam continentes.* Wittenberg.
- GARDE Paul, 2004 : *Le discours balkanique. Des mots et des hommes.* Paris : Librairie Arthème Fayard.
- GUTSMAN Ožbalt, 1789 : *Deutsch-windisches Wörterbuch mit einer Sammlung der verdeutschen windischen Stammwörter, und einiger vorzüglichen abstammenden Wörter. Mit obrigkeitlicher Genehmigung.* Klagenfurt : Aloys von Kleinmayer.
- JANEŽIČ Anton, 1864 : *Slovenska slovnica.* Celovec : E. Liegl.
- KOPITAR Jernej, 1808 : *Grammatik der slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steiermark.* Laibach : W.H. Korn.
- POHLIN Marco, 1768 : *Kraynska grammatika.* Ljubljana : L. Bernbacher.
- POTOČNIK Blaž, 1849 : *Grammatik der slowenischen Sprache.* Ljubljana : Joseph Blasnik.

-
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [2001] : *Cours de linguistique générale*. Paris : Editions Payot, 2001.
 - SOMMARIPA Alessandro Alasia da, 1607 : *Vocabolario italiano, e Schiauo*. Udine.
 - TABOURET-KELLER Andrée (éd.), 1997 : *Les enjeux de la nomination des langues*. Louvain : Peeters.
 - VODNIK Valentin, 1811 : *Pifmenoft*. Ljubljana : Leopold Eger.
 - VORENC Gregor, 1680-1710 : *Dictionarium latino-carniolicum* (en manuscrit). Bibliothèque nationale de Slovénie, Département des manuscrits.
 - ZELENKO Jurij, 1791 : *Slovenska grammatika*. Celje.

**L'opposition « langue poétique / langue pratique »
dans la conception linguistique
de Lev Jakubinskij**

Irina IVANOVA

Université de Lausanne

Résumé :

Le nom de Lev Jakubinskij (1892-1945) est rarement mentionné dans les recherches consacrées au formalisme russe bien qu'il ait été l'un des organisateurs de la Société d'étude de la langue poétique (*OPOJaZ*) fondée en 1916 à Petrograd. Au début de sa participation à l'*OPOJaZ*, Jakubinskij a privilégié l'étude de l'aspect sonore de la langue poétique. En 1923, il a inopinément changé son objet d'analyse et publié un article sur l'organisation du dialogue, en développant une approche pragmatique. Notre article tente de reconstruire la logique des recherches de Jakubinskij pendant la période de sa participation à l'*OPOJaZ* (1916-1923) et de définir leur place dans le mouvement du formalisme russe.

Mots-clés : langue poétique, langue pratique, formalistes russes, A.N. Veselovskij, I.A. Baudouin de Courtenay, L.P. Jakubinskij, stylistique, activité langagière, approche fonctionnelle

Le linguiste russe Lev Petrovič Jakubinskij (1892-1945), élève d'I.A. Baudouin de Courtenay, était l'un des organisateurs de la Société d'étude de la langue poétique (*OPOJaZ*) fondée en 1916 à Petrograd. Bien qu'il ait beaucoup contribué à la formation de cette société, en travaillant avec V.B. Šklovskij, O.M. Brik et B.M. Eichenbaum, son nom est rarement mentionné dans les recherches consacrées au formalisme russe.

En partant de la théorie de la langue poétique d'A.A. Potebnja (1835-1891), les membres de l'*OPOJaZ* s'intéressaient à la spécificité des œuvres littéraires en tant qu'art verbal. C'est ce qui explique leur attention portée sur le *verbe* [*slovo*], c'est-à-dire, sur la langue en tant que matériel de créativité verbale. Pour cette raison, dans leurs recherches, l'analyse littéraire se recoupait souvent avec une analyse linguistique.

Au début de leurs recherches sur la langue poétique, V. Šklovskij, O. Brik, B.A. Kušner et les autres formalistes russes privilégiaient l'étude de l'aspect sonore. Partageant leur intérêt, L. Jakubinskij consacra ses premiers articles publiés entre 1916 et 1922 à l'analyse de la phonétique. Ainsi, dès le début, il participa à la constitution du formalisme. Cependant, ses travaux n'ont attiré l'attention ni des spécialistes du formalisme russe, ni des spécialistes d'histoire de la linguistique. Nous supposons que cette absence d'intérêt pour Jakubinskij s'explique par le fait qu'il a développé des questions plutôt linguistiques que littéraires. Nous pouvons également supposer que ses travaux ont eu moins d'importance pour la constitution du formalisme russe que ceux de Šklovskij ou d'Eichenbaum.

Pour éclairer ces problèmes, nous allons analyser les articles de Jakubinskij sur la langue poétique dans le contexte des travaux des autres membres de l'*OPOJaZ*.

Notre intérêt pour les premiers articles de Jakubinskij a aussi été stimulé par le fait qu'après avoir étudié durant six ans la phonétique de la langue poétique, il a inopinément changé son objet d'analyse et publié en 1923 un article sur l'organisation du dialogue. A première vue, cet article n'entre ni dans la logique de ses études précédentes, ni dans la problématique linguistique de son époque. Ainsi, cela nous a aussi amenée à nous questionner sur la logique des recherches de Jakubinskij. De plus, A.A. Leont'ev, le premier chercheur soviétique à avoir étudié l'héritage scientifique de Baudouin de Courtenay et de Jakubinskij, a évalué cet article comme étant le travail théorique principal de ce dernier¹.

Pour comprendre la place de Jakubinskij dans le contexte scientifique de son époque, nous avons tenté de reconstruire la logique de ses recherches pendant la période de sa participation à l'*OPOJaZ* (1916-1923).

¹ Cf. Leont'ev, 1986.

1. L'OPPOSITION ENTRE LA LANGUE POÉTIQUE ET LA LANGUE PRATIQUE

Comme les travaux des autres membres de l'*OPOJaZ* (ceux de Brik, de Kušner, d'E.D. Polivanov), les premiers articles de Jakubinskij furent publiés dans des recueils sur la théorie de la langue poétique et étaient consacrés à l'analyse de l'aspect sonore de la poésie. Ainsi, nous allons essayer de comprendre pourquoi les formalistes russes ont commencé leurs études des traits spécifiques des œuvres littéraires par l'analyse de l'aspect sonore.

Il nous semble que la réponse à cette question ne se trouve pas uniquement dans la théorie de Potebnja, laquelle a été souvent critiquée par les formalistes, mais aussi dans les travaux d'Aleksandr Nikolaevič Veselovskij (1838-1906) qui traitent de la poétique historique. Ce grand érudit était professeur à l'Université de Saint-Petersbourg. Il a beaucoup contribué à constituer l'histoire de la littérature en tant que science basée sur des principes exacts et formels. Ses cours ont été suivis par V.M. Žirmunskij, V.Ja. Propp, V.F. Šišmarev, L.V. Ščerba, B.M. Engel'gardt et d'autres formalistes russes.

Dans ses œuvres sur la poétique historique, Veselovskij rattachait la littérature à l'histoire de la culture intellectuelle de l'humanité, en précisant que l'histoire de la littérature est

« [...] l'histoire de la pensée sociale, présentée comme les "transformations poético-imaginées des expériences vécues" [*obrazno-poëtičeskie pereživanija*] dans leurs formes spécifiques. L'histoire de la pensée est une notion très large dont l'histoire de la littérature est l'une des manifestations »².

Veselovskij reliait l'histoire de la littérature à l'histoire de la langue. Il pensait que leurs liens étroits dataient de la période préhistorique de l'évolution de l'humanité, lorsque le mot était mythe, lorsque le mot était

« [...] réflexion de l'homme sur lui-même et sur la nature ou reflet du processus psychologique interne. Plus tard, l'homme a cessé de créer au moyen du mot, lequel s'est pétrifié et devenu uniquement un matériau, un instrument de la pensée plus développée – c'est alors qu'a commencé l'époque des œuvres littéraires, époque durant laquelle tout ce qui avait alors été exprimé par la créativité de la langue s'est spécialisé et regroupé dans les sciences et dans les arts. A partir de ce moment, l'histoire de la langue et l'histoire de la littérature se dissocient »³.

Ce point de vue de Veselovskij a déterminé son attention sur les questions de la constitution et du développement de la langue poétique, qu'il considère comme « un ensemble d'éléments esthétiques et linguisti-

² Veselovskij 1882 [1940, p. 399].

³ *Ibid.*, p. 401.

ques des œuvres littéraires, comme un domaine particulier et autonome qui se construit et se développe indépendamment des individus »⁴. Selon Veselovskij, un individu acquiert sa langue maternelle déjà formée. De la même façon, un créateur littéraire, un poète, trouve son vocabulaire poétique, ses procédés stylistiques et son symbolisme déjà formés et prêts. Ainsi, Veselovskij traite le sujet, le genre et la langue poétique comme des éléments constants et formels qui constituent dans leur ensemble une œuvre littéraire.

Tout en opposant la langue prosaïque à la langue poétique, Veselovskij constate que la première a pour particularité de transformer le sens des mots en notions alors que la seconde a tendance à conserver l'image et à utiliser activement les métaphores. De plus, Veselovskij associe la langue poétique avec l'expression de l'affect :

« [à] partir de formules typiques par lesquelles l'homme manifeste ses passions et ses émotions, le poète construit des combinaisons particulières de mots dans lesquelles une grande passion et une émotion trouvent leur expression juste »⁵.

Deux autres traits propres à la langue poétique sont le rythme et la musicalité. Veselovskij souligne que dans la langue poétique nous ressentons les sons et cherchons des consonances. Il traite ces phénomènes comme des éléments musicaux. L'importance de leur rôle est déterminée par l'origine de la poésie. Veselovskij l'associe au syncrétisme primitif, c'est-à-dire au fait que la poésie est née et a longtemps vécu en osmose avec le chant et avec la danse rythmique.

Il nous semble que cette interprétation élargie de la poétique qui inclut non seulement l'image, mais aussi l'aspect sonore du mot et le rythme, a eu plus d'influence sur la théorie des formalistes russes que celle de Potebnja. Cette influence de la théorie de Veselovskij explique l'intérêt des formalistes aussi bien pour l'aspect sonore que pour la versification et le rythme d'une œuvre littéraire.

A la lumière de la théorie de Veselovskij, on comprend mieux la problématique du premier article de Jakubinskij, publié en 1916 et intitulé « Sur les sons de la langue versifiée » [*O zvukax stixotvornogo jazyka*]. Cet article abordait les trois questions suivantes : premièrement, l'organisation phonétique de la langue poétique, deuxièmement, les rapports entre les sons et les émotions et troisièmement, les liens entre le côté externe, phonétique du mot, et son côté sémantique. Cependant, derrière l'interprétation de ces questions essentiellement phonétiques, on perçoit la manifestation des idées linguistiques générales de Jakubinskij.

Tout d'abord, on peut remarquer que Jakubinskij, comme beaucoup d'autres linguistes russes de son époque, n'oppose pas les termes « langue » et « parole » comme cela est fait dans la linguistique occidentale après les publications de F. de Saussure. La plupart des linguistes russes

⁴ *Ibid.*, p. 443.

⁵ Veselovskij, 1899 [1940, p. 354].

utilisaient ces termes comme synonymes. Par exemple, on trouve cet usage chez Baudouin de Courtenay et ses élèves. Cependant, en analysant la « langue-parole » en tant que phénomène intégral, les élèves de Baudouin de Courtenay utilisaient parfois le terme de *parole* pour désigner la manifestation externe des « processus langagiers internes » [*vnutrennie jazykovye processy*]⁶.

Ensuite, on constate que Jakubinskij, tout en développant l'approche psychologique qu'il a acquise chez Baudouin de Courtenay, définit la langue comme pensée langagière [*jazykovoe myšlenie*]⁷. En mettant en place cette idée, il définit les phénomènes verbaux (les sons, les composants morphologiques, etc.) comme des représentations langagières [*jazykovye predstavlenija*]⁸, qui organisent un système dans la pensée du locuteur et qui sont utilisées par celui-ci en fonction d'un but concret.

Une autre notion importante pour Jakubinskij est celle du but, indissociable de la définition de la langue en tant qu'activité. Ce principe doit être placé, selon Jakubinskij, à la base de la classification de tous les phénomènes langagiers car chaque activité s'oriente vers un but.

Le principe du but permet à Jakubinskij d'opposer la langue pratique à la langue poétique, ce qui, dans ses termes, revient à opposer la pensée langagière pratique à la pensée langagière poétique. Lorsqu'un locuteur utilise les phénomènes langagiers (*les représentations* dans les termes de Jakubinskij⁹) pour communiquer, il s'agit de la langue pratique. Dans ce cas, les représentations langagières n'ont pas leur propre sens. Elles ne servent que de moyens de communication.

En revanche, dans la langue poétique, le locuteur concentre son attention sur les représentations langagières. Pour illustrer cette idée, Jakubinskij prend comme exemple l'activité d'un poète qui crée son poème. Il définit le système langagier de ce poète comme langue versifiée [*stixotvornyj jazyk*]¹⁰.

Ensuite, Jakubinskij compare l'aspect sonore de la langue pratique avec celui de la langue versifiée et donne une explication psychophysiological à cette opposition. En s'appuyant sur la psychologie de Wilhelm Wundt, Jakubinskij affirme que :

« Dans la pensée langagière pratique, le locuteur ne concentre pas son attention sur les sons ; les sons n'entrent pas dans le champ clair de sa conscience et ne possèdent pas de valeur indépendante, car ils ne servent qu'à communiquer. Dans ce cas, l'aspect sémantique des mots joue un rôle plus important que l'aspect sonore. Les détails de la prononciation entrent dans la conscience seulement pour la distinction du sens. Dans la pensée langagière versifiée, se

⁶ Jakubinskij, 1916a, p. 16.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Cf. le titre de son article de 1916 (*ibid.*).

manifeste une sensation consciente des sons, confirmée par la construction rythmique de la langue en vers »¹¹.

Ainsi, Jakubinskij s'intéresse à l'opposition entre la langue poétique et la langue pratique – tout comme un autre fondateur de l'OPOJaZ, V. Šklovskij – et il place les principes de l'attention et du but (principe téléologique) à la base de cette opposition. Ces idées de Jakubinskij l'associent clairement au mouvement des formalistes russes.

Une autre question qui retient l'attention de ce linguiste concerne l'aspect émotionnel des sons. Il donne des exemples de différentes attitudes d'un interlocuteur par rapport aux sons de mots inconnus. Dans ces situations, un interlocuteur perçoit essentiellement l'aspect sonore des mots. En décrivant ce phénomène, Jakubinskij se réfère aux travaux du psychologue américain W. James et établit la notion de « mise à nu de l'aspect phonétique du mot » [*obnaženie fonetičeskoj storony slova*]¹². Il prend comme exemple la perception des mots inconnus d'une langue étrangère par un interlocuteur et conclut que les sons exercent leur influence indépendamment du sens du mot. De plus, il découvre le phénomène de la « sensation émotionnelle de la parole » [*émocional'noe pereživanie reči*]¹³ non seulement dans la poésie, mais aussi dans le « psychisme du quotidien » [*obyvatel'skaja psixika*]¹⁴.

Ces observations permettent à Jakubinskij de passer à la troisième question, celle des rapports entre aspect sonore et sémantique du mot, dont Jakubinskij montre la complexité. D'une part, il soutient la position de Ščerba et affirme l'existence de liens entre les aspects phonétique et sémantique du mot. D'autre part, il montre les traits spécifiques de ces liens, aussi bien dans la langue pratique que dans la langue versifiée. Dans le premier cas, ces liens sont « factuels ». Ils « ne sont pas donnés par la nature » [*ne dany ot prirody*]¹⁵ et ne possèdent donc pas un caractère interne. Dans le deuxième cas, le contenu d'un poème et son aspect sonore se trouvent en relations d'interdépendance émotionnelle. Un poète choisit les sons qui correspondent par leurs aspects émotionnels aux images et réciproquement.

Ainsi, en affirmant l'existence d'un rapport intrinsèque entre forme et contenu d'un poème, Jakubinskij s'appuie sur une explication donnée par la physiologie de la parole. Il utilise comme exemple l'analyse des mouvements expressifs des organes articulatoires, en montrant les liens entre le caractère des mouvements des organes articulatoires et le côté affectif du mot. Formé par Baudouin de Courtenay, Jakubinskij a pratiqué une approche expérimentale. Il recourt à des arguments physiologiques en montrant comment les organes de la respiration, le larynx et les autres

¹¹ *Ibid.*, p. 16.

¹² *Ibid.*, p. 23.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 22.

¹⁵ *Ibid.*, p. 24.

organes (les lèvres, le palais, la langue) peuvent exercer des mouvements expressifs. Pour illustrer les changements dans la prononciation liés à ces mouvements, il utilise des exemples tirés de différentes œuvres littéraires. De plus, pour justifier sa position, il recourt encore à l'avis de linguistes réputés, tels que K. Vossler, E. Berneker, G. Schütte et Ja. Endzelin.

Jakubinskij insiste aussi sur l'idée que, pour les poètes, l'aspect sonore (*les représentations sonores* dans sa terminologie psycholinguistique [*sluxovye predstavlenija*]¹⁶) joue un rôle primordial et sert de point de départ à leur créativité. Il conclut que la composition sonore d'un poème est déterminée par les émotions (nous rappelons que chez Veselovskij la langue poétique était liée à l'expression des affects) et que ces liens entre les émotions et la composition sonore trouvent leur support physiologique dans les mouvements expressifs des organes de la parole. Ainsi, à la fin de son article, il donne des explications psycho-physiologiques aux processus de la création d'un poème.

Notre analyse de cet article de Jakubinskij nous permet de formuler les quatre conclusions intermédiaires suivantes.

Premièrement, tout en acceptant l'opposition entre la langue poétique et la langue pratique, Jakubinskij modifie la base de cette opposition. Il remplace le critère d'*image [obraz]* introduit par Potebnja, développé par Veselovskij puis emprunté par Šklovskij, par des explications psycholinguistiques et les complète avec l'introduction du critère du but. Ce point de vue lui permet de mettre en place une approche fonctionnelle qu'il a développée par la suite dans son article sur le dialogue¹⁷. Dans son tout premier article, Jakubinskij n'a pas encore d'idées très claires à ce sujet. Pour cette raison, on ne sait pas s'il différencie des langues comme dans le phénomène de diglossie chez Baudouin de Courtenay, ou s'il parle des variantes fonctionnelles d'une langue donnée.

Deuxièmement, on perçoit clairement quelle approche Jakubinskij commence à pratiquer : ses intérêts scientifiques se trouvent au croisement de la linguistique et de la psychologie, à savoir la production de la parole, la perception, l'attention, la sensation et les émotions. Il s'appuie sur la théorie linguistique de Baudouin de Courtenay et sur la psychologie de Wundt. Ainsi, la façon dont Jakubinskij aborde l'opposition entre la langue poétique et la langue pratique contribue à sa façon à la constitution d'une linguistique du *sujet parlant*.

Troisièmement, Jakubinskij remplace l'opposition vague « langue poétique / langue quotidienne » que l'on trouve dans les articles de Šklovskij par une opposition plus concrète « langue poétique / langue pratique ». L'opposition de Šklovskij est plutôt liée à l'opposition entre la poésie et la prose car il cite l'idée de Potebnja que le mot, en perdant sa « forme interne » [*vnutrennjaja forma*], passe nécessairement de la poésie à

¹⁶ *Ibid.*, p. 29.

¹⁷ Jakubinskij, 1923.

la prose. Ainsi, l'opposition de Šklovskij repose, d'une part, sur la notion « d'image » comme chez Potebnja et Veselovskij, et d'autre part, sur la spécificité de la perception, comme chez Wundt. Nous rappelons que, selon Šklovskij, dans la langue poétique, la forme devient perceptible et les mots gardent leur image ; tandis que dans la parole quotidienne [*obydennaja reč'*] les mots deviennent

« [...] des signes algébriques et sont sans images [...], ils ne sont pas prononcés jusqu'à leur fin et ne sont pas écoutés jusqu'à leur fin, ils deviennent banals et leur forme interne, imagée, ainsi que leur forme externe, sonore, ne sont pas perçues »¹⁸.

En remplaçant la notion vague de langue quotidienne par celle de langue pratique, Jakubinskij approfondit l'opposition « langue poétique / langue pratique » et montre leurs traits distinctifs, aussi bien linguistiques que psycho-physiologiques. De plus, ce terme de Jakubinskij met en évidence l'importance du critère du but.

On peut aussi noter, que Jakubinskij complète cette opposition en introduisant la notion de « langue versifiée » comme une des variantes de la langue poétique. Par cela, Jakubinskij élargit la notion de langue poétique, bien qu'à ce stade il n'ajoute pas d'autres variantes, tout en se réservant un potentiel d'ajouts pour des études ultérieures. Il faut aussi remarquer que ces notions de langue pratique et de langue versifiée qui ont été introduites par Jakubinskij sont rapidement entrées dans l'usage actif des formalistes russes.

Quatrièmement, l'analyse de la phonétique de la langue versifiée et de la langue pratique permet à Jakubinskij d'aborder une autre question importante pour les formalistes, à savoir l'interaction entre le contenu et la forme. En soulignant les liens entre le contenu et la composition sonore du poème, Jakubinskij formule son idée principale sur l'unité émotionnelle du poème. En défendant cette idée, il entre en opposition avec les futuristes qui insistaient sur la valeur autonome du mot [*samocennost' slova*]¹⁹ et sur la liberté du poète à créer ses propres mots [*svoboda slovotvorčestva*]²⁰. Cependant, dans son premier article, Jakubinskij n'analyse pas en détail cette question. Il se borne à indiquer l'existence de liens complexes entre ces deux aspects du mot.

Ainsi, on peut dire que dans ce premier article, Jakubinskij montre son intérêt non seulement pour la phonétique de la langue versifiée, mais aussi pour les aspects psycho-physiologique et sémantique de l'opposition entre langue poétique et langue pratique, ce qui donne à cet article un caractère plus général. Cependant, à ce stade du travail, cette problématique de la linguistique générale reste pour Jakubinskij au second plan par rapport à l'analyse phonétique.

¹⁸ Šklovskij, 1914, p. 3.

¹⁹ Burljuk, Kručenyx, Majakovskij, Xlebnikov, 1912.

²⁰ *Ibid.*

On peut également entrevoir que ce premier article de Jakubinskij contribue à la constitution de la théorie des formalistes russes et complète les travaux de V. Šklovskij, lesquels sont considérés comme le manifeste de ce mouvement (« La résurrection du mot » [*Voskrešenie slova*], 1914 ; « Sur la poésie et la langue abstruse » [*O poëzii i zaumnom jazyke*], 1916 ; « L'art comme procédé » [*Iskusstvo kak priem*], 1916).

2. LA CRÉATIVITÉ POÉTIQUE DANS LA LANGUE PRATIQUE

En 1916, dans un deuxième recueil sur la langue poétique, Jakubinskij publia simultanément deux articles intitulés « L'accumulation des liquides identiques dans la langue pratique et la langue poétique » [*Skoplenie odinakovyx plavnyx v praktičeskom i poëtičeskom jazyke*]²¹ et « La réalisation de l'uniformité des sons dans les œuvres de Lermontov » [*Osuščestvlenie zvukovogo edinoobrazija v tvorčestve Lermontova*]²². Ces deux articles développent les questions posées dans son travail précédent et présentent de multiples exemples qui illustrent la différence dans l'organisation phonétique de la langue versifiée et de la langue pratique. Cependant, dans ces deux articles Jakubinskij remarque des faits nouveaux. En analysant l'accumulation des liquides dans la langue versifiée et leur dissimilation dans la langue pratique, Jakubinskij s'appuie sur les notions de « liberté de choix » [*svobodnyj vybor*]²³ et « d'automatisme » [*avtomatizm*]²⁴. Il indique que la langue versifiée est marquée par des difficultés qui attirent l'attention du locuteur sur l'aspect sonore. Au contraire, la langue pratique est automatique et ne présente pas des difficultés sonores.

Nous trouvons les mêmes idées dans l'article de Šklovskij « L'art comme procédé », publié dans le même recueil que les deux articles de Jakubinskij. Šklovskij développe aussi l'idée que la langue pratique se caractérise par l'automatisme de la perception, tandis que la langue poétique cherche à sortir de l'automatisme et à retenir l'attention au cours de la perception.

Cependant, Jakubinskij corrige encore une partie de la position de Šklovskij. Outre les exemples de l'accumulation des liquides dans la langue versifiée, il découvre la présence de ce phénomène dans la parole de l'enfant, dans les vocables des membres de sectes pendant les moments d'extase et dans la parole des malades mentaux. A ce stade, il constate ce fait sans faire de commentaires. Toutefois, ce fait rompt l'équilibre de l'opposition linéaire « langue poétique / langue pratique ».

²¹ Jakubinskij, 1916c.

²² Jakubinskij, 1916b.

²³ Jakubinskij, 1916c, p. 20.

²⁴ *Ibid.*, p. 17.

Jakubinskij complète l'analyse de cette opposition dans son article suivant publié en 1919 et intitulé « Sur la combinaison de glossèmes dans la langue poétique » [*O poètičeskom glossemosočetanii*]²⁵. Dans cet article, il revient tout d'abord sur sa définition de la langue poétique et de la langue pratique, reposant sur le principe du but. Jakubinskij précise cette dernière notion, et indique qu'il faut distinguer, d'une part, « les activités de l'homme qui présentent une valeur intrinsèque » et, d'autre part, « celles qui ont d'autres buts et sont valorisées en tant que moyens pour parvenir à ces buts »²⁶.

Il introduit ensuite une unité nouvelle de parole (Jakubinskij précise explicitement qu'il s'agit de la parole), qui est une unité conventionnelle, intitulée « le glossème » [*glossema*]²⁷. Ce glossème peut avoir aussi bien un caractère phonétique que sémantique ou syntaxique. Les exemples donnés par Jakubinskij montrent qu'il s'agit du fonctionnement d'un phénomène verbal dans la parole. Cela nous permet d'entrevoir une certaine ambiguïté dans son interprétation de la langue : d'un côté, il introduit cette nouvelle unité en précisant qu'elle appartient à la parole alors que de l'autre, il continue à utiliser les termes de « langue » et de « parole » comme synonymes. Cependant, le fait même que Jakubinskij introduise une unité de parole manifeste un accroissement de son intérêt pour le phénomène d'usage ou de fonctionnement.

Ensuite, Jakubinskij analyse de nombreux exemples de combinaisons de phénomènes verbaux dans la parole (*les combinaisons de glossèmes* [*glossemosočetanija*] dans sa terminologie²⁸) qui touchent différents niveaux de la langue : aussi bien la phonétique que la sémantique. Il souligne que les auteurs ont intentionnellement créé ces combinaisons de glossèmes pour attirer l'attention des interlocuteurs. Pour cette raison, Jakubinskij les considère comme le résultat de la créativité poétique. On peut voir dans cette idée une influence de l'article de Šklovskij « L'art comme procédé ». Dans cet article, Šklovskij analyse la langue poétique et les différents moyens de traiter le matériau verbal qui sont destinés à éveiller une attention particulière. Nous pensons que c'est cette idée de Šklovskij qui a stimulé l'intérêt de Jakubinskij pour les différents procédés de la créativité poétique dans la parole.

Enfin, Jakubinskij élargit les domaines dont il tire ses exemples : ce n'est pas uniquement la poésie, mais aussi la prose (les œuvres de Lev Tolstoï) et la vie quotidienne (les observations personnelles de Jakubinskij) qui sont prises en compte. Cela apporte des arguments à son idée que la créativité poétique existe dans la langue pratique. A titre d'exemple, il analyse une phrase tirée du roman de Tolstoï *Guerre et paix* [*Vojna i mir*] :

²⁵ Jakubinskij, 1919 [1986].

²⁶ *Ibid.*, p. 193.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

« Après l'assassinat du duc, même les hommes les plus partiaux cessèrent de voir en lui (Napoléon) un héros. – Si même ç'a été un héros pour certains gens, – poursuivit le vicomte en s'adressant à Anna Pavlovna, – depuis l'assassinat du duc, il y a un martyr de plus dans le ciel, un héros de moins sur la terre »²⁹,

et montre que la particularité de cette phrase, c'est-à-dire la créativité poétique dans la parole, est représentée par sa construction intentionnellement symétrique (*un héros – un martyr, de plus – de moins, dans le ciel – sur la terre*)³⁰.

Un autre exemple de Jakubinskij est pris dans la vie quotidienne : un tramway passe sans s'arrêter devant les gens qui attendent et son conducteur crie : « Notre tramway est malade, il va au dépôt ; il est malade !.. ». Selon Jakubinskij, cet exemple présente une nouvelle combinaison sémasiologique (*le tramway est malade*)³¹.

L'analyse de ces exemples permet à Jakubinskij de formuler deux conclusions importantes : premièrement, la créativité verbale poétique peut concerner tous les aspects du matériau linguistique et deuxièmement, elle peut se manifester dans la langue pratique.

Ainsi, on constate que Jakubinskij développe l'idée d'absence d'homogénéité dans l'opposition « langue poétique / langue pratique ». En insistant sur la présence de la créativité verbale dans la langue pratique, il s'éloigne aussi bien de ses propres idées initiales que de la position de Šklovskij.

Une autre idée théorique de Jakubinskij qui mérite une attention particulière est celle qui concerne son approche de la notion de but, qui, assurément, stimulait ses réflexions. Jakubinskij a découvert que le but possède un caractère complexe et il a distingué un but en soi [*samocel'*]³² et un but particulier à une situation et dépendant des circonstances.

Ainsi, dans ces trois articles de Jakubinskij, publiés entre 1916 et 1919, on peut découvrir, suivant son analyse de faits concrets, le fil de ses réflexions aussi bien sur les spécificités des langues pratique et poétique, que sur les rapports entre le but de l'activité langagière, la forme linguistique et la situation.

Une autre idée importante de Jakubinskij est celle du prestige de la langue pratique. Il la place au même niveau que la langue poétique. Cette position a éloigné Jakubinskij des autres formalistes tels que Šklovskij, Ju.N. Tynjanov et R.O. Jakobson, qui privilégiaient la langue poétique dans leurs recherches.

²⁹ Jakubinskij cite ce fragment du roman de Tolstoï en russe. Cependant, dans le roman, le vicomte prononce cette phrase en français. Ainsi, Jakubinskij prend cette phrase directement en français. Pour la traduction de ce fragment, nous nous sommes appuyée sur la traduction du roman *Guerre et paix in Tolstoï*, 1903, p. 35.

³⁰ Jakubinskij, 1919 [1986, p. 193].

³¹ *Ibid.*, p. 191.

³² *Ibid.*, p. 193.

3. LA COEXISTENCE DE LA LANGUE POÉTIQUE ET DE LA LANGUE PRATIQUE DANS LA CRÉATION VERBALE

En 1921, dans la revue *Knižnyj ugol* [*Le coin des livres*], Jakubinskij publia un petit article intitulé « D'où proviennent les poèmes » [*Otkuda berutsja stixi*]³³. Cet article manifeste encore un intérêt pour le mécanisme de la créativité poétique et pour la spécificité de l'aspect phonétique de la langue versifiée. Cependant, contrairement à son premier article de 1916 dans lequel il défendait l'idée de liens directs entre la composition sonore et le contenu d'un poème, Jakubinskij déclare ici la valeur autonome des sons et cherche le « monisme phonétique » dans la science poétique, se rapprochant ainsi de la position des futuristes.

Jakubinskij étend la sphère d'usage de ce phénomène en le découvrant aussi bien dans la parole des malades mentaux, que dans le discours des personnes en état d'extase ou dans la parole des enfants. Pour expliquer ces phénomènes, il utilise la théorie de S. Freud et trouve leurs sources dans les impressions verbales de l'enfance. Il remarque qu'il existe un grand nombre de traits communs entre la poésie et la parole des enfants. En s'appuyant sur cette ressemblance, Jakubinskij émet une conclusion conforme à l'esprit freudien. Il considère que dans certains états psychiques anormaux, par exemple lors de l'inspiration chez les poètes, les impressions verbales de l'enfance oubliées à l'âge adulte se manifestent et entrent en contact avec la langue dite « normale ». A ce moment précis, ces impressions verbales de l'enfance déterminent un « nouveau corps verbal » [*novoe rečevoe telo*]³⁴ : les poèmes.

Cette tentative d'explication freudienne de la nature de la créativité poétique de Jakubinskij et les modifications de sa position théorique indiquent qu'il travaillait constamment sur le mécanisme de la pensée verbale et sur les traits spécifiques de la langue versifiée et de la langue pratique.

Nous pensons que ces recherches ont conduit Jakubinskij à une nouvelle position qu'il a formulée dans un article paru en 1922 et intitulé « A propos du livre de V. Žirmunskij "La composition des poèmes lyriques" » [*Po povodu knigi V. Žirmunskogo « Kompozicija liričeskix stixotvorenij »*]³⁵. D'une part, cet article sert de compte rendu au livre de Žirmunskij, d'autre part, il marque sa nouvelle interprétation de l'opposition « langue poétique / langue pratique ». Pour cette raison, on peut le considérer comme une nouvelle étape dans l'évolution de la conception linguistique de Jakubinskij.

Dans cet article, nous pouvons relever trois idées générales qui étaient sa critique de la position de Žirmunskij.

³³ Jakubinskij, 1921 [1986].

³⁴ *Ibid.*, p. 196.

³⁵ Jakubinskij, 1922 [1986].

Premièrement, Jakubinskij introduit la notion de diversité des activités langagières [*mnogoobrazie rečevyx dejatel'nostej*]³⁶, liée à la diversité du matériau linguistique. Ces différentes activités langagières (plus précisément, les formes des activités langagières) sont déterminées aussi bien par le facteur psycho-physiologique que par le facteur téléologique. Selon Jakubinskij, la diversité des activités langagières ouvre une nouvelle perspective pour la linguistique, et offre de nouvelles perspectives aux linguistes. Ceux-ci doivent analyser les rapports entre les activités langagières et le matériau verbal constitué au cours de ces activités.

Jakubinskij insiste particulièrement sur le fait de la création du matériau verbal, ce qui le distingue de Žirmunskij et des formalistes de Moscou. Ceux-ci considéraient qu'il existait des « masses verbales » [*slovesnye massy*]³⁷ (dans la terminologie de Žirmunskij) qui constituaient « le matériau verbal » [*slovesnyj material*]³⁸ de la poésie. Selon leur position, un poète utilise ce matériau et le structure en fonction « de la tâche formelle, de la régularité et des proportions des parties constituant »³⁹. Ainsi, pour Žirmunskij, c'est la composition, c'est-à-dire la création verbale, qui vient au premier lieu. Le caractère de cette construction dépend de l'objectif de l'œuvre verbale.

Jakubinskij critique cette interprétation de la langue en tant que matériau verbal qui existe indépendamment du locuteur. Selon sa conception linguistique (dans laquelle il suit Baudouin de Courtenay), la langue en général n'existe pas. Dans chaque situation donnée, le matériau verbal est produit différemment en fonction des objectifs du locuteur. Pour cette raison, Jakubinskij introduit une précision importante dans sa terminologie : il distingue le matériau verbal poétique [*poëtičeskij rečevoj material*] et celui de la conversation [*razgovornyj rečevoj material*]⁴⁰.

Deuxièmement, Jakubinskij indique que la langue pratique se manifeste sous la forme de deux variantes fonctionnelles qui se distinguent du point de vue psychologique et du point de vue linguistique. Ces deux variantes sont la parole quotidienne de la conversation [*razgovornaja reč'*] et la parole logico-scientifique [*naučno-logičeskaja reč'*]. La parole quotidienne est celle qui « du point de vue social correspond aux interactions quotidiennes des gens, son trait particulier psychologique est l'automatisme ; l'attention des interlocuteurs n'est pas concentrée sur la parole »⁴¹. La parole logico-scientifique sert au développement du savoir : « Le rôle de l'attention envers l'aspect sémantique y est tout à fait inverse par

³⁶ *Ibid.*, p. 196.

³⁷ *Ibid.*, p. 197.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Žirmunskij, 1921, p. 70.

⁴⁰ Jakubinskij, 1922 [1986, p. 197].

⁴¹ *Ibid.*, p. 196.

rapport à la parole du quotidien ; le sens du mot est la notion, l'idéal du mot est un terme »⁴².

Troisièmement, en analysant le discours d'orateur, Jakubinskij formule une idée importante qui est que, dans une œuvre verbale concrète, les résultats de l'activité langagière pratique peuvent fusionner avec les résultats de l'activité langagière poétique. Il souligne que cette complexité fonctionnelle ainsi que la complexité de la perception doivent toujours être prises en compte. Sans cela, toutes les classifications deviennent, à son avis, «*mauvaisement formelles* » [*durno formal'ny*]⁴³.

Selon Jakubinskij, le même processus se déroule dans un poème lyrique. On peut y trouver des phénomènes aussi bien de la langue poétique que d'autres activités langagières. C'est pourquoi l'étude de la diversité de ces dernières et de leur interaction dans le cadre de la création verbale est une tâche importante de la poétique en tant que science.

Cette conclusion de Jakubinskij rattache son article à la discussion sur les objectifs de la stylistique et de la poétique qui, à cette époque, était menée entre linguistes et critiques littéraires. L'idée de Jakubinskij sur les relations entre la langue poétique et la langue pratique dans le cadre de la création verbale a été reprise par V.V. Vinogradov et développée dans son livre sur l'analyse de la poésie d'A. Akhmatova, publié en 1925⁴⁴.

Ainsi, cet article de Jakubinskij peut être considéré comme une passerelle vers l'étude de la diversité fonctionnelle de la langue. Il n'est dès lors pas étonnant que, dans son article suivant, il ait entièrement changé son objet d'analyse et commencé à développer cette idée en l'appliquant à l'étude de la parole pratique. Il a intitulé son travail «*Sur la parole dialogale* » [*O dialogičeskoj reči*] et formulé dans celui-ci les principes de sa conception du dialogue.

CONCLUSION

Dans les articles de Jakubinskij datés de 1916 à 1923 on peut percevoir l'évolution de sa conception linguistique. A partir de l'opposition linéaire entre langue poétique et langue pratique, il met en place l'idée de la complexité de cette opposition et montre la possibilité de leur interaction à l'intérieur de la création verbale. Ces idées ont joué un rôle important aussi bien pour le développement de la linguistique générale que pour la constitution de sa nouvelle branche : la stylistique.

A partir du concept de langue en tant qu'activité langagière, Jakubinskij découvre l'interdépendance entre le but, les conditions et les formes linguistiques. Cela lui permet de mettre en évidence l'existence des diffé-

⁴² *Ibid.*, p. 197.

⁴³ *Ibid.*, p. 198.

⁴⁴ Vinogradov, 1925.

rentes variantes fonctionnelles de la langue qui se manifestent aussi bien dans la phonétique que dans la morphologie, la syntaxe ou la sémantique.

De plus, l'ensemble de ses idées a déterminé ultérieurement son intérêt pour la parole pratique, laquelle a été analysée dans son article fondamental « Sur la parole dialogale ».

A cette analyse des travaux de Jakubinskij, il faut ajouter le fait que tous ses articles ont trouvé un écho dans les travaux des formalistes russes. Ils ont été cités et discutés dans les recherches d'Eichenbaum, de Žirmunskij, de Šklovskij, de Vinogradov. Cela nous permet de dire que les travaux des formalistes russes étaient engagés dans un dialogue qui a stimulé le développement de la pensée scientifique de cette époque. Pour cette raison, nous pouvons remettre en question l'opinion de Leont'ev qui déclarait que Jakubinskij n'avait écrit qu'un seul travail fondamental, son article « Sur la parole dialogale ».

Notre analyse montre que ses premiers articles ont eu une grande importance et ont exercé une influence considérable sur le mouvement des formalistes russes. En même temps, il est évident qu'au cours des années 1916 à 1923, Jakubinskij s'est déplacé du centre vers les marges de ce mouvement, car, en tant qu'empiriste, il s'appuyait plutôt sur la conception linguistique de Baudouin de Courtenay que sur les théories de Potebnja et de Veselovskij. C'est une des raisons pour laquelle il s'est éloigné de ce mouvement vers la fin des années 1920. Il est fort possible que c'est également pour cela que les idées de Jakubinskij n'ont pas véritablement attiré l'attention des spécialistes du formalisme russe. Cependant, si l'on ne tient pas compte de sa conception linguistique et de sa contribution à l'étude de la langue poétique et de la langue pratique, le panorama du contexte intellectuel russe du début du XX^{ème} siècle serait incomplet.

© Irina Ivanova

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BURLJUK David Davidovič, KRUČENYX Aleksej Eliseevič, MAJAKOVSKIJ Vladimir Vladimirovič, XLEBNIKOV Velimir (Viktor Vladimirovič), 1912 : « Poščečina obščestvennomu vkusu », www.futurisme.ru [Une gifle au goût du public]
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1916a : « O zvukax stixotvornogo jazyka », in *Sbornik po teorii poëtičeskogo jazyka*. Vol. 1, Petrograd (sans édition), pp. 16-30. [Sur les sons de la langue poétique]
- , 1916b : « Osuščestvlenie zvukovogo edinoobrazija v tvorčestve Lermontova », in *Sbornik po teorii poëtičeskogo jazyka*. Vol. 2, Petro-

- grad (sans édition), pp. 63-70. [La réalisation de l'uniformité sonore dans les œuvres de Lermontov]
- , 1916c : « Skoplenie odinakovyx plavnyx v praktičeskom i poëtičeskom jazyke », in *Sbornik po teorii poëtičeskogo jazyka*. Vol. 2, Petrograd (sans édition), pp. 15-23. [L'accumulation des mêmes liquides dans la langue pratique et dans la langue poétique]
- , 1919 [1986] : « O poëtičeskom glossemosočetanii », in Jakubinskij, 1986, pp. 189-194. [Sur la combinaison de glossèmes dans la langue poétique] (première publication in *Poëtika*. Petrograd [sans édition], pp. 5-12)
- , 1921 [1986] : « Otkuda berutsja stixi », in Jakubinskij, 1986, pp. 194-196. [D'où proviennent les poèmes ?] (première publication in *Knižnyj ugol*, № 7, pp. 21-22)
- , 1922 [1986] : « Po povodu knigi V. Žirmunskogo "Kompozicija liričeskix stixotvorenij" », in Jakubinskij, 1986, pp. 196-199. [A propos du livre de V. Žirmunskij « La composition des poèmes lyriques »] (première publication in *Knižnyj ugol*, № 8, pp. 21-25)
- , 1923 : « O dialogičeskoj reči », in *Russkaja reč'*, 1923, № 1, pp. 96-194. [Sur la parole dialogale]
- , 1986 : *Izbrannye raboty. Jazyk i ego funkcionirovanie*. Moskva : Nauka. [Œuvres choisies. La langue et son fonctionnement]
- LEONT'EV Aleksej Aleksevič, 1986 : « Žizn' i tvorčestvo L.P. Jakubinskogo », in Jakubinskij, 1986, pp. 3-9. [La vie et l'œuvre de L.P. Jakubinskij]
- ŠKLOVSKIJ Viktor Borisovič, 1914 : *Voskrešenie slova*. Sankt-Peterburg (sans édition). [La résurrection du mot]
- TOLSTOÏ Léon (TOLSTOJ Lev Nikolaevič), 1903 : *Guerre et paix. Œuvres complètes*, vol. VII. Paris : Stock.
- VESELOVSKIJ Aleksandr Nikolaevič, 1882 [1940] : « Iz lekcij po istorii liriki i dramy », in Veselovskij, 1940, pp. 398-445. [Des conférences sur l'histoire de la lyrique et du drame]
- , 1899 [1940] : « Jazyk poëzii i jazyk prozy », in Veselovskij, 1940, pp. 347-380. [La langue de la poésie et la langue de la prose]
- , 1940 : *Istoričeskaja poëtika*. Leningrad : Xudožestvennaja literatura. [La poétique historique]
- VINOGRADOV Viktor Vladimirovič, 1925 : *Poëzija Anny Axmatovoj (stilističeskie nabroski)*. Leningrad (sans édition). [La poésie d'Anna Akhmatova (esquisses stylistiques)]
- ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, 1921 : *Kompozicija liričeskix stixotvorenij*. Sans lieu : OPOJaZ. [La composition des poèmes lyriques]

Linguistique et nouvel ordre européen autour de la Grande Guerre

Sébastien MORET

Université de Lausanne

Résumé :

Avant même la fin de la première guerre mondiale, le visage qu'aurait le continent européen après les hostilités était au centre des préoccupations. Dans le cadre de cet article, nous aimerions montrer que, dans ce contexte, la linguistique et les faits de langue furent utilisés pour proposer une vision du nouvel ordre européen qui s'annonçait. Plus précisément, des conceptions romantiques ont influencé, inconsciemment peut-être, la façon dont linguistes et non linguistes considéraient les langues et les nations qu'il s'agissait de créer, alors même que certaines idées romantiques sur les langues avaient quelque peu été remises en cause par de nouvelles avancées dans les sciences du langage. En conclusion, et pour expliquer ce fait, nous proposerons quelques pistes de réflexion : 1) la façon romantique de considérer les langues et les nations était encore relativement bien ancrée parmi les linguistes et les non linguistes, peut-être à la faveur de son approche concrète ; 2) le fait de continuer à considérer les langues et les nations d'un point de vue romantique répondait aux besoins d'une époque.

Mots-clés : première guerre mondiale, Traité de Versailles, linguistique, nouvel ordre européen, romantisme en linguistique, A. Meillet

Chaque langue possède une place bien à elle sur la surface de la terre.
(Dominian, 1917, p. 1 ; nous traduisons. – S.M.)

INTRODUCTION

En 1918, quand l'Europe retrouve la paix après quatre années d'hostilités, tout est à reconstruire. Mais la tâche ne consiste pas uniquement à réparer les dégâts matériels. S'il est vrai que certaines villes ont été presque totalement dévastées, que l'économie, l'industrie et les infrastructures sont au mieux à l'agonie, il faut savoir que géographiquement, institutionnellement et politiquement aussi, l'Europe est à reconstruire et à repenser. En effet, avec la fin de la première guerre mondiale, c'est aussi la fin de l'Europe impériale. Les trois grands empires multinationaux qui se partageaient auparavant une grande partie du continent ont été défaits et laissent derrière eux des nationalités, des peuples et des territoires sans maître. Sur les ruines de ces empires défunts, et sur pratiquement l'ensemble du territoire européen, les Alliés victorieux vont devoir dessiner de nouvelles frontières et créer de nouveaux Etats¹. Ce sera là l'un des buts principaux des différentes conférences de paix qui suivront l'arrêt des combats et dont la plus connue se tiendra à Versailles en 1919.

Si l'on en croit un célèbre linguiste de l'époque, à savoir Antoine Meillet (1866-1936), le redécoupage et la redéfinition de l'Europe après la première guerre mondiale durent beaucoup à la linguistique. Il le dit dans l'avant-propos à la deuxième édition de son livre sur les *Langues dans l'Europe nouvelle* : « Pour tracer les nouvelles frontières, il a été tenu compte avant tout des limites linguistiques. [...] La linguistique ne s'attendait pas à tant d'honneur »². Meillet ne fut pas le seul à mettre en avant le rôle important joué par la linguistique dans le processus de reconstruction de l'Europe après la Grande Guerre. Nous pouvons citer, notamment, le point de vue d'un autre linguiste, Albert Dauzat (1877-1955) : « On a voulu, en 1919, reconstruire l'Europe centrale et balkanique sur des bases linguistiques »³. Et plus récemment, Patrick Sériot fit la même constatation : pour lui, « il semble admis que la *langue* [fut] le critère essentiel » pour les « décideurs du Traité de Versailles »⁴. Contrairement à Meillet, ces deux auteurs écrivent avec un recul historique suffisant pour porter un jugement sur cette reconstruction linguistique de l'Europe. Ainsi, en 1940, Dauzat se demanda « si les auteurs des traités de 1919 n'avaient pas

¹ Dans un livre célèbre, l'historien David Fromkin releva récemment que ce « bouleversement de la carte du monde » fut la « conséquence première » de la guerre de 1914-1918 (Fromkin, 2004, p. 14).

² Meillet, 1928, pp. IX-X.

³ Dauzat, 1940, p. 27.

⁴ Sériot, 1996, p. 284.

exagéré l'importance du facteur linguistique »⁵, avant de répondre lui-même à cette question :

« Un défaut d'une semblable conception ne devait apparaître qu'à la longue : c'était la création de nations trop petites, qui [...] allaient s'isoler intellectuellement, et qui s'offraient, proies tentantes, à la convoitise de voisins puissants et sans scrupule »⁶.

Dauzat fait donc remonter certains faits de guerre récents (il écrit en 1940) à l'utilisation, peut-être excessive selon lui, des faits linguistiques par les auteurs des traités de 1919, avant d'être rejoint par P. Sériot qui exprimera la même idée : une telle façon de faire eut « des conséquences pratiques [...] dans la préparation de la seconde guerre mondiale »⁷.

Dans le cadre de cet article, nous n'allons pas interroger les faits politiques et historiques pour voir, avec des cas concrets, comment la linguistique fut effectivement employée dans le processus de reconstruction de l'Europe après 1918 ; à ce sujet, nous nous contenterons des quelques exemples rapidement fournis par Meillet dans son ouvrage déjà cité :

« Pour l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, les frontières politiques concordent à peu près avec les limites des langues : jamais on n'avait attribué aux parlers locaux pareille importance. [...] Pour déterminer les frontières d'Etats en des régions où la géographie n'en impose souvent aucune et où la classe principale est celle des cultivateurs, le plus commode a été de suivre le tracé qu'indiquait le parler des paysans »⁸.

Nous n'allons pas non plus réfléchir aux conséquences des décisions des traités de 1919 sur l'histoire du continent européen. Ce qui nous intéressera, c'est avant tout cette implication de la linguistique et des faits de langue dans les discussions des conférences de paix qui suivirent les hostilités. Car implication il y a bien eu, les exemples que nous citerons dans le cadre de ces propos seront là pour en témoigner. Il s'agira donc pour nous de nous interroger sur le rapport qui semblait exister alors entre la linguistique et le nouvel ordre européen qui s'annonçait, en recherchant les raisons pour lesquelles on fit appel à la linguistique dans l'élaboration de cette *Europe nouvelle*⁹. Nous exposerons ici une des conclusions de notre travail de doctorat consacré au rapport langue / nation / linguistique dans le processus de reconstruction de l'Europe après la première guerre mondiale et de création de l'Union soviétique dès 1917. Nous verrons que cet appel à la linguistique, dans le processus de redéfinition de l'Europe, était, à notre avis, quasi inévitable, pour des raisons renvoyant au contexte ambiant particulier et à la nature même des buts à atteindre.

⁵ Dauzat, 1940, p. 7 (dans l'avant-propos).

⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁷ Sériot, 1996, p. 283.

⁸ Meillet, 1928, p. X.

⁹ Il s'agit là du titre d'une célèbre revue de l'époque.

1. UN CONTEXTE DE CRISES

Le continent européen sort dévasté et anéanti de la première guerre mondiale. Et cela concerne les vainqueurs comme les vaincus. L'Europe entière va dès lors vivre dans un contexte de crises qui seront diverses et plus ou moins longues. Nous n'aborderons pas ici les importants problèmes économiques et sociaux que connurent les pays européens ; nous parlerons brièvement des deux crises qui seront essentielles pour notre exposé, à savoir la crise politique et la crise morale.

Nous avons déjà évoqué brièvement, en ouverture, la crise politique à laquelle doivent faire face les décideurs européens dès la fin des hostilités. Dans certaines de ses parties, l'Europe connaît des territoires, des régions, des nationalités qui semblent ne plus appartenir à personne, des frontières ont disparu ou ne reflètent plus la nouvelle réalité sortie des canons. Il faut donc reconstruire, redessiner de nouvelles frontières, créer de nouveaux pays, de nouveaux Etats. Voilà donc les buts à atteindre pour sortir de cette crise politique. Cet objectif de grande importance pour la stabilité et le développement futurs du continent allait devoir être atteint dans le contexte d'une autre crise, une crise morale.

Dans de nombreux textes, livres, brochures, notes diplomatiques ou mémoires écrits, pour certains, avant même la fin du conflit, et proposant diverses pistes pour le nouveau visage de l'Europe, on constate la volonté de trouver une solution *naturelle* et *scientifique*. Ce besoin de naturalité et de scientificité s'explique par un contexte particulier. Avant la guerre, le continent européen était, aux yeux de pratiquement tous, le « guide »¹⁰ du monde. Pour D. Fromkin, « les Européens étaient plus riches et plus puissants que n'importe quel peuple »¹¹. L'Europe déterminait et influençait les destinées du monde, tant sur les plans financier, commercial, intellectuel que politique. L'Europe, c'était aussi le berceau de l'humanisme et des Lumières, le siège de la raison et de la rationalité. Dans ces conditions, la guerre de 1914-1918 est apparue comme un retour en arrière, pire, une déchéance, une décadence. Comment cette « humanité civilisée », pour reprendre une expression du linguiste russe Nikolaj Troubetzkoy¹² (1890-1938), comment avait-elle pu sombrer ainsi dans le chaos et l'anarchie, être le théâtre de boucheries sans nom ? Comment des démocraties, qu'on avait pensées comme le type idéal de gouvernement, n'avaient-elles pas réussi à éviter une telle catastrophe ? C'est donc dans cette situation de crise morale, – le poète autrichien Stefan Zweig (1881-1942), dans son autobiographie, parle de l'« inimaginable rechute de l'humanité dans un état de barbarie qu'on croyait depuis longtemps oublié »¹³, – que vont se dérouler les discussions et les congrès de paix. Et c'est cette crise morale, ce sentiment de quasi fin de règne, qui a motivé les désirs de naturalité et de scientificité

¹⁰ Bancel *et al.*, 2004, p. 5.

¹¹ Fromkin, 2004, p. 127.

¹² Troubetzkoy, 1920 [1996, p. 46].

¹³ Zweig, 1944 [1993, p. 11].

dont il a été question plus haut. L'Europe va tenter de redéfinir ses frontières sur des bases scientifiques et naturelles, autrement dit de redéfinir les frontières et les Etats tels qu'ils devraient être selon les lois de la science et de la nature. Ainsi, le but à atteindre, c'est une « paix scientifique »¹⁴. Quand on aura reconstruit l'Europe en se fiant à la nature et à la science, – cette « recherche de la vérité »¹⁵ selon le scientifique et haut fonctionnaire français Lucien Poincaré (1862-1920) –, alors l'Europe sera telle qu'elle doit être, et par conséquent, cette Europe naturelle et scientifique sera le gage d'un avenir radieux, et d'une paix quasi éternelle¹⁶, puisque, d'une certaine manière, chacun, chaque peuple, chaque nationalité, chaque Etat, sera à sa place. Comme le disait le géographe américain Leon Dominian (1880-1935) dont nous reparlerons, « [u]ne frontière scientifique [...] prépare le chemin pour une entente permanente entre les peuples »¹⁷. Et à l'inverse, si l'Europe se déchire dès l'été 1914, c'est à cause, justement, « de lignes-frontières mal ajustées »¹⁸. Ainsi, dans les textes mentionnés plus haut, on est à la recherche de frontières naturelles et scientifiques, qu'elles soient géographiques (montagnes, fleuves, etc.) ou, comme nous le verrons, linguistiques. A ce propos, et pour relever une dernière fois la préoccupation d'une époque, nous citerons quelques lignes d'une petite étude réalisée par Lucien Gallois (1857-1941), un géographe français, pour le compte du Comité d'études mis sur pied par le gouvernement de Paris pour préparer les discussions de paix¹⁹ : « Or la frontière franco-belge ne correspond en rien à une frontière naturelle. [...] [E]lle est tracée, comme au hasard [...] »²⁰.

2. LA SEULE RÉALITÉ OBSERVABLE

C'est dans ce contexte d'appel à la science que seront présents, dans quasi toutes les délégations nationales envoyées à Paris pour les conférences de paix, des experts divers, émanant de nombreux domaines scientifiques²¹. Parmi eux, on trouve essentiellement des historiens, des géographes ou des spécialistes de sciences politiques ou de droit international, mais des noms de linguistes apparaissent aussi. Ainsi, Meillet participa au Comité d'études dont nous venons de parler²², quant au romaniste français Mario Roques

¹⁴ Cf. Gelfand, 1963, p. 16.

¹⁵ Poincaré, 1915, p. 8.

¹⁶ On peut mentionner que l'on trouve l'expression « une paix permanente » [*a permanent peace*] chez M. Grant (1917, p. xviii).

¹⁷ Dominian, 1917, p. vii.

¹⁸ *Ibid.*, p. 328.

¹⁹ Créé à la fin de l'année 1917, ce Comité d'études réunit plusieurs universitaires français chargés, chacun dans sa spécialité, de rédiger des rapports qui serviraient de base aux futures discussions. Cf. notre étude Moret, 2003 et Bariéty, 1996.

²⁰ Gallois, 1918, p. 3.

²¹ A ce sujet, on consultera Kitsikis, 1972.

²² Sur la participation de Meillet à ce Comité d'études, cf. Moret, 2003.

(1875-1961) et au slaviste serbe Aleksandar Belić (1876-1960), ils prirent part, à travers des articles et des rapports, respectivement à la délégation roumaine et à la délégation serbe. Mais, à la même époque et dans ce même contexte de reconstruction de l'Europe, des non linguistes, de leur côté, se mettent aussi à s'intéresser aux langues. Ainsi, entre autres, le géographe américain Leon Dominian écrit en 1917 un livre au titre on ne peut plus parlant, *The Frontiers of Language and Nationality in Europe*, et dont certaines idées seront analysées plus bas²³. On peut donc dire que les faits de langue ont eu une importance certaine au sortir de la première guerre mondiale dans le processus de reconstruction de l'Europe.

La raison pour laquelle la linguistique et les faits de langue semblent avoir eu une si grande importance est à plusieurs reprises avancée par les auteurs concernés. Ainsi, L. Dominian explique de la façon suivante la « prééminence du facteur linguistique » dans son livre : « [L'utilisation du facteur linguistique] est uniquement un moyen pratique d'établir les divergences concernant l'appartenance nationale de territoires frontières »²⁴. Est ainsi mis en avant le côté pratique de l'utilisation de la linguistique. On retrouve la même idée chez Meillet. Pour lui, la « réalité linguistique » « est la seule réalité aisément observable »²⁵. Ailleurs, dans les *Langues dans l'Europe nouvelle*, il le redira en d'autres termes : la langue est le « seul caractère net auquel on reconnaît une nation ayant une culture propre »²⁶. D'une certaine manière, on peut dire, pour résumer, que ce qui rend ainsi utilisables les différences linguistiques, c'est le fait qu'elles ressortent de l'évidence :

« Race et nationalité, autant de concepts vagues et abstraits qui eurent besoin d'un temps assez long pour devenir populaires. La différence des langues, au contraire, est un fait sensible que chacun retrouve à tout moment dans la vie pratique »²⁷.

Dans le contexte que nous avons rappelé au début de ces propos, – à savoir la nécessité de délimiter des Etats et des nations d'une façon scientifique, – on comprend pourquoi la science linguistique eut une popularité certaine.

Mais derrière cette proclamation de la réalité linguistique comme seule réalité observable, comme seul moyen pratique, il y a aussi et surtout

²³ Selon l'annonce de décès parue dans la *Geographical Review* (vol. 25, № 4, octobre 1935, pp. 687-688), ainsi que selon Gelfand (1963, p. 60), Dominian travailla pour le Département d'Etat américain et fut impliqué dans la commission américaine qui négocia la paix à Paris. D'après Gelfand (*ibid.*, pp. 60, 247), il fut intégré au groupe de travail sur les Balkans d'Europe et présenta le 31 janvier 1918 un « Rapport sur la Turquie » [*Report on Turkey*] non publié mais conservé à Yale. Dans l'état actuel de nos recherches, il ne semble pas que son livre *The Frontiers of Language and Nationality in Europe* ait été écrit spécialement pour l'occasion. Toujours est-il que, comme nous le verrons, ce livre comporte des idées caractéristiques de son contexte de production.

²⁴ Dominian, 1917, p. 328.

²⁵ Meillet, 1921, p. 7.

²⁶ Meillet, 1928, p. 219.

²⁷ Weill, 1938, p. 8.

une conception romantique du rapport langue / nation, et, partant, la conviction que langues et nations sont intimement liées et forment des entités bien définies quasi naturelles. Cette constatation a déjà été faite par plusieurs chercheurs ; ainsi P. Sériot pour qui le « Traité de Versailles est un cas typique d'une pensée qui fait l'adéquation entre la distinction des langues et la distinction des nations »²⁸, ou Paul-Louis Thomas :

« Pour les Etats européens issus de la dislocation de l'Empire ottoman et de l'Empire austro-hongrois, notamment avec les découpages territoriaux consécutifs aux traités de Versailles et de Trianon, les frontières linguistiques ont tendu à déterminer les frontières politiques, dans la continuité de l'idéologie romantique plaçant un signe d'égalité entre Etat, nation, peuple et langue [...] »²⁹.

Le savoir romantique sur la langue fut popularisé par Johann Gottfried Herder (1744-1803), pour qui, « [c]haque langue [...] est expression vivante, organique, de l'esprit d'un peuple, la somme de l'action efficiente de toutes les âmes humaines qui l'ont constituée au fil des siècles »³⁰ ; la langue, c'est l'âme de la nation. Dans ces conditions, chaque peuple, chaque nation se définit par son originalité propre, par son *esprit* pour utiliser un vocabulaire typiquement romantique, qui le distingue résolument des autres ; il en va de même pour les langues qui, dans cette façon de penser, demeurent « spécifiques à des individus, à une culture, à un peuple »³¹. Elles sont ainsi séparées les unes des autres et Herder parlera de « langue territoriale »³². Cette façon de voir mène à l'idée que les délimitations linguistiques équivalent à une délimitation nationale. Plus encore, une telle conception pensera les délimitations linguistiques comme naturelles et donc porteuses d'une certaine vérité et d'une certaine éternité. Ainsi, à partir de là, Dominian semble convaincu qu'une délimitation linguistique de la frontière franco-allemande après la guerre de 1870 aurait eu des répercussions positives :

« Si les frontières linguistiques avaient été respectées lors du traité de Francfort, et si les districts français des provinces conquises avaient été laissés à la France, on peut dire avec certitude que les relations franco-allemandes n'auraient pas été marquées par le manque de cordialité qui les a caractérisées depuis 1871 »³³.

Sur le même sujet, Madison Grant³⁴ (1865-1937) se fera aussi le prophète d'une histoire qui n'avait pas eu lieu :

²⁸ Sériot, 1996, p. 283.

²⁹ Thomas, 1999, p. 64.

³⁰ Thiesse, 1999 [2001, p. 38].

³¹ Schmitter, 2000, p. 65.

³² Cité par A.-M. Thiesse, 1999 [2001, p. 38].

³³ Dominian, 1917, p. 330.

³⁴ Si nous citons ici Grant, c'est parce qu'il est l'auteur de l'introduction au livre de Dominian. Ce sont donc les circonstances qui font que nous mentionnons un des fondateurs des théories racistes et eugéniques américaines. Ceci dit, on trouve dans le livre de Grant sur le *Déclin de*

« Il y a une raison de croire que si, à la fin de la guerre franco-prussienne [celle de 1870-1871. – S.M.], la frontière internationale de l'Alsace-Lorraine avait été établie en conformité avec les faits linguistiques, beaucoup de l'amère animosité de ces dernières années aurait pu être évitée »³⁵.

Le but à atteindre serait donc la création de « nations linguistiques », comme les appelle Dominian dans son livre³⁶.

Dans son article déjà cité, P. Sériot avait proposé d'appeler « *linguistique spontanée* » cette « représentation de la langue »³⁷ proclamée lors des discussions de Versailles et mise en avant dans les prises de décisions. Pour Sériot, cette linguistique spontanée concernait avant tout les non linguistes ou les décideurs du moment³⁸. On trouve par exemple dans le livre de Dominian, qui est géographe, quantité de citations caractérisant cette façon de voir les langues. En plus de celle qui ouvre nos propos, – « chaque langue possède une place bien à elle sur la surface de la terre », – en voici une autre :

« La langue, le moyen par lequel s'expriment les succès et les épreuves partagés en commun, acquiert ainsi des qualités qui cimentent [*cementing*]. Elle est le pont entre le passé et le présent. [...] Dans la parole ou l'écriture, les mots donnent vie à l'émotion que la nationalité remue au cœur ou au raisonnement qu'elle réveille dans l'esprit »³⁹.

Nous aimerions montrer ici que cette linguistique spontanée fut aussi le fait des linguistes professionnels qui prirent part aux discussions sur la nouvelle Europe de l'après-guerre. Chez eux aussi on retrouvera la même conception romantique du rapport langue / nation et la même conception naturelle des limites linguistiques. Sur ce premier point, voici ce que l'on peut lire en 1919 sous la plume du slaviste serbe A. Belić, dans une petite brochure dont le but est de montrer que la langue macédonienne est plus proche du serbe que du bulgare :

« Quoi qu'il en soit, je pense que, pour une langue internationale, il est préférable d'adopter une langue vivante, déjà créée, raffinée, possédant une grande littérature, qu'une langue qu'il faudrait créer entièrement. *Car si l'on désire passer maître dans une langue et s'expliquer convenablement, il faut connaître son esprit qui vibre dans les œuvres de ses grands écrivains et dans le vif sentiment de cette langue du peuple qui se transmet d'une génération à l'autre* ; et cela,

la grande race (1916) des propos relatifs au lien existant, selon l'auteur, entre les races et les langues ; quant à Dominian, on trouve dans son livre des traces de l'influence de Grant, notamment quand il parle de la « race nordique » (Dominian, 1917, p. 5, entre autres), un des points centraux des théories de Grant.

³⁵ Grant, 1917, p. xvii.

³⁶ Dominian, 1917, p. 316.

³⁷ Sériot, 1996, p. 283.

³⁸ *Ibid.*, p. 284.

³⁹ Dominian, 1917, p. 4.

hélas ! manquera toujours à une langue morte ou créée d'après les règles d'une grammaire »⁴⁰.

Dans la conclusion, nous nous interrogerons sur la présence de ces idées romantiques concernant le rapport langue / nation lors des discussions de paix. Avant cela, analysons l'exemple fourni par l'Empire austro-hongrois, tel qu'il est présenté chez Dominian et chez Meillet.

3. UNE DOUBLE MONARCHIE ARTIFICIELLE CONDAMNÉE À DISPARAÎTRE

L'Empire austro-hongrois tel qu'il existait au déclenchement des hostilités au début de l'été 1914 est l'exemple typique d'un empire multinational. À côté des deux nationalités dominantes, les Autrichiens et les Magyars, cohabitaient, avec des droits plus ou moins inexistantes selon les époques, diverses autres nationalités. Ainsi, en étant un empire multinational, l'Autriche-Hongrie était aussi un empire multilingue. Dans ces conditions, si l'on se réfère à la conception du rapport langue / nation que nous avons explicitée il y a peu et qui était dans l'air en ces années de troubles, l'Autriche-Hongrie apparaîtra ainsi, sous la plume de Meillet et de Dominian, comme un Etat incohérent et condamné à disparaître. Pour le géographe américain, la Double Monarchie possède des « fondations instables [*shaky*] »⁴¹ qui trouvent leur origine dans le désordre linguistique de l'empire : « Cela est dû à l'inclusion à l'intérieur de ses frontières [celles de l'Empire austro-hongrois. – *S.M.*] de 10 millions de Hongrois, 20 millions de Slaves et plusieurs millions de gens parlant une langue romane »⁴². En conséquence, l'Autriche-Hongrie « devrait être démantelée en un certain nombre d'Etats indépendants »⁴³. Chez Meillet, on retrouvera les mêmes idées, exprimées peut-être plus en détail. Nous nous baserons sur deux de ses articles : le premier, publié en 1918 dans la revue italienne *Scientia*, est intitulé « La situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie » ; quant au second, il s'agit d'un article paru en 1917 dans le *Bulletin de guerre de l'Alliance française* sous le titre « L'empire austro-hongrois et les nationalités »⁴⁴. Examinons tout d'abord les mots – ils seront significatifs – que Meillet emploie pour caractériser les frontières austro-hongroises. Pour lui, les limites de la Double Monarchie sont

⁴⁰ Belitch, 1919, p. 3 ; nous soulignons.

⁴¹ Dominian, 1917, p. 330.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Cet article est paru anonymement dans le *Bulletin de guerre de l'Alliance française*. Mais, selon le professeur Jean Loicq qui a travaillé dans les archives Meillet, il doit être attribué à ce dernier. Ce texte fait partie d'une série d'articles, le plus souvent anonymes, parus dans ce même *Bulletin*. Ils peuvent être rajoutés, avec d'autres écrits encore, à la bibliographie de Meillet, mise à jour grâce aux recherches de J. Loicq (*cf.* Loicq, 2006).

« artificielles »⁴⁵ et « arbitraires »⁴⁶. Et si, comme Meillet l'envisage, l'Autriche-Hongrie englobe des populations réunies « par le hasard »⁴⁷, c'est aussi, comme chez Dominian, à partir d'une considération d'ordre linguistique, puisque les frontières politiques de l'Autriche-Hongrie brisent les frontières de langues. Ainsi, en Hongrie vivent des Roumains qui parlent la même langue que les Roumains vivant dans le Royaume de Roumanie indépendant ; quant aux Serbes d'Autriche, ils ont la même langue que les Croates intégrés au Royaume de Hongrie⁴⁸. Sans parler des Tchèques et des Slovaques, réunis par une langue commune, mais séparés politiquement entre l'Autriche pour les premiers, et la Hongrie pour les seconds. Pour Meillet, cette situation n'est pas admissible, car, dans son esprit, les frontières linguistiques seraient comme des frontières naturelles. Voilà ce qu'il écrit à propos de la situation en Hongrie : « Tout le reste de la population souffre d'avoir pour langue de civilisation un idiome [le hongrois. – *S.M.*] qui l'isole des groupes *naturels* auxquels se rattachent les autres nationalités du royaume »⁴⁹. Plus loin, il sera question des « Slovaques, Croates et Roumains » qui sont séparés des « groupes auxquels ils appartiennent *naturellement* »⁵⁰. Le manque de naturalité, l'artificialité de la Double Monarchie va ainsi conduire Meillet à appeler à son démantèlement :

« [...] il y a donc en Autriche-Hongrie quatre types slaves distincts : tchécoslovaque, polonais, petit russe et slave méridional (slovène et serbo-croate). Trois de ces quatre éléments se parlent⁵¹ à la fois dans l'empire austro-hongrois et hors de cet empire, et l'on ne peut constituer *d'une manière normale* les trois groupes, polonais, petit russe et serbo-croate, qu'en disloquant l'Autriche-Hongrie. [...] Tant que l'Autriche-Hongrie gardera ses limites actuelles, plus ou moins modifiées dans le détail, trois des quatre nations slaves qu'elle contient seront privées d'éléments qui leur sont *essentiels* »⁵².

Là encore, certains mots ou expressions utilisés sont significatifs. Il s'agit pour Meillet de reconstituer une normalité, autrement dit de remettre les choses, et les groupes slaves, à leur place. Le but est de reconstituer des entités, de rassembler des parties impensables séparément ; bref, de retrou-

⁴⁵ Meillet, 1918a, p. 214.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 216.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 213.

⁴⁹ *Ibid.* ; nous soulignons.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 214 ; nous soulignons.

⁵¹ Remarquons que Meillet ne semble pas distinguer entre *types slaves* et *langues slaves*. C'est une conséquence logique de la conception du rapport langue / nation telle que nous l'avons présentée ici. Les langues et les peuples qui les parlent sont imbriqués, en totale osmose, et s'influencent mutuellement sans que l'on sache dans quel sens (à ce sujet, on pourra consulter Baggioni, 1988, pp. 100-101). – *S.M.*

⁵² Meillet, 1917, p. 190 ; nous soulignons.

ver « l'état des choses »⁵³. Alors seulement, chaque nation pourra « se développer suivant ses affinités naturelles »⁵⁴.

Ainsi, pour Meillet, comme pour Dominian, le lien romantique entre les langues et les nations est perçu comme naturel. Chez ces deux auteurs, les recherches de vérité, de naturalité, de scientificité ou de normalité s'entrecroisent et se répondent. Elles sont les conséquences, comme nous l'avons montré, du contexte troublé que connaît l'Europe dès le déclenchement de la Grande Guerre au début de l'été de 1914.

CONCLUSION

Dans un livre récent, l'historien Thomas Lindemann⁵⁵ avait montré que, parmi les causes envisageables de la première guerre mondiale, il ne fallait pas négliger le rôle joué par les théories darwiniennes et leurs présupposés politiques et conquérants. Selon l'auteur, ces théories se trouvaient enfouies dans l'inconscient de la plupart des dirigeants de l'époque et avaient contribué au déclenchement de la Grande Guerre.

En conclusion, nous aimerions aussi introduire dans le cas qui nous a intéressés ici les notions d'*inconscient* et d'*imaginaire*. Le rapport langue / nation tel qu'il était considéré au moment des discussions concernant l'avenir de l'Europe, renvoie, nous l'avons dit, au savoir romantique sur la langue et nous avons vu que ce dernier attribuait aux langues des limites précises⁵⁶, telles celles que Meillet ou Dominian proposent de retrouver dans leurs écrits analysés ici. Pourtant, dès le début du XX^{ème} siècle, l'idée que les langues possédaient des frontières nettes et bien définies commençait à prendre l'eau⁵⁷. Cette idée avait pourtant eu un certain succès, notamment grâce à sa présence dans les travaux d'August Schleicher (1821-1868). Ce dernier, en élaborant son arbre généalogique des langues indo-européennes, avait assis la conviction que, puisque chaque langue occupait une branche bien définie, tout contact entre les langues était impossible et que ces dernières se trouvaient dans des limites bien claires. Pourtant, dès le dernier quart du XIX^{ème} siècle, de nouvelles avancées dans les sciences du langage vont petit à petit venir remettre en cause cette idée. A partir de la décennie 1870-1880, deux langues, l'arménien et l'albanais, vont commencer à être étudiées selon des critères scientifiques qui ne leur avaient pas été appliqués jusque-là. Ces progrès en albanologie et en arménologie finirent par faire apparaître que les deux langues en question étaient problématiques et qu'elles contredisaient passablement ce que l'on pensait

⁵³ *Ibid.*, p. 188.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 191.

⁵⁵ Cf. Lindemann, 2001.

⁵⁶ Cf. cette citation de J. Schlanger (1971, p. 125) qui met en rapport romantisme et organicisme : « Le schème intuitif de l'organisme se retrouve tout naturellement au cœur des théories linguistiques du romantisme ».

⁵⁷ Sur ce sujet, on consultera Sériot, 1999.

depuis plusieurs décennies. Si l'arménien possédait certaines caractéristiques qui en faisaient sans aucun doute une langue indo-européenne, il possédait d'un autre côté certains traits qui le rapprochaient d'une langue géographiquement voisine, à savoir le géorgien qui, lui, n'était aucunement une langue indo-européenne. Quant à l'albanais, paradoxalement, ses traits balkaniques acquis étaient plus nombreux que les traits indo-européens hérités. Se posait alors la question de savoir si une langue donnée, en plus de partager avec les autres langues de sa famille (génétique comme on le pensait à l'époque) des traits qu'on pourrait qualifier d'hérités, ne pouvait pas aussi acquérir, par contact géographique, des traits propres à une zone territoriale particulière. De tels faits, et les interrogations qui en découlaient, pouvaient ainsi laisser supposer que la notion de familles de langues ne renvoyait peut-être pas à quelque chose d'aussi imperméable qu'on le pensait et que les frontières entre les langues n'étaient peut-être pas aussi closes.

Le caractère relatif des frontières linguistiques allait être conforté par d'autres faits, peut-être plus éloquents encore et qui allaient provenir des études de géographie linguistique, d'abord réalisées en Allemagne, puis en France. Entreprises à l'origine dans le but de délimiter les domaines d'extension des différents dialectes, ces recherches de géolinguistique allaient conduire à des conclusions surprenantes : non seulement, d'après ces études et leurs résultats cartographiés⁵⁸, il ne semblait pas exister de limites claires entre les dialectes, mais encore chaque mot semblait avoir son aire de répartition propre. Ces résultats remettaient donc presque totalement en cause les conceptions antérieures des limites en linguistique.

Pourtant, comme nous l'avons montré dans cet article, au sortir de la première guerre mondiale, un linguiste renommé et un non linguiste s'appuyaient encore sur l'existence de limites entre les langues pour avancer des propositions relatives au futur de l'Europe. Pour l'expliquer, nous allons faire intervenir plusieurs éléments, et en premier lieu la notion d'*imaginaire* en linguistique. Cet imaginaire, nous le définirons comme l'ensemble des représentations sur la langue qui existent en chaque individu : ce que P. Sériot appelle la « linguistique spontanée » et Marina Yaguello les « idées reçues sur la langue »⁵⁹. La conception romantique du rapport langue / nation fait partie de cet ensemble de représentations⁶⁰. A ce sujet, une citation du linguiste soviétique Evgenij Bokarev (1904-1971) nous semble significative, qui laisse entendre que la linguistique a dû se battre pour démontrer le caractère illusoire d'une telle conception : « Tout [le] développement [de la linguistique] témoigne d'une lutte constante et

⁵⁸ La méthode de la géographie linguistique consistait à récolter des données brutes auprès du plus grand nombre d'informateurs sur un territoire donné, à l'aide d'un questionnaire précis. Une fois les questionnaires dépouillés, les résultats, pour chaque point du questionnaire, étaient reproduits sur une carte.

⁵⁹ Sériot, 1996, p. 283 et Yaguello, 1988.

⁶⁰ Cf. les chapitres « Identité linguistique, identité nationale » et « Le génie de la langue », chez Yaguello, 1988, pp. 47-51 et 65-67.

permanente contre les vues romantiques sur la langue »⁶¹. Ne soyons donc pas étonnés de trouver cette conception dans le livre de Dominian. Pour Meillet, linguiste de profession, on ne peut pas se contenter de cette réponse (même si elle ne doit pas être totalement écartée, Meillet ayant très certainement baigné dans cette épistémè durant ses études), et il faut aller plus loin. Surtout que Meillet était, bien évidemment, au courant des avancées les plus récentes en dialectologie et en géolinguistique. On trouve à plusieurs reprises dans ses écrits des propos relevant le caractère abstrait de la notion de dialecte ou de frontière linguistique⁶². Dans son cas, nous aimerions avancer un autre élément, celui qui concerne le passage de la théorie à la pratique pour une science comme la linguistique, surtout dans le contexte troublé que nous avons évoqué ici. Meillet était un homme concerné par son époque⁶³ et sa position de savant l'obligeait « à éclairer ceux qui ont la charge d'agir »⁶⁴. Pour l'exercice pratique que représentait pour lui la réflexion sur le futur de l'Europe, il se peut que les conceptions romantiques dont nous avons relevé la présence dans certains de ses travaux de circonstances aient pris le dessus, inconsciemment ou non, à la faveur de leur caractère plus concret⁶⁵ et donc plus utilisable pratiquement, sur des connaissances scientifiques certaines. Enfin, en dernière hypothèse⁶⁶, il faudrait peut-être se demander si les conceptions romantiques en général ne réapparaîtraient pas, encore une fois inconsciemment ou non, dans des contextes difficiles et troublés, parce qu'elles porteraient en elles l'image d'un monde ordonné et apaisant. Quoi qu'il en soit, nous devons terminer sur une contradiction : vouloir se reconstituer de façon scientifiquement cohérente à partir de conceptions linguistiques imaginaires, tel est le paradoxe d'un continent désenchanté à la recherche de lui-même.

© Sébastien Moret

⁶¹ Bokarev, 1928, p. 134.

⁶² Voir par exemple ce que Meillet écrit à propos du problème posé par la langue macédonienne dans la seconde édition des *Langues dans l'Europe nouvelle* de 1928 : « Bien des discussions qui se sont élevées sur les limites de telle ou telle langue sont vaines. On en aperçoit la vanité quand on sait que les "dialectes" n'ont pas de limites définies, et qu'il n'y a de limites exactes que de chaque fait linguistique en particulier » (Meillet, 1928, p. 131, cité par Sériot, 1997, p. 175).

⁶³ Cf. à ce sujet notre étude Moret, 2003, pp. 184-185.

⁶⁴ Meillet, 1918b, p. 7.

⁶⁵ Pour reprendre une expression de P. Sériot, la vision romantique sur les langues en fait des objets « strictement discontinus et homogènes » (Sériot, 1996, p. 277).

⁶⁶ Cette idée nous est venue après la lecture du livre de M. Löwy et R. Sayre *Révolution et mélancolie* (1992). Selon ces deux auteurs, un des buts recherchés par le romantisme serait le « réenchantement du monde » (p. 49), après que ce dernier eut été transformé et mécanisé par les Lumières et la Révolution industrielle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAGGIONI Daniel, 1988 : « La linguistique comparée des langues indo-européennes et le fantasme des origines. Un enjeu national dans une période marquée par l'essor des Etats-nations et des nationalités », in *Cahiers CRLH-CIRAOI*, 1988, N° 4, pp. 91-109.
- BANCEL Nicolas *et al.* (dir.), 2004 : *Zoos humains : Aux temps des exhibitions humaines*. Paris : La Découverte.
- BARIÉTY Jacques, 1996 : « Le "Comité d'études" du Quai d'Orsay et la frontière rhénane (1917-1919) », in Baechler Ch., Fink C. (dir.), *L'établissement des frontières en Europe après les deux guerres mondiales*. Bern [etc.] : Peter Lang, pp. 251-262.
- BELITCH (BELIĆ) Alexandre, 1919 : *L'Avenir des langues dans la Péninsule balkanique*. Paris : Ligue des Universitaires serbo-croates.
- BOKAREV Evgenij Alekseevič, 1928 : « Meždunarodnyj jazyk i nauka o jazyke », in *Izvestija C.K. SĖSR*, 1928, N° 5-6, pp. 129-135. [La langue internationale et la science du langage]
- DAUZAT Albert, 1940 : *L'Europe linguistique*. Paris : Payot.
- DOMINIAN Leon, 1917 : *The Frontiers of Language and Nationality in Europe*. New York : Henry Holt and C°.
- FROMKIN David, 2004 : *Le dernier été de l'Europe*. Paris : Hachette Littératures.
- GALLOIS Lucien, 1918 : *La frontière franco-belge*. Paris : Imprimerie nationale.
- GELFAND Lawrence E., 1963 : *The Inquiry : American Preparations for Peace, 1917-1919*. New Haven : Yale University Press.
- GRANT Madison, 1917 : « Introduction », in Dominian, 1917, pp. xiii-xviii.
- KITSIKIS Dimitri, 1972 : *Le rôle des experts à la Conférence de la paix de 1919 : gestation d'une technocratie en politique internationale*. Ottawa : Editions de l'Université d'Ottawa.
- LINDEMANN Thomas, 2001 : *Les doctrines darwiniennes et la guerre de 1914*. Paris : Institut de stratégie comparée – Economica.
- LOICQ Jean, 2006 : « Mémorial Antoine Meillet publié à l'occasion du centenaire de sa nomination au Collège de France (1906-2006) », in *Studia Indo-Europæa : Revue de mythologie et de linguistique comparée*, 2006, vol. III, pp. 5-169.
- LÖWY Michael, SAYRE Robert, 1992 : *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*. Paris : Payot.
- [MEILLET Antoine], 1917 : « L'empire austro-hongrois et les nationalités », in *Bulletin de guerre de l'Alliance française*, N° 66 (15 juillet 1917), pp. 188-191.
- MEILLET Antoine, 1918a : « La situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie », in *Scientia*, 1918, N° 23, pp. 209-216.
- , 1918b : *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris : Payot.

- , 1921 : « De l'unité slave », in *Revue des études slaves*, 1921, t. 1, fasc. 3 et 4, pp. 7-14.
- , 1928 : *Les langues dans l'Europe nouvelle* (2^{ème} édition), Paris : Payot (première édition : cf. Meillet 1918b).
- MORET Sébastien, 2003 : « Antoine Meillet et l'indépendance nationale », in Sériot P. (éd.), *Contributions suisses au XIII^e congrès mondial des slavistes à Ljubljana, août 2003*. Berne [etc.] : Peter Lang, pp. 183-198.
- POINCARÉ Lucien, 1915 : « La science française », in *La science française*. T. 1, Paris : Larousse, pp. 5-13.
- SCHLANGER Judith, 1971 : *Les métaphores de l'organisme*. Paris : J. Vrin.
- SCHMITTER Peter, 2000 : « Le savoir romantique », in Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques*. T. 3, Liège : Mardaga, pp. 63-78.
- SÉRIOT Patrick, 1996 : « La linguistique spontanée des traceurs de frontières », in *Cahiers de l'ILSL*, 1996, N^o 8, pp. 277-304.
- , 1997 : « Faut-il que les langues aient un nom ? Le cas du macédonien », in Tabouret-Keller A. (éd.), *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues*. Louvain : Peeters, pp. 167-190.
- , 1999 : « La clôture impossible (l'espace en géographie linguistique : la querelle du continu et du discontinu) », in Nicolas G. (éd.), *Géographie(s) et langage(s) : interface, représentation, interdisciplinarité*. Sion : Institut universitaire Kurt Bösch, pp. 227-248.
- THIESSE Anne-Marie, 1999 [2001] : *La création des identités nationales*. Paris : Seuil (Points Histoire), 2001.
- THOMAS Paul-Louis, 1999 : « Frontières linguistiques, frontières politiques », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1999, t. 21, fasc. 1, pp. 63-82.
- TROUBETZKOY Nikolaj, 1920 [1996] : *L'Europe et l'humanité*, in Sériot P. (éd. et trad.), *N.S. Troubetzkoy : L'Europe et l'humanité*. Sprimont : Mardaga, 1996, pp. 45-82.
- WEILL Georges, 1938 : *L'Europe du XIX^e siècle et l'idée de nationalité*. Paris : Albin Michel.
- YAGUELLO Marina, 1988 : *Catalogue des idées reçues sur la langue*. Paris : Seuil.
- ZWEIG Stefan, 1944 [1993] : *Le Monde d'hier*. Paris : Belfond, 1993.



Les négociateurs du Traité de Versailles

Le discours sur la langue ukrainienne en Galicie orientale dans la première moitié du XIX^{ème} siècle

Victoriya SAÏDI

Université de Lausanne

Résumé :

L'article porte sur les controverses menées au cours du XIX^{ème} siècle autour de la langue ukrainienne. Le sujet proposé est mal connu dans le monde occidental, de plus, aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est très peu étudié en Ukraine. La complexité de la question ukrainienne à cette époque consiste en ce que, d'une part, les Ukrainiens, en cherchant à confirmer leur langue et leur identité par rapport aux Polonais et aux Grands-Russes, sont arrivés à créer une mythologie nationaliste, au centre de laquelle s'est trouvé leur idiome. Contestée en tant que langue officielle (ou taxée de langue « sans perspective »), considérée par les Polonais comme un dialecte du polonais et par des Grands-Russes comme un dialecte du russe, l'ukrainien fut proclamé à la fin du XIX^{ème} siècle la langue la plus riche, la plus mélodieuse, la plus ancienne, celle qui avait servi de base aux autres langues indo-européennes. D'autre part, comme l'ukrainien n'avait pas de langue « littéraire » (normée) et était morcelé en plusieurs dialectes, la question de l'élaboration de la langue standard provoqua de fortes polémiques qui ont divisé les Ukrainiens en deux partis. Les russophiles défendaient l'orthographe étymologique, et, pour enrichir la langue, cherchaient à emprunter les mots et les expressions grands-russes. Les populistes utilisaient l'orthographe phonétique, s'efforçaient de créer de nouveaux termes sur la base des racines des mots ukrainiens vernaculaires. Comme résultat, les russophiles écrivaient en *jazyčie* (un mélange de slavon et de langue vernaculaire). Les populistes, partis du principe que la langue littéraire doit être créée à partir de la « parole vivante », multipliaient les écritures. Tout cela aboutit à un chaos linguistique.

Mots-clés : langue, nation, identité, authenticité, orthographe, standardisation, langue « littéraire », appartenance nationale, Ukraine, Galicie

INTRODUCTION

Avant d'aborder la question principale de cette recherche, il convient de préciser qu'à l'époque étudiée le terme *ukrainien* n'était guère en usage. Le territoire de l'Ukraine actuelle était en grande partie partagé entre deux empires. Dans la région appelée Petite-Russie (l'Ukraine centrale et orientale) qui faisait partie de l'Empire russe, les gens étaient nommés *Petits-Russiens*, rarement *Ukrainiens* ; la langue était désignée comme étant du *petit-russien* ; on parlait aussi de langue *russe méridionale* [*malorossijskij, južno-russkij jazyk*]. Sur ce territoire, l'ethnonyme *ukrainien* n'évinça complètement celui de *petit-russien* qu'au début du XX^{ème} siècle. Quant à la Galicie orientale (il s'agit aujourd'hui de l'Ukraine occidentale), annexée à l'Autriche-Hongrie en 1772, ses habitants étaient qualifiés de *Rusyny* et leur langue était désignée comme *rus'kyj jazyk* ou *rus'ka mova* avec un seul « s », termes liés avec la *Rus'* kievienne. Comme on ne peut dire en français ni la langue « *ruse* » (avec un seul « s ») ni le *russe*, car cela coïnciderait avec la nomination de la langue des Grands-Russes (*russkij ou velikoruskij jazyk*, la langue russe de Russie), on va utiliser le nom de *langue russe* pour distinguer les deux nominations.

Au moment de l'annexion de la Galicie à l'Autriche, la population russe n'était représentée que par les couches inférieures de la société, et principalement par une paysannerie très misérable attachée à l'uniatisme¹ et rarement à l'orthodoxie, parlant le russe (langue parlée existant sous la forme de plusieurs dialectes), dont la seule couche instruite était constituée des prêtres villageois nécessaires ayant pu sauvegarder le russe ecclésiastique (la variante locale du slavon) comme langue du prêche et des rites de l'Eglise uniate. Même parmi eux la majorité comprenait à peine le slavon ; certains ne savaient pas ce qu'ils lisaient dans le service divin et souvent ils inscrivaient des lettres latines au-dessus des lettres cyrilliques pour savoir comment il fallait prononcer les sons.

La population russe n'avait aucune idée concernant son appartenance nationale. La seule chose qui les différenciait des Polonais, c'était la confession, ce dont on trouve la preuve dans l'ouvrage de B. Dedic'kyj *La biographie d'Antoine Dobrjanskyj* (1881) :

« [...] Antoine, arrivé à Vienne, ne savait pas ce qu'il devait dire de lui : était-il Russe ou Polonais, il savait seulement très bien que ses parents, grands-parents et lui-même appartenaient à l'église russe [*rus'ka cerkov*] »².

¹ L'Eglise uniate (grecque catholique) est née de l'Union de Brest entre 1595 et 1596 à la suite de laquelle la Métropole de Kiev-Galicie et de toute la *Rus'* rompit ses relations avec l'Eglise de Constantinople pour se placer sous la juridiction de l'Eglise de Rome, tout en gardant les rites orthodoxes.

² Dedic'kyj, 1881, p. 4.

Cela veut dire qu'il était Russe d'après son rite religieux seulement, et non par sa nationalité et sa langue. Quant à la noblesse et au haut clergé russiens, ils s'étaient polonisés et convertis au catholicisme au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, ils parlaient et écrivaient en polonais ou en latin. La même situation dominait en Petite-Russie, où, à cette époque, le petit-russe était parlé en bas de la société et presque ignoré en haut. La noblesse se servait du grand-russe.

L'annexion de la Galicie à l'Autriche a coïncidé chronologiquement avec le début de l'absolutisme éclairé de Joseph II et Marie-Thérèse. Les réformes effectuées ont permis aux intellectuels issus des couches inférieures de la population de prendre conscience de leur différence par rapport aux Polonais.

Les débats menés autour de la langue russe (ukrainienne) au cours du XIX^{ème} siècle se résument à deux problématiques essentielles :

1. La formation de la langue nationale (la langue normée) : quelle langue faut-il choisir pour développer la langue « littéraire » ? Comment standardiser l'usage, enrichir le vocabulaire et la terminologie, quelle écriture serait adéquate pour la langue cultivée ?
2. La confirmation de l'identité ukrainienne à travers sa langue par rapport aux Polonais et aux Grands-Russes.

Deux arguments furent présentés pour défendre et développer l'idée de langue nationale :

- la langue est une manifestation exceptionnelle de l'« âme du peuple », créée par Dieu, c'est pourquoi il faut la sauvegarder à tout prix, la langue est étroitement liée à la nation : il n'y a pas de nation sans langue et pas de langue sans nation ;
- l'absence d'enseignement en langue maternelle aboutit à l'augmentation du nombre d'analphabètes, ce qui est nuisible pour la nation.

Arrêtons-nous maintenant en détail sur les problématiques mentionnées ci-dessus.

1. POUR FORMER LA LANGUE « LITTÉRAIRE »

Au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle, l'idée dominante, soutenue par le haut clergé, était que la langue littéraire devait se fonder sur la langue ecclésiastique (sa variante locale – le slavon). Le slavon était considéré comme le gardien de l'identité religieuse, que le haut clergé identifiait avec la nationalité russe, comme langue sacrée (identification de la foi avec la nationalité). La censure qui se trouvait entre les mains des ecclésiastiques refusait souvent la publication d'ouvrages écrits en une autre langue que le slavon. Et cela posait un vrai problème : le slavon était complètement incompréhensible pour un simple paysan. Ainsi, la Société des prêtres russes, fondée en 1816 et dont l'objectif était l'instruction du peuple et la publication de livres accessibles aux masses, trouva une solution : transposer les mots et les expressions du slavon dans la langue vernaculaire.

culaire pour l'ennoblir, purifier les « grosses fautes » de la langue vernaculaire, rendre l'expression vernaculaire plus « élégante ». Le peuple, s'étant habitué à une telle langue, pourrait comprendre les textes des prêches plus facilement. De là apparaît une langue hybride, un mélange du slavon avec le vernaculaire.

Dès lors l'intérêt envers la langue parlée se manifesta de plus en plus :

— le prêtre uniate O. Lozyns'kyj (1807-1889) estimait (comme il l'écrit dans la préface de sa *Grammaire*³) que la langue de la science et de la littérature devait être uniquement la langue du peuple [*narodna mova*], même si elle ne fut jamais utilisée dans la littérature ;

— la « Trinité russe » (1833-1834), le groupe des premiers « éveilleurs »⁴ russiens, introduisit la langue populaire dans les recueils *Zvezda* [*L'étoile*] et *Rusalka Dnistrova* [*La sirène du Dniestr*]. Le plus remarquable parmi eux, un jeune prêtre uniate, M. Šaškevič (1811-1843), suivit la méthode du patriote serbe V. Karadžić (1787-1864). Ce dernier, se fondant sur la réforme de S. Mrkalj, linguiste serbe, qui imita le principe orthographique du grammairien et philologue allemand J.Ch. Adelung « Ecris comme tu parles ! »⁵, conçut une réforme de l'écriture cyrillique du serbe. Pour Karadžić, les livres devaient exister pour le peuple et être écrits dans la langue du peuple. Comme la langue traditionnelle écrite, la variante serbe du slavon, était incompréhensible ou insuffisamment compréhensible par le peuple (ce qui faisait obstacle à la nécessité d'étendre l'éducation aux masses les plus larges, d'autant plus que l'orthographe étymologique était liée avec le slavon et non pas avec la langue parlée), Karadžić inventa l'orthographe phonétique pour le serbe.

Šaškevič, à son tour, élaborait pour le russe une écriture proche de la phonétique. Dans la préface de *Rusalka Dnistrova*, il dit la chose suivante :

« Il faut dire quelques mots sur l'écriture de ce livre. Nous voulons commencer, mais avant tout nous voulons savoir comment est le vrai visage de la langue d'aujourd'hui. C'est pourquoi nous allons suivre la règle : "Ecris comme tu entends et lis comme tu vois" »⁶.

Dans son avant-propos, Šaškevič définit lui-même l'orthographe de certaines lettres et leur correspondance aux sons : il supprima la lettre « ъ » à la fin des mots (au lieu de *лесъ* – *лес* 'la forêt') ; il remplaça les lettres « ô » et « ê » par « i » (au lieu de *кѡнь* – *кѣнь* 'le cheval') ; à la place de « ы » il écrivait « и » (au lieu de *рыба* – *риба* 'le poisson'), entre autres changements.

³ Lozyns'kyj, 1831, p. 5.

⁴ Les représentants de l'intelligentsia, les promoteurs du mouvement national.

⁵ Ce principe est mentionné différemment dans des sources diverses : « un son – une lettre », « une lettre par bruit », selon l'encyclopédie *Wikipédia* ce principe est représenté par celui d'Adelung « écrivez comme vous parlez et lisez comme on écrit ».

⁶ Šaškevič, 1837, p. 4.

Lors du « Printemps des peuples »⁷, en 1848, le Congrès des savants russiens s'est réuni pour la première fois afin de fonder la Matica⁸ russo-galicienne destinée à publier à des prix peu élevés des livres utiles pour le peuple⁹. Par la suite, plusieurs questions se sont posées : quelle langue faut-il choisir comme base de la langue littéraire (cultivée) ? ; comment pourrait-on enrichir le vocabulaire, créer une nouvelle terminologie pour l'enseignement et l'administration et, en même temps, faire en sorte que cette langue reste compréhensible pour le peuple ? Différentes opinions sur l'élaboration de l'écriture entraient en conflit :

- a) écrire comme on prononce (orthographe phonétique), sans tenir compte de l'origine des mots et de la grammaire, c'est-à-dire de l'étymologie ;
- b) écrire en slavon et prononcer en russe parlé (comme cela se prononce en vernaculaire) ;
- c) écrire comme on prononce, en tenant compte de la grammaire et de l'étymologie.

Deux points de vue se formèrent sur la lettre « ѣ » : les uns proposaient de l'enlever parce qu'inutile dans l'alphabet russe puisqu'elle rendait la lecture plus difficile pour le peuple ; les autres protestaient : on ne peut pas retirer la lettre « ѣ » de l'alphabet russe, car cela compliquerait pour le peuple la lecture des livres ecclésiastiques, ce qui risquait de créer une rupture avec l'Église, et c'est l'Église qui était le gardien de la nationalité russe.

Finalement, la réunion décida de ne pas changer l'alphabet cyrillique et de garder la lettre « ѣ », d'enlever les lettres grecques de l'alphabet, d'utiliser la lettre « г » pour le son « latin » [g] et d'adapter les caractères « civils » aux sons de la langue parlée.

Quant à l'élaboration de la langue normée, les uns proposaient de créer le russe littéraire sur la base de l'idiome russe de la Galicie orientale [*prostonarodna mova*] ; en ce qui concerne la langue érudite, il fallait, pensaient-ils, former de nouveaux mots et de nouveaux termes manquants pour exprimer les nouvelles notions en prenant pour base des racines populaires. D'autres insistaient sur la nécessité de développer la langue littéraire sur la base du slavon, en formant les nouveaux mots à partir de la langue ecclésiastique (la variante locale du slavon).

Après de longs débats, les membres du Congrès décidèrent :

- d'écrire en langue du peuple (vernaculaire) en gardant l'écriture étymologique ;
- d'utiliser la langue de la majorité de la population ;
- d'écrire comme la plupart prononcent, mais en tenant compte de l'étymologie.

La décision fut dictée par le fait que, comme J. Holovac'kyj (1814-1888) l'avait dit dans son ouvrage *Discours sur la langue russe méridionale et ses dialectes* [*Rozprava o jazyce južnoruskom i ego narečijax*],

⁷ Il s'agit d'un ensemble de révolutions et de soulèvements en Europe en 1848.

⁸ 'Société'.

⁹ Sur la fondation de cette société, cf. Holovac'kyj, 1850.

« la langue que le peuple parle est la règle fondamentale et la source première de la langue écrite, car c'est le peuple qui conserve le plus fidèlement toutes les formes d'une langue, sa construction, son organisme, son véritable esprit »¹⁰,

mais on suivit aussi les conseils de M. Maksimovič (1804-1873) qui avait écrit en 1840 :

« Votre jeune génération et celle du futur doivent écrire dans leur langue maternelle [*na svoem rodnom jazyke*]. Chez nous, dans l'Empire russe, c'est le grand-russe qui est devenu la langue littéraire [...]. Nous ne pouvons pas avoir notre littérature en langue russe méridionale (ukrainienne, petit-russe). Mais pour Vous, les Russiens de l'Autriche-Hongrie, votre langue littéraire doit être la langue vivante qui a des formes déjà prêtes. L'époque du polonais est déjà passée pour vous, l'époque du grand-russe n'est pas encore venue »¹¹.

Maksimovič conseille également de compléter la langue parlée par des mots et des expressions des poésies, proverbes, dictons populaires petits-russes et russiens, ensuite, s'il le faut, du grand-russe et des autres langues slaves¹².

Les décisions prises par les membres du Congrès ne furent jamais respectées et chacun se mit à écrire à sa façon, les uns introduisant des mots du slavons et du grand-russe, les autres du petit-russe, du polonais ou inventant les leurs. Très bientôt, deux partis culturels se dessinèrent avec des approches linguistiques différentes. La seule chose qui les réunissait était la lutte contre l'assimilation polonaise.

1) Les russophiles

Ce qui est typique pour ce courant, c'est la fascination pour « la belle époque de la *Rus'* kievienne », la conviction que le slavons représente une liaison permanente avec les traditions et la culture des ancêtres, qu'il est le gardien de l'esprit du peuple. C'est pourquoi c'est lui qui servira de base pour la formation des notions modernes abstraites. En général, leurs concepts nationaux étaient vagues et n'avaient pas de définition claire. Le plus important pour eux était qu'ils se considéraient comme les Russiens de Galicie, et c'est ce qui les distinguait des Polonais. La conscience nationale hésitait entre l'idée d'une communauté panrusse sur tout l'espace des frontières historiques de la *Rus'* de Kiev dont les Russiens faisaient partie, et l'idée selon laquelle les Russiens de Galicie étaient une ethnie distincte au sein de l'Autriche-Hongrie ; parfois ils se considéraient comme un seul peuple avec les autres Ukrainiens (ceux de l'Empire russe). Tout dépendait de l'évolution du mouvement russophile, et aussi, comme ce n'était pas un

¹⁰ Holovac'kyj, 1849, p. 49.

¹¹ Maksimovič, 1840, pp. 107-110.

¹² *Ibid.*

courant homogène, du point de vue personnel de chacun de ses représentants. Parmi eux on peut distinguer deux groupes différents :

1.1) Les Vieux-Russes (le parti de Saint-Georges) : le haut clergé uniaste russe. En grande partie il s'agissait des membres de l'Institut stavropige [*Stavropigijskyj*] (le privilège de *stavropigie* signifie la soumission directe au patriarche de Constantinople), des représentants de la vieille élite qui méprisaient et niaient complètement la langue parlée par le peuple, ils estimaient que le vernaculaire était incapable de constituer une base pour la langue érudite. Selon eux, on ne pouvait pas perdre des années à forger une langue, mais il fallait se servir directement d'une langue dont le vocabulaire ne contenait pas moins de 20 000 mots. Le représentant le plus éminent des Vieux-Russes était D. Zubrickyj qui voyait dans l'idiome russe « une langue de bergers » et n'imaginait pas comment on pouvait vouloir qu'un homme instruit utilise la langue de la populace galicienne¹³. Ils créèrent une langue mixte, composée de slavon, de russe parlé, avec un mélange de mots grands-russes, polonais, et même parfois latins, appelée *cerkovno-slavjanskoe jazyčie* 'langue slavonne', absolument incompréhensible pour les masses. Il n'existait pas de norme généralement admise de cette langue. Chacun la créait à sa façon ; elle variait dans de très notables proportions, faisant une plus large part à tel ou tel élément, suivant ceux qui la maniaient. L'historien O. Terlec'kyj caractérisait le *jazyčie* comme une mosaïque la plus magnifique de toutes les langues vivantes, mortes et celles qui n'étaient pas encore nées¹⁴. *Jazyčie* était considérée comme une langue provisoire, car les Vieux-Russes voulaient adopter le grand-russe en tant que langue « littéraire », mais le problème était qu'ils pouvaient lire en grand-russe, mais ne savaient pas le prononcer ;

1.2) Les russophiles laïcs, moins conservateurs, essayèrent au début de développer le vernaculaire, mais vers les années 1870 ils se prononcèrent pour la langue littéraire grand-russe. Parmi eux, les plus connus étaient J. Holovac'kyj, B. Dedic'kyj, K. Ustijanovič, I. Naumovič. Voici ce que ce dernier déclara en 1866 :

« [...] ce n'est pas notre faute si le russe ressemble à la langue qu'on parle à Moscou. La langue grand-russe est en réalité le russe, créé par les Russiens. En adoptant le grand-russe nous reprenons notre propriété »¹⁵.

La même idée a été exprimée par Ustijanovič en 1861 :

« Il ne faut pas rejeter la langue moscovite, car elle s'est développée sur la base de la pure racine russe, les écrivains grands-russes l'empruntèrent et la développèrent, ce que les Russiens ne purent pas faire à cause des conditions politiques »¹⁶.

¹³ Studyns'kyj, 1905, p. 52.

¹⁴ Terlec'kyj, 1902, p. 72.

¹⁵ Naumovič, cité par Mudryj, 2000, p. 5.

¹⁶ Ustijanovič, cité par Mudryj, 2000, p. 7.

Les russophiles laïcs estimaient que pour un Galicien il était très facile d'apprendre le grand-russe ; il faudrait juste savoir comment prononcer correctement les mots, car selon l'écriture étymologique ils s'écrivaient de la même façon qu'en russe, mais se prononçaient différemment. Ils utilisaient l'écriture étymologique de Maksimovič, en gardant toujours la lettre « ы » et le signe dur (« ь »). Pour cette raison on les appelait les « durs ». Ils se prononçaient contre l'écriture phonétique, car la langue vivante change, tandis que l'étymologie restera toujours sans changement. De plus, ils voyaient dans l'écriture phonétique une trahison de la tradition, une rupture avec l'Eglise.

2) Les populistes

Les populistes étaient un mouvement opposé aux russophiles, dont les représentants voyaient le passé glorieux des Russiens à l'époque des Cosaques et rejetaient celle de la *Rus'* kievienne. Ils cherchaient à se rapprocher des Ukrainiens de l'Empire russe (Petits-Russiens) pour réunir tous les groupes ukrainiens assez nombreux et créer à eux seuls une littérature et une langue. Selon les populistes, qui s'efforçaient de développer la langue parlée russe, la langue littéraire devait être fondée sur « la parole populaire vivante ». Au début ils gardaient encore l'écriture étymologique en écrivant en vernaculaire, qu'ils enrichissaient avec des mots, artificiellement créés ou empruntés à d'autres langues slaves (en excluant le grand-russe et le slavon, ce qui les distinguait des russophiles). Mais vers les années 1890, ils passent à l'écriture phonétique, inventée par l'écrivain ukrainien P. Kuliš (1819-1897), appelée *kulišivka*. On commença à les appeler les « mous », parce qu'ils n'utilisaient pas le signe dur à la fin des mots. Cette orthographe prévoyait également l'absence de certaines lettres anciennes, et l'introduction de nouvelles lettres, telles que « e » et « i ». Les populistes estimaient que l'étymologie et la langue artificielle *jazyčie* n'avaient pas d'avenir. Parmi les populistes, il y avait ceux qui préféraient adopter le petit-russe en tant que langue littéraire, car en Petite-Russie plusieurs œuvres classiques ukrainiennes avaient déjà été créées, fondées sur la base de la langue vernaculaire vivante. Et, comme en Galicie le style littéraire n'était pas encore élaboré, il valait mieux l'emprunter aux Petits-Russes. En défendant l'écriture phonétique, ils présentaient l'argument que grâce à cette écriture les enfants russiens apprendraient plus facilement à lire et à écrire. Les russophiles leur répondaient en disant qu'il suffisait seulement de composer de bons manuels et de préparer de bons professeurs pour que les enfants russiens apprennent à lire et écrire bien en russe sans passer par l'écriture phonétique. A la fin du XIX^{ème} siècle, les populistes rejetèrent complètement le slavon, l'étymologie et le nom *Rus'* et adoptèrent celui d'Ukraine.

2. POUR CONFIRMER L'IDENTITÉ NATIONALE

Pour contester les opinions de certains Polonais et Russes considérant le russe (le petit-russe ou l'ukrainien) comme un dialecte et non pas comme une langue distincte¹⁷, il fallait prouver, premièrement, l'existence d'un peuple distinct ayant son histoire et possédant depuis toujours son territoire, et deuxièmement, démontrer le caractère ancien de sa langue.

Parmi les premiers ouvrages ukrainiens traitant cette problématique il faut citer celui du prêtre uniate galicien, I. Mohylnyc'kyj (1777-1831) *Discours sur la langue russe* [*Vedomest o Ruskom Jazyce*] dans la préface duquel il dit : « La langue est la propriété du peuple et nul ne doit oublier la langue de ses pères »¹⁸. Le but de ce travail est d'établir une liaison étroite entre le peuple et sa langue, ou plus exactement, démontrer l'existence du peuple par l'intermédiaire de sa langue :

« Si un peuple perd son indépendance ou son existence politique, cela ne veut pas dire qu'il perd son identité et sa langue, elles restent toujours propres au peuple et ne changent pas. La gloire et la puissance du peuple se reflètent dans la perfection et la gloire de sa langue. Il n'existe plus de puissance et de gloire des Empires grec et romain, mais ni la langue grecque ni la langue latine n'ont perdu de leur importance. L'histoire connaît la chute de plusieurs Empires et Etats dont les langues étaient devenues importantes à la suite de la puissance et de la gloire politiques [de ces derniers] et qui demeurent jusqu'à nos jours. [...] Depuis plusieurs siècles, la Monarchie russe a disparu, fondée par Vladimir le Grand, mais la langue russe existe jusqu'à maintenant chez les Russiens »¹⁹.

Ainsi, Mohylnyc'kyj affirme-t-il que le russe, qu'il ne différencie pas du biélorusse, est la langue autochtone de la *Rus'* kiévienne, d'où vient l'authenticité du peuple russe. La langue russe, d'après lui, est la même sur les terres de la Petite *Rus'*, de la *Rus'* Rouge (Galicie orientale) et Blanche (Biélorussie). Il arriva à cette conclusion en se référant à G. Dobrovský et N. Karamzine qui affirmaient que, si deux ou trois dialectes sont soumis aux règles de la même grammaire et s'il n'y avait qu'une

¹⁷ Mohylnyc'kyj rapporte quelques idées sur la conception du russe qu'avaient certains auteurs : « L'historien russe, N. Karamzine (1766-1826) dans le volume IX de son *Histoire de l'Etat russe* [*Istorija gosudarstva Rossijskogo*] désigne le russe comme "une langue barbare, qui n'est ni russe ni polonaise" ; N. Greč, grammairien russe, dans son ouvrage *Essai d'une brève histoire de la littérature russe* [*Opyt kratkoj istorii russkoj literatury*] (1822) considère le petit-russe comme "un dialecte régional polonais" qui s'était formé à la suite du long règne des Polonais dans la partie sud-ouest de la Russie ; l'historien polonais S. Linde répéta cette idée en 1816 : "A la suite d'une influence du polonais sur le russe, une nouvelle langue se forma : le petit-russe, que N. Greč appelle un dialecte régional polonais. Dans la première époque de l'histoire de la langue et littérature russes, on peut appeler la première période grecque, la deuxième tatare, et la troisième, comme l'affirme notre auteur et ce qui est absolument juste, est la période polonaise". Dans son *Statut de Lituanie* [*Statut Lytovs'kyj. – V.S.*] il qualifia le russe de "mélange de slavon, russe et polonais" » (Mohylnyc'kyj, 1829, p. 3).

¹⁸ *Ibid.*, p. 1.

¹⁹ *Ibid.*, p. 5.

différence de prononciation dans quelques mots, alors il s'agissait de dialectes de la même langue²⁰ ; mais s'il existait une différence considérable dans la grammaire de chacun, il s'agissait de langues différentes. L'auteur souligne également que pendant des siècles le russe s'est avéré être une langue distincte, conservée dans les chroniques, les privilèges des rois, dans les protocoles et livres des villes, dans la correspondance officielle et privée dans les milieux bourgeois, noble et érudit (comme dans le cas du slovaque).

Parallèlement, en Petite-Russie (en Ukraine), Maksimovič dans la préface de son ouvrage *Les chansons petites-russes* [*Malorussskie pesni*] (1827) souligna que l'ukrainien de son époque était une langue distincte et non pas un dialecte du grand-russe. Il montra ses particularités phonétiques et morphologiques qui la différenciaient du grand-russe²¹. Dans son « Histoire de l'ancienne littérature russe » [*Istorija drevnej russkoj literatury*], il développa ce sujet plus en détail :

« [...] le nom de la langue russe, dans le plus large sens de ce mot, doit être considéré comme le nom patrimonial appartenant autant à la langue de toute la *Rus'* du Sud qu'à la langue de toute la *Rus'* du Nord ; dans cet esprit (en général) on peut appeler russe toute langue slave de l'Est. Mais les trois variétés de cette langue, appartenant aux trois variétés du peuple russe, sont si différentes entre elles, qu'on peut les considérer comme trois langues homogènes distinctes, à l'égal des langues slaves occidentales, et non pas comme trois dialectes ; en outre, les langues polonaise, serbe et slovaque ont plus en commun que le russe méridional et le grand-russe. [...] Le russe méridional vernaculaire n'a que deux dialectes : celui de l'Est (le petit-russe ou ukrainien) et celui de l'Ouest (le russe de Galicie). Ces deux dialectes n'ont pas de grandes distinctions ; voilà pourquoi nous pouvons estimer le yougo-russe [*'le russe du Sud'.* – *V.S.*] comme une langue homogène, ce qui est la garantie de l'ancienneté de son apparition. En réalité il s'agissait du fait que cette langue fut formée au cours d'une période ancienne, et non pas au Moyen-Age comme certains l'estimaient, qui pensaient de façon erronée que le russe méridional s'était formé à la suite de l'influence du polonais sur le russe »²².

Dans son fameux *Discours sur la langue russe méridionale et ses dialectes*, Holovac'kyj, en controversant l'affirmation des Polonais que le polonais aurait influencé considérablement le russe, démontre le contraire :

« [...] c'est le polonais qui subit l'influence du russe lors de sa formation, car à l'époque de la *Rus'* kiévienne, le russe était déjà écrit, à la différence du polonais. C'est seulement à partir du XIV^{ème} siècle que les Polonais commencent à traduire du latin en polonais. [...] Les Polonais eux-mêmes reconnaissent le fait que le polonais a été influencé par le russe. Ainsi, le

²⁰ *Ibid.*, pp. 2-4.

²¹ Maksimovič, 1827 [1912, pp. 6-7].

²² Maksimovič, 1839, pp. 398-399.

professeur I. Snjadec'kyj disait que le meilleur polonais est parlé à Lviv et en *Rus'* en général et pas dans les régions purement polonaises »²³.

Le discours sur les voies de développement des cultures russe et ukrainienne et sur l'appartenance nationale de la littérature de la *Rus'* kiévienne et de sa population autochtone est reflété dans la polémique entre l'historien russe M. Pogodin et M. Maksimovič (dans les années 1850). Pogodin affirmait que les chroniques kiéviennes avaient été écrites en grand-russe, ce qui prouvait que les Grands-Russes vivaient à Kiev et dans sa région dès le début. Selon lui, les Petits-Russiens étaient venus des Carpates après l'invasion mongole au XIII^{ème} siècle. Les Ukrainiens seraient donc d'origine toute récente et étrangère. Dans cette logique il n'y avait pas de place pour les Ukrainiens dans l'histoire ancienne. L'ancienne *Rus'* kiévienne serait la même chose que l'Empire russe, l'ancien russe serait le grand-russe et l'ukrainien n'aurait jamais existé en tant que langue distincte, ce ne serait qu'un dialecte du grand-russe²⁴. En revanche, Maksimovič dans ses « Lettres philologiques à Pogodin » [*Filologičeskie pis'ma k M.P. Pogodinu*] et dans ses « Réponses à M.P. Pogodin » [*Otvetye pis'ma M.P. Pogodinu*] insista sur le fait que les Ukrainiens étaient les descendants directs des Slaves de Kiev, que la langue de Nestor, des chroniques du Sud et de l'Ouest, aussi bien que du *Chant d'Igor* serait du vieil ukrainien. Donc, l'ukrainien serait une langue « historique », les Ukrainiens seraient un peuple autochtone. D'où une conclusion sur l'existence fort ancienne et continue d'une nationalité ukrainienne (russienne et petite-russienne)²⁵.

Après l'interdiction de publier des textes en petit-russien en Ukraine, proclamée à deux reprises en 1863 et en 1876, le centre de gravité de toute l'activité nationale ukrainienne se déplace en Galicie orientale. Vers la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècles apparaissent les travaux fondamentaux des Russiens galiciens ayant pour objectif de confirmer l'identité ukrainienne à travers la langue et l'histoire, ce qui était à l'origine du mythe national ukrainien. Ainsi, dans l'œuvre du professeur galicien I. Ohijenko (1882-1972) *La culture ukrainienne. L'histoire de la vie culturelle des Ukrainiens* [*Ukrainskaja kul'tura. Istorija ukrainskoj kul'turnoj žizni*] on trouve les passages suivants sur la langue :

« Tant que notre langue sera vivante, notre peuple existera en tant qu'une nationalité [...]. La langue est notre indice national ; notre culture, notre conscience nationale sont représentées par notre langue [...]. La langue est la forme de notre vie »²⁶.

²³ Holovac'kyj, 1849, pp. 21-27.

²⁴ Pogodin, cité d'après Gudzij, 1989, pp. 20-24.

²⁵ Maksimovič, cité d'après Gudzij, 1989, pp. 20-24.

²⁶ Ohijenko, 1918, pp. 239-240.

Le professeur M. Hruševs'kyj (1886-1934), considéré comme le Karamzine ukrainien, dans son *Histoire de l'Ukraine-Rus'* [*Istorija Ukrainy-Rusy*] (1897-1902) confirma définitivement l'ancienneté et l'authenticité du peuple ukrainien (russe et petit-russe) aussi bien que de sa langue et de son indépendance absolue face aux Grands-Russes²⁷.

La création des mythes sur la langue ukrainienne continue actuellement, et est même devenue très fructueuse ces dernières années. A la base du mythe national contemporain se trouve l'idée que l'ukrainien est la langue la plus ancienne du monde. Dans le manuel *L'ukrainien pour les débutants* (1993) nous lisons que l'ukrainien servait comme langue commune pour toutes les tribus au début de notre ère²⁸. S. Plačinda, dans son *Dictionnaire de la mythologie ukrainienne ancienne* [*Slovar' drevnej ukrainskoj mifologii*] (1993) nous raconte que l'ukrainien est la langue-mère des toutes les langues indo-européennes.

CONCLUSION

Pour terminer je soulignerai que la langue, en tant qu'un des éléments unificateurs de la construction identitaire ukrainienne, devint l'objet des discours menés par les « éveilleurs » du sentiment national (l'intelligentsia), qui, en grande partie, n'étaient pas des linguistes. Faisant partie d'une couche très restreinte de la société, ils étaient le moteur principal du processus d'édification nationale. Dans leurs discours identitaires, la langue se transforma en un objet, voire en un moyen de détermination d'une communauté collective parlante distincte et servit d'instrument pour prouver la légitimité de son existence.

La sacralisation du rôle de la langue pour la nation aboutit à la création de toutes sortes de mythes sur la langue nationale qui ne cessent actuellement de se multiplier et de se diversifier.

Il faut ajouter que le cas ukrainien n'est pas une exception. Tous les pays de l'Europe centrale et orientale firent en gros le même parcours au cours du XIX^{ème} siècle, en ne se distinguant entre eux que par des particularités insignifiantes.

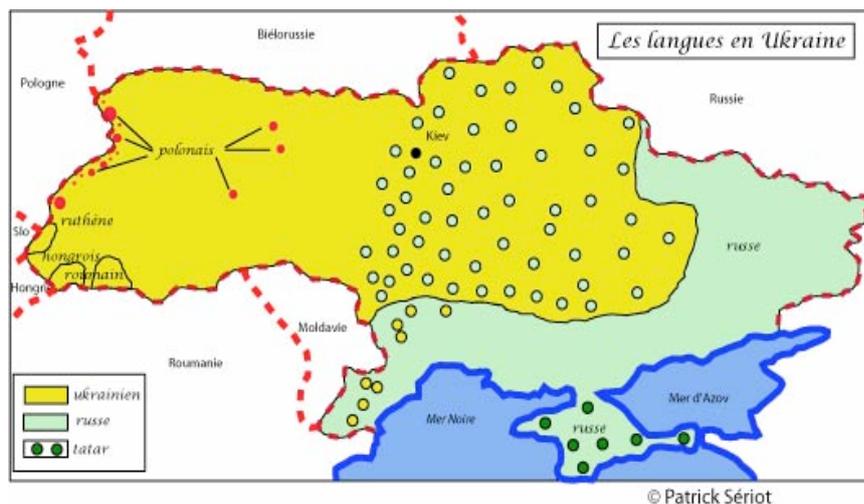
© Victoriya Saïdi

²⁷ Hruševs'kyj, 1991.

²⁸ Plačinda, 1993, pp. 84-86.

Annexe

Carte des langues en Ukraine



RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DEDICKYJ Bogdan, 1881 : *Antonij Dobrjanskyj, ego žizn' i dejatel'nost' v galickoj Rusi*. Lviv : Obščestvo Kačkovskogo. [Antonij Dobrjanskyj, sa vie et son activité en Rus' de Galicie]
- GUDZIJ Nikolaj, 1989 : *Literatura Kievskoj Rusi i ukrainsko-russkoe literaturnoe edinenie XVII-XVIII vekov*. Kiev : Naukova Dumka. [La littérature de la Rus' de Kiev et l'union littéraire ukraino-russe aux XVII-XVIII^{èmes} siècles]
- HOLOVAC'KYJ Jakiv, 1849 : *Rozprava o jazyce južnoruskom i ego narečijax*. Lviv : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [Discours sur la langue russe méridionale et ses dialectes]
- , 1850 : *Istoričeskij očerk sozdanija galicko-ruskoj Maticy*. Lviv : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [Aperçu historique de la fondation de la Matica russo-galicienne]
- HRUŠEVSKYJ Myxajlo, 1991 : *Istorija Ukrainy-Rusy*. Kiev : Naukova Dumka. [Histoire de l'Ukraine-Rus']

- LOZYNS'KYJ Josyp, 1831 : *Gramatyka rus'koji movy*. Przemysl : Tipografija vladyčna greko-katolyč'ka. [Grammaire de la langue russe]
- MAKSIMOVIČ Mixail, 1827 [1912] : « Malorusskie pesni », in *Zapysky Naukovoho Tovarystva imeni Ševčenko*, 1912, t. XIV, pp. 6-49. [Les chansons petites russiennes]
- , 1839 : « Istorija drevnej ruskoj literatury », in Maksimovič M., *Sbornik sočinienij*. Vol. III, pp. 398-399. [Histoire de la littérature russe ancienne]
- , 1840 : « Pis'mo o galicko-ruskoj literature », in *Halyčany*, 1840, № 1863, pp. 107-110. [Lettre sur la littérature russe de Galicie]
- MOHYLNYC'KYJ Ivan, 1829 : *Vedomest o ruskom jazyce*. Lviv : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [Discours sur la langue russe]
- MUDRYJ Marjan, 2000 : « Avstrorusynstvo v Halyčyni : sprobna okreslennia problemy », in *Visnyk Lvivs'koho Universytetu*, 2000, № 35-36, pp. 571-603. [Austrophilie en Galicie : une tentative d'esquisser le problème]
- OHIJENKO Ivan, 1918 : *Ukrainskaja kul'tura. Istorija ukrainskoj kul'turnoj žizni*. Lvov : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [La culture ukrainienne. Histoire de la vie culturelle des Ukrainiens]
- PLAČINDA Stepan, 1993 : *Slovar' drevnej ukrainskoj mifologii*. Kiev : Lybid. [Dictionnaire de la mythologie ukrainienne ancienne]
- ŠAŠKEVIČ Markian, 1837 : *Rusalka Dnistrova*. Pest : Pys'mom Korolivs'koho Vseučylyšča Peštans'koho. [La sirène du Dniestr]
- STUDYNS'KYJ Kyrylo, 1905 : « Z korespondenciji Denysa Zubryc'ko » in *Zapysky Naukovoho Tovarystva imeni Ševčenko*, 1905, t. 43, pp. 47-69. [De la correspondance de Denis Zubryc'kyj]
- TERLEC'KYJ Oleksandr, 1902 : « Moskvofily i narodovci u 70-x rokax XIX stolittia », in *Zapysky Naukovoho Tovarystva imeni Ševčenko*, 1902, t. 37, pp. 3-25. [Russophiles et populistes dans les années 70 du XIX^{ème} siècle]

La linguistique soviétique après N. Marr : linguistes, structuralisme et « révolution scientifique et technologique »

Margarita SCHOENENBERGER

Université de Lausanne

Résumé :

Les années 1950 dans l'histoire de la linguistique soviétique sont marquées par ce que l'on appellerait aujourd'hui un changement de paradigme scientifique. Beaucoup de linguistes soviétiques se sont tournés vers le structuralisme qui avait beaucoup d'adeptes dans le monde occidental. En même temps, dans les années 1950-1960 (à l'époque qui a reçu le nom de « dégel »), la société soviétique vivait une ère d'euphorie technocratique. Chaque science, chaque courant scientifique se devait de démontrer son utilité dans cette cause commune. Un thème de discours idéologique en Union soviétique des années 1955-1970 semble avoir joué un rôle important d'abord dans le discours soviétique officiel, et ensuite dans les sciences du langage : il s'agit de la notion de *révolution scientifique et technologique* (NTR). Dans la linguistique soviétique, dès la fin des années 1950, deux courants de pensées que j'appellerai « traditionaliste » et « structuraliste » cherchent à intégrer la notion de NTR dans leur démarche scientifique et se livrent une lutte brève mais intense pour prendre la place de doctrine officielle. Ce débat a lieu dans les pages des revues linguistiques les plus en vue. Les « traditionalistes » sont représentés avant tout par V.V. Vinogradov, les « structuralistes » par S.K. Šaumjan.

Mots-clés : linguistique soviétique des années 1955-1970, révolution scientifique et technologique (NTR), « changement de paradigme », « pro-physiques » vs. « pro-lyriques », « structuralistes » vs. « traditionalistes », histoire du structuralisme

1.

Qui s'intéresse à l'histoire de la linguistique soviétique et, je pense, de n'importe quelle science soviétique, constate rapidement que cette histoire est étroitement et intimement liée à des influences et des événements extra-scientifiques et, souvent, déterminée par eux. Dans le cadre de mes recherches, je m'intéresse essentiellement à la linguistique soviétique des années 1960-1990, plus particulièrement au courant appelé « fonctionnaliste », dominant dans l'URSS de cette époque. Le premier constat auquel je suis arrivée était que le fonctionnalisme soviétique, tout en revendiquant la scientificité de sa démarche, avait une visée clairement normative et prescriptive¹. En recherchant les causes de cette volonté d'agir sur la langue en scientifiques, j'ai été amenée à m'adresser aux travaux de philologues russes du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle, aux écrits du Cercle linguistique de Prague, prédécesseurs en quelque sorte du fonctionnalisme soviétique, une filiation d'ailleurs avouée et proclamée par les linguistes soviétiques. Cependant, l'étude des sources proprement scientifiques ne donne qu'une partie d'explication au succès du fonctionnalisme en Union soviétique.

Pour expliquer sa cristallisation et son acceptation générale, il faut sans doute se tourner vers des explications externes. Patrick Sériot a notamment travaillé sur l'influence de la philosophie allemande dans les sciences du langage en Russie et en URSS². Il est également justifié de relever des causes politiques (le système totalitaire soviétique aurait eu besoin d'une vision supra-locale et supra-nationale d'une langue nationale) et idéologiques (la « grandeur du peuple russe » exigerait de la part de tout le monde, surtout de la part des spécialistes de la langue, de veiller sur la beauté, la richesse et la pureté de la « grande langue russe »). Ces causes « externes » ne sont pas les moindres. Dans le présent article, je m'intéresserai à une page d'histoire ou à un thème de discours idéologique dans l'Union soviétique des années 1955-1970, à savoir l'introduction dans le discours soviétique officiel de la notion de *révolution scientifique et technologique* [*naučno-texničeskaja revoljucija*, la *NTR* par la suite]. Il était important dans ces années-là aussi bien pour la linguistique que pour toutes les autres sciences soviétiques de démontrer son adéquation à l'époque historique en cours, aux décisions des congrès du Parti, de prouver en quelque sorte sa loyauté vis-à-vis du régime et son utilité dans la construction du communisme.

2.

Les années 1950 dans l'histoire de la linguistique soviétique sont marquées par ce que l'on appellerait aujourd'hui un changement de paradigme scientifique : après la célèbre intervention de Staline en 1950 contre l'approche

¹ Schoenenberger, 2004.

² Sériot, 1994 ; 1997 ; 2006.

marriste dans les sciences du langage³, la place de doctrine officielle était rendue à la linguistique russe traditionnelle d'avant Marr (donc d'avant la Révolution), plus précisément à la méthode historico-comparative, l'ennemie officielle des marristes. Cependant, plusieurs linguistes soviétiques se tournent vers les théories structuralistes venues de l'Occident. Lesdites théories⁴ sont présentées dans les revues linguistiques spécialisées dès le début des années 1950 et sont plus ou moins sévèrement critiquées. Les périodiques les plus reconnus de l'époque (et aujourd'hui toujours) sont *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka* [Bulletin de l'Académie des sciences de l'URSS. Série des sciences littéraires et linguistiques] et *Voprosy jazykoznanija* [Questions de linguistique]. En quelques années, les remarques critiques ont assez vite cédé la place à de la curiosité⁵, il y a eu plutôt une demande d'en connaître davantage, il est paru des articles informatifs commandés par la rédaction sur tel ou tel courant structuraliste en particulier⁶. On observe la même tendance dans les deux revues citées plus haut. A ceci près, que dans les *Izvestija Akademii nauk* le volume des articles linguistiques est mince comparé à celui des articles littéraires dans les années 1950, la tendance s'inverse pratiquement dans les années 1960.

Durant trois ans, de 1959 à 1962, on assiste à un véritable combat dans les pages de *Voprosy jazykoznanija* et d'*Izvestija Akademii nauk* entre les défenseurs de la science du langage proprement « russe » et les partisans du structuralisme. Il s'agissait de divergences théoriques et méthodologiques, mais également d'un enjeu politique de taille : rester, pour les uns, ou devenir, pour les autres, la doctrine officielle de la linguistique soviétique. C'était une lutte pour le pouvoir, pour une survie scientifique, mais aussi, vu l'expérience (personnelle de certains protagonistes) du passé encore tout récent, une lutte pour la survie tout court. Une fois de plus, des raisons extra-linguistiques ont été décisives dans l'histoire de la science en Russie. Les circonstances historiques et sociologiques de cette époque méritent une attention particulière.

3.

A la fin des années 1950 et dans les années 1960 (à l'époque qui a reçu le nom de « dégel »), la société soviétique, comme le reste du monde industrialisé, vit une ère d'euphorie technocratique. Il semblait que les sciences et la technologie allaient résoudre sous peu tous les problèmes existentiels. Du côté soviétique, cela a été formulé en 1961 au XXII^{ème} congrès du parti communiste comme ceci :

³ L'abandon officiel de la théorie du linguiste N. Ja. Marr, suite à l'intervention de Staline (« Le marxisme et les problèmes de la linguistique » [*Marksizm i voprosy jazykoznanija*], in *Pravda*, 20.06.50).

⁴ Sous le nom de « structuralisme » sont présentés aussi bien les travaux de F. de Saussure, que le fonctionnalisme pragois, la glossématique de L. Hjelmslev et le descriptivisme de Z. Harris.

⁵ Zavarzina, 2006.

⁶ Entre autres, Axmanova, 1953 ; Šaumjan, 1956 ; Steblin-Kamenskij, 1957 ; Reformatskij, 1957.

« Les succès de la révolution scientifique et technologique (ou *NTR*, notion apparue pour la première fois en 1955 lors d'une session plénière du parti) nous donnent la certitude que grâce à la réalisation de ses potentialités sur la base du socialisme et sous la direction du parti communiste déjà la génération actuelle des Soviétiques vivra à l'ère du communisme »⁷.

Ce manifeste très bien compris par la société provoqua maints écrits dans tous les domaines. La cybernétique, science pourchassée auparavant, mais réhabilitée au milieu des années 1950, est particulièrement à l'honneur. Chaque science, chaque courant scientifique se devait de démontrer son utilité dans cette cause commune⁸.

Une année avant que le XXII^{ème} congrès du parti ne consacre la notion de *NTR*, un conflit entre les structuralistes et les traditionalistes est amorcé publiquement. Dans le fascicule 3 des *Izvestija Akademii nauk* de 1959, apparaît l'éditorial de V.V. Vinogradov, rédacteur en chef de la revue, intitulé « Le XXI^{ème} congrès du parti communiste de l'Union soviétique et les tâches de la science philologique » [*XXI s'ezd KPSS i zadaci sovetskoj filologičeskoj nauki*]. Dans ce programme d'actions, Vinogradov déclare que pour les linguistes soviétiques, la langue est un système qui est en correspondance avec tous les changements sociaux, il propose à ses collègues d'étudier plus en profondeur la science linguistique bourgeoise, à savoir le structuralisme occidental, afin d'élaborer une critique fondée et non superficielle de ce courant :

« Il est indispensable d'entreprendre une critique scientifique du structuralisme et de ses branches, car actuellement c'est le courant le plus répandu en Occident. [...] A cet égard, la nécessité d'étudier et d'élaborer de nouvelles méthodes dans le domaine de la linguistique appliquée (théorie et pratique de la traduction automatique, linguistique mathématique, etc.) devient particulièrement aiguë pour définir la place et le rôle de ces secteurs de la linguistique par rapport aux autres »⁹.

⁷ « Tret'ja Programma KPSS XXII S'ezda », 1961.

⁸ Dans les textes linguistiques soviétiques, j'ai rencontré le nom de John Bernal (1901-1971) auquel on attribue la paternité du terme *NTR* qu'il aurait employé pour la première fois en 1938 dans son ouvrage *The Social Function of Science*, paru à Londres (Bernal, 1938). Bernal affirmait qu'au cours d'une progression scientifique et technologique se produirait un bond en avant, qu'il qualifiait de révolutionnaire, et qui changerait énormément la vie de tout le monde. Il s'agirait donc d'une invention dans le domaine scientifique qui trouverait une réalisation technologique pratiquement immédiate (ce qui n'est pas le cas pour la plus grande partie des découvertes scientifiques). Norbert Wiener, le père de la cybernétique, a affirmé à la fin des années 1940 suite aux déclarations de Bernal qu'il savait exactement quelle machine changerait le visage du monde industriel, à savoir un simple arithmomètre dans lequel il est très tentant de voir le futur ordinateur. Or, Bernal était connu en URSS, son livre y a été traduit en 1956. Il est probable que les travaux de Bernal, célèbre physicien anglais et communiste, lauréat du prix Staline pour la paix (1953), membre étranger de l'Académie des sciences de l'URSS (1958), furent à l'origine de la notion de *NTR* dans le discours soviétique. Quoi qu'il en soit, l'expression « *NTR* » fait désormais partie de l'usage, ce qui est attesté dans le dictionnaire de N.Z. Kotelova (Kotelova, 1971).

⁹ Vinogradov, 1959, p. 196.

Ce programme est suivi dans les pages du même fascicule par un article collectif « Problèmes théoriques de la linguistique » où la critique de la linguistique appliquée est beaucoup plus virulente (elle ne peut prétendre au rôle d'une théorie, car la linguistique n'est pas une science exacte, mais sociale ; la linguistique marxiste ne peut être que sociale, donc le structuralisme n'est pas marxiste). En voici quelques citations éclairantes :

« La transformation de la linguistique en une “science exacte” est une devise offensive en Occident, une devise qui trouve un vif écho également chez de nombreux jeunes linguistes soviétiques, dont les convictions scientifiques se sont formées dans la période de crise de la linguistique traditionnelle, laquelle sous leurs yeux s'est révélée incapable d'opposer à la phraséologie pseudomarxiste de la “nouvelle théorie du langage” un véritable fondement pour l'historicisme dans la linguistique »¹⁰ ;

« Entre temps, une partie importante de linguistes théoriciens d'Europe occidentale et des Etats-Unis (et sur leurs traces certains représentants de notre jeunesse scientifique) ont proclamé l'arrivée d'une “nouvelle ère” dans la science du langage. On a affirmé et on continue d'affirmer qu'à la lumière de “nouvelles solutions” aux problèmes théoriques fondamentaux et de la “découverte” de nouvelles méthodes (“structurales”) de description et d'analyse de la langue dans son aspect “synchronique”, la “linguistique traditionnelle” du XIX^{ème} et du premier tiers du XX^{ème} siècle doit appartenir désormais à l'histoire de la science. [...] Les succès de la linguistique appliquée contemporaine créent une illusion dangereuse : plusieurs scientifiques se mettent à penser que la linguistique doit faire partie des sciences de la nature et non pas des sciences de la société. [...] Or, pour la linguistique marxiste l'appartenance du langage aux phénomènes sociaux spécifiques et, par conséquent, l'appartenance de la linguistique aux sciences socio-historiques ne peut être remise en question. Plus que cela, pour la linguistique marxiste c'est un axiome. Les succès de la linguistique appliquée, aussi importants soient-ils, ne peuvent ébranler cette affirmation précisément à cause de son caractère axiomatique »¹¹ ;

« La jeune génération de linguistes soviétiques soutenus par certains représentants de la génération des aînés a décidé, sans avoir mûrement réfléchi à la compatibilité de tel ou tel postulat linguistique importé de l'étranger, d'appliquer et de développer ces postulats dans la linguistique soviétique. Tout ceci nous impose la nécessité de placer les élaborations théoriques à venir dans un cadre plus précis, à savoir d'orienter le travail des linguistes soviétiques vers une critique en profondeur du révisionnisme et des courants idéalistes qui règnent en Occident ; il faut viser un niveau plus élevé dans la solution des problèmes théoriques qui doivent caractériser le visage de la linguistique soviétique à la lumière de l'objectif de construire le communisme dans notre pays, objectif défini par le XXI^{ème} congrès du parti communiste de l'URSS »¹².

Dans le premier fascicule du volume suivant de la revue, daté de

¹⁰ Vinogradov *et al.*, 1959, p. 210.

¹¹ *Ibid.*, p. 211.

¹² *Ibid.*, p. 216.

janvier-février 1960 (dans la rubrique des chroniques), a été publiée la réponse de S.K. Šaumjan¹³, fervent défenseur du structuralisme et de ses applications pour les nouvelles technologies. L'auteur se défend des accusations de Vinogradov et de ses co-auteurs et accuse à son tour. Il a un argument de taille – l'utilité des applications de la linguistique structurale pour l'économie et l'armée soviétiques :

« Il est de notoriété publique que la linguistique structurale est une discipline théorique qui sert de base pour tous les autres domaines de la science du langage actuellement. Etroitement liée à la cybernétique et utilisant largement les méthodes mathématiques, la linguistique structurale a de l'importance non seulement dans le domaine théorique, mais présente également une importance capitale pour l'économie et la défense. Les recherches en linguistique structurale servent de base théorique pour résoudre des problèmes linguistiques appliqués [...]. Puisque ces domaines d'application de la linguistique structurale sont d'une extrême importance aussi bien pour l'économie que pour la défense, les recherches linguistiques structurales sont financées aux Etats-Unis non seulement par des centres d'études théoriques mais également par de nombreux services et industries militaires »¹⁴.

Quant à formuler un fondement marxiste du structuralisme, cela se révèle un exercice plus périlleux et l'auteur semble tourner quelque peu en rond dans son argumentation :

« Malheureusement, les thèses avancées par les auteurs [Vinogradov *et al.*] ne peuvent nous satisfaire. Comme nous le démontrerons plus loin, ces thèses doivent être jugées erronées, même si leurs auteurs tentent de les appuyer avec des références au marxisme. En réalité, ces références au marxisme auxquelles recourent les auteurs doivent être reconnues hasardeuses, parce que les thèses erronées avancées par les auteurs ne peuvent avoir rien en commun avec le marxisme »¹⁵ ;

« Quelle est l'attitude des auteurs à l'égard de la linguistique structurale ? A la page 213 nous lisons avec étonnement l'affirmation que la linguistique structurale repose sur des bases idéalistes. Si l'on accepte cette affirmation, à savoir que la linguistique structurale repose sur des bases idéalistes, autrement dit sur des principes faux, il en découle logiquement et inéluctablement que la linguistique structurale en tant que discipline théorique servant de base à la science moderne du langage est incompatible avec le marxisme et doit être rejetée par la linguistique soviétique comme une pseudoscience idéaliste. Alors, il faut se poser la question suivante : si la linguistique structurale est une pseudoscience idéaliste, comment expliquer les brillantes réussites pratiques qui s'appuient sur la linguistique structurale, les réussites que même les auteurs de la note reconnaissent ? »¹⁶.

¹³ Šaumjan, 1960.

¹⁴ *Ibid.*, p. 71.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 72.

Par ailleurs, Šaumjan revendique pour le structuralisme le statut de théorie linguistique à part entière :

« Dans leurs tentatives de calomnier la linguistique structurale, les auteurs de la note se heurtent à une difficulté de taille, à savoir que la technique de la traduction automatique et beaucoup d'autres domaines techniques s'appuient précisément sur la linguistique structurale. On peut injurier autant que l'on veut la linguistique structurale, mais son utilité est à tel point évidente que même les auteurs de la note ne peuvent la nier. Comment est-ce que les auteurs contournent cette difficulté ? Comme il en ressort de leurs spéculations aux pages 212-213, ils sont prêts à reconnaître à la linguistique structurale une valeur pratique mais ils lui refusent toute valeur théorique. La linguistique structurale, disent-ils, est utile dans le domaine pratique, tandis que le domaine théorique est un ordre à part, la théorie est à rechercher dans la linguistique traditionnelle. [...] Il doit être évident pour un linguiste qui se veut être marxiste que si la linguistique structurale donne des résultats pratiques, c'est uniquement parce qu'elle représente une théorie scientifique qui dresse un tableau fidèle de la réalité. Qui sépare la pratique de la théorie et la théorie de la pratique occupe une position profondément antimarxiste. [...] Il est clair que le principe d'immanence qui constitue les bases de la linguistique structurale non seulement ne contredit pas la compréhension marxiste du langage comme phénomène social, mais, bien au contraire, procure les conditions nécessaires pour une étude fructueuse du langage comme phénomène social »¹⁷.

L'article de Šaumjan est suivi dans les mêmes pages d'une réaction du Bureau de la section littéraire et linguistique de la revue, intitulée « Au sujet des travaux d'analyse structurale de la langue. Décision du Bureau de la Section des sciences littéraires et linguistiques des 7 et 8 juillet 1959 » [*O robotax po strukturnomu analizu jazyka. Rešenje Bjuro Otdelenija literatury i jazyka ot 7-8 ijulja 1959 g.*] où la rédaction essaie d'avoir le dernier mot et de remettre les points sur les i. Le Bureau se défend de négliger délibérément les applications pratiques des méthodes structurales tout en refusant d'octroyer au structuralisme une valeur théorique :

« Le département des sciences littéraires et linguistiques de l'Académie des sciences de l'URSS a été accusé, nous dit-on, de freiner la création de machines cybernétiques qui ont une énorme importance pour l'économie de notre pays, car ce département menait un combat contre le structuralisme »¹⁸ ;

« Néanmoins, le département des sciences littéraires et linguistiques ne peut mettre un signe d'égalité entre les méthodes d'analyse structurale et la méthodologie linguistique générale pour la simple raison que les méthodes structurales ne concernent qu'un aspect extrêmement restreint (étude des rapports purs entre les éléments de la structure linguistique), tandis que la méthodologie de la linguistique soviétique suppose l'utilisation de l'ensemble de méthodes afin de dégager diverses caractéristiques qualificatives de la langue et de ses multiples rapports. Toutes les spéculations qui affirment que cet aspect peut potentielle-

¹⁷ *Ibid.*, p. 73.

¹⁸ « O robotax po strukturnomu analizu jazyka... », 1960, p. 75.

ment assurer l'étude de tous les autres aspects de la langue en tant que phénomène social (cf. les affirmations de S.K. Šaumjan) sont gratuites et sans aucun fondement »¹⁹ ;

« Le Bureau du département croit nécessaire que les nouvelles méthodes structurales deviennent l'objet d'une attention toute particulière. [...] Cependant, la linguistique structurale ne peut faire partie des orientations principales de l'Académie des sciences de l'URSS, vu qu'il existe déjà l'orientation "Théorie de la linguistique soviétique", dans le cadre de laquelle doit être entreprise une étude théorique des problèmes d'analyse de structures linguistiques qui doit aller de pair avec une critique des perversions idéalistes qui caractérisent les mouvements linguistiques dominants dans les pays capitalistes »²⁰.

La guerre n'est cependant pas finie : les « traditionalistes » ont su garder la suprématie idéologique et théorique, mais les « structuralistes » avaient déjà quelques résultats pratiques et promettaient beaucoup. Le ton de Šaumjan peut paraître désinvolte par moments, mais son assurance trouve des échos dans la société de l'époque, surtout dans ce que Vinogradov appelle « une partie de notre jeunesse » :

« Pour conclure, les auteurs soulignent que les théories pour lesquelles se passionne notre jeunesse linguistique sont importées et les auteurs appellent les linguistes soviétiques à entreprendre une critique en profondeur du révisionnisme, en entendant apparemment par révisionnisme des affirmations du genre que la direction générale de la linguistique soviétique devrait passer par un travail sur des problèmes de linguistique structurale. En ce qui concerne les théories importées, nous devrions remercier les auteurs pour la découverte d'un nouveau critère de vérité : jusque-là nous avons cru que les théories pouvaient être vraies ou fausses en fonction de leur conformité ou non à la réalité ; désormais nous saurons que pour juger de la véracité d'une théorie il est nécessaire de voir si elle est importée ou pas. Quant au problème du révisionnisme, nous remarquerons que les auteurs devraient se méfier que quelqu'un, à la lecture de leurs spéculations antimarxistes que nous avons commentées plus haut, ne les accuse de révisionnisme. Nous pensons cependant qu'il serait injuste d'accuser les auteurs de révisionnisme. Si les auteurs de la note formulent des affirmations antimarxistes, c'est qu'ils n'ont tout simplement pas encore acquis la maîtrise suffisante des bases du marxisme »²¹.

4.

L'année 1959 est également l'année du fameux débat public en Union soviétique entre la physique et la lyrique (en russe : entre les pro-physiques et les pro-lyriques). Ce débat a eu lieu dans les pages du journal *Komsomol'skaja pravda*, très populaire à cette époque. Le journal a publié durant trois mois de nombreuses lettres de lecteurs sur la primauté des sciences exactes sur les sciences humaines, la littérature et l'art en général. Une

¹⁹ *Ibid.*, p. 76.

²⁰ *Ibid.*, p. 77.

²¹ Šaumjan, 1960, pp. 73-74.

partie importante de la jeunesse soviétique de cette époque était éblouie par les promesses de la science et de la technologie. Un autre journal de renom, *Literaturnaja gazeta*, a publié à ce moment-là un poème, devenu très connu et cité jusqu'à nos jours, de Boris Sloutski (Sluckij), célèbre poète soviétique :

« La physique est à l'honneur,
Et la lyrique fait sa malle.
C'est pas la faute de calculateurs,
Ce serait plutôt une loi mondiale.
Faut croire qu'on a pas trouvé,
Tout
ce qu'on aurait dû !
Faut croire que les petites ailes d'nos iambes,
Volent moins haut qu'on aurait cru !
Et nos coursiers n'ont rien à voir,
Avec Pégase...
La physique est à l'honneur,
Et la lyrique fait sa malle »²².

Même les publications académiques laissent percevoir ce débat. C'était l'époque où les scientifiques se sentaient tout puissants sous le règne de l'exactitude. Le mathématicien mondialement connu A.N. Kolmogorov calculait le nombre de syllabes inaccentuées dans les poèmes de Vladimir Maïakovski et ses articles étaient publiés entre autres dans la revue linguistique citée plus haut *Voprosy jazykoznanija*. Nombre de jeunes linguistes soviétiques étaient bien décidés à rendre leur science si ce n'est exacte, en tout cas plus exacte.

En automne 1961 a lieu le XXII^{ème} congrès du parti qui, comme on l'a vu plus haut, introduit la notion de *NTR* dans le discours idéologique. Toutes les institutions ont répondu, comme c'était la coutume, aux décisions du congrès par des publications de programmes d'actions dans leurs domaines respectifs. On aurait pu s'attendre à ce que le structuralisme soit promu sur la vague de la *NTR* au rang d'une théorie de référence pour la linguistique soviétique. Ce n'est pourtant pas ce qui s'est passé.

La suite des événements se déroule de nouveau dans les pages des *Izvestija Akademii nauk*. Dans le dernier fascicule de 1961, la revue publie le discours prononcé par l'académicien M.V. Keldyš, président de l'Académie des sciences de l'URSS à ce moment-là, au congrès du parti²³. Keldyš promet au parti communiste que les sciences soviétiques feront tout leur possible pour satisfaire aux exigences de la *NTR*, il énumère en détail tous les domaines et projets pour chaque science. En ce qui concerne les sciences sociales, dont faisait partie la linguistique soviétique, leur objectif

²² Traduction d'A. Coldéfy faite pour le séminaire de 3^{ème} cycle sur la notion de *NTR* dans la culture soviétique, tenu en avril 2003 à l'Université de Lausanne.

²³ Keldyš dirigeait plusieurs projets en lien avec la conquête spatiale et était parmi les scientifiques soviétiques les plus admirés et respectés.

primordial est d'élaborer une base scientifique pour diriger l'évolution de la société soviétique, de participer efficacement à l'éducation communiste, de démontrer les avantages du système socialiste et de lutter contre l'idéologie bourgeoise :

« Le devoir des scientifiques travaillant dans le domaine des sciences humaines est d'aider le parti à développer davantage et de manière créative la théorie triomphante du marxisme-léninisme. Les succès des sciences sociales qui constituent, comme cela a été précisé dans le Programme du P[arti] C[ommuniste] de l'URSS, le fondement scientifique pour diriger l'évolution sociale devront permettre d'atteindre les objectifs idéologiques formulés par le parti, à savoir : éducation communiste, propagande des grands avantages du système socialiste, lutte contre l'idéologie bourgeoise réactionnaire »²⁴.

L'introduction des méthodes mathématiques et la construction des machines à calculer sont également mentionnées, mais sans précision d'éventuels domaines d'application.

Dans le fascicule suivant, le premier de l'année 1962, est publié le programme d'actions signé par Vinogradov « Le XXII^{ème} congrès du parti communiste de l'Union soviétique et les tâches de la science philologique » [*XXII s'ezd KPSS i zadači sovetskoj filologičeskoj nauki*]. Le rédacteur en chef mentionne de nouvelles directions prometteuses au sein de la linguistique soviétique comme la linguistique structurale et appliquée, annonce de nouveaux projets de recherches en cours comme « Etude de la syntaxe avec des méthodes structurales », « Méthodes statistiques dans l'étude du lexique ». Mais la tâche principale des linguistes soviétiques est d'étudier et d'assurer le rôle de la langue russe dans l'évolution (voire le progrès) sociale. Il s'agit de décrire, de faire ressortir des anomalies, de prescrire, car le pays a « des besoins culturo-linguistiques » :

« Un autre objectif lié aux problèmes pratiques de la culture de la langue est une étude des anomalies et des formes incorrectes du langage quotidien. Nous rencontrons toutes sortes de formulations comiques. [...] Ces illustrations ne sont faites que dans le but de montrer la grandeur de notre tâche pour répondre aux besoins de notre pays dans le domaine de la culture linguistique »²⁵.

Enfin, Vinogradov annonce de nouveaux problèmes que l'Institut académique de linguistique se propose de résoudre. Il s'agit avant tout de nouveaux problèmes théoriques, à savoir : la langue en tant que système (en synchronie, diachronie, des sous-systèmes de la langue), bases linguistiques des méthodes mathématiques et statistiques, domaines d'application de méthodes structurales et mathématiques. Vinogradov propose d'établir une frontière entre des groupes de faits qui peuvent et doivent être étudiés par telle ou telle méthode, et de séparer la linguistique proprement dite d'autres disciplines ayant des objets d'étude similaires. En même temps,

²⁴ « Reč' M. Keldyša na XXII s'ezde KPSS », 1961, p. 465.

²⁵ Vinogradov, 1962, pp. 7-8.

les linguistes soviétiques doivent élaborer un cadre théorique adéquat pour ce qu'ils appellent une langue « du peuple tout entier » [*obščėnarodnyj*], « littéraire » [*literaturnyj*], dialectes. Derrière un style éditorial soviétique, on peut observer, me semble-t-il, la volonté, d'une part, de ne pas accepter les méthodes exactes en linguistique (il faut d'abord les étudier pour voir, ce n'est certainement pas ce qu'il nous faut, etc.), d'autre part, Vinogradov entreprend une tentative de récupérer les théories structuralistes pour les intégrer dans la science traditionnelle russe et, par là même, de garder la suprématie théorique.

Dans le fascicule suivant de la revue, est publié l'article de R.I. Avanesov²⁶ (un des personnages centraux de la linguistique soviétique à venir). L'auteur reprend et précise sur à peine trois pages les objectifs de la linguistique soviétique : combler des lacunes théoriques (surtout en intégrant les méthodes structurales dans un très grand nombre de domaines, car les méthodes structurales n'appartiennent pas à un seul secteur) ; répondre à la demande de la société soviétique dans le domaine de la culture de la langue (certains projets comme la normalisation du langage scénique étant déjà en cours) ; assurer la relève de la linguistique soviétique : promouvoir les jeunes spécialistes. Ces trois objectifs ont été l'objet d'un intense travail dans les années qui suivirent.

L'article d'Avanesov est immédiatement suivi (dans le sens propre du terme) par un article de Šaumjan « Objectifs actuels de la linguistique structurale » [*Nasuščnye zadači strukturnoj lingvistiki*]. L'idée centrale de l'article est que la linguistique structurale fait partie de la cybernétique :

« La linguistique structurale dans son état actuel doit être considérée comme une branche de la cybernétique. Cette approche fait apparaître des objectifs tout à fait nouveaux qui auront de sérieuses conséquences pour l'orientation des recherches dans le cadre de cette discipline scientifique »²⁷.

L'auteur expose le modèle linguistique de N. Chomsky, dit clairement s'occuper de grammaire générative transformationnelle qu'il rattache aux sciences de la nature :

« La linguistique structurale est une science empirique du même ordre que la physique, la chimie, la biologie et d'autres sciences qui ont pour objet tel ou tel domaine de la réalité »²⁸.

Šaumjan renonce à ses revendications précédentes, à savoir d'accorder au structuralisme le statut d'une théorie linguistique générale et va jusqu'à se retrancher dans une niche de sciences naturelles en ne

²⁶ Avanesov, 1962.

²⁷ Šaumjan, 1962, p. 104.

²⁸ *Ibid.*, p. 108.

réservant à sa discipline que des tâches appliquées²⁹. L'article de Šaumjan semble marquer une capitulation des structuralistes d'inspiration occidentale au profit d'une linguistique russe « traditionaliste ». C'est cette dernière qui deviendra le courant dominant dans les sciences du langage en Union soviétique³⁰. Ce courant dépassera rapidement le cadre d'une approche historique des faits du langage en la remplaçant par une approche « fonctionnelle ». Les mentions de filiation avec le fonctionnalisme pragois apparaissent à la fin des années 1960³¹. Parmi ses méthodes, la linguistique soviétique privilégiera les méthodes dites « structurales » en oubliant ses récentes attaques contre les structuralismes occidentaux³².

Ainsi, le structuralisme venu d'ailleurs s'est vu dépossédé d'une partie de ses modèles théoriques, de ses méthodes et même de son nom.

La linguistique fonctionnelle soviétique des années 1960-1990 trouve certainement de l'inspiration dans le fonctionnalisme tchèque, dans la philologie russe des années 1910-1920 d'orientation sociale, elle puise également dans les méthodes structuralistes, mais son succès ne peut pas être défini et encore moins expliqué seulement par ces « sources ». Nous sommes obligés de prendre en considération les composantes historique, politique et sociologique.

© Margarita Schoenenberger

²⁹ Une attitude salvatrice, comme le démontrera l'avenir, car c'est sous l'enseigne « linguistique mathématique et appliquée » que pourront poursuivre leurs activités les linguistes-structuralistes en Union soviétique.

³⁰ Notons cependant la sortie du recueil d'articles *La révolution scientifique et technologique et le fonctionnement des langues du monde* [*Naučno-texničeskaja revolucija i funkcionirovanie jazykov mira*] (Beloded, 1977) qui est de nouveau centré autour de l'utilité de la linguistique à l'époque technologique et que l'on peut qualifier de programme d'actions des linguistes soviétiques. On y trouve des articles d'adeptes de méthodes exactes en linguistique comme R.G. Piotrovskij, V.V. Ivanov, V.A. Zvegincev, mais également des écrits de « traditionalistes » : Ju.D. Dešeriev, O.S. Axmanova, F.P. Filin. Ces derniers critiquent, les premiers se défendent.

³¹ Roman Jakobson, l'un des fondateurs du Cercle linguistique de Prague, se rend plusieurs fois en Russie pour divers congrès entre 1956 et 1979. Cependant, cela ne semble pas être une explication suffisante du choix du fonctionnalisme comme cadre théorique par la linguistique soviétique. En effet, l'attitude envers Jakobson de la part de Vinogradov était plutôt empreinte de suspicion et de jalousie (cf. les mémoires d'Ivanov [Ivanov, 1977 (1999)]), ce qui se reflète dans quelques articles fort critiques envers Jakobson qui était beaucoup plus proche de jeunes linguistes soviétiques comme Šaumjan, Ivanov, I.A. Mel'čuk aussi bien scientifiquement qu'humainement.

³² Cf. Mel'ničuk, 1970, pour une justification de l'emploi du terme « structure » par la linguistique soviétique. D'après l'auteur, la distinction terminologique entre les notions de « système » et de « structure » ne s'opère dans la linguistique russe que dans les années 1960, mais le recours aux méthodes appelées « structuralistes » se fait depuis beaucoup plus longtemps, ce qui écarte la thèse d'un simple emprunt du terme « structure » à la linguistique occidentale.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AVANESOV Ruben Ivanovič, 1962 : « Neskol'ko myslej o rabote v oblasti jazykoznanija v svjazi s rešenijami XXII s'ezda KPSS », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1962, t. XXI, fasc. 2, pp. 97-99. [Quelques pensées sur le travail dans le domaine de la linguistique en relation avec les décisions du XXII^{ème} congrès du PCUS]
- AXMANOVA Ol'ga Sergeevna, 1953 : « Glossematika Lui El'msleva kak projavlenie upadka sovremennogo buržuaznogo jazykoznanija », in *Voprosy jazykoznanija*, 1953, № 3, pp. 25-47. [La glossématique de Louis Hjelmslev en tant que manifestation de la décadence de la linguistique bourgeoise contemporaine]
- BELODED Ivan Konstantinovič (éd.), 1977 : *Naučno-texničeskaja revolucija i funkcionirovanie jazykov mira*. Moskva : Nauka. [La révolution scientifique et technologique et le fonctionnement des langues du monde]
- BERNAL John Desmond, 1938 : *The Social Function of Science*. London : Routledge.
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 1977 [1999] : « O Jakobsone (glavy iz vospominanij) », in *Zvezda*, 1999, № 7. <http://magazines.russ.ru/zvezda/1999/7/ivanov.html> [Sur Jakobson (chapitres des mémoires)]
- KOTILOVA Nadežda Zaxarovna, 1971 : *Novye slova i značenija. Slovar'-spravočnik po materialam pressy i literatury 60-x godov*. Moskva : Russkij jazyk. [Nouveaux mots et significations des années 1960 d'après les données de la presse et de la littérature]
- MEL'NÍČUK Aleksandr Savvič, 1970 : « Ponjatie sistemy i struktury jazyka v svete dialektičeskogo materializma », in Filin F.P. (éd.), *Leninizm i teoretičeskie problemy jazykoznanija*. Moskva : Nauka, pp. 146-152. [Les notions de système et de structure de la langue à la lumière du matérialisme dialectique]
- « O rabotax po strukturnomu analizu jazyka... », 1960 : « O rabotax po strukturnomu analizu jazyka. Rešenje Bjuro Otdelenija literatury i jazyka ot 7-8 ijulja 1959 g. », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1960, t. XIX, fasc. 1, pp. 74-77. [Au sujet des travaux d'analyse structurale de la langue. Décision du Bureau de la section des sciences littéraires et linguistiques]
- « Reč' M. Keldyša na XXII s'ezde KPSS », 1961 : « Reč' M. Keldyša na XXII s'ezde KPSS », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1961, t. XX, fasc. 6, pp. 461-466. [Le discours de M. Keldyš au XXII^{ème} congrès du PCUS]
- REFORMATSKIJ Aleksandr Aleksandrovič, 1957 : « Čto takoe strukturalizm ? », in *Voprosy jazykoznanija*, № 6, pp. 25-37. [Qu'est-ce que le structuralisme ?]

- ŠAUMJAN Sebast'jan Konstantinovič, 1956 : « O suščnosti strukturnoj lingvistiki », in *Voprosy jazykoznanija*, 1956, № 5, pp. 38-54. [L'essence de la linguistique structurale]
- , 1960 : « O problemnoj zapiske "Teoretičeskie voprosy jazykoznanija" », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1960, t. XIX, fasc. 1, pp. 71-74. [Au sujet de la note « Problèmes théoriques de la linguistique »]
- , 1962 : « Nasuščnye zadači strukturnoj lingvistiki », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1962, t. XXI, fasc. 2, pp. 104-111. [Objectifs actuels de la linguistique structurale]
- SCHOENENBERGER Margarita, 2004 : « Une sociolinguistique prescriptive : la théorie des langues "littéraires" dans la linguistique soviétique des années 60-90 », in *Langage et société*, 2004, № 110, pp. 25-52.
- SÉRIOT Patrick, 1994 : « L'origine contradictoire de la notion de système : la genèse naturaliste du structuralisme pragois », in *Cahiers de l'ILSL*, 1994, № 5, pp. 19-58.
- , 1997 : « Ethnos et demos : la construction discursive de l'identité collective », in *Langage et société*, 1997, № 79, pp. 39-52.
- , 2006 : « La pensée ethnociste en URSS et en Russie postsoviétique », in *Strates*, 2006, № 12, pp. 111-125.
- STEBLIN-KAMENSKIJ Mixail Ivanovič, 1957 : « Neskol'ko zamečanij o strukturalizme », in *Voprosy jazykoznanija*, 1957, № 1, pp. 35-40. [Quelques remarques au sujet du structuralisme]
- « Tret'ja Programma KPSS XXII S''ezda », 1961 : « Tret'ja Programma KPSS XXII S''ezda », in *Pravda*, le 30 juillet 1961. <http://slovari.yandex.ru/dict/bse/article/00062/91900.htm> [Troisième Programme du XXII^{ème} Congrès du PCUS]
- VINOGRADOV Viktor Vladimirovič, 1959 : « XXI s''ezd KPSS i zadači sovetskoj filologičeskoj nauki », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1959, t. XVIII, fasc. 3, pp. 193-208. [Le XXI^{ème} congrès du parti communiste de l'Union soviétique et les tâches de la science philologique]
- , 1962 : « XXII s''ezd KPSS i zadači sovetskoj filologičeskoj nauki », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1962, t. XXI, fasc. 1, pp. 3-13. [Le XXII^{ème} congrès du parti communiste de l'Union soviétique et les tâches de la science philologique]
- VINOGRADOV Viktor Vladimirovič, BUDAGOV Ruben Aleksandrovič, GORNUNG Boris Vladimirovič, GUXMAN Mirra Moiseevna, DESNICKAJA Agnija Vasil'evna, SEREBRENNIKOV Boris Aleksandrovič, 1959 : « Teoretičeskie voprosy jazykoznanija », in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1959, t. XVIII, fasc. 3, pp. 209-216. [Problèmes théoriques de la linguistique]
- ZAVARZINA S.A., 2006 : « Kritika lingvističeskogo strukturalizma v žurnale "Voprosy jazykoznanija" v 50-ye gody », in *Universitetskie čtenija 2006. Simpozium 1. Sekcija 1-20 : Aktual'nye problemy*

jazykoznanija i literaturovedenija. <http://pn.pglu.ru> [La critique du structuralisme linguistique dans la revue « Questions de linguistique »]



Viktor Vladimirovič Vinogradov (1895-1969)

Aux origines de la politique linguistique soviétique dans le Caucase

Elena SIMONATO

Université de Lausanne

Résumé :

Le Caucase compte environ 100 langues, la majorité d'entre elles étant minoritaires ou non officielles. Il s'agit là d'un grand trésor linguistique difficile à conserver. Certaines langues sont mortes ou survivent difficilement. Si le Caucase est une Tour de Babel complexe, la diversité linguistique était encore plus grande au début du XX^{ème} siècle. C'est à cette diversité qu'ont été confrontés les linguistes soviétiques des années 1920 impliqués dans l'élaboration d'alphabets et de langues dites littéraires. Cet article éclaire la réflexion linguistique qui a inspiré les initiatives en matière de politique linguistique dans le Caucase.

Mots-clés : politique linguistique, édification linguistique, langues caucasiennes, dialectologie, sociolinguistique, linguistique soviétique des années 1920

INTRODUCTION

Combien de langues sont parlées dans le Caucase au début du XX^{ème} siècle ? S'agit-il de langues, de dialectes, de parlers ? Comment démêler ce « Babel caucasien », créer des écritures pour les langues qui n'en possèdent pas, élaborer des langues de communication interethnique et soutenir les débuts de la littérature en langues autochtones ? Notre article éclaire la réflexion linguistique qui a constitué les prémisses de la politique linguistique dans le Caucase durant les premières années de l'existence de l'Union soviétique.

1. LES DÉFIS DE LA POLITIQUE LINGUISTIQUE DANS LE CAUCASE

Le nouveau pouvoir soviétique voulait promouvoir les cultures et les identités nationales des différents peuples, afin de corriger l'injustice et les discriminations du temps de l'Empire russe assimilé à une « prison des peuples » qui traitait avec injustice, notamment quant au langage, les allo-gènes, c'est-à-dire les habitants de la Russie de nationalité juridique russe, mais non « Grands-Russes ». La constitution de 1924 proclamait l'égalité totale des peuples de l'Union et organisait leurs rapports institutionnels. Chaque peuple s'est vu octroyer le droit de vivre sa propre culture, donc d'utiliser sans limitation sa propre langue. Mais la plupart des quelque cent cinquante langues ne possédait pas d'écriture. Dans ce contexte, le travail d'élaboration des alphabets et des langues écrites est investi d'un immense enjeu stratégique et politique.

Il est extrêmement difficile de retrouver la date exacte du début de l'édification linguistique en URSS. Dans la région qui forme aujourd'hui la République autonome de Iakoutie on discutait, déjà en 1917, de la substitution de l'alphabet latin aux caractères cyrilliques en usage avant la révolution. Cet alphabet consistait simplement dans l'adaptation au iakoute de la transcription phonétique scientifique internationale. En 1921 commence l'introduction simultanée de l'alphabet à base latine chez trois peuples, à savoir les Ingouches, Ossètes et Kabardes, établis dans le Caucase septentrional. En 1923, se tient la première conférence éducative des montagnards du Nord du Caucase. Cette conférence ratifie le projet d'alphabet latin concernant les trois peuples mentionnés ci-dessus. A partir de cette date l'alphabet latin a commencé à être réellement employé par quelques montagnards de la région du Caucase septentrional. Enfin, en 1925, l'alphabet russe, composé pour les Abkhazes, en liaison avec le mouvement missionnaire tsariste au Caucase, a été remplacé, sur l'initiative des

Abkhazes eux-mêmes, par la transcription « japhétique » fondée sur l'alphabet dit « analytique » de l'académicien N.Ja. Marr¹.

A ce moment, la caucasologie russe, désormais soviétique, prend un nouvel élan. La « montagne des langues » se transforme en une sorte de laboratoire pour toute une génération de linguistes.

Dès le début des années 1920, plusieurs institutions scientifiques des deux capitales, Moscou et Petrograd, s'engagent dans l'édification linguistique. Ce travail se déroule en plusieurs étapes :

— 1^{ère} étape (1920-1926 environ). Cette étape est caractérisée par les recherches sur la phonétique des langues caucasiennes menées sous les auspices de l'Institut des études orientales et par les essais d'élaboration d'alphabets à base latine. Pendant cette période, l'Azerbaïdjan décrète, isolément, le passage à l'alphabet à base latine ;

— 2^{ème} étape (1926-1932). C'est la période où, suite au Premier congrès turkologique², la latinisation des alphabets des langues dans le Caucase prend le caractère d'un mouvement organisé, dirigé par le *VCKNTA*³.

Au premier rang de ce travail on trouve, parmi les caucasologues, N.F. Jakovlev⁴, L.I. Žirkov⁵, A.M. Suxotin⁶, A.N. Genko⁷ qui collaborent au sein d'institutions scientifiques de renom : l'Institut des études orientales de l'Académie des sciences à Petrograd et l'Institut des études orientales, à Moscou.

¹ N.Ja. Marr est une figure controversée de la linguistique soviétique. Ses études des langues dites « japhétiques », avec l'idée générale de l'évolution stadiale des langues, marquent la période des années 1930 où elles deviennent pratiquement la seule direction officielle des recherches. Quant à l'implication de Marr dans l'édification linguistique, elle n'a pas été importante. Spécialiste du Caucase (du géorgien et de l'abkhaz en particulier), il a d'abord adhéré au travail sur les langues caucasiennes. Mais déjà à partir de 1926, il s'en écarte et ne participe plus aux activités du Comité central fédéral du nouvel alphabet turk (*VCKNTA*), cf. Simonato, 2005a.

² Le Premier congrès turkologique se tient en février 1926 à Bakou et réunit un peu plus de cent délégués représentant des organisations scientifiques et publiques de toutes les républiques et régions autonomes turko-tatares et du Caucase, ainsi que vingt personnes du monde scientifique, cf. *Pervyj Vsesojuznyj Tjurkologičeskij S'ezd. Stenografičeskij otčet*, 1926.

³ Ce Comité a été créé durant le Premier congrès turkologique et avait pour tâche de gérer le travail sur l'élaboration des alphabets.

⁴ Spécialiste de linguistique théorique et appliquée, des problèmes de phonétique et phonologie, Nikolaj Feofanovič Jakovlev (1892-1974) est une des figures-clés de l'édification linguistique (notamment pour l'élaboration d'alphabets et de codes orthographiques pour les langues sans écriture et les langues de littérisation récente).

⁵ Lev Ivanovič Žirkov (1885-1963) a étudié essentiellement les langues du Caucase, notamment du Daghestan. Il est un des linguistes les plus actifs dans l'élaboration des alphabets.

⁶ Aleksej Mixajlovič Suxotin (1888-1942), élève de Jakovlev, est une des figures de proue de l'édification linguistique en URSS. Il a fait ses études à l'Institut des études orientales. Ses œuvres sont consacrées à la linguistique slave, indo-iranienne et turque.

⁷ Anatolij Nestorovič Genko (1896-1941) était spécialiste de philologie classique, géorgienne et arménienne. Il a collaboré dès 1921 à l'Institut d'histoire comparée, de littérature et des langues de l'Occident et de l'Orient auprès de l'Université de Saint-Petersbourg, de 1922 à 1941 au Musée asiatique (transformé en 1930 en Institut des études orientales) et a fondé en 1936 le Cabinet du Caucase auprès de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences de l'URSS.

Mais c'est l'année 1922 qui doit être retenue comme marquant un tournant décisif dans cette entreprise. En cette année, l'Institut des études orientales ouvre à Moscou sa Section des langues du Caucase septentrional⁸, dont le but est de décrire ces langues pour élaborer leur alphabet. La Section commence par organiser des expéditions dans différentes régions du Caucase septentrional. En même temps, plusieurs étudiants, représentant différentes ethnies du Caucase septentrional, sont invités à Moscou, où, tout en poursuivant leurs études, ils servent d'informateurs aux linguistes de la Section qui étudient leur langue maternelle.

Lorsque les caucasologues se mettent au travail⁹, les méthodes d'investigation sont loin d'être au point. Une des difficultés de cette « linguistique de terrain » concerne la récolte de données. Dans les montagnes et les précipices infranchissables du Caucase, à pied ou à dos d'âne, les instruments fragiles des phonéticiens sont intransportables ; mais ce n'est qu'une difficulté matérielle. La deuxième difficulté est bien plus importante : après avoir recueilli les données sur la phonétique de ces langues, il faut les interpréter. Jakovlev expose ses réflexions dans deux textes intitulés *Tables de la phonétique du kabarde* [*Tablicy fonetiki kabardinskogo jazyka*]¹⁰ et « Une formule mathématique pour élaborer un alphabet » [*Matematičeskaja formula postroenija alfavita*]¹¹.

Les institutions linguistiques de Petrograd et de Moscou deviennent le foyer d'élaboration théorique, de la mise au net conceptuelle de ce dont le Caucase a été le terrain d'exploration. La pratique précède la théorie aussi bien chronologiquement qu'expérimentalement. C'est pour cela que les résultats des expéditions dialectologiques caucasiennes effectuées dès 1919 ne sont publiés le plus souvent que dans la seconde moitié des années 1920 et au début des années 1930. D'autres ont été à jamais perdus suite à l'invasion allemande en 1941.

2. LA CAUCASOLOGIE AUX PRISES AVEC LA DIVERSITÉ LINGUISTIQUE

Le problème-clé auquel se heurtent les caucasologues est celui de la diversité linguistique, problème brûlant de la linguistique du début du siècle

⁸ Cette section [*Podrazrjad issledovanija severo-kavkazskix jazykov pri Institute vostokovedenija*], par la suite transformée en Institut des cultures ethniques du Caucase Nord [*Institut ètničeskix kul'tur Severnogo Kavkaza*], est composée à Moscou sur l'initiative de la Commission Orientale [*Vostočnaja Komissija*] de la Société d'Archéologie de Moscou, du représentant du *Narkompros* [Commissariat du Peuple pour l'Instruction] de la République socialiste soviétique des Montagnards et des spécialistes de ces langues et d'ethnologie du Caucase septentrional sur un arrêté spécial de la séance du 3 août 1922. Elle se composait notamment de Jakovlev et Žirkov.

⁹ Voici les noms de quelques autres linguistes qui ont participé aux recherches de terrain sur les langues du Caucase septentrional : U. Aliev, D. Ašxamaf, X. Jandarov, U. Mal'sagov.

¹⁰ Jakovlev, 1923.

¹¹ Jakovlev, 1928b.

passé. Pour être exact, c'est une nécessité révélée par les dialectologues à partir d'une frustration : à cette époque, en essayant de mettre sur papier les isoglosses correspondant aux faits phonétiques, ils constatent l'existence, non pas de dialectes distincts, mais d'un *continuum dialectal*.

« L'alphabet doit refléter le système des phonèmes d'une langue, comme un système, et non les variations de son emploi »¹², voici la conclusion de Jakovlev. Décrire le système phonologique d'une langue, ce qui consiste à dresser l'inventaire, pensé comme fermé, des phonèmes de cette langue, suppose de déterminer les *limites de la langue*, fraction du continuum dialectal. Mais l'objet « langue » n'est alors pas défini de façon exacte dans sa relation envers les dialectes. Ceci pose un problème pratique important aux « édificateurs linguistiques » : on ne peut pas créer un alphabet pour chaque village s'inscrivant dans le continuum. Il faut donc regrouper, c'est-à-dire former des entités discontinues dans la continuité. La pratique ne facilite pas leur travail : le Caucase septentrional est une zone de transit *par excellence* où les mélanges de dialectes reflètent toute l'histoire des échanges entre les mondes iranien, turk et caucasien.

Plus que des documents officiels, quelques textes nous serviront de base dans notre réflexion sur les principes de la politique linguistique dans le Caucase. Nous y chercherons les réponses aux questions importantes que se sont posées les linguistes soviétiques, telle que la différence entre langue et dialecte.

2.1. LANGUE, DIALECTE, PARLER... ?

La linguistique pré-révolutionnaire n'avait pas élaboré de critères permettant de tracer la distinction entre langue et dialecte. On n'exagérera pas en disant que le flou concernant nombre de langues et dialectes, aussi bien que la terminologie même (*langue-dialecte-parler*), hérités de la science pré-révolutionnaire, démontrent bien plus qu'une absence de consensus entre les linguistes. Ils témoignent d'une frustration empirique, qui procède de la crise de la dialectologie au tournant du XX^{ème} siècle. Voici un exemple que donne Suxotin : les classifications des langues de Sibérie dressées par l'académicien A.N. Samojlovič¹³ et par F.E. Korš¹⁴ ont abouti à des résultats différents en fonction des critères choisis par les deux chercheurs. Korš a retenu un critère phonétique, l'autre morphologique (la formation du présent). Samojlovič, en revanche, a fondé sa classification sur les critères phonétiques uniquement. « Il est absolument évident, conclut Suxotin, que

¹² Jakovlev, 1930, p. 65.

¹³ Aleksandr Nikolaevič Samojlovič (1880-1938) était professeur de langues et littératures turkes à l'Université de Petrograd, académicien, directeur de l'Institut des études orientales de l'Académie des sciences dès 1934. Il est une des figures-clés dans le travail de l'élaboration des alphabets pour les langues turkes.

¹⁴ Fedor Evgen'evič Korš (1843-1915), professeur à l'Université d'Odessa et académicien, est philologue, spécialiste des langues anciennes et des recherches typologiques des langues indo-européennes, turkes et finno-ougriennes.

toute classification dépend uniquement du choix des critères de classification »¹⁵.

Le même état de confusion règne dans les études des langues caucasiennes. M.B. Beljaev se plaint du fait que le nombre de langues et de dialectes du Caucase est difficile à établir en raison de l'imprécision des termes mêmes de *langue* et de *dialecte*¹⁶. Troubetzkoy relève l'extrême difficulté de décrire les peuples du Daghestan notamment, dont la plupart se désignent eux-mêmes comme « montagnards » ou « habitants de tel village », ce qui force le chercheur à recourir à « des procédés plus ou moins artificiels »¹⁷. Prenons l'exemple des langues abkhazo-adyguées.

Dans la caucasologie pré-révolutionnaire, le terme employé le plus couramment pour désigner ces langues est *dialecte*. En 1895 V.F. Miller, auteur de l'article « Langues caucasiennes » du *Dictionnaire encyclopédique*, divise la langue qu'il nomme « adyguée » en trois *dialectes* (le « bas-adygué » ou « kiakh », le « besleney », ou l'« adygué du milieu » et le « haut-adygué », ou kabarde) sans pour autant justifier ses dénominations par quelque critère que ce soit¹⁸. Nous ne trouvons pas non plus de définition de critères chez Troubetzkoy¹⁹ qui divise la famille « abasgokerkète » (abkhazo-tcherkesse en termes modernes) en trois *groupes linguistiques*, à savoir l'adygué, l'oubykh et l'abkhaz²⁰. Dans un autre article consacré aux langues tchéchéno-lezguiennes (*veinach* dans la terminologie actuelle), Troubetzkoy y distingue trois langues, à savoir le tchéchéne, l'ingouche et le touche, en se fondant sur des critères grammaticaux (nombre de genres grammaticaux, de types de déclinaison et de conjugaisons) et phonétiques (modifications historiques des consonnes suite à l'influence des lois phonétiques)²¹. Ces critères vont se formaliser lors du travail sur les alphabets mené par Jakovlev et ses collègues, à partir d'une préoccupation concrète – il faut décider pour quelle fraction du continuum dialectal on doit élaborer un alphabet : un dialecte, une langue ou plusieurs langues ?

Si l'on analyse les problèmes soulevés dans les ouvrages spécialisés, on trouve celui de la classification des langues caucasiennes et celui de la différenciation entre langue et dialecte. C'est la réponse à cette seconde question qui nous intéressera ici.

2.2. VERS LE PRINCIPE PHONOLOGIQUE DE LA DISTINCTION ENTRE LANGUE ET DIALECTE

Une fois de plus, c'est une recherche sur les langues du Caucase septentrional qui amène Jakovlev à préciser ses deux critères fondamentaux pour

¹⁵ Cf. Suxotin, 1931, pp. 99-100.

¹⁶ Beljaev, 1930, p. 61.

¹⁷ Troubetzkoy, 1924, p. 331.

¹⁸ Miller, 1895, p. 816.

¹⁹ Troubetzkoy, 1924

²⁰ *Ibid.*, p. 337.

²¹ *Ibid.*, p. 331.

la distinction entre langue et dialecte. Dès 1919, il entreprend des recherches sur les langues tcherkesses, mandaté d'abord par l'Institut des langues orientales de Moscou (1923) et ensuite par l'Institut de la culture de la République des Montagnards (1927). Il expose les résultats de ses recherches dans des publications parues quelques années plus tard.

Nous disposons ainsi du livre *Langues et peuples du Caucase* [*Jazyki i narody Kavkaza*] (1930), ouvrage magistral de Jakovlev couronnant plusieurs années de recherches de terrain. La parution de ce livre a été précédée d'une série d'observations minutieuses sur les langues caucasiennes dont nous ne citerons que quelques-unes : *Tables de la phonétique du kabarde*²², *Les Ingouches* [*Inguši*]²³, *Bref aperçu des dialectes et des langues tcherkesses (adygués)* [*Kratkij obzor čerkesskix (adygejskix) narečij i jazykov*]²⁴. Les résultats du travail de ses collègues sont parus dans le recueil intitulé *La culture et l'écriture des peuples montagnards du Caucase du Nord* [*Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza*]²⁵. Enfin, d'autres linguistes entreprennent des recherches sur le tchéchène, l'abkhaz, l'avar, le lezghien, l'abaza, le tabassaran et le lak. Ce corpus extraordinaire leur permet d'arriver à des conclusions qui deviendront la base de tout le travail sur les alphabets.

Parmi la multitude des traits linguistiques de distinction entre langue et dialecte, retenus par Samojlovič et Korš, Jakovlev retient deux critères fondamentaux, à savoir :

- 1) la différence des systèmes de phonèmes ;
- 2) l'absence de compréhension entre les locuteurs. Citons Jakovlev :

« En général, je me tiens au principe méthodologique suivant dans la division en langues et dialectes. Si deux locuteurs de deux dialectes *se comprennent* sans difficultés et sans recourir à une troisième langue, nous avons affaire (s'il y a *différence de systèmes des sons* employés par les locuteurs en question) à deux dialectes différents d'une seule et même langue. Si, au contraire, deux locuteurs ne se comprennent pas en recourant chacun à son dialecte maternel, nous devons rapporter ces dialectes à deux langues différentes »²⁶.

Il nuance en disant que :

« Il peut cependant exister une autre situation intermédiaire, lorsque les locuteurs d'une même langue maternelle se comprennent en partie. Dans ce cas, que la science définissait autrefois comme deux dialectes (par exemple, grand-russe et ukrainien), je propose de recourir à un terme plus convenable et de qualifier ces deux dialectes comme deux dialectes de deux langues étroitement apparentées »²⁷.

²² Jakovlev, 1923.

²³ Jakovlev, 1925.

²⁴ Jakovlev, 1928a.

²⁵ Xadžiev, Jakovlev, Beljaev, 1930.

²⁶ Jakovlev, 1928a, p. 117.

²⁷ *Ibid.*

Voici des exemples concrets de ses distinctions :

« Les parlers de la Grande et de la Petite Kabardie, ainsi que ceux des Tcherkesses de la région de Mozdok [...] présentent une remarquable uniformité, qui ne nous permet pas [...] de mettre en avant des *différences phonétiques touchant au système même des sons* (c'est-à-dire à leur nombre ou à une non correspondance des limites des phonèmes) et d'établir l'existence de plus d'un dialecte »²⁸.

Il est intéressant de revenir sur les fondements épistémologiques de la réflexion de Jakovlev. D'après lui, un dialecte possède le même système phonologique que la langue (dont il est un dialecte). En vue de l'élaboration d'un alphabet, il établit le système des phonèmes d'une langue censé être commun à tous ses dialectes (dans lesquels nous trouvons des variantes de ces phonèmes). Pour Jakovlev, les frontières entre les dialectes sont « phonétiques », alors que les frontières entre les langues sont « phonologiques ».

Cette position épistémologique sous-tend la démarche du *VCKNTA* – un alphabet qui transcende la variation dialectale doit refléter dans ses graphèmes ce système phonologique commun à tous les dialectes d'une langue :

« Les sons sont plus nombreux que les phonèmes car les sons varient selon les parlers et les dialectes, mais les phonèmes restent, comme éléments du système langagier donné et définissent les limites de ces variations. L'alphabet doit refléter le système langagier phonétique, justement en tant que système, et pas les variations dans son emploi »²⁹.

Il est important de saisir l'usage que Jakovlev fait du terme *dialecte*. Il conçoit un dialecte comme une variété de la langue, et non comme opposé à la langue. Pour lui, le terme *dialecte* signifie toute variété locale de la langue³⁰. Alors, si la compréhension entre les locuteurs de tous les dialectes, comme Jakovlev le remarque sur son propre corpus, existe déjà, l'alphabet contribue à cette compréhension, la « réitère » en quelque sorte, tout en rendant obligatoire d'apprendre cette variante intermédiaire (qu'il appelle « dialecte de base de la langue littéraire »³¹).

²⁸ *Ibid.*, p. 119.

²⁹ Beljaev, 1930, p. 65.

³⁰ Dans ses *Éléments de linguistique générale*, A. Martinet distingue deux emplois du terme *dialecte*, à savoir : 1) le dialecte opposé à la langue : le terme de *dialecte* implique alors un jugement de valeur (exemple d'un Italien qui ne penserait jamais à placer un dialecte au même rang que la langue). Le piémontais est de l'italien, mais il y a une forme d'italien qui n'est pas *dialecte*, mais *langue*, officielle et commune. 2) Il existe un emploi tout différent du terme *dialecte*, celui qui en est fait aux Etats-Unis où le terme désigne toute forme locale de l'anglais. C'est par exemple la situation des dialectes grecs avant l'établissement de la koinè, ou celle des français régionaux (Martinet, 1961, p. 56).

³¹ Jakovlev, 1930, p. 13.

Le critère de la compréhension mérite une explication. Bien que communément employé à l'époque, il s'insère dans des échelles de valeurs fort diverses. Pour Jakovlev, la compréhension est nécessairement fonction du degré de parenté entre les langues – les locuteurs de langues « étroitement apparentées » se comprennent en partie, et, avec un peu d'expérience, la compréhension devient de plus en plus aisée (c'est le cas du grand-russe et de l'ukrainien, et, parmi les langues caucasiennes, du kabarde et du kiakh)³² :

« Le groupe tcherkesse réunit deux langues : le kiakh et le kabarde (en plus de l'oubykh, aujourd'hui disparu). La différence entre elles est comme celle entre deux langues étroitement apparentées³³ : le grand-russe et l'ukrainien, elle assure une compréhension partielle entre les locuteurs. Leur "parenté" avec l'abkhaze est lointaine : la compréhension est absente, mais il y a des sons correspondants »³⁴ ;

« Le nombre de phonèmes dans chaque langue est limité, l'alphabet doit refléter cela. En même temps, si les chercheurs doivent décrire le vocabulaire d'un dialecte qu'ils ne maîtrisent pas, ils doivent essayer de refléter la prononciation locale, son système de phonèmes qui lui est propre, et éviter d'adapter ces particularités à leur propre prononciation »³⁵.

Son principe phonologique est présenté par son collègue Beljaev lorsqu'il écrit : « L'alphabet doit saisir justement la différence entre les phonèmes, et non entre les sons, et les désigner par un nombre suffisant de lettres »³⁶.

3. VERS UNE « POLITIQUE LINGUISTIQUE » DANS LE CAUCASE

Les linguistes soviétiques impliqués dans l'élaboration des alphabets se sont appliqués à réaliser une tâche d'envergure consistant à remédier au fléau que représentait, selon eux, la multiplicité des langues dans le Caucase, à faciliter la communication entre elles. L'étude des systèmes phono-

³² *Ibid.*, p. 48.

³³ Jakovlev distingue donc divers « degrés » de parenté, par exemple, entre la langue abkhaze et les langues tcherkesses : « La langue abkhaze et la culture de l'agriculteur abkhaze, se trouvaient en lien étroit avec la langue et la culture des Tcherkesses. Pour cette raison, d'après la vieille terminologie, on peut dire que les langues tcherkesses sont apparentées avec l'abkhaze. L'abkhaze et les langues tcherkesses possèdent des correspondances phonétiques régulières dont une partie est actuellement établie [par les linguistes]. [...] Ce n'est que par ces raisons culturelles et historiques que l'on peut expliquer la parenté entre les Tcherkesses et les Abkhazes dans la langue et dans la culture, qui nous permet de les réunir en un seul groupe de langues et de peuples, à savoir le groupe abkhazo-adygué » (*ibid.*, p. 128). – *E.S.*

³⁴ *Ibid.*, p. 13.

³⁵ Jakovlev, 1928a, p. 117.

³⁶ Beljaev, 1930, pp. 65-66.

logiques des langues caucasiennes était suivie de l'élaboration pour elles d'un alphabet unifié (ce projet n'a jamais été vraiment employé).

La politique linguistique des années 1920 se fonde donc sur une réflexion qui repose sur ce critère phonologique : un alphabet est élaboré pour chaque langue, définie comme un système phonologique. Nous aimerions insister sur ce point, car il va à l'encontre des thèses communément établies à propos des décisions politiques qui auraient sous-tendu cette activité³⁷. Il était évident pour les linguistes du *VCKNTA* que les frontières politiques n'allaient pas coïncider avec celles des langues. L'exemple le plus spectaculaire est celui des Kabardes, disséminés dans diverses autonomies, mais censés utiliser un même alphabet élaboré pour leur langue³⁸.

De plus, la langue était le critère principal dans le classement de la population en « peuples » distincts :

« Nous avons pris comme base de notre classification des peuples la langue, en tant que trait le plus pratique pour distinguer les peuples, même si, à côté de la langue, il faut également tenir compte des traditions historiques ainsi que des particularités de la vie quotidienne, et parfois de la religion (par exemple, les Adjars sont eux aussi des Géorgiens, mais ils sont de religion musulmane) »³⁹.

CONCLUSION

L'élaboration d'alphabets et de langues standardisées pour les langues du Caucase septentrional s'est vite avérée être un défi de taille pour les jeunes linguistes de Moscou et de Petrograd. Diplômés en philologie, ils ont été confrontés à des langues fort différentes des langues classiques et d'une incroyable richesse sonore. C'est le cheminement théorique que nous avons voulu présenter dans cet article. Par la suite, dans les années 1930 notamment, divers changements d'ordre politique survenus dans l'appréciation de l'édification linguistique par les autorités ont fait sombrer dans l'oubli la foisonnante activité scientifique dont le Caucase a été le terrain dans les années 1920.

Deux conclusions, deux leçons sont à tirer de cet épisode peu connu de la politique linguistique dans le Caucase. Premièrement, les tentatives des linguistes de créer un alphabet pour chaque langue rejoignaient les aspirations des intellectuels locaux. Chaque territoire ethnique réclamait et avait déjà tenté, avant 1923, de créer un alphabet et une langue écrite compréhensible pour tous les membres de la communauté, fondée sur le

³⁷ Cf. par exemple Slezkine, 1994, p. 427.

³⁸ D'après le recensement de 1926, les Kabardes résidant dans la République autonome de Kabardino-Balkarie étaient 122 000, ceux résidant dans d'autres entités autonomes du Caucase sont au nombre de 17 000 (dont 12 000 dans le district autonome de Tcherkessie, de petits groupes compacts dans la région autonome d'Adyghée, 1 200 dans la région autonome de Karačaj, 500 personnes en Tchétchénie, ainsi que dans la région de Mozdok du district de Terek). Cf. Simonato, 2005b.

³⁹ Jakovlev, 1930, p. 35.

vernaculaire. C'étaient les moyens linguistiques qui étaient défailants, d'où l'échec pratique des nombreux alphabets (il suffit de citer les cinq alphabets élaborés pour la seule langue kabarde).

Ce qu'ont apporté les linguistes de Petrograd et de Moscou, c'est tout d'abord leur méthodologie linguistique. Le Caucase a été non seulement un terrain d'investigation, mais surtout celui d'une mise au net conceptuelle des grands principes de l'édification linguistique : le principe phonologique dans l'alphabet, la distinction entre langue et dialecte à partir de ce même principe phonologique, la nécessité de se fonder sur le vernaculaire plutôt que sur une langue écrite archaïque. La deuxième conclusion de cette recherche est que, dans les années 1920, l'édification linguistique dans le Caucase ne suivit pas les ordres venus d'en haut, mais fut le fruit d'une intense activité scientifique conjointe des scientifiques russes et locaux.

© Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BELJAEV Mixail B., 1930 : « Grammatičeskaja sistema kavkazskix (jafetičeskix) jazykov », in Xadžiev A., Jakovlev N.F., Beljaev M.B. (éds.), *Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza*. Vladikavkaz : Tipografija izdatel'stva Serdalo, pp. 61-98. [Le système grammatical des langues caucasiennes (japhétiques)]
- JAKOVLEV Nikolaj Feofanovič, 1923 : *Tablicy fonetiki kabardinskogo jazyka*. Moskva : Institut vostokovedenija. [Tables de la phonétique du kabarde]
- 1925 : *Inguši*. Moskva (sans édition). [Les Ingouches]
- 1928a : « Kratkij obzor čerkesskix (adygejskix) narečij i jazykov », in *Zapiski Severo-Kavkazskogo kraevedčeskogo NII*, livre I, pp. 117-128. [Esquisse des dialectes et langues tcherkesses (adygués)]
- 1928b : « Matematičeskaja formula postroenija alfavita », in *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, livre 1, pp. 41-61. [Une formule mathématique de construction d'alphabet]
- 1930 : *Jazyki i narody Kavkaza. Kratkij obzor i klassifikacija*. Tiflis : Zakkniga. [Langues et peuples du Caucase. Esquisse et classification]
- MARTINET André, 1961 : *Eléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin, Collection Armand Colin (Section de littérature, livre 349).
- MILLER Vsevolod Fedorovič, 1895 : « Kavkazskie jazyki », in Andreevskij I.E. (réd.), *Brokgauza i Èfrona ènciklopedičeskij slovar'*. Sankt-Peterburg : Tipo-litografija I.A. Èfrona, vol. XIII A, pp. 815-818. [Les langues caucasiennes]

-
- *Pervyj Vsesojuznyj Tjurkologičeskij S'ezd. Stenografičeskij otčet, 1926 : Pervyj Vsesojuznyj Tjurkologičeskij S'ezd. Stenografičeskij otčet.* Baku : Bakinskij rabočij. [Premier congrès turkologique. Compte rendu sténographique]
 - SIMONATO Elena, 2005a : « Jakovlev et Marr : deux projets d'alphabet abkhaz », in *Cahiers de l'ILSL*, N° 20, pp. 255-270.
 - 2005b : « Le kabarde, langue minoritaire du Caucase, et la réflexion linguistique dans l'URSS des années 1920-1930 », in *Slavica Occidentia*, N° 20, pp. 385-404.
 - SLEZKINE Yuri, 1994 : « The USSR as a Communal Apartment, or How a Socialist State Promoted Ethnic Particularism », in *Slavic Review*, vol. 53, fasc. 2, pp. 414-452.
 - SUXOTIN Aleksej Mixajlovič, 1931 : « K probleme nacional'no-lingvističeskogo rajonirovanija v Južnoj Sibiri », in *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, livres VII-VIII, pp. 93-108. [A propos de la division de la Sibérie méridionale selon le principe linguistique national]
 - TROUBETZKOY Nikolaj, 1924 : « Langues caucasiques septentrionales », in Meillet A., Cohen M. (éds.), *Les langues du monde*. Paris : Librairie ancienne Edouard Champion, pp. 327-342.
 - XADŽIEV A., JAKOVLEV Nikolaj Feofanovič, BELJAEV Mixail B. (éds.), 1930 : *Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza*. Vladikavkaz : Krajkom NA i Krajnacizdat. [La culture et l'écriture des peuples montagnards du Caucase Nord]

***Peuples et langues slaves :
une « aberration » de la
« linguistique traditionnelle » ?
La slavistique fantastique de N.Ja. Marr***

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

Résumé :

Même si dans la dernière période de son activité linguistique N.Ja. Marr (1864-1934) renonça aux notions mêmes de *familles* et de *groupes* de langues, il continua néanmoins à utiliser la notion de *langues slaves* dans ses travaux. Qu'entendait donc Marr par *Slaves* et *langues slaves* ? Pour expliquer la formation des langues et de leurs groupes, Marr a recours, avant 1923-1924, comme dans sa théorie de la nation, à la notion d'hybridation. Et de la même façon, il ne renonce pas à cette notion plus tard, passionné déjà par l'unité du « processus glottogonique ». Or, peu importe l'explication choisie par Marr quant à l'existence des langues slaves : il insiste, comme il le faisait pour la *nation slave*, sur le caractère « mythique » de la « pureté [ontologique] » des *langues slaves* et parle du « mirage » d'une « proto-langue » slave. L'analyse de cet aspect de la « nouvelle théorie du langage » permet de voir sous un autre angle une étape particulière de l'histoire de la *slavistique* et donne une réponse à la question de savoir pourquoi Staline a décidé d'intervenir officiellement contre le marrisme en 1950.

Mots-clés : N.Ja. Marr, marrisme, familles vs. groupes de langues, nation, langues slaves, slavistique, intervention de Staline en linguistique

Contradictoire pour les uns et incompréhensible pour les autres, le marrisme – la théorie du linguiste soviétique N.Ja. Marr (1864-1934) – n'est pas accepté par la plupart des linguistes contemporains. Pendant la vie de Marr et plus de dix ans après sa mort, cette théorie fut en quelque sorte la « doctrine officielle » de la linguistique soviétique. Mais en 1950, lors de la discussion publique dans le journal *Pravda*, elle fut désapprouvée et renversée par J. Staline ; à la suite de cela les éloges immodérés à l'adresse de Marr furent très vite remplacés par des accusations nombreuses, en particulier celle de manque de valeur scientifique de ses théories. Même si cette situation continue toujours (surtout en Russie), nous sommes d'avis que le marrisme mérite néanmoins d'être étudié par les historiens des idées linguistiques, comme n'importe quelle autre théorie. Dans cet article, nous aborderons l'analyse des notions de *peuples* et de *langues slaves* dans la « nouvelle théorie du langage » : une exposition raisonnée de leur interprétation par Marr (laquelle, comme nous le verrons, est loin d'être « traditionnelle ») permet de voir sous un autre angle une étape particulière de l'histoire de la *slavistique*¹ et donne une réponse à la question de savoir pourquoi Staline a décidé d'intervenir officiellement contre le marrisme en 1950.

Dans l'activité philologique de Marr, on peut distinguer trois périodes, tout en tenant évidemment compte du fait que chaque périodisation est forcément une simplification et une idéalisation :

1) les travaux écrits pour la plupart avant la Révolution de 1917 et consacrés à la composition de grammaires et de dictionnaires des langues caucasiennes², ainsi qu'à l'interprétation de textes écrits dans des langues orientales ;

2) l'étape de la « théorie japhétique », dont le début remonte à l'époque des études de Marr à l'Université de Saint-Petersbourg et à sa thèse sur la parenté du géorgien avec les langues sémitiques : la première publication de Marr sur ce sujet date de 1888³. La théorie japhétique supposait la distinction d'une famille particulière de langues – la famille japhétique⁴, à laquelle, avec le temps, Marr ajouta de plus en plus de langues ;

3) enfin, l'étape de la « nouvelle théorie du langage », dont les traits les plus caractéristiques sont :

¹ Le plus souvent la *slavistique* est définie (non seulement aujourd'hui, mais également autrefois) comme « [...] l'ensemble des disciplines scientifiques qui étudient les langues, les littératures, le folklore, l'histoire, les cultures matérielle et spirituelle des peuples slaves » (« La slavistique » [*Slavjanovedenie (slavistika)*], in *BÈS*, 2002, p. 1109) ou comme « [...] l'ensemble des disciplines centrées sur les Slaves, leur histoire, leurs langues et leur littérature » (« La slavistique » [*Slavjanovedenie*], in *Ožegov* 1972 [1988, p. 594]).

² Cf. en particulier Marr, 1903 ; 1910.

³ Marr, 1933-1937, vol. I, p. 14. Dès l'école Marr essaya de comparer le géorgien avec le turc (*ibid.*, p. 9).

⁴ Cette hypothèse rencontra une certaine approbation chez des linguistes renommés, comme par exemple I.A. Baudouin de Courtenay (1845-1929) : cf. en particulier Boduën de Kurtenè, 1901 [1963, vol. II, p. 17] ; 1904 [1963, vol. II, p. 113].

- le renoncement à la notion même de *famille de langues* et son remplacement par celle de *stade* dans l'évolution du langage ;
- l'affirmation de l'unité du processus glottogonique [*glotto-goničeskij proces*⁵] pour l'évolution de toutes les langues du monde et la dépendance de cette dernière par rapport à la vie économique et sociale de la société correspondante ;
- l'intérêt pour la « préhistoire » du langage et, en particulier, la distinction des célèbres « quatre éléments primaires » (*sal-jon-ber-roš*), qui auraient été à l'origine de tous les mots de toutes les langues modernes ;
- l'affirmation du caractère hybride de toutes les langues ;
- les déclarations sur la priorité des recherches sémantiques sur toutes les autres, en particulier sur l'analyse « formelle ».

Néanmoins, même si dans la dernière période de son activité linguistique Marr a renoncé aux notions mêmes de *familles* et de *groupes* de langues, il continuait quand même à utiliser la notion de *langues slaves* dans ses travaux. Qu'entendait donc Marr par *Slaves* et *langues slaves*⁶ ?

1. LES SLAVES ET LA FRATERNITÉ SLAVE DANS LA « NOUVELLE THÉORIE DU LANGAGE »

Marr a écrit sur les « Slaves » dès ses articles de jeunesse⁷ et a continué à le faire par la suite⁸. En général, il mentionnait dans ses travaux de nombreuses nations et nationalités, mais les « Slaves » n'y occupaient jamais une place prioritaire⁹ : Marr s'intéressait plutôt aux peuples dont les « langues vivantes » n'avaient pas été dûment étudiées avant, comme il le croyait.

Marr écrivit souvent au sujet de la notion de *nation*¹⁰. Elaborer une nouvelle définition de la *nation* lui semblait une tâche importante. Ainsi, dans son article de 1927 « Sur l'importance et le rôle de l'étude des minorités nationales pour l'ethnographie » [*Značenie i rol' izučeniya nacmen'sinstva v kraevedenii*] il écrit : « Le temps est venu de définir la na-

⁵ Qui pose une loi générale et unique dans l'évolution de toutes les langues.

⁶ Les études slaves n'ont jamais fait partie des intérêts prioritaires de Marr, avant tout spécialiste de langues orientales. Il ne se réfère dans ses travaux qu'à très peu de slavistes, pour la plupart adhérent au marrisme : N.S. Deržavin (1877-1953) (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 228 ; vol. II, p. 211) ou M.G. Dolobko (1884-1935) (*ibid.*, vol. II, pp. 210-211), par exemple. De plus, Marr appréciait beaucoup les idées d'A.A. Šaxmatov (1864-1920) sur les liens entre les Slaves et les Celtes qui auraient été rejetées par les chercheurs « formalistes » (*ibid.*, vol. IV, p. 201). Il serait certainement intéressant d'analyser l'utilisation des notions de *peuples* et de *langues slaves* non seulement chez Marr, mais également dans les travaux des marristes qui étudièrent les langues slaves à telle ou telle période de leur activité professionnelle.

⁷ Cf. en particulier Marr, 1933-1937, vol. V, p. 37.

⁸ *Ibid.*, pp. 264, 306.

⁹ *Ibid.*, vol. I, p. 252.

¹⁰ De façon plus détaillée, l'analyse de cette notion chez Marr est présentée dans Velmezova, 2005a.

tion »¹¹. Outre le fait que la terminologie scientifique change avec le temps (l'évolution de la pensée scientifique dépendait, selon lui, directement de la vie sociale¹²), Marr affirmait qu'une nouvelle définition de la nation faisait partie intégrante de sa « nouvelle théorie du langage »¹³ :

« L'approche isolationniste de l'étude de la parole humaine qui se réduit inévitablement à l'étude des formations "primaires" de race, de tribu et de nation (qui sont en réalité apparues plus tard) [...] n'a rien à voir avec la demande de l'humanité [...] de forger une science linguistique objective »¹⁴.

C'est la raison pour laquelle la « nouvelle théorie du langage » « [...] renverse non seulement les doctrines principales de l'ancienne théorie du langage, mais aussi un certain nombre d'opinions concernant la nation, les langues nationales et leur importance, toutes ces opinions qui ne sont rien d'autre que des vestiges du passé »¹⁵.

Voici comment Marr définit la *nation* :

« On la définit aujourd'hui comme un phénomène exclusivement social, [...] et non physique ou zoologique. Chaque nation n'est qu'une étape particulière de l'évolution de l'histoire de l'humanité, du développement de sa vie économique et politique »¹⁶.

Plus loin, dans le même article, il précise :

« Il nous faut renoncer au terme ἔθνος, ou 'tribu', comme on le comprenait jadis. [...] Il faudra également songer à remplacer le nom "ethnologie", car la tribu [...] est un phénomène économique et social plutôt qu'un phénomène de race. Les formes sociales les plus anciennes étaient des groupements de gens réunis par leurs demandes économiques plutôt que par les liens du sang. Au début, il n'y avait non seulement pas de "père-fondateur", mais pas même de parenté »¹⁷.

Ainsi, dans ses travaux, Marr parle de la « formation sociale allemande qu'on appelle nation »¹⁸, considère le peuple abkhaze comme un « groupe social »¹⁹, les Tchérémisses comme « une organisation de classe »²⁰ et les Scythes comme « une formation sociale qui est ensuite devenue tribu et nation »²¹. Marr désapprouve également « la naïveté de ceux qui utilisent

¹¹ Marr, 1933-1937, vol. I, p. 235.

¹² « La science hors de la vie sociale [*obščestvennost'*] [...] n'existe pas, c'est la négation de la science, pire encore, c'est la négation de la pensée créatrice » (*ibid.*, p. 246).

¹³ *Ibid.*, vol. IV, p. 4.

¹⁴ *Ibid.*, vol. I, p. 235.

¹⁵ *Ibid.*, vol. IV, p. 53.

¹⁶ *Ibid.*, vol. I, pp. 235-236.

¹⁷ *Ibid.*, p. 241.

¹⁸ *Ibid.*, p. 317.

¹⁹ *Ibid.*, vol. IV, p. 56.

²⁰ *Ibid.*, vol. V, p. 525.

²¹ *Ibid.*, p. 410.

l'expression "la nationalité turque" en parlant d'un phénomène exclusivement social et économique des nomades [*kočevničestvo*] »²² et parle de la « nationalité de classe » [*klassovaja nacional'nost'*]²³, ainsi que des « nations de toutes les étapes de l'évolution »²⁴.

Marr n'a pas souvent parlé des « Slaves » dans cette optique, même s'il a mentionné une fois les « Slaves-esclaves », considérant la Russie comme une « catégorie » « sociale et économique », et même s'il supposait qu'un grand succès de sa théorie consistait dans le fait qu'elle permettait de « dépasser » l'« isolement étouffant » des « peuples slaves »²⁵.

Comme nous l'avons montré dans notre recherche consacrée au marrisme²⁶, l'une des contradictions principales de la doctrine de Marr consistait dans sa tentative, dans la dernière période de son activité, de concilier deux explications complètement différentes de la formation des nations, ainsi que des langues et de leurs groupes. Dans ses premières recherches, Marr pensait que les langues et les nations se formaient par hybridation. C'est pourquoi la « pureté » ethnique des « Slaves » n'existait pas selon lui, ce n'était qu'un « mythe créé dans les bureaux [des chercheurs] »²⁷. En 1922 encore, Marr affirmait que les Russes étaient devenus slaves par hybridation²⁸. En même temps, la population autochtone (« préhistorique ») de toute l'Eurasie en général²⁹ et de la Russie en particulier³⁰ serait japhétique. Ainsi il y avait en Russie « une hybridation ethnique complexe » des peuples japhétiques avec des peuples indo-européens³¹. Et comme les peuples japhétiques « se manifestaient » [*vystupali*] dans les Slaves³², ces derniers se rapprochaient de la « famille préhistorique européenne [*obščeevropeskaia doistoričeskaja sem'ja*] »³³. C'est pourquoi, d'après Marr, les Slaves se désignaient par un nom d'origine japhétique qu'il rapprochait d'un mot géorgien signifiant 'Scythes'³⁴.

²² *Ibid.*, vol. IV, p. 152.

²³ *Ibid.*, vol. V, p. 354.

²⁴ *Ibid.*, vol. I, p. 247.

²⁵ *Ibid.*, vol. II, p. 383.

²⁶ Velmezova, 2007, Partie II, Chapitre II, point 8.

²⁷ Marr, 1933-1937, vol. V, p. 47. Cf. également l'expression de Marr « le soi-disant mythe slave » [*tak nazyvaemyj slavjanskij mif*] (*ibid.*, p. 48).

²⁸ *Ibid.*, vol. I, p. 147.

²⁹ *Ibid.*, vol. V, p. 111.

³⁰ *Ibid.*, vol. III, p. 27.

³¹ *Ibid.*, vol. V, p. 111.

³² *Ibid.*, vol. III, p. 27.

³³ *Ibid.*, vol. V, p. 181.

³⁴ *Ibid.*, vol. I, p. 174 ; vol. III, p. 27 ; vol. V, pp. 62, 98, 340. Marr avait une théorie bien particulière pour expliquer l'étymologie des ethnonymes. Compte tenu du fait que les nations ne seraient au début rien d'autre que des formations sociales, leurs noms, concluait Marr, seraient dérivés des noms qui désignaient ces dernières (*ibid.*, vol. I, p. 263). Nous avons déjà mentionné l'idée fixe de Marr consistant à faire remonter tous les mots de toutes les langues aux célèbres « quatre éléments primaires » (*sal-jon-ber-roš*). Dans la plupart des cas, Marr ne donne aucune preuve à l'appui de ces étymologies. En même temps, les « études étymologiques » qui concernent les noms désignant les nations représentent chez Marr l'une

A partir de 1923-1924, Marr incline cependant de plus en plus à considérer chaque nation comme une *étape* particulière dans l'évolution de l'humanité. En 1923-1924, Marr hésite encore à donner la priorité, dans ses explications sur la formation des nations, à l'hybridation ou au caractère unitaire de l'évolution de l'humanité :

« [...] il s'agit de comprendre quel processus s'est déroulé : soit une hybridation [...], soit une transformation des tribus japhétiques en population russe indo-européenne »³⁵.

Parfois Marr essaie de recourir à ces deux facteurs pour expliquer l'origine des « Slaves » :

« Dans la formation [...] du Slave, du Russe [...], une vraie population préhistorique doit être prise en considération, non pas comme une source d'influence, mais comme une force matérielle de sa constitution : cette population est un facteur important dans le processus de formation des nouvelles conditions économiques qui ont donné naissance aux organisations sociales d'un nouveau type ; elle est également un facteur de la constitution d'une nouvelle nation par hybridation »³⁶.

Même plus tard, alors qu'il insiste sur la détermination socio-économique de la formation des langues et des nationalités, Marr ne renonce pas à la notion d'*hybridation*. Il continue par exemple à considérer la population « japhétique » préhistorique de l'Europe comme le « créateur des origines

des rares exceptions où nous pouvons au moins établir les liens logiques entre ses idées, même si cela ne suffit pas pour les considérer comme preuves scientifiques. Les quatre éléments primaires, selon Marr, se rapportaient aux totems : « Chacun de ces éléments [...] désignait [...] le protecteur ou le totem d'un certain groupe social, ensuite le totem de la tribu, un dieu » (*ibid.*, vol. II, p. 89). Par métonymie, les mots correspondants ont été transposés aux formations sociales qui vénéraient ces totems. Comme les tribus et les nations seraient apparues à la suite de ces formations, elles auraient été désignées par les mêmes noms : « Les noms des tribus sont dérivés des noms désignant les totems des formations économiques et sociales » (*ibid.*, vol. IV, p. 254) ; « [...] les noms des totems désignaient tout au début les groupements économiques et sociaux qui sont devenus par la suite des formations ethniques » (*ibid.*, p. 269). Ainsi, dans chaque nom moderne désignant une nation on peut distinguer les célèbres quatre éléments de départ : en particulier, on pourrait distinguer l'élément *sal* dans *Sarmates* (*ibid.*, vol. V, p. 288), *roš* – dans *Etrusques* (*ibid.*, pp. 115-116), *ber* – dans *Ibères* (*ibid.*, vol. II, p. 158), *jon* – dans *Ioniens* (*ibid.*, vol. III, p. 226), etc. En même temps, dans ses autres travaux Marr parle du caractère conventionnel de la désignation des quatre éléments primaires : il n'en a pas dérivé les noms des nations et des peuples, mais au contraire, il a désigné les quatre éléments en s'appuyant sur les noms des peuples : « Ces éléments sont au nombre de quatre. [...] Ces quatre éléments nous sont disponibles dans leurs nombreuses formes régulières parmi lesquelles nous en avons choisi quatre pour les désigner de façon conventionnelle *sal*, *ber*, *jon*, *roš* [...]. Ce choix a été fait suite à leur ressemblance sonore avec les noms de tribus bien connus » (*ibid.*, vol. II, p. 130 ; nous soulignons). Sur les contradictions théoriques de Marr liées à la thèse sur le caractère concret vs. conventionnel des quatre « éléments primaires » cf. aussi Nikolaeva, 2005.

³⁵ Marr, 1933-1937, vol. V, p. 185.

³⁶ *Ibid.*, p. 306.

de la culture européenne »³⁷, les « anciens liens russo-caucasiens de la vie quotidienne » comme une manifestation des rapports entre les mondes slave et « japhétique »³⁸, ou encore se réfère à l'historien russe V.O. Ključevskij (1841-1911) qui parlait de la population de la Russie méridionale qui avait précédé les « Slaves » dans cette région³⁹.

En général, l'ambiguïté des explications de Marr permet d'adresser à sa théorie le même reproche que lui-même adressait à la « science traditionnelle ». Celle-ci, d'après lui, ne pouvait « expliquer les Slaves » « ni en général, ni dans leurs manifestations particulières »⁴⁰. Or, que Marr choisît l'une ou l'autre des explications de la constitution du « peuple slave » (hybridation vs. unité de l'évolution de l'humanité), il insistait toujours sur le fait que la « fraternité slave » n'avait qu'un caractère « mythique »⁴¹ et n'était qu'un « mirage »⁴².

2. LES *LANGUES SLAVES* : UN MYTHE DE LA « LINGUISTIQUE TRADITIONNELLE » ?

Une grande part de ce qui a été dit plus haut sur la notion de *Slaves* chez Marr pourrait être appliquée à celle des *langues slaves* dans sa doctrine. Malgré le caractère non traditionnel de sa théorie linguistique, Marr n'a jamais contesté l'existence des langues slaves⁴³ et comptait parmi elles les langues qu'on considérait « traditionnellement » comme telles : le russe⁴⁴, l'ukrainien⁴⁵, le polonais⁴⁶, le bulgare⁴⁷, etc.

A l'instar des linguistes « traditionnels », Marr incluait les langues slaves dans le groupe linguistique indo-européen, au même titre que les langues germaniques par exemple⁴⁸.

On peut appliquer la conception de l'évolution linguistique de Marr à son analyse des *langues slaves*. Si la nation était pour Marr (après 1923-1924) un phénomène social *par excellence*, les langues dites « nationales »⁴⁹ l'étaient aussi ; non seulement Marr considérait la langue comme

³⁷ *Ibid.*, p. 370.

³⁸ *Ibid.*, p. 104.

³⁹ *Ibid.*, vol. III, p. 311.

⁴⁰ *Ibid.*, vol. V, p. 286.

⁴¹ *Ibid.*, p. 47.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, vol. I, pp. 2, 217 ; vol. IV, pp. 218, 224, etc.

⁴⁴ *Ibid.*, vol. II, p. 189 ; vol. III, pp. 11, 20, 25, 232, 266 ; vol. V, pp. 187, 189, 251, 306.

⁴⁵ *Ibid.*, vol. III, p. 11 ; vol. V, pp. 189, 251.

⁴⁶ *Ibid.*, vol. II, p. 189.

⁴⁷ *Ibid.*, vol. III, p. 11.

⁴⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 231.

⁴⁹ Marr utilise dans ses travaux l'expression *langue nationale* (cf. les nombreuses références dans les tables analytiques des *Œuvres choisies* [Marr, 1933-1937] qui, pour une fois, renvoient aux bons endroits des cinq volumes). Il est vrai que Marr mettait parfois en question l'existence même des « langues nationales », langues sans divisions et sans différences sociales : « La langue nationale n'existe pas. Il y a une langue de classe [*klassovyj jazyk*] et les

un phénomène qui « représente » la nation de la façon la plus manifeste⁵⁰, mais il mettait le plus souvent la nation et la langue au même niveau dans ses recherches⁵¹. Ainsi,

« [...] la parenté des langues ne découle pas des liens du sang, ni de leur origine commune, mais elle apparaît suite à la formation de groupes de gens, selon les besoins de la vie économique et sociale »⁵².

C'est pourquoi, par exemple,

« [...] à la lumière de la nouvelle théorie du langage à l'échelle mondiale, il est devenu clair que les langues dites finnoises sont apparues à la suite de la formation de structures sociales et économiques particulières »⁵³.

De la même façon, les langues slaves, selon Marr, se sont constituées au cours de la « transformation socio-économique » d'autres langues. Cette conviction lui a permis de dire, dès le début des années 1920, qu'il n'existe aucune proto-langue⁵⁴, et que ce qu'on appelle « unité des familles de langues » n'est rien d'autre que le « fruit » de l'évolution de la vie sociale et économique⁵⁵. Les langues indo-européennes, selon Marr, ne sont qu'une « nouvelle étape de l'évolution des langues japhétiques »⁵⁶, qui correspond au stade auquel est parvenue l'évolution de la vie économique et sociale⁵⁷. Pour Marr, les *langues slaves* sont une « formation sociale »⁵⁸, le « résultat de la vie sociale et économique de l'humanité »⁵⁹, un groupe de langues qui s'est formé à l'intérieur des langues « prométhéides »⁶⁰. On trouve chez Marr l'expression « Slaves indo-européanisés »⁶¹, de même que la thèse selon laquelle « la langue russe slave » est parvenue au « stade » indo-européen de son évolution⁶². Et, comme l'illustre la citation suivante sur la langue ukrainienne, le but de Marr consiste à trouver pour

langues d'une même classe de pays différents, mais ayant la même structure sociale, ont plus de ressemblances typologiques que les langues des différentes classes d'un même pays ou d'une même nation » (*ibid.*, vol. II, p. 415). Or, cette position de Marr quant au problème des langues nationales semble encore bien modérée, par rapport, par exemple, aux thèses de son contemporain G.K. Danilov (1896-1937) qui allait pratiquement jusqu'à nier l'existence des « langues nationales » (Danilov, 1929a ; 1929b).

⁵⁰ Marr, 1933-1937, vol. IV, p. 228.

⁵¹ *Ibid.*, vol. II, p. 443.

⁵² *Ibid.*, vol. I, p. 243.

⁵³ *Ibid.*, p. 287.

⁵⁴ Plus tard, en 1928, Marr, encore plus catégorique, prétendra qu'il n'existe aucune proto-langue en général, ni aucune proto-langue indo-européenne, ni aucune proto-langue slave (*ibid.*, vol. IV, p. 3).

⁵⁵ *Ibid.*, vol. I, p. 132.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 187.

⁵⁷ *Ibid.*, vol. III, p. 249.

⁵⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 249.

⁵⁹ *Ibid.*, vol. III, p. 65.

⁶⁰ C'est ainsi que Marr appelait parfois les langues indo-européennes (*ibid.*, vol. IV, p. 136).

⁶¹ *Ibid.*, vol. V, p. 98.

⁶² *Ibid.*, p. 138.

chaque langue sa place dans le « processus glottogonique »⁶³ : « Comme dans d'autres cas, la question se pose tout d'abord de déterminer la place de la langue ukrainienne dans le processus mondial de la glottogonie »⁶⁴.

Dans un article de 1928, Marr attribue un stade de l'évolution à chaque famille linguistique. Les langues indo-européennes et sémitiques appartiendraient à la quatrième étape, la plus récente dans le développement langagier. Marr insiste également sur le fait que les langues slaves – indo-européennes – comportent de nombreux « vestiges » d'une étape précédente de l'évolution⁶⁵, celle des langues « japhétiques ». C'est la raison pour laquelle Marr parle de « traces linguistiques [japhétiques] » dans les langues slaves, et particulièrement en russe⁶⁶. Ainsi, nous dit Marr, le russe contient certains éléments hérités de la période « pré-slave » [*doslavjanskij*] de son évolution⁶⁷ : le mot *volk* 'le loup'⁶⁸, par exemple, ainsi que tout un groupe de mots d'« origine japhétique » (*sobaka* 'le chien', *kon* 'le cheval', *medved* 'l'ours', *kunica* 'la martre', etc.)⁶⁹.

Marr insiste également sur les liens existant entre le russe et des langues « japhétiques » particulières, comme par exemple l'abkhaze⁷⁰, ou sur la présence de nombreux « tchouvachismes » en russe⁷¹, etc. En outre, l'une des « preuves » de l'existence d'éléments « japhétiques » dans les langues slaves consiste, d'après Marr, dans la possibilité de découvrir, en russe⁷², en ukrainien⁷³, etc., les quatre éléments primaires : *sal*, *jon*, *ber*, *roš*. Marr considère les éléments primaires comme la manifestation la plus

⁶³ Cf. la note 5.

⁶⁴ Marr, 1933-1937, vol. V, p. 266.

⁶⁵ *Ibid.*, vol. II, p. 405.

⁶⁶ *Ibid.*, vol. III, p. 29 ; vol. V, pp. 62, 152, 339. De toutes les langues slaves, c'est le russe que Marr mentionne le plus souvent. Cela peut constituer une preuve indirecte du fait qu'il pouvait ignorer l'existence même de la *slavistique* en tant que telle (à la différence des auteurs dont nous avons cité les définitions de la *slavistique* au début de notre travail, nous désignons ici comme telle une étude comparée des différents groupes de langues slaves, supposant certaines méthodes particulières), vu qu'il ne s'appuie que sur sa *connaissance* du russe. En fait, Marr, ce « leader » de la linguistique soviétique des années 1920-1930 n'a jamais fait d'études de linguistique proprement dites. Il a étudié à la Faculté des études orientales de l'Université de Saint-Petersbourg. Or, là, à cette époque, l'accent était mis sur l'étude des langues orientales particulières ou, selon l'expression de l'historien de la linguistique russe V.M. Alpatov, sur l'étude de la « culture [orientale] en général » (Alpatov, 1991, p. 8), plutôt que sur la comparaison des langues ou sur la linguistique historique (*ibid.*, pp. 8-9 ; cf. aussi Beljaev, Vinnikov, 1972).

⁶⁷ Marr, 1933-1937, vol. IV, p. 265.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 275.

⁶⁹ *Ibid.*, vol. I, p. 133 ; cf. aussi vol. IV, p. 63, etc. Nous n'analysons pas ici les étymologies des mots slaves proposées par Marr. Il suffit de dire que, dans la plupart des cas, elles ne sont pas acceptées par les linguistes d'aujourd'hui : en 1948 déjà, un élève de Marr, V.I. Abaev (1900-2001), a dit que 75% de toutes les étymologies de Marr étaient erronées (Abaev, 1948, p. 14). Sur les principes de base des recherches étymologiques de Marr, cf. Velmezova, 2007, Partie II, Chapitre 3, point 3.2.

⁷⁰ Marr, 1933-1937, vol. IV, p. 66.

⁷¹ *Ibid.*, p. 148. Selon Marr, le tchouvache est la plus archaïque de toutes les langues dont les vestiges sont conservés en russe (*ibid.*, p. 3).

⁷² *Ibid.*, vol. II, pp. 163, 199 ; vol. V, pp. 262, 337-338.

⁷³ *Ibid.*, vol. V, p. 262.

évidente de la « préhistoire » dans les langues modernes, tandis que l'abondance d'éléments préhistoriques constitue précisément pour lui la particularité principale des langues « japhétiques »⁷⁴.

De plus, selon Marr, le russe était beaucoup plus proche, par certains aspects, des langues « japhétiques » (du géorgien en particulier) que d'autres langues slaves ou indo-européennes⁷⁵. C'est pourquoi, pour Marr, l'analyse du matériau « japhétique » serait nécessaire à l'étude des langues slaves⁷⁶.

Pour expliquer la formation des langues et de leurs groupes, Marr a recours, avant 1923-1924, comme dans sa théorie de la nation, à la notion d'hybridation. Et de la même façon, il ne renonce pas à cette notion plus tard, passionné déjà par l'unité du « processus glottogonique ». Marr souligne par exemple en 1926⁷⁷ que les langues slaves, à l'instar de tous les autres groupes linguistiques, se sont constituées par hybridation, se sont formées sur la base d'éléments et de « couches » linguistiques qui existaient déjà avant, dans d'autres langues. Or, peu importe l'explication choisie par Marr quant à l'existence des langues slaves : il insiste, comme il le faisait pour la *nation slave*, sur le caractère « mythique » de la « pureté [ontologique. – E.V.] » des langues slaves⁷⁸ et parle du « mirage » d'une « proto-langue » slave⁷⁹.

Voilà certainement l'une des raisons principales des critiques formulées en 1950 par Staline à l'encontre des théories marristes : l'orientation de la politique extérieure de l'URSS demandait alors de renforcer le bloc socialiste, et pour cela il était nécessaire de mettre l'accent sur une unité ontologique des *peuples slaves* et des *langues slaves*⁸⁰. Même si déjà au début des années 1940 les idées « internationales » marristes contredisaient la direction générale de la politique extérieure de l'URSS⁸¹ (il fallait inspirer les « frères slaves » à la lutte contre les nazis, ce pour quoi les arguments linguistiques étaient souvent indispensables), il semble que dans les années de guerre (1941-1945) et d'après-guerre les problèmes

⁷⁴ *Ibid.*, vol. II, p. 189.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 455.

⁷⁶ *Ibid.*, vol. I, p. 142 ; vol. II, p. 231 ; vol. IV, p. 62 ; vol. V, p. 251. Même dans ses articles portant sur l'analyse du matériau linguistique slave, Marr n'étudiait les langues slaves que selon leurs liens avec les langues « japhétiques ». Les titres de ces articles sont à cet égard éloquentes : « Les vestiges japhétiques en russe » [*Iz jafetičeskix perežitkov v russkom jazyke*] (*ibid.*, vol. V, pp. 114-116), « Deux termes des liens ethniques abkhazo-russes : “Lošad' ‘cheval’” et “Trizna ‘repas funéraire’” » [*Terminy iz abxazo-russkix ètničeskix svjazej. « Lošad' » i « Trizna »*] (*ibid.*, pp. 117-152), « Les aurores japhétiques dans la ferme ukrainienne » [*Jafetičeskie zori na ukraïnskome xutore*] (*ibid.*, pp. 224-271), etc.

⁷⁷ *Ibid.*, vol. II, p. 189.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 293.

⁷⁹ *Ibid.*, vol. V, p. 248.

⁸⁰ Mentionnons également sous ce rapport la conclusion du Pacte de Varsovie (1955), signé par 8 pays dont la moitié étaient des « pays slaves » (URSS, Bulgarie, Pologne, Tchécoslovaquie).

⁸¹ Cf. Alpatov, 1991, pp. 130-131 ; Robinson, 2004, Chapitre 3 ; Velmezova, 2005b.

linguistiques pouvaient certainement attendre. Jusqu'au 20 juin 1950, date de l'intervention stalinienne en linguistique.

© Ekaterina Velmezova

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABAEV Vasilij Ivanovič (Vaso), 1948 : « Ponjatje ideosemantiki », in *Jazyk i myšlenie*, 1948, vol. XI, pp. 13-28. [La notion de sémantique idéologique]
- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 1991 : *Istorija odnogo mifa. Marr i marrizm*. Moskva : Nauka, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury. [L'histoire d'un mythe. Marr et le marrisme]
- BELJAEV Viktor Ivanovič, VINNIKOV Isaak Natanovič, 1972 : « Arabistika i semitologija v Peterburgskom-Leningradskom Universitete (napravljenja i linii razvitija) », in *Vestnik Leningradskogo universiteta*, 1972, № 20, pp. 137-142. [Les études arabes et sémitiques à l'Université de Pétersbourg (de Leningrad) (tendances et directions d'évolution)]
- *BÈS 2002 – Bol'soj ènciklopedičeskij slovar'*. Moskva : Naučnoe izdatel'stvo « Bol'shaja rossijskaja ènciklopedija » – Sankt-Peterburg : Izdatel'stvo « Norint ». [Grand dictionnaire encyclopédique]
- BODUÈN DE KURTENÈ Ivan Aleksandrovič (BAUDOUIN DE COURTENAY Jan Ignaci), 1901 [1963] : « Jazykoznanie, ili lingvistika, XIX veka », in Boduèn de Kurtenè, 1963. Vol. II, pp. 3-18. [La science du langage, ou linguistique, au XIX^{ème} siècle]
- , 1904 [1963] : « Jazykoznanie », in Boduèn de Kurtenè, 1963. Vol. II, pp. 96-117. [La linguistique]
- , 1963 : *Izbrannye trudy*. Vol. I-II, Moskva : Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR. [Œuvres choisies]
- DANILOV Georgij Konstantinovič, 1929a : « Jazyk obščestvennogo klassa », in *Učenyje zapiski Instituta jazyka i literatury RANION*, 1929, vol. 3, pp. 163-194. [Le langage d'une classe sociale]
- , 1929b : « Marksistskij metod v leksikologii », in *Russkij jazyk v sovetskij škole*, 1929, № 6, pp. 48-62. [La méthode marxiste en lexicologie]
- MARR Nikolaj Jakovlevič, 1903 : *Grammatika drevnearmjanskogo jazyka. Ètimologija*. Sankt-Peterburg : Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk. [Grammaire de l'arménien ancien. Étymologie]
- , 1910 : *Grammatika čanskogo (lazskogo) jazyka s xrestomatiej i slovarom*. Sankt-Peterburg : Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk. [Grammaire du tchane (laze) avec chrestomathie et dictionnaire]

-
- , 1933-1937 : *Izbrannye raboty*. Vol. I-V, Moskva – Leningrad : Izdatel'stvo gosudarstvennoj akademii istorii material'noj kul'tury (vol. I) – Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo (vol. II-V). [Œuvres choisies]
- NIKOLAEVA Tat'jana Mixajlovna, 2005 : « Les éléments primaires chez les linguistes et la complémentarité du paradigme linguistique », in *Cahiers de l'ILSL*, 2005, N° 20, pp. 215-226.
- OŽEGOV Sergej Ivanovič, 1972 [1988] : *Slovar' russkogo jazyka*, 20^{ème} éd. Moskva : Russkij jazyk, 1988. [Dictionnaire de la langue russe]
- ROBINSON Mixail Andreevič, 2004 : *Sud'by akademičeskoj èlity : otečestvennoe slavjanovedenie (1917 – načalo 1930-x godov)*. Moskva : Indrik. [Le sort d'une élite académique : la slavistique dans notre pays (1917 – début des années 1930)]
- VELMEZOVA Ekaterina, 2005a : « Nations et minorités nationales dans la “nouvelle théorie du langage” : de la célébration à la négation », in *Slavica Occitania*, 2005, N° 20, pp. 289-302.
- , 2005b : « Obraz “bratskogo češkogo naroda” : žurnal “Slavjane” », in Glanc T., Meyer H., Velmezova E. (éds.), *Inventing Slavia / Izobretenie Slavii*. Praha : Národní knihovna ČR – Slovanská knihovna, pp. 83-98. [L'image du « peuple fraternel tchèque » : la revue *Slavjane*]
- , 2007 : *Les lois du sens : la sémantique marriste*. Bern [etc.] : Peter Lang.

Les contraintes dans la circulation interculturelle des discours philosophiques sont-elles d'ordre linguistique ?

Tatiana ZARUBINA

Université de Lausanne

Résumé :

Quand il s'agit de la philosophie et des problèmes de sa compréhension, la première et parfois la seule chose qui vienne à l'esprit est la difficulté du langage philosophique. Mais on ne se pose pas d'habitude la question de savoir s'il existe des problèmes de transfert des idées philosophiques d'une « culture » à une autre. Quelles sont les contraintes de la circulation interculturelle des idées philosophiques ? Après avoir analysé de multiples théories, on peut citer des contraintes linguistiques, « culturelles », épistémologiques et ontologiques. Dans cet article, nous allons nous concentrer sur les obstacles linguistiques dans le but de répondre à la question de savoir si les problèmes de compréhension interculturelle dans le domaine de la philosophie sont des problèmes de langue ou de discours.

Mots-clés : philosophie, malentendus interculturels, épistémologie, discours, circulation des idées, transferts interculturels

UN PROBLÈME INVISIBLE

Pourquoi parler aux linguistes de philosophie dans un contexte interculturel ? En quoi cette question peut-elle intéresser les spécialistes de pragmatique, d'analyse conversationnelle, d'argumentation ou de syntaxe ?

Aujourd'hui les recherches comparatives et interdisciplinaires sont à la mode. Mais, avant de commencer une comparaison, il faut s'interroger sur ses bases linguistiques. Or, le plus souvent, la comparaison n'est qu'une simple juxtaposition. La cause de ce phénomène est la notion de *science nationale*. La preuve est l'emploi d'expressions comme la *linguistique française* / la *linguistique russe* ou la *philosophie russe* / la *philosophie française*. Cet emploi nous montre qu'implicitement des linguistes et des philosophes partent du postulat qu'il y a des traditions nationales dans la science, formées par des mentalités et des langues. Le travail de comparatiste, dans ce cas, se réduit au constat des faits linguistiques et philosophiques. Mais peut-on, dans ce cas, poser le problème même de la compréhension interculturelle et du dialogue ?

Je voudrais présenter trois approches possibles pour la comparaison et le dialogue des « cultures ». Mon analyse repose sur la comparaison des discours philosophiques¹.

1) Le premier point de vue suppose que la philosophie (tout comme la science en général) a un statut universel. Cette vision exclut les problèmes de compréhension interculturelle, car la philosophie serait au-delà des « cultures », au-delà de la diversité langagière, elle aurait un langage universel. La philosophie en tant qu'universalité engloberait et absorberait la diversité linguistique².

2) Le deuxième point de vue affirme au contraire l'existence de philosophies (sciences) nationales³. Autrement dit, il s'agit de l'« interprétation culturaliste des modes de faire » (P. Sériot)⁴ en philosophie. Les « philosophies nationales » reposent sur l'affirmation de l'irréductible différence des langues formant des « mentalités » et des « visions du monde » et par conséquent des philosophies. Cette prise de position ne fait que tracer les frontières entre les « cultures » et entre les langues. Ce qui fait que le problème d'existence des contraintes (ou plutôt de la possibilité de les surmonter) dans la circulation des discours philosophiques ne peut pas apparaître dans ce genre de théories.

Ce point de vue est partagé par beaucoup de philosophes et linguistes. Si en Russie et en Allemagne cette question a été formulée explicitement en philosophie (M. Heidegger, N. Berdjajev, etc.) et en linguistique (les recherches sur la *Weltbild* 'l'image du monde' des néo-humboldtiens), dans le monde francophone on trouve beaucoup moins souvent de réflexions sur ce sujet. Cependant l'idée de science nationale est admise

¹ Plus tard, je reviendrai sur la définition du terme *discours*.

² Cf. Jakovleva, 1998 ; 2002 ; Raxmankulova, 2000 ; Sokolov, 1999 ; Zotov, 1998.

³ Cf. Heidegger, 1930 [1987].

⁴ Sériot, 2007, p. 55.

implicitement, ce qui est confirmé soit par l'usage des expressions « notre tradition » ou la « linguistique française », soit par le fait que l'analyse du discours philosophique (par exemple dans les travaux de F. Cossutta⁵) est effectuée tacitement pour l'espace francophone uniquement.

Un mélange paradoxal peut être observé dans la définition du statut de la philosophie en Russie par rapport à la situation dans le monde francophone. Parfois, une prise de position en Russie présente une fusion de deux premiers points de vue. La plupart des penseurs en Russie prennent comme une évidence ou axiome des expressions comme *philosophie russe*, *tradition russe* ou même *spiritualité russe*. Mais il y a aussi des philosophes qui parlent du « caractère [à la fois] universel et unique du paradigme national de la philosophie en Russie » [*universal'nyj i unikal'nyj xarakter rossijskoj otečestvennoj nacional'noj paradigmy filosofii*]⁶. Cette définition montre une contradiction entre le désir d'universalité (influences du néo-platonisme sur le développement des idées en Russie) et l'affirmation de singularité (désir d'affirmer le caractère exceptionnel de ce qui est « russe » par rapport à l'« Occident », influence prépondérante du romantisme allemand). Même l'expression *la philosophie en Russie* est considérée dans ce contexte d'une manière assez particulière. Si, par exemple, dans le monde francophone, l'expression *la philosophie en...* renvoie souvent à une multiplicité et à une diversité de théories rédigées dans la langue du pays, en Russie (je cite toujours le même auteur) *la philosophie en Russie* peut s'identifier à la philosophie nationale à l'intérieur de la philosophie universelle en tant que telle :

« Le paradigme de la “Philosophie en Russie” s'identifie à celui de la “philosophie russe” et aux structures essentielles de la philosophie générale en tant que telle, qui lui sont directement liées, en comparaison avec des modèles analogues dans d'autres régions du monde »⁷.

Ces deux points de vue, opposés et incompatibles mais coexistants, nous mènent à une impasse, car ils supposent soit l'absence de difficultés dans la compréhension interculturelle (universalisme) soit l'impossibilité totale de les résoudre ou de les surmonter (nationalisme ontologique⁸).

3) Le troisième point de vue est celui que je rejoins. Ici, il ne s'agit plus de philosophies nationales mais de *différentes façons* de penser. Ces façons de penser ne sont définies ni par les langues, ni par les mentalités, mais par des histoires des idées différentes. Sous cet angle de vue, on devrait parler de différentes philosophies, qui ne sont pas réduites à des « cultures » ou à des langues nationales. Car les différentes histoires des idées ont créé des épistémès différentes, centrées sur des questions différentes. On peut constater une situation paradoxale : en Russie comme dans n'importe quel pays,

⁵ Cossutta, 1995a ; 1995b ; 1998.

⁶ Grin'ko, 2003, p. 10.

⁷ *Ibid.*

⁸ Lefebvre, 1990, p. 170.

il existe des philosophes appartenant à différents courants de la pensée, mais même les adversaires les plus intransigeants partagent implicitement certaines idées et présupposés qui permettent, par exemple, à M. Dennes⁹ ou à V. Zenkovsky¹⁰ (chercheurs appartenant à des générations distinctes et ne partageant pas le même contexte intellectuel et « culturel »), de dire que les œuvres des philosophes en Russie sont centrées sur l'ontologie, tandis que la plupart des philosophes en France s'intéressent plutôt à l'aspect épistémologique des problématiques. Cette situation ne peut pas être expliquée par le déterminisme linguistique ou « culturel », mais, précisément, par des histoires des idées autres. Cette optique rend tout dialogue possible. Mais comme il n'y pas d'échange supposant une compréhension absolue, comme il existe de la différence, on peut admettre l'existence d'obstacles qui empêchent la compréhension interculturelle des discours philosophiques.

A titre d'exemple, comparons les positions des linguistes qui, en Russie et dans le monde francophone, étudient le discours philosophique.

RUSSIE

Linguiste de formation, j'ai commencé à travailler sur les problèmes d'interprétation *du* discours philosophique français dans le cadre de ma thèse de doctorat en Russie. Pour mener ma recherche en Russie, je devais m'inscrire en thèse en linguistique contrastive. C'est là que j'ai pu constater que toutes les recherches comparatives se réduisent actuellement à des problématiques de traduction et de typologie linguistique. Mon travail comprenait la comparaison d'éléments isolés aux niveaux syntaxique, lexical et stylistique. Dans ce cadre, j'ai pu faire une description des difficultés « techniques » qu'il fallait prendre en considération dans la traduction. Mais ces résultats n'ont pas pu m'aider à clarifier la question des difficultés de *compréhension*.

Ainsi, le fait de savoir qu'il existe une différence stylistique et rhétorique importante entre les textes philosophiques russes et français n'explique pas pourquoi les textes philosophiques français dits postmodernes ne sont, dans la plupart des cas, ni compris ni acceptés en Russie actuelle.

Certes, la prise de conscience de cette différence stylistique peut être indispensable pour le traducteur de ces textes qui, dans le cadre de la conception de l'équivalence dynamique de J. Nida¹¹, utilise, par exemple, la neutralisation stylistique pour que le style du texte traduit en russe soit « scientifique ».

⁹ Dennes, 1991.

¹⁰ Zenkovsky, 1953.

¹¹ Il s'agit du type de traduction qui suit les normes de la communauté du texte traduit. Lorsqu'on tend vers une équivalence dynamique, on met l'accent sur l'effet produit sur le lecteur et on veille à ce que le texte paraisse naturel (*cf.* Nida, 1964).

Cette approche comparative s'appuie sur des textes considérés comme des unités statiques, coupés de leur contexte, ce qui oblige à comparer deux langues pour trouver les inadéquations. La recherche sur la non compréhension des textes philosophiques français en Russie résulte en une simple énumération des différences linguistiques. Ainsi, au lieu de comparer, on obtient une juxtaposition de faits de langue avec l'impossibilité, *a priori*, de résoudre le problème de la communication et de la compréhension interculturelle.

MONDE FRANCOPHONE

Après avoir constaté le caractère infructueux de l'approche précédente, j'ai orienté ma recherche vers l'analyse *du* discours philosophique. Avant de me lancer dans les discussions sur la problématique de l'analyse comparative interculturelle des discours philosophiques, je voudrais insister sur la nécessité de définir ici le *discours*, car c'est un terme à multiples significations. Je rejoins le point de vue sur le discours proposé par le *Groupe de recherche interdisciplinaire en analyse comparée des discours de l'Université de Lausanne* qui se focalise particulièrement sur la dimension textuelle et intertextuelle du discours et sur la problématique de la mise en texte et en discours :

« Résultat de mises en discours, la textualité est conçue comme une dynamique de relations textuelles, intertextuelles et plurilingues et non comme une structure fermée et statique. Elle est autant étudiée sous l'angle des forces cohésives qui confèrent à un texte une certaine unité, que sous celui des forces de la trans-textualité et de l'interdiscursivité qui relient dialogiquement un texte à d'autres textes. En tant que produit singulier d'une interaction socio-discursive, un texte est la trace écrite et matérielle de l'activité d'une instance énonciative sociale-ment et historiquement déterminée »¹².

L'optique de recherches sur le discours du groupe dont J.-M. Adam fait partie du côté des linguistes, permet de considérer les problématiques de la comparaison interculturelle dans une optique historique et épistémologique, car on compare les façons dont les textes établissent des relations avec leurs contextes discursifs et socio-culturels respectifs. Cette approche nous permet de comparer les interdiscours et les mises en relation avec ces derniers. Or, J.-M. Adam et U. Heidmann ne s'occupent pas des discours philosophiques. Au centre de leurs intérêts se trouvent des textes littéraires et des questions de genre et de généricité. Cela implique la nécessité, pour nous, d'appliquer cette position théorique à l'analyse des discours philosophiques.

En parlant de l'analyse du discours philosophique, les chercheurs (tels que F. Cossutta et D. Maingueneau, M. Ali Bouacha, F. Cicurel,

¹² Adam, 2003, p. 248.

F. Bordron et G. Philippe) ne le discutent pas dans une perspective comparative, interlinguistique et interculturelle. Ils parlent *du* discours philosophique tout court, ce qui suppose un caractère universel de ce dernier (curieusement, le tableau est différent quand il s'agit des discours littéraires).

Dans tous ses textes, que ce soit de façon indépendante ou en collaboration avec D. Maingueneau, F. Cossutta parle *du* discours philosophique et de *la* philosophie. Il suffit de citer les titres de ses articles : « Principes de méthode pour une analyse du discours philosophique »¹³, « Contraintes épistémologiques d'une analyse du discours philosophique »¹⁴, « Le discours philosophique comme institution discursive »¹⁵, etc.

Dès le début de son article « L'analyse du discours philosophique » publié dans l'*Encyclopédie Philosophique Universelle*, Cossutta écrit la chose suivante : « Avant de pouvoir développer une théorie générale du discours philosophique, il est nécessaire de lever certaines objections de principe qui semblent hypothéquer la possibilité même d'un tel projet »¹⁶. Il s'agit donc non seulement d'une « universalisation » du discours philosophique, mais également d'une prise de position consciente pour créer une théorie générale du discours philosophique. Le paradoxe consiste dans le fait que, d'un côté, Cossutta parle des philosophies (cf. « les philosophies systématiques »¹⁷, ou « les philosophies anti-fondatrices »¹⁸), en acceptant ainsi une hétérogénéité des discours philosophiques, mais, en même temps, il affirme qu'il existe une possibilité de construire une théorie générale *du* discours philosophique.

Selon Cossutta,

« l'analyse du discours philosophique doit observer comment sont effectués les montages, les mises en scènes par lesquelles la doctrine se joue ou se mime elle-même dans un espace de représentation qui utilise toutes les sources de l'écriture »¹⁹.

Dans cette analyse du discours philosophique Cossutta s'appuie sur le corpus constitué des œuvres de Spinoza, Descartes, Platon, Kant et même parfois G. Deleuze, et la question pourrait être posée de savoir de quel discours philosophique il s'agit. Si l'on parle, par exemple, de Hegel, est-ce indifférent que ce soit du Hegel français ou du Hegel allemand ? Chez Cossutta, cela pourrait être la même chose, ce qui veut dire, encore une fois, que le discours philosophique a un statut universel et que, par conséquent, ce discours devrait être compris sans problèmes dans toutes les « cultures ».

¹³ Cossutta, 1998, p. 1797.

¹⁴ Cossutta, 1995b, p. 16.

¹⁵ Cossutta, 1995a, p. 40.

¹⁶ Cossutta, 1998, p. 1792 ; nous soulignons.

¹⁷ Cossutta, 1995b, p. 14.

¹⁸ *Ibid.*, p. 13.

¹⁹ Cossutta, 1998, p. 1799

Un deuxième point à noter est le lien entre le discours philosophique et la langue :

« En fonction de son positionnement la philosophie négocie à travers l'interlangue un code langagier qui lui est propre mais dont il prétend qu'en droit il est commun. C'est donc sur des frontières qu'il écrit : non pas tant en français, en italien, etc. »²⁰.

On se trouve face à une double « universalisation » : le discours philosophique et le code langagier de ce discours, qui seraient au-delà de la diversité langagière.

Soulignons que l'analyse du discours philosophique ainsi envisagée nous propose essentiellement une analyse de l'« état des lieux », en d'autres termes, c'est le côté extérieur du discours philosophique qui est analysé (la relation entre « formes de l'expression » et « formes du contenu », les processus de mise en discours, l'embrayage énonciatif, etc.). Cette analyse linguistique nous procure des connaissances sur les lieux et les modes de textualisation, sur une position du sujet dans l'énonciation, sur l'argumentation dans le discours philosophique et la structure du discours philosophique. Mais la question que je me pose est celle de savoir si l'on pourrait parler *du* discours philosophique. La pluralité des discours philosophiques ne peut pas impliquer la présence d'une organisation identique et unitaire. Dans ce cas, certains résultats obtenus dans le domaine de l'analyse du discours philosophique semblent prétendre à un statut universel, mais le possèdent-ils en réalité ?

Dans le cadre des recherches de Cossutta et Maingueneau sur la « constitution » du discours philosophique²¹, ce dernier peut être constitué essentiellement de discours religieux, scientifique et littéraire. Ces discours sont à la fois unis et déchirés par leur pluralité. Chaque discours constituant²² apparaît à la fois comme intérieur et extérieur aux autres qu'il traverse et par lesquels il est traversé, chaque positionnement doit légitimer sa parole en définissant sa place dans l'interdiscours. Les discours constituants sont l'espace d'un conflit permanent entre divers positionnements. Le positionnement n'est pas seulement un ensemble de textes (un corpus), mais l'intrication d'un mode d'organisation sociale et d'un mode d'existence des textes.

²⁰ Cossutta, 1995a, p. 58.

²¹ Cossutta, Maingueneau, 1995.

²² La notion de *discours constituant* a été introduite en 1995 dans l'article de Cossutta et Maingueneau « L'analyse des discours constituants » (Cossutta, Maingueneau, 1995, pp. 112-125). Les auteurs définissent le discours constituant avant tout par sa position dans l'interdiscours : il n'a pas d'autre discours en amont de lui, mais une Source transcendante. Il doit ainsi réfléchir dans son propre dispositif énonciatif les conditions de sa propre émergence. Dans cette perspective, il faut également éviter une conception homogénéisante de la « constituance » ; chaque discours constituant se définit précisément par sa manière singulière d'être constituant : la « constituance » de la littérature n'est pas celle de la science ou de la philosophie.

Si l'on prend pour exemple le texte français du *Rhizome* de G. Deleuze et F. Guattari²³, les discours constituants pourraient être le discours psychanalytique de S. Freud et sa relecture par J. Lacan. A ces discours les auteurs opposent leur version schizo-analytique²⁴ de la perception du Sujet. Les liens et les tensions des discours avec l'interdiscours et l'« espace culturel » apparaissent de façon manifeste.

D'après Deleuze et Guattari, « le monde a perdu son pivot, le sujet ne peut même plus faire de dichotomie »²⁵. C'est une allusion à la relecture de la psychanalyse freudienne par Lacan : le sujet, éclaté, n'est plus divisé en trois parties. D'après Deleuze et Guattari,

« A l'opposé de la psychanalyse, de la compétence psychanalytique, qui rabat chaque désir et énoncé sur un axe génétique ou une structure surcodante, et qui tire à l'infini les calques monotones des stades sur cet axe ou des constituants dans cette structure, la schizo-analyse refuse toute idée de fatalité décalquée »²⁶ ;

« Aussi bien dans la linguistique que dans la psychanalyse, elle a pour objet un inconscient lui-même représentatif, cristallisé en complexes codifiés, réparti sur un axe génétique ou distribué dans une structure syntagmatique. Elle a pour but la description d'un état de fait, le rééquilibrage de relations intersubjectives, ou l'exploration d'un inconscient déjà là »²⁷.

Dans le même texte en russe, les discours constituants de l'original ne deviennent que des îlots ayant des liens rompus avec ce qui les entoure et les engendre. Cela s'explique par l'histoire différente des idées en Russie où les discours psychanalytiques de Freud et Lacan (et maintenant de Deleuze et Guattari) sont connus mais ne sont pas *interiorisés*. La cause en est une façon différente d'envisager la notion de *sujet*.

Pour démontrer brièvement en quoi consiste cette différence dans la conception du *sujet* en Russie et dans le monde francophone, citons le problème de la réception et de l'interprétation de M. Bakhtine / V. Vološinov en France. Dans la dernière citation de Deleuze et Guattari il s'agit d'« un inconscient qui est déjà là », et on pourrait y trouver une allusion à des théories répandues dans le monde francophone et qui posent la question fondamentale de l'enchevêtrement des voix. Nous sommes traversés par la parole d'Autrui, il n'y a pas d'énonciateur qui instaure les frontières de ce discours de l'Autre. Mais quel est dans ce cas le statut de cet énonciateur, c'est-à-dire son statut de sujet ? Le sujet chez Deleuze et Guattari n'existe

²³ Deleuze, Guattari, 1976.

²⁴ Il s'agit d'une analyse, inspirée par le vécu schizophrénique, de la nature spécifique des flux et investissements libidinaux dans les groupes et individus, d'où découle une théorie politique spécifique ; si on reprend la définition de B. Andrieu, on pourrait dire que c'est une « analyse de la schizophrénie, des états schizoïdes et des productions à partir de la constitution dynamique du sujet par le travail soignant-soigné afin d'instituer le désir » (Andrieu, 2003, p. 308).

²⁵ Deleuze, Guattari, 1976, p. 16.

²⁶ *Ibid.*, pp. 37-38.

²⁷ *Ibid.*, p. 35.

pas en tant qu'instance fondatrice de l'énonciation, il n'est jamais stable ou idéal. Le sujet, Moi, est toujours lié à un Autre, mais Moi ne reproduit pas l'Autre, car « le mimétisme est un très mauvais concept, dépendant d'une logique binaire, pour des phénomènes d'une tout autre nature »²⁸.

C'est à travers cette grille de lecture, entre autres, que Bakhtine / Vološinov a été lu en France. Pour Deleuze et Guattari, le sujet et l'Autre dans le discours sont des devenirs, des flux qui se traversent l'un l'autre, mais ne se ré-dupliquent pas. Le discours quotidien est déjà indirect, inassignable à un sujet unique d'énonciation, tout discours se situe toujours *entre* un dire et un autre dire, jusqu'à devenir anonyme. En revanche, dans la problématique de l'Autre chez Bakhtin / Vološinov le sujet garde son autonomie par rapport à l'Autre, contrôlant tout échange dans le dialogue. La communication de *Je* et de *Tu* ne dissout pas leur indépendance, ne prive pas les communicants de leur subjectivité. C'est toujours l'auteur qui est agent d'action, gommant les frontières de l'énoncé de l'Autre ; c'est le contexte d'auteur qui s'efforce de défaire la structure compacte et close de la parole de l'Autre ; c'est toujours la personnalité du locuteur qui est porteuse de la parole. En résultat, la non coïncidence dans l'organisation structurelle des discours philosophiques provoque une mutation du discours philosophique français en discursivité discrète, faite d'îlots de sens dans le champ philosophique en Russie.

Si, comme nous l'avons vu, dans les œuvres des philosophes français des années 1970-1980 le Sujet²⁹ est majoritairement perçu comme traversé par le discours d'Autrui, éclaté et jamais en tant qu'unité ou totalité, en Russie, le Sujet est perçu essentiellement comme une totalité :

« Tous les problèmes peuvent être résolus, si l'on prend comme fondement du dialogue et de la synthèse des approches pour la connaissance la notion d'"homme intégral" [*celostnyj čelovek*] »³⁰.

C'est la raison pour laquelle dans la traduction russe du *Rhizome*, le *On* est souvent traduit par *Nous*, ce qui est présenté dans le tableau suivant :

Original français	Traduction littérale en français de la traduction russe
« Et <i>on</i> doit se demander si la réalité spirituelle et réfléchie ne compense pas cet état de choses »	« <i>Nous</i> devons nous poser la question de savoir si la réalité spirituelle et rationnelle compense un tel état de choses, exigeant, à son

²⁸ Deleuze, Guattari, 1980, p. 18.

²⁹ On utilise le concept de *Sujet* avec majuscule en tant que métacatégorie, ce qui nous permet de parler des diverses théories du Sujet (chez les philosophes religieux, chez les personnalistes ou les psychanalystes et d'autres) à des époques différentes sans entrer dans les discussions sur la correspondance des termes que ces différents auteurs utilisent. On utilise également la notion de *sujet* avec minuscule quand il s'agit de l'emploi de ce terme en tant que tel dans telle ou telle théorie philosophique (par exemple, chez Deleuze et Guattari).

³⁰ Mikešina, 2005, p. 23.

en manifestant à son tour l'exigence d'une unité secrète encore plus compréhensive, ou d'une totalité plus extensive» (Deleuze, Guattari, 1980, p. 12 ; nous soulignons).	tour, une unicité secrète, encore plus globalisante, ou une totalité encore plus extensive» (http://www.filosoft.tsu.ru/rizoma.htm ; nous soulignons).
« Dans la linguistique, même quand <i>on</i> prétend s'en tenir à l'explicite et ne rien supposer de la langue, <i>on</i> reste à l'intérieur des sphères d'un discours » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 15 ; nous soulignons).	« Dans la linguistique, lorsque <i>nous</i> prétendons que <i>nous</i> nous en tenons à l'explicite et nous ne présupposons rien à l'avance de la langue, <i>nous</i> restons à l'intérieur des sphères du discours » (http://www.filosoft.tsu.ru/rizoma.htm ; nous soulignons).

Ainsi, le discours inassignable et anonyme se transforme en discours de l'auteur.

De façon encore plus explicite, le sujet est interprété en tant qu'unité ou totalité dans l'extrait suivant du *Rhizome* :

« Pas d'unité qui serve de pivot dans l'objet, ni qui se divise dans le sujet. <i>Pas d'unité ne serait-ce que pour avorter dans l'objet, et pour "revenir" dans le sujet</i> » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 14 ; nous soulignons).	« Il n'existe ni unicité, qui servirait de pivot dans l'objet, ni qui se diviserait dans le sujet. Si l'unicité est absente, <i>n'est-ce pas pour s'arracher dans l'objet et "revenir" dans le sujet</i> » (http://www.filosoft.tsu.ru/rizoma.htm ; nous soulignons).
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Dans l'original, Deleuze et Guattari affirment qu'il n'y a pas d'unité dans l'objet, mais ils ne parlent pas du « sujet unifié ». Ainsi la variante russe nous donne une vision inverse de ce que les auteurs voulaient dire.

Ce désir de totalité peut être remarqué quand on traduit le mot *ensemble* par *totalité*, ce qui change radicalement la position des auteurs envers la multiplicité et leur rejet de la totalité :

« Il n'y a pas de points ou de positions dans un rhizome, comme <i>on</i> en trouve dans une structure, un arbre, une racine. Il n'y a que des lignes. Quand Glenn Gould accélère l'exécution d'un morceau, il ne manifeste pas seulement sa virtuosité, il transforme les points musicaux en lignes, <i>il fait proliférer l'ensemble</i> » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 15 ; nous soulignons).	« Dans le rhizome il n'y a pas de point ou de positions que <i>nous</i> trouvons dans une structure, un arbre ou une racine. Quand Glenn Gould accélère l'exécution d'un morceau musical, il ne manifeste pas seulement sa virtuosité, il transforme les points musicaux en lignes et, ainsi, <i>il étend sur eux la totalité</i> » (http://www.filosoft.tsu.ru/rizoma.htm ; nous soulignons).
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

CONCLUSION

La plupart des recherches comparatives en Russie partent du constat qu'il y a une science nationale, et que la différence entre les « cultures » et les langues ne peut pas être surmontée. Mais cette perspective de recherches n'est pas fructueuse. De l'autre côté, les recherches sur le discours philosophique en France rejoignent souvent implicitement la vision universalisante de la philosophie. Dans ce cas, les résultats de l'analyse du discours philosophique ne peuvent pas être fiables, car cette analyse est faite implicitement pour l'espace francophone, tout en étant traversée par des théories et des idées propres à la conjoncture intellectuelle francophone. Il n'y a alors plus de place pour une perspective comparative dans l'étude du discours philosophique.

On en vient à la conclusion que l'obstacle principal dans les recherches linguistiques comparatives du discours philosophique consiste dans l'approche elle-même. Il nous semble plus fructueux de considérer les différences dans les sciences humaines dans des « cultures » différentes en tant que différentes façons de penser, dues à une histoire différente des idées. Cette approche permettra d'éviter des définitions hâtives et trop « évidentes » et de trouver pour causes de divergences précisément ces façons de penser. Cette optique épistémologique nous semble nécessaire pour des recherches comparatives sur le discours philosophique.

Dans l'analyse des problématiques comparatives et interculturelles, il faut s'appuyer sur les données empiriques linguistiques, car elles permettent de repérer sur quels niveaux (et en quoi exactement) il existe des obstacles au transfert interculturel ou des différences dans la production des discours philosophiques. Mais l'analyse linguistique n'est que le premier pas pour répondre à la question principale de savoir pourquoi les discours philosophiques venus de France ne sont pas compris ou acceptés en Russie. Ce qui veut dire que l'analyse linguistique du discours philosophique ne doit pas être un but en soi.

© Tatiana Zarubina

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM Jean-Michel, 2003 : « Postface », in Heidmann U. (éd.), *Poétiques comparées des mythes. De l'Antiquité à la Modernité*. Lausanne : Payot, pp. 246-256.
- ANDRIEU Bernard, 2003 : « Schizo-analyse », in *Les Cahiers de Noesis*, printemps 2003, N° 3, p. 308.
- COSSUTTA Frédéric, 1995a : « L'analyse du discours philosophique », in *Langages*, 1995, N° 117, pp. 40-63.

- , 1995b : « Pour une analyse du discours philosophique », in *Langages*, 1995, N° 119, pp. 12-39.
- , 1998 : « Analyse du discours philosophique », in Mattéi J.-F. (dir.), *Encyclopédie Philosophique Universelle*. T. IV, *Le discours philosophique*, Paris : PUF, pp. 1792-1810.
- COSSUTTA Frédéric, MAINGUENEAU Dominique, 1995 : « L'analyse des discours constitutifs », in *Langages*, 1995, N° 117, pp. 112-125.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, 1976 : *Rhizome*. Paris : Minuit.
- , 1980 : *Mille plateaux*. Paris : Minuit.
- DENNES Maryse, 1991 : *Russie-Occident. Philosophie d'une différence*. Paris : Editions Mentha.
- GRIN'KO Valentin Sergeevič, 2003 : *Filosofija v Rossii : paradigmy, problemy, rešenija*. Kostroma : Izdatel'stvo Kostromskoj gosudarstvennoj sel'skoxozjajstvennoj akademii. [La philosophie en Russie : paradigmes, problèmes, solutions]
- HEIDEGGER Martin, 1930 [1987] : *De l'essence de la liberté humaine. Introduction à la philosophie* ; traduit par E. Martineau. Paris : Gallimard, 1987.
- JAKOVLEVA Ljubov' Evgen'evna, 1998 : « K voprosu o nacional'noj tradicii v filosofii », in Troegubov A.G. (éd.), *Čelovek, obščestvo, kul'tura*. Tula : Tul'skij gosudarstvennyj universitet. [La question de la tradition nationale en philosophie]
- , 2002 : « Bytie nacional'noj tradicii v filosofii », in *Vestnik MGU, Serija 7, Filosofija*, 2002, N° 4, pp. 25-50. [L'Être de la tradition nationale dans la philosophie]
- LEFEBVRE Jean-Paul, 1990 : « Philosophie et philologie : les traductions des philosophes allemands », in *Encyclopædia Universalis*. Vol. 1, Paris : Symposium, Les Enjeux, p. 170.
- MIKEŠINA Ljudmila Aleksandrovna, 2005 : *Filosofia nauki : Sovremennaja epistemologija. Naučnoe znanje v dinamike kul'tury. Metodologija naučnogo issledovanija*. Moskva : Progress-Tradicija, Flinta. [La philosophie de la science : l'épistémologie contemporaine. La connaissance scientifique dans la dynamique de la culture. Méthodologie de la recherche scientifique]
- NIDA Eugene, 1964 : *Toward a Science of Translating*. Leiden : Brill.
- RAXMANKULOVA Nelli Fidaievna, 2000 : « Cennosti i vozniknovenie nacional'noj filosofskoj tradicii », in *Vestnik MGU, Serija 7, Filosofija*, 2000, N° 1, pp. 19-35. [Les valeurs et l'émergence de la tradition nationale philosophique]
- SÉRIOT Patrick, 2007 : « A quelle tradition appartient la tradition grammaticale russe ? », in *Langages*, 2007, N° 167, pp. 53-69.
- SOKOLOV Aleksej Vasil'evič, 1999 : « Kak vozmožna mirovaja filosofija », in *Vestnik MGU, Serija 7, Filosofija*, 1999, N° 2, pp. 3-18. [Comment la philosophie universelle est-elle possible]

-
- ZENKOVSKY Basil, 1953 : *Histoire de la philosophie russe*. T.1., Paris : Gallimard.
 - ZOTOV Anatolij Fedorovič, 1998 : « Suščestvuet li mirovaja filosofija ? (Provokacionnye zametki) », in *Vestnik MGU, Serija 7, Filosofija*, 1999, № 1, pp. 3-30. [La philosophie universelle existe-t-elle ? (Remarques provocatrices)]



Gilles Deleuze (1925-1995), Félix Guattari (1930-1992)

Auteur anonyme : « Le chauvinisme linguistique »¹

INTRODUCTION

Un des éléments essentiels du chauvinisme intellectuel, si tenace et si insinuant que des intellectuels ralliés au prolétariat n'en ont pas lavé leur esprit, est la théorie de la supériorité de la langue française.

Pour combattre ce chauvinisme, il est bon, je crois, de ne pas suivre la méthode qui consiste à étudier ses manifestations dans les manuels en usage, en se bornant à citer simplement les passages types. D'abord, parce que ce chauvinisme a chez les jeunes intellectuels plusieurs portes d'entrée : leurs manuels d'étude certainement, mais aussi leurs lectures (bibliothèques d'E. N., de lycées, etc...), y compris une certaine presse, littéraire ou non, dont leur soif de connaissances est avide : *N. R. F.*, *Nouvelles littéraires*, etc., ou *Sciences et Voyages*. Ensuite, parce qu'il ne suffit pas, en général, de citer pour ridiculiser, ces textes étant assez souvent présentés sur un ton habilement camouflé d'impartialité scientifique. Enfin, les esprits à qui ils s'adressent, déjà plus formés, ont besoin d'arguments pour débourrer un esprit bourré, non plus d'affirmations dogmatiques comme à l'école primaire, mais de soi-disant raisonnements.

Les livres de français, de grammaire, de littérature, dès l'E. P. S., marquent cette tendance, et, en général, tous ceux qui traitent de l'histoire de la langue française, brièvement ou longuement. Voici, par exemple, le *Cours de langue française, cours supérieur et cours complémentaire* (Préparation au B. E.), de C. Maquet, L. Flot, L. Roy, p. 47, texte intitulé « L'Anglomanie » :

« On n'entend que des mots à déchirer le fer,
Le railway, le tunnel, le ballast, le tender,
Express, trucks, wagons ; une bouche française
Semble broyer du verre ou mâcher de la braise.
Certes, de nos voisins l'alliance m'enchanté,
Mais leur langue, à vrai dire, est trop envahissante.
Faut-il, pour cimenter un merveilleux accord
Changer l'arène en turf et l'exercice en sport,
Demander à des clubs l'aimable causerie,
Flétrir du nom de grooms nos valets d'écurie,
Traiter nos cavaliers de gentlemen-riders ?
Je maudis ces auteurs dont le vocabulaire
Nous encombre de mots dont nous n'avons que faire »².

¹ Ce texte fut publié pour la première fois (probablement par G. Mounin) dans les *Cahiers du contre-enseignement prolétarien*, 1935, N° 16, pp. 5-71. Nous le reproduisons ici adapté, dans la mesure du possible, aux normes des *Cahiers de l'ILSL*.

² Viennet, *Épître à Boileau*.

Quand le jeune travailleur intellectuel a lu ça, distraitemment peut-être, il tombe sur un article de *Science et Voyages*, N° 479, du 4 janvier 1934 : « *Nous sommes en France... Parlons français, s'il vous plaît* ».

Il apprend (je résume l'article) qu'une Commission de terminologie moderne existe, qui semble avoir pour mission de naturaliser les mots représentant une production née (horreur !) ailleurs qu'en France : cette commission, si elle peut sans ridicule prétendre qu'*essence de craquage* serait aussi bien qu'*essence de cracking*, que *bouilleur de chaudière* remplace à égalité *boiler*, tombe en plein chauvinisme linguistique lorsqu'elle rejette *test*, suffisamment traduit, dit-elle, par *essai*, *épreuve*, et prétend qu'une *pipe-line* est la même chose qu'une *conduite* ou une *canalisation* ; elle substitue *moteur rapide à injection* à *Diesel* (pourquoi, avec le même souci d'exactitude technique ne préconise-t-elle pas : *boîte à ordures* au lieu de *poubelle*, également le nom de l'inventeur comme Diesel ?).

Ces raisonnements pourraient encore se soutenir si on acceptait de les appliquer aux autres langues. Mais où leur valeur chauvine éclate, c'est lorsqu'on veut faire grief aux autres de leurs propres « Commissions de terminologie » et s'indigner, par exemple, que l'Allemagne « se soit émue jusqu'à rejeter, par exemple, *telephon*, entaché de romantisme, et remplacé par la composition indigène *Fernsprecher*. En général, de semblables termes, qui facilitent les relations internationales, sont admis partout », etc...³ Tout s'explique : quand l'étranger admet des racines latines ou étrangères généralisées dans sa langue, il « facilite les relations internationales » ; lorsque la France remplace *moteur Diesel* par *moteur rapide à injection*, elle n'est guidée que par le pur amour de la science.

Entré dans cette voie, il est impossible de s'arrêter. De nombreux journaux sportifs ont reproduit l'article suivant de l'inénarrable *Animateur des temps nouveaux* ; le malheur est que personne n'en a senti le ridicule, pas même *Lu* (N° 52 [134] du 29 décembre 1933), auquel j'emprunte la coupure :

« UN CRI SPORTIF FRANÇAIS : Co ! Co ! Co ! RRRICO !

Dans les compétitions sportives, la foule encourage les joueurs et marque sa prédilection, par l'exclamation anglaise *hip ! hip ! hip !*

Ce cri, qui ne devrait exprimer que le salut d'une équipe à sa rivale [...] a dégénéré en cri d'enthousiasme. De plus, le *h* aspiré s'accommode mal avec nos gosiers [français] latins [Cf. *haricots*, *homard*, etc., N.D.L.R.]. Les Allemands ont leur "hoch" [*sic*], les Italiens, sous l'inspiration de leur poète national G. d'Annunzio, se sont affranchis du "hip ! hip ! hip !" et ils ont adopté un cri spécifiquement italien "eia ! eia ! eia ! allala !" pour encourager leurs équipiers.

UN CRI BIEN FRANÇAIS

M.E. Valade demande que, prenant modèle sur les Italiens, nous lancions le cri bien français de "co ! co ! co ! rrico !", puisque les joueurs français portent dans les rencontres internationales un coq tricolore sur leurs maillots. Co ! co ! co ! rrico ! cri d'encouragement de la foule, sonne clair [...]. Nous soumet-

³ Dautat, *Philosophie du langage*, Flammarion, 1917.

tons l'idée à nos confrères sportifs et aux grandes sociétés sportives. Qui, à défaut de co ! co ! co ! rrico ! trouvera un cri sportif bien français ? ».

Et il ne faut pas dire que l'influence d'un journal est passagère. Un article, c'est un argument dont on se souvient quand on lit par exemple :

« L'allemand moderne [...] est une langue synthétique qui possède une aptitude spéciale à former les mots composés [ce n'est que l'air de reconnaître une qualité : voir plaisanteries d'almanach sur la longueur des noms composés allemands], et une construction laborieuse où le verbe et les particules sont rejetés à la fin. De là, un certain manque de rapidité et de précision dans l'expression de la pensée »⁴.

A noter que l'Allemagne est le seul pays à qui le dictionnaire fasse l'honneur d'analyser sa langue du point de vue purement linguistique. Le ton est sérieux et l'article confirme pleinement M. Hénon⁵ :

« Les gouvernements étrangers commencèrent d'eux-mêmes dans la rédaction de leurs notes et de leurs documents, à employer le français. On appréciait aussi partout les rares avantages de cet idiome pour ce qui est de la précision et de la clarté, deux qualités particulièrement précieuses pour les actes diplomatiques [...]. En même temps le français était considéré comme la langue la plus élégante et la plus aristocratique de toute l'Europe [...]. Sa beauté exerce une telle séduction qu'un grammairien allemand écrit qu'on doit parler français spécialement avec les dames, et n'employer l'allemand que quand on est en colère et qu'on veut injurier⁶. La plus haute distinction nationale de l'Allemagne, *Ordre pour le mérite*, porte un nom français »⁷.

La plupart des ouvrages ordinaires se bornent à signaler comme une chose acquise, démontrée : le traité a été rédigé en français dont la clarté est si précieuse (exemple grammatical⁸).

Ce mythe chauvin tenace de la supériorité du français est si bien établi que des esprits révolutionnaires, comme Ilya Ehrenbourg⁹ l'adoptent, malgré de justes réserves.

« La langue française est adoptée comme langue diplomatique dans les relations internationales. De là cette notion qui incite à l'erreur : c'est une langue diplomatique [...]. Pendant son temps de croissance, la langue française ne s'est pas enrichie, elle s'est appauvrie, on dirait qu'elle s'est desséchée [...]. Elle est devenue non seulement une langue excellente pour les travaux d'érudition, mais une langue littéraire idéale. [Au risque de me faire dire par I. Ehrenbourg que je prouve moi-même les qualités de la langue française par la correction que je

⁴ *Larousse universel* (en deux volumes), article « Allemagne », t. 1, p. 59.

⁵ *Lectures historiques, livre de maître*, t. II, p. 23, « Influence française en Europe ».

⁶ Cité de : Nyrop, *La France*, Larousse.

⁷ *Ibid.*

⁸ Royer, *Leçons de français*, E.P.S., N° 339, p. 166.

⁹ *Monde*, N° 285, 18 février 1933.

propose, je pense qu'il serait plus juste de dire la langue littéraire d'une certaine littérature] ».

Quand on a tous ces petits bouts de phrases, qui ne mènent pas à grand chose isolément, dans la tête, on est bien préparé : vienne A. France, version 1916, habile à tirer la conclusion. « Soldats de la France [...] ce que vous défendez [...] c'est le parler maternel qui durant huit siècles, avec une ineffable douceur, coula sans tarir des lèvres de nos poètes, de nos orateurs, de nos historiens, de nos philosophes »¹⁰, et voilà un volontaire de plus pour la croisade de la « Civilisation » contre la « Barbarie ». Car tout ce chauvinisme linguistique tend à cela : donner aux jeunes ou vieux intellectuels avec qui ne prend plus le bourrage de crâne primaire élémentaire, un bourrage de crâne de qualité supérieure, donner une raison de ne pas se mutiner trop vite à ceux chez qui Lavissee, *Cours moyen*, ne prend plus.

LES SOURCES DU CHAUVINISME LINGUISTIQUE

En réalité, tous ces textes, on le voit, se bornent à insinuer la supériorité de la langue française, uniquement sur des affirmations : on doit remarquer une habile division du travail, consciente ou non. Les histoires littéraires sont en général assez prudentes quand elles font de l'histoire : Desgranges¹¹ se borne à dire que « les pays étrangers parlent notre langue et imitent nos œuvres », mais Desgranges et Charrier¹² citent Michelet, Barrès, A. France, Lavissee sur la suprématie française ; ce sont surtout les historiens et les touche-à-tout salariés de la vie intellectuelle qui généralisent le plus : il est peu de linguistes à ma connaissance (il faudrait vérifier si Ferdinand Brunot n'a rien écrit sur la supériorité de la langue française) qui se soient risqués à vouloir prouver la précellence du français. Ce qui fait que toutes ces affirmations ont toujours les mêmes sources, peu nombreuses d'ailleurs : il y a peu de textes systématiques sur la suprématie de la langue française ; ils n'en sont que plus copieusement utilisés :

1. Une phrase de Brunetto Latini, maître de Dante, auteur d'une encyclopédie médiévale *Le Trésor* qui est écrit en français par cet Italien, parce que, dit-il : « C'est une parlure plus délectable et plus commune à toutes gens ». Cette phrase est souvent mise à contribution¹³. Celui-ci en conclut que « depuis le XIII^{ème} siècle on admire à l'étranger sa clarté [de la langue française] et sa souplesse ».

2. *Défense et illustration de la langue française*, par J. du Bellay, écrite pour établir la valeur du français, dédaigné pour le latin que venait d'interdire l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539) dans les rapports ad-

¹⁰ « Sur la voie glorieuse », cité par Desgranges et Charrier : *Littérature expliquée au B. E.*, p. 396, 1927.

¹¹ *Précis de littérature française*, p. 246.

¹² *Littérature expliquée, B. E.*

¹³ G. Hauvette, *Littérature italienne*, Grenoble 1905 ; Royer, *op. cit.*

ministratifs : on la cite souvent sans préciser pourquoi elle fut écrite, comme argument de la richesse du vocabulaire français. Dans le même genre et de la même époque, ce texte d'Aubigné, préface des *Tragiques*, cité par Royer :

« Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et défendiez hardiment contre des marauds qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est point escorché, du latin et de l'italien [...] [Paroles de Ronsard] »¹⁴.

3. *Précellence du langage français*, par H. Estienne, même époque et même but : prouver que le français a un vocabulaire qui n'a rien à envier au latin ou à l'italien, au moment où l'ordonnance de Villers-Cotterets prescrit l'abandon du latin, et où les guerres d'Italie introduisent tant de mots italiens en France.

4. Lettre de Voltaire à un grammairien italien qui prétendait établir la suprématie de l'italien sur les langues européennes et en particulier le français :

« Presque toutes les langues d'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Il vous manque les diptongues qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux, ex[emple] : *les rois, les empereurs, les exploits, les histoires* [sic]. Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche ; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers [re-sic]. *Empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire* : toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Vous vantez, Monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue, mais permettez-nous de n'être pas dans la disette.

Ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté : vous mettez d'un côté *orgoglio, alterigia, superbia*, et de l'autre *orgueil*, tout seul. Cependant, Monsieur, nous avons *orgueil, superbe, hauteur, fierté, morgue, élévation, dédain, arrogance, insolence, gloire, gloriole, présomption, outrecuidance*, tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio, alterigia, superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*.

Mais si vous avez *valente, prode, animoso*, nous avons *vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave*, etc...

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand* ; mais daignez plaindre, Monsieur, nos *gourmets*, nos *goulus*, nos *friands*, nos *mangeurs*, nos *gloutons*. Vous ne connaissez que le mot *savant* ; ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte, érudit, instruit éclairé, habile, lettré* ; vous trouverez parmi nous le

¹⁴ Royer, *op. cit.*, p. 375.

nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites »¹⁵.

5. Le théoricien de la supériorité de la langue française Rivarol (*Discours sur l'universalité de la langue française*) donne réponse à une question mise au concours par l'Académie de Berlin : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? » (1784). Citons-en l'idée centrale :

« Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe, qui est l'action, et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes, voilà ce qui constitue le sens commun. Or, cet ordre si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples abandonnant l'ordre direct ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient.

Le français, par un privilège unique, est resté seul fidèle à l'ordre direct comme s'il était tout raison ; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe ; c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations, la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue.

Ce qui n'est pas clair n'est pas français ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Notre langue règle et conduit la pensée ; les autres se précipitent et s'égarer avec elle dans le labyrinthe des sensations.

Rien n'est comparable à la prose française ; elle se développe en marchant et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites et sa sagesse donne de la confiance à la pensée : les philosophes l'ont adoptée. Quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur.

Puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine »¹⁶.

Il me suffira pour montrer la diffusion de ce texte, le plus habile à enseigner le chauvinisme linguistique, de citer ce simple extrait du journal de la colonie française en Egypte à propos d'un journal pro-allemand rédigé en français :

« Que les Allemands désirent avoir au Caire, un organe qui défende leurs intérêts [...], rien n'est plus légitime. C'est leur droit. Et si cet organe est de langue

¹⁵ Voltaire, *Correspondance*, Ferney, le 24 janvier 1761 ; cité par Royer, *op. cit.*, p. 392.

¹⁶ Cité, tout ou partie, par : Rambaud, *Histoire de la civilisation*, t. II, p. 346 ; Royer, *op. cit.*, p. 393 ; Driault et Randoux, *Cours d'histoire*, E.P.S., 1^{er} année, p. 207, sans indication d'auteur.

française, ce n'est qu'un hommage indirect de plus à l'universalité de leur culture qui n'est pas pour déplaire aux Français »¹⁷.

On pourrait multiplier de telles citations.

ANALYSE DE L'ARGUMENTATION FOURNIE PAR CES SOURCES

On remarquera par ce qui précède que cette prétendue supériorité de la langue française a, même dans ses « sources », une base scientifique à peu près inexistante : la phrase de B. Latini est une opinion isolée. Les arguments de du Bellay et Estienne ont trait à la situation du français au XVI^{ème} siècle : ce sont deux œuvres de propagande en faveur de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), par laquelle François I^{er} ordonnait l'usage exclusif du français dans l'administration. On ne peut se servir de leurs textes pour l'exaltation de la langue française « éternelle » que par un habile découpage de citations. D'ailleurs, pour établir leur valeur linguistique, signalons simplement que H. Estienne « remarquant la parenté de nombreux mots français et italiens en conclut que l'italien a emprunté ces termes à la langue française »¹⁸. Cette simple citation suffit à montrer l'état rudimentaire des études sur les langues à l'époque. H. Estienne croyait également que le français du XVI^{ème} siècle descendait du gaulois ; et de l'existence de certaines analogies avec le grec, il tirait non pas la conclusion que ces mots étaient passés du grec au français, mais que le gaulois était une langue parente du grec, c'est-à-dire de la langue considérée comme la plus parfaite¹⁹. Voilà les bases scientifiques de la « précellence » du langage français : il n'est pas responsable de l'état de la philologie à son époque ; mais que penser des auteurs du XX^{ème} siècle qui le citent comme référence et qualifient la thèse soutenue dans la *Précellence du langage français* (1579) de « docte et vivante défense du français contre l'italien, ou plutôt l'italianisme envahissant »²⁰.

Restent Voltaire et Rivarol. On ne peut appeler la lettre de Voltaire une preuve scientifique de la supériorité du vocabulaire du français : quelques exemples astucieusement choisis, répondant à un choix aussi astucieux, ne prouvent rien. Rivarol, lui, fournit le type même du chauvinisme linguistique tel qu'il s'offre à notre époque ; de belles affirmations littéraires, sans preuves.

¹⁷ *Bourse égyptienne*, numéro du 27 janvier 1934.

¹⁸ Dautat, *op. cit.*

¹⁹ *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, 1565.

²⁰ Desgranges, *Précis de littérature française*, Hatier, p. 106.

LES POSTULATS DU CHAUVINISME LINGUISTIQUE

Pourtant, dans sa forme courante, ce chauvinisme linguistique s'exprime comme s'il avait pour base des documents scientifiques indéniables.

Il n'est pas inutile d'examiner ces postulats, toujours cités comme supposés, démontrés. Il n'est pas utile d'attendre qu'on ait enfin prouvé leur exactitude pour prouver qu'ils sont faux.

Ils sont de deux ordres distincts :

1. Historique : le français a connu une expansion remarquable au XIII^{ème} et au XVIII^{ème} siècle ; il a été choisi comme langue de la diplomatie internationale dès le traité de Nimègue (1678). Conclusion jamais démontrée : c'est parce qu'il est une langue supérieure.
2. Linguistique : le français est la langue la plus parfaite, son vocabulaire est le plus riche (Voltaire) ; sa morphologie (grammaire) est la plus logique (Rivarol) ou tout au moins son vocabulaire est plus riche, sa morphologie est plus logique que celle des autres langues.

L'EXPANSION DE LA LANGUE FRANÇAISE AU XIII^{ÈME} SIÈCLE

L'expansion du français dans l'Europe méditerranéenne au XIII^{ème} siècle n'est pas contestable. Il est parlé en Syrie, en Grèce, à Constantinople, en Sicile, à Chypre, en Macédoine. Au XII^{ème} siècle le français est utilisé par les *Chroniques de Morée*, au XIII^{ème}, par les Assises de Jérusalem où se fixe le droit féodal des croisades victorieux. On le parle à la cour d'Angleterre, du Portugal, de Naples. Cette expansion pour être réelle n'en a pas moins des causes très différentes de celles que proposent les pionniers du « génie français » ; ce n'est pas, comme dit Royer que « depuis le XIII^{ème} siècle on admire à l'étranger sa clarté et sa richesse »²¹. C'est que tout simplement la langue suit les hommes et que là où on parle alors le français, les Français sont : Normands en Angleterre (1066), en Sicile (XI^{ème} siècle) d'abord ; puis, la 1^{ère} croisade installe les Français et le français à Jérusalem, Antioche, Tripoli ; la 3^{ème} à Chypre ; la 4^{ème} à Constantinople, en Macédoine, en Morée ; la 5^{ème} en Egypte, la 6^{ème} en Tunisie. L'expansion du français à cette époque et sur ces régions n'a donc en soi rien de plus miraculeux que celle des cotonnades et de la langue anglaises dans le Pacifique au XIX^{ème} siècle. Ce qui n'empêche pas nos littérateurs touristiques genre Henri Bordeaux, Claude Farrère de s'extasier sur le fait qu'il existe encore une monnaie égyptienne qu'on appelle le *demi-franc* (*nouf's ou franc*) et que la groseille en grec s'appelle *frangostaphylon*, le raisin français. « Rayonnement de la pensée française », « Une tradition qui

²¹ Royer, *op. cit.*, p. 360.

remonte aux croisades [parler français dans le Levant] et qu'il est du plus haut intérêt de maintenir pour le profit de nos industriels, de nos commerçants et de la grandeur extérieure de notre patrie »²².

Que les Français aient rapporté de ces mêmes croisades la matière d'une littérature où Alexandre, Salomon ou la guerre de Troie ; la mosaïque, les grecques et les arabesques, le luth et la timbale, les *Eléments* d'Euclide, les chiffres arabes, l'astronomie, la chimie, la médecine, la canne à sucre, le riz, l'indigo, le sésame, le sarrasin, le safran, le coton, le mûrier, le figuier, le citronnier, le grenadier, la pastèque, l'échalote, la boussole ; et les mots qui correspondent à ces choses ; rien de tout cela ne prouve le « rayonnement de la pensée arabe » : c'est naturel, et c'est aux Français qu'on accorde le mérite d'avoir su emprunter : une preuve de plus de leur haute culture ! Malgré tout on pourra se demander pourquoi, parmi tous les croisés, le français fut la langue qui s'imposa. La réponse est simple et n'a rien à voir avec une prétendue clarté ou richesse : c'est que les Français fournissaient aux croisades « le plus fort contingent ». Voilà pourquoi également le mot de « Frangui » signifie encore aujourd'hui Européen dans le Levant (à Port-Saïd : *Kiom el Frangui*, quartier européen). Ce n'est pas que les Français aient résumé en eux l'Europe !

Voilà à quoi se réduit, au XIII^{ème} siècle, la soi-disant « clarté et richesse », source de la suprématie du français. Cela ne veut pas dire que cette expansion ne soit pas due à certains avantages ; en tout cas cela n'a pas été prouvé. Qu'on ait parlé français, par ailleurs, à la cour d'Angleterre, s'explique assez par le fait que la famille régnante, du milieu du] XV^{ème} siècle celle des Plantagenet, est française, et règne autant en France qu'en Angleterre ; et par la présence des barons normands. Du fait que la dynastie des Georges de Hanovre au XVII^{ème} siècle, ait continué à parler l'allemand à la cour de Londres, personne ne conclut à la supériorité de l'allemand sur l'anglais du XVII^{ème} siècle. Pour revenir au XIII^{ème} siècle, il serait même difficile d'établir que le français de cette époque présentait sur les dialectes anglo-saxons l'avantage d'une unification plus poussée ; car si la langue d'oc disparaît en tant que langue écrite au XIII^{ème} siècle, avec la croisade des Albigeois, la langue d'oïl est loin d'être une à la même époque : Villehardouin écrit en champenois, Robert de Clari en picard, l'histoire de la 4^{ème} croisade. Cette unification, dont on ne peut pas tenir compte pour expliquer l'expansion du français puisqu'elle n'existe pas encore, se fera plus tard, pour des raisons qui n'ont rien que d'historique, au profit du dialecte d'Ile-de-France, qui triomphera avec l'extension du pouvoir royal parti d'Ile-de-France²³.

Rien ne justifie non plus l'opinion que la langue italienne, par exemple, du XIII^{ème}-XIV^{ème} siècle, telle qu'elle naît, soit linguistiquement inférieure au français : il suffit de proposer le parallèle entre Dante (1265-1321) et Joinville (1224-1317) ou même Froissart (1338-1404). Si le tos-

²² A. Malet, *Le Moyen-Age*, Hachette ; cité par Hénon, *Lectures historiques*, t. 1, p. 164.

²³ Brunot, *Histoire de la langue française*, t. III.

can fixé par Dante n'a pas joué dès cette époque, le rôle du dialecte d'Ile-de-France, dans l'unification de la langue italienne, c'est que cette unification ne pouvait que suivre, comme en France, une unification politique qui ne se produisit point. Au total, aucune preuve historique n'autorise à interpréter l'universalité (*sic*) du français au XIII^{ème} siècle, comme dit Rambaud²⁴ comme étant la marque d'une supériorité linguistique inhérente à la langue, dont le bénéfice doit être reporté sur le « génie français » ; ni même comme la marque d'une supériorité de la civilisation en France au XII^{ème} siècle. Cette extension est le résultat de circonstances historiques parfaitement définies, toutes irréductibles d'ailleurs à la notion d'une suprématie culturelle de la France à cette époque.

LE FRANÇAIS, LANGUE DIPLOMATIQUE INTERNATIONALE

L'établissement du français comme langue diplomatique internationale, à partir du traité de Nimègue (1678) n'a rien non plus à voir avec sa valeur en tant que langue. L'adoption n'en a pas été précédée d'une étude systématique des qualités que doit présenter une langue diplomatique, ni de la démonstration qu'il offrait, plus qu'une autre langue, ces qualités. En dehors de toute considération de richesse ou de clarté, on admettra que la langue la plus apte à cet emploi devait être la plus unifiée et la plus fixe. L'anglais du XVII^{ème} siècle, par exemple, quoique ayant subi des influences dialectales « peut-être » plus diverses, est certainement aussi unifié que le français, et, en tant que langue écrite, il jouit d'une fixité comparable à celle du français, la condition essentielle de cette fixité étant une littérature classique qui n'a rien à envier à la nôtre, dès le XVI^{ème} siècle. Le toscan fixé en tant que langue écrite par Dante, Pétrarque, Boccace, puis Machiavel et Guicciardini, admis comme langue littéraire italienne dès Bembo (XVI^{ème} siècle) ne laisse non plus rien à désirer. On pourrait en dire autant de l'espagnol fixé en tant que langue littéraire nationale dès Alphonse X (XIII^{ème} siècle), et fixé par sa riche littérature des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles en tant que langue grammaticale.

Toutes ces langues, dont la morphologie est si voisine de la nôtre, peuvent au surplus difficilement passer pour moins claires ; il ne serait peut-être pas difficile de les trouver plus riches que le français du XVII^{ème} siècle, si appauvri par les grammairiens puristes Vaugelas et Ménage, que tous les livres doivent l'avouer. Si le français s'impose à Nimègue, ce n'est ni par son unification, ni par sa fixité, ni par sa richesse, ni par sa clarté. Si le français triomphe à Nimègue, c'est que la France triomphe aussi. Et si l'usage se maintient d'employer cette langue c'est que, sauf la brève éclipse de la guerre de 7 ans (1756-1763) la diplomatie française, depuis le traité de Westphalie (1648) jusqu'en 1814, c'est-à-dire pendant 166 ans,

²⁴ Rambaud, *Histoire de la civilisation française*, t. I, p. 346.

n'a que des traités à dicter en vainqueur (abstraction faite des autres conditions historiques de l'expansion du français au XVIII^{ème} siècle, par exemple).

UNIVERSALITÉ DU FRANÇAIS AU XVIII^{ÈME} SIÈCLE

Au XVIII^{ème} siècle, dit Rambaud :

« Notre langue a l'universalité qu'avait au moyen âge le latin. Elle l'a remplacé comme langue de la diplomatie, des cours, de la philosophie, des sciences, de la société »²⁵.

Qu'elle ait remplacé le latin comme langue diplomatique, on vient de voir de quelle manière : un peu comme l'allemand remplaça le français en Alsace ; comme l'italien, le slovène du Carso ou le grec de Rhodes ; comme l'anglais, le maltais ou le grec de Chypre. Si comme langue de la philosophie et des sciences, le français peut « s'honorer », comme ils disent, d'avoir été préféré par Leibniz pour sa théodicée, il ne semble pas que l'usage de l'anglais ait nui à la clarté ni à la dialectique des matérialistes anglais Locke, Hobbes, Hume. Newton, Herschel, ni Adam Smith n'eurent recours au français pour expliquer clairement des thèses parfois ardues ; pas plus que Beccaria ; ni Kant, dont ce n'est pas l'allemand, mais la métaphysique qui est obscure.

Tout cela n'empêche que la langue française soit parlée, ne disons pas en Europe, mais dans les cours, dans les capitales d'Europe, car c'est à cela que se réduit à peu près l'« universalité » du français. Est-ce, comme le dit Rambaud, d'après Rivarol, parce qu'elle est « la langue de la raison »²⁶ ? Non, si c'est au sens où l'entend Rivarol, c'est-à-dire une langue logique. L'histoire des sciences et même des lettres prouve qu'on pense et qu'on raisonne aussi bien en anglais, en italien, en allemand, qu'en français, car la littérature française du XVIII^{ème} siècle est surtout cela, et c'est cela surtout que l'étranger – les cours étrangères – importent ; c'est cette littérature qu'on favorise, qu'on traduit, qu'on copie : Lomonosov fait une grammaire à la Vaugelas, Soumarokov imite Racine, Kriajnine imite Molière, Martello, Métastase, Goldoni, Monti, Parini, Dryden, Pope, Gottsched, Luzan, etc., tous imitateurs en Russie, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, de la littérature française, sont d'abord toujours conformistes, sinon presque toujours courtisans.

Au XVIII^{ème} siècle français même, Montesquieu et Voltaire, surtout jusqu'en 1751, n'ont rien de bien subversif, le dernier particulièrement, thuriféraire trop bien rétribué des despotes éclairés. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour nier que si le français est entré à l'étranger avec une littéra-

²⁵ *Ibid.*, t. II, p. 581.

²⁶ *Ibid.*, p. 582.

ture conformiste dans les cours, il a pu s'y développer dans la haute bourgeoisie montante, parce qu'il introduisit ensuite une littérature révolutionnaire. Autre raison qui n'a rien à voir avec sa perfection en tant que langue. C'est pourtant ce que l'histoire officielle en conclut quand elle écrit, à la suite de Rivarol, « qu'elle est la langue de la raison »²⁷, qu'à cette netteté merveilleuse le français doit alors son extraordinaire force d'expansion²⁸. Comme on ne peut pas nier que la révolution linguistique accomplie par le romantisme n'ait pas été un enrichissement de la langue française, on se demande pourquoi cette rare perfection, « cette netteté », dont le merveilleux s'est encore accru par cent cinquante ans de progrès, ne créent plus de nos jours cette extraordinaire force d'expansion ?

Evidemment, s'il est facile, rien qu'avec ces preuves historiques, de prouver que le français ne fut pas la « langue de la raison », une catégorie d'historiens l'exalte quand même parce qu'elle fut la langue qui apprit à raisonner à l'Europe, la langue qui diffusa le rationalisme en Europe au XVIII^{ème} siècle. Remarquons d'abord que la langue, sa valeur en tant que moyen d'expression, n'ont rien à voir avec cette diffusion : il faudrait donc dire que la langue française fut l'initiatrice du rationalisme au XVIII^{ème} siècle. Ce terme même est encore impropre, et donne à la littérature française une place qu'elle ne mérite pas : c'est commis-voyageur du rationalisme, en effet, qu'il faudrait dire. Car il faut une singulière mauvaise foi, ou un singulier aveuglement chauvin pour escamoter les sources du rationalisme français au XVIII^{ème} siècle, lorsque ces sources s'appellent Hobbes, Locke, Hume, voire même Shaftesbury et Bolingbroke, chez qui Montesquieu, Voltaire et Rousseau, ont appris — sur place, tous trois — leur rationalisme, en tout ou partie. Grâce à ces cinq-là l'Angleterre aurait des droits au moins égaux à ceux de la France, s'il y avait un sens à chercher quelle nation apprit à penser à l'humanité moderne. Dans ce match, dernier retranchement, le chauvinisme français pourrait opposer Descartes aux Anglais ; dans la question qui nous occupe, force est bien de reconnaître que son français n'est pas le meilleur outil qu'on puisse trouver pour apprendre à penser clairement ; il lui préférait d'ailleurs le latin, dont l'édition française du *Discours de la méthode* n'est qu'une traduction. C'est mener le chauvinisme linguistique beaucoup plus loin qu'il ne voudrait, à cette conclusion : le père du rationalisme français, l'une des « gloires les plus pures du génie français », pensait en latin. L'opinion de Descartes lui-même sur cette question des rapports de la pensée et de la langue, mérite d'être citée :

« Ceux qui ont le raisonnement le plus fort et digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlissent que bas-breton »²⁹.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Royer, *op. cit.*, p. 391.

²⁹ Descartes, *Discours de la méthode*.

Voilà une citation qui n'est pas près de figurer dans l'*Hisloire de la civilisation française*.

Ce n'est pas qu'il faille nier systématiquement des qualités, peut-être même des supériorités au français du XVIII^{ème} siècle. Mais la preuve n'en a jamais été fournie. On voit qu'au lieu d'expliquer l'expansion du français par des causes historiques, les historiens préfèrent la mettre sur le compte d'une perfection linguistique qu'ils admettent sans discussion, en renvoyant à Rivarol et aux linguistes. Or, nous allons le voir, Rivarol ne fournit que des explications imaginées *a posteriori*, et ce n'est pas un linguiste mais un touche-à-tout de la littérature, une manière de P. Reboux du XVIII^{ème} siècle. Quant aux vrais linguistes, nous allons le voir également, aucun n'a abordé la question, et leurs études en général semblent même saper définitivement dans sa base toute idée de perfection, de supériorité, voire de possibilité de progrès dans les langages naturels.

LA MÉTHODE DES HISTORIENS CHAUVINS FRANÇAIS APPLIQUÉE AUX LANGUES ÉTRANGÈRES

Avant de passer à l'analyse du français en tant qu'instrument linguistique, il n'est pas inutile de montrer où conduirait l'application de la méthode des historiens chauvins français aux langues étrangères. Cette méthode, au fond, est basée sur le sophisme signalé par Ilya Ehrenbourg : « le français est employé en diplomatie, donc c'est une langue diplomatique » ; le français a été parlé hors de France à des époques données, donc c'est une langue supérieure aux autres langues. Ce raisonnement de base, qui sert à exalter le français, donnerait appliqué aux langues étrangères, les mêmes résultats. Prenons l'italien par exemple : il jouit dans la France du XVI^{ème} siècle d'une vogue peut-être égale à celle du français en Europe au XVIII^{ème} siècle, d'une action en tous cas aussi décisive, tous les écrivains parlent italien : Ronsard, Du Bellay sont de solides italianisants ; de 1500 à 1660, tout esprit cultivé veut avoir lu Dante, Boccace, l'Arioste, et le Tasse dans le texte. Madame de Sévigné a pour professeur d'italien Ménage³⁰. Le vocabulaire français s'enrichit de mots italiens nombreux : *cavalerie, citadelle, escrime, embuscade, parade, soldat, etc.*, pour la langue militaire ; *bastingage, chiourme, escale, escadre, frégate, etc.*, pour la langue maritime ; *aquarelle, esquisse*, et tous les termes musicaux, pour la langue artistique³¹. Lorsque les cours européennes parlent le français, elles « rendent hommage à la rare perfection de notre langue » ; mais lorsque, de Catherine de Médicis à Concini et Mazarin, la civilisation française s'enrichit d'une manière si prodigieuse au contact de l'Italie, comment s'expriment les historiens français ? « L'italianisme gâte notre langue »³².

³⁰ Cf. Lettres.

³¹ Cf. Rambaud, *op. cit.*, t. II, p. 304.

³² Desgranges, *op. cit.*, p. 70.

Ronsard, avec ses emprunts, « la surcharge de mots inutiles ou contraires à son génie »³³, « notre langue se ressentait de l'invasion du goût italien »³⁴. Ce goût italien c'est toute la Renaissance. Et pour la France cela signifie la naissance d'un théâtre tragique (la *Sophonisbe* du Trissin), comique (bouffons, comédiens italiens créateurs de notre comédie classique), d'une poésie (sonnet importé d'Italie), de l'art, de la musique, de la philologie, etc... En face de telles acquisitions le XVIII^{ème} siècle français a offert à l'Europe les pâles imitateurs des tragédies de Voltaire, pâle imitateur lui-même de Racine. L'espagnol, à qui nous devons également pour partie notre théâtre, l'espagnol parlé de 1580 à 1660 en France, et lu par Corneille, on est obligé de le dire — et qui laisse sa trace avec tant de mots : *bizarre, cabrer, camarade, épagueul, habler, incartade*, etc., est traité de la même façon³⁵, alors que pour les mêmes auteurs la survivance de quelques racines romanes dans les sabirs du Levant suffit à nous créer des devoirs — et surtout des droits — sacrés à la « protection » de la Syrie par exemple. Que le *Cid* et le *Menteur* soient des adaptations de Lope de Vega ou de G. de Castro, n'est pas digne d'être noté ; tout au moins cela ne préjuge rien de la précellence de l'espagnol. Mais s'il s'agit de la littérature française, « nos chansons de gestes [...] sont remaniées et traduites par les poètes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce [...] », « la langue française devient la langue universelle »³⁶.

Alors va-t-il falloir conclure que la montée formidable de l'anglais aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, comme langue commerciale internationale, s'explique par une adaptation particulière, une perfection qui destine cette langue à être fatalement choisie comme langue du commerce mondial ? Aucun historien français n'a jamais tiré cette conclusion ; ici chacun est prompt à montrer comment la langue anglaise a suivi la marchandise anglaise dans son colportage à travers le « village mondial ». Lisez la bibliographie d'un ouvrage sérieux de chimie, de linguistique, de préhistoire ; vous trouverez une forte proportion de références à la langue allemande. Tout chercheur qui veut approfondir un peu un sujet quelconque en ces matières doit savoir l'allemand. En a-t-on jamais conclu en France que l'allemand possède un « génie » qui le rende propre à devenir la langue internationale pour les sciences pures ou appliquées au XX^{ème} siècle ? Nos intellectuels bourgeois ne trouvent ces raisonnements absurdes que lorsqu'ils s'appliquent à l'étranger. Si les phrases de Rambaud, de Royer ou de Desgranges se trouvaient dans un manuel italien ou allemand, *Le Temps* les mettrait en manchettes pour bien prouver au public français l'aberration impérialiste de ces races semi-cultivées ! Et pourtant, il n'y a aucune différence entre Mussolini réclamant la Dalmatie parce qu'elle a parlé italien, il y a 1800 ans, et la France se faisant donner la Syrie par la S.D.N. parce que, vers le XI^{ème} siècle, quelques poignées de féodaux réussirent à y ré-

³³ Rambaud, *op. cit.*, t. I, p. 483.

³⁴ *Ibid.*, t. II, p. 304.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, t. I, p. 195.

gner une soixantaine d'années. C'est le but pratique du chauvinisme linguistique ou culturel en général : justifier l'impérialisme français au XX^{ème} siècle, surtout aux yeux des intellectuels qui pourraient alléguer par exemple le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

LE FRANÇAIS EST SUPÉRIEUR PAR LA RICHESSE DE SON VOCABULAIRE

Lorsqu'on a établi que l'expansion du français à diverses époques est due à des causes historiquement bien définies, irréductibles d'ailleurs à la notion d'une supériorité intrinsèque quelconque, il reste encore à examiner les arguments de ceux qui établissent la supériorité du français sur des bases non plus d'ordre historique, mais purement linguistique. Ces arguments sont de deux ordres :

1. Ils louent sa richesse, c'est-à-dire veulent établir une prétendue suprématie de son vocabulaire (Voltaire) ;
2. Ils louent sa clarté, c'est-à-dire veulent établir une perfection logique de sa morphologie (grammaire) (Rivarol). A prendre Voltaire au pied de la lettre, il serait difficile d'en faire un apologiste de la supériorité du français par la richesse du vocabulaire. Il reconnaît explicitement la richesse de l'italien, et ne semble réclamer que la justice pour le français. En réalité, par le choix de ses exemples, il tend à montrer non pas l'égalité, mais la supériorité du français : pour « orgueil », en face de trois mots italiens, il aligne quatorze synonymes français, onze pour « vaillant » contre trois italiens, pour « gourmand » cinq contre deux, pour « savant », six contre un. Evidemment, cette lettre ne prouve rien, mais l'abondance des manuels scolaires qui la citent montre qu'on veut lui faire prouver quelque chose.

C'est chez les linguistes qu'il faut chercher la solution de ce problème, savoir si le français possède un vocabulaire vraiment supérieur. Il est à noter avant de pousser plus avant (ce sera un point à développer si on veut traiter par exemple le chauvinisme culturel dans son ensemble : rôle civilisateur de la France dans le monde), que la très grande majorité des bourgeois présente la même dualité mentale que Pasteur, dont le cas est typique. Chaque savant bourgeois comme lui, est un individu à cerveau cloisonné. Ce cloisonnement se marque dans la pratique par la volonté ou l'impossibilité d'appliquer une méthode scientifique de travail et de recherche une fois sorti d'un domaine spécialisé. Pasteur raisonnait en logicien impeccable devant ses tubes à essais ; sorti de son laboratoire, il y laissait sa méthode critique avec sa blouse, et, au lieu de l'appliquer à la politique et à la religion, professait en ces matières, avec une remarquable absence de tout esprit critique, les opinions intactes puisées dans l'enseignement conformiste du lycée et de la famille. Le malheur est que, dans l'esprit de l'opinion publique, la croyance à l'unité de la pensée est bien assise, et que les opinions de Pasteur sur la politique et la religion sont présentées comme

le fruit d'un travail analogue en rigueur aux conclusions du même Pasteur, si scientifiquement rigoureuses, sur la génération spontanée.

On fait passer au compte du savant des réminiscences de la classe de rhétorique. On ne veut pas voir que d'Arsonval, Rey, G. Claude et tant d'autres auraient quelque valeur à être pris en considération lorsqu'ils parlent politique, seulement s'ils avaient appliqué leur méthode scientifique à l'examen des problèmes politiques, ce qu'ils n'ont jamais fait. Le linguiste Vendryès, par exemple, lorsqu'il écrit, à propos de l'épuration réelle effectuée par les écrivains sur la langue française, qu'elle y a gagné la clarté dans l'élégance, la précision dans la variété et, selon le mot de Rivarol, « la probité attachée à son génie »³⁷, Vendryès, dis-je, ne parle pas alors en linguiste, mais se ressouvient d'avoir été élève de rhétorique ; avec un peu de patience on pourrait sans doute retrouver le manuel dont il se souvient ; ce chapitre-là cohabite dans son esprit avec la méthode linguistique qui devrait le pulvériser, si la cohérence de la pensée, c'est-à-dire l'application de la même méthode à tous les domaines de la connaissance était possible à un savant bourgeois ; la preuve de ce cloisonnement de l'esprit est établie, par le fait que le linguiste contredit les réminiscences du bachelier, pour la question du vocabulaire, la seule qui nous occupe en ce moment, par exemple :

« Le vocabulaire ne reflète la mentalité qu'imparfaitement [Alors ? le "génie" dont parle Rivarol ?]. Le français n'a qu'un seul mot, *louer*, pour traduire deux mots allemands : *miethen* et *vermiethen*, dont les sens sont opposés. C'est une ambiguïté fâcheuse de notre langue »³⁸.

« On connaît aussi des langues qui emploient le même mot pour dire "vendre" et "acheter" (le chinois par exemple). Y a-t-il lieu de tirer de ces faits un indice sur la façon dont ces peuples conçoivent la vente ? »³⁹.

« En fait, le français ne souffre guère de l'ambiguïté du mot *louer* ou l'allemand du mot *lehn*, pas plus qu'un Breton ne souffre de n'avoir qu'un même mot (*glas*) pour "vert" et "bleu", et de dire de la même façon que "le ciel est bleu" et "les haricots sont verts"⁴⁰. A quelque partie du langage qu'on s'attache, il apparaît qu'on aurait tort d'y voir l'image d'une certaine mentalité »⁴¹.

C'est encore le linguiste qui corrige l'ancien lycéen, lorsqu'il met en garde de juger de la richesse d'une langue par son grand nombre de synonymes :

« On a reproché à l'anglais les excès de son vocabulaire, encombré de synonymes, que l'usage rejette rapidement, et toujours porté à en demander de nouveaux à son fournisseur habituel : le latin [...]. Le français non plus n'est pas

³⁷ Vendryès, *Le langage*, Renaissance du livre, 1921, p. 324.

³⁸ *Ibid.*, p. 280.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

sans reproche par l'empressement qu'il met à adopter des mots nouveaux, quand les vieux, parfaitement vivaces, suffisaient à l'expression »⁴².

En effet, de quelle utilité est pour la langue le fait d'avoir deux mots pour un même sens, *péninsule* et *presqu'île*, par exemple, *rive* et *berge*, et tant d'autres doublets, dont on s'épuise à marquer les soi-disant nuances ? Ce qui n'empêche pas l'ancien élève de conclure :

« Le français se recommande notamment par son exactitude et sa clarté. Bien loin de tolérer les licences, les exagérations, les éclats, approuvés par certaines langues voisines il recherche en tout une précision telle, etc... »⁴³.

Pour pousser plus loin, et conclure sur cette question de la supériorité d'un vocabulaire donné, dans une langue donnée, il serait bon de voir quelles qualités devrait présenter un tel vocabulaire, et si le français les possède à un degré supérieur. Il semble, d'après ceux-mêmes qui le louent, qu'on attache beaucoup de prix à la richesse, à la clarté, à la précision.

Qu'est-ce qu'une langue riche ? Si on appelle ainsi celle qui a un mot pour chaque chose, il ne semble pas que le français doive être mis au-dessus de quelque autre que ce soit. Le vocabulaire reflète la civilisation intellectuelle et matérielle : nous avons des mots pour tout ce que nous possédons. Mais comme la possession de cette civilisation nous est commune avec les trois quarts du monde, il n'y a pas à en tirer la preuve d'une supériorité. Tant que les Arabes n'ont pas eu les « bienfaits de la civilisation », il leur a manqué des mots pour dire : *auto*, *steamer*, *garde-champêtre*, et *garde-à-vous* ; mais depuis que cette lacune est comblée, ils ont le mot et la chose : *toromubil* (auto), *babor* (vapor, de l'espagnol), *chuaubet* (champêtre), *gardawa* (gardavouer, se mettre au garde-à-vous), et les capitaines de chasseurs qui tirent de ces vocables européens réformés une preuve de l'infériorité des Arabes incapables d'apprendre le français, oublient que le français a enrichi son vocabulaire de la même manière : les Arabes pourraient leur rappeler *amiral* (d'*amir-al-bahr*, chef de la mer), dont les avatars linguistiques valent bien ceux de *garde-champêtre* devenu *chuaubet*. Tant que les indigènes du Bangui n'eurent pas enrichi assez le gouverneur pour qu'il se paie une auto, leur bagage ne contenait pas le mot. Fallait-il en conclure que leur langue était pauvre ? Non, mais leur civilisation. Du jour où l'auto apparut, elle eut un nom, pas même tiré de l'euro péen : ce fut *koutou-koutou*, onomatopée qui ne peut même pas servir à les accuser d'une mentalité infantine. Que dirait-on alors du « génie » d'un peuple qui a inventé *coucou*, *cri-cri*, *tic-tac*, et tant d'autres.

A quel point l'étendue d'un vocabulaire est la marque, non d'un « génie » propre de ceux qui l'utilisent, mais des conditions dites de civilisation, c'est ce que montrent bien certains passages de Vendryès :

⁴² *Ibid.*, p. 269.

⁴³ *Ibid.*, p. 405.

« Le lithuanien, langue d'un peuple rural n'a pas moins de cinq mots pour désigner la couleur grise : on dit *pilkas* de la laine et des oies, *szirmas* ou *szirvas* des chevaux, *szemas* des bovidés, *zilas* des cheveux de l'homme et des animaux domestiques autres que les oies, les chevaux et les bovidés »⁴⁴.

Il cite également deux mots pour *rouge* et deux pour *noir*, et conclut justement que :

« Cela suppose des gens spécialisés dans l'élevage et pour qui la couleur de la robe a une grande importance »⁴⁵.

D'un point de vue purement linguistique, pour être vraiment riche un vocabulaire devrait posséder la faculté de s'accroître sans emprunts aux langues étrangères, uniquement par des règles fixes et sans exceptions, de dérivation et de composition. Ce n'est pas le cas du français : il a plusieurs suffixes pour exprimer certaines catégories, comme la possibilité (*able, ible, uble*), mais ils peuvent indiquer aussi l'état (*misérable, stable*), par contre, il manque de procédé clair pour indiquer la privation (en anglais : *noiseless, priceless, etc...*). *Clouter, botter, dorer*, signifient mettre des clous, des bottes, de l'or ; par contre, *plumer, peler*, signifient enlever les plumes, la peau.

« Mais dans telle autre langue, comme le lithuanien, les substantifs abstraits et les noms d'agents se tirent à volonté d'un thème verbal tout comme un futur ou un subjonctif. A ce point de vue, qui est le point de vue grammatical, le vocabulaire est illimité »⁴⁶.

Examinons la clarté et la précision. Si l'on entend par là une définition exacte des mots, toutes les langues écrites la possèdent. Si on veut dire que chaque mot possède un usage défini, il est bien difficile de concilier les gens qui louent le français d'être clair et précis, et ceux, souvent les mêmes qui vantent son pouvoir de « nuances », sa « flexibilité », c'est-à-dire en langage clair, le pouvoir qu'a un mot d'avoir des acceptions multiples. Prenons le mot « fruste » : s'il s'agit d'une monnaie, il équivaut à usée, effacée ; pour une statue, il signifie au contraire sculptée grossièrement, par masses accusées ; s'il s'applique à un paysan, il signifie poliment imbécile ; sans aller si loin, pour bien comprendre les mots en « ance », il faut bien préciser en parlant d'*endurance*, s'il s'agit de celle au froid (action d'endurer le froid) ou de celle de X (qualité de celui qui est endurant). On pourrait multiplier les exemples. Le français n'est d'ailleurs pas logé, à cet égard, à plus mauvaise enseigne que les autres. Ce n'est pas une raison pour parler de sa suprématie.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 263-264.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 264.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 221 ; nous soulignons.

LE FRANÇAIS EST SUPÉRIEUR PAR LA CLARTÉ DE SA GRAMMAIRE

D'après Rivarol, la cause essentielle en est la syntaxe française, avec l'ordre direct :

« Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre de la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; [...] or cet ordre si favorable et si nécessaire au raisonnement est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, etc... Le français, par un privilège unique, est resté seul fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, etc... »⁴⁷.

Cette belle théorie est basée sur la doctrine aristotélicienne, reprise par les grammairiens de Port-Royal, qui veut que le langage soit l'expression de la logique même de la pensée :

« Toute une logique [c'est celle de Rivarol] s'est bâtie sur l'existence primordiale du verbe *être*, lien nécessaire entre les deux termes de toute proposition, expression de toute affirmation, fondement de tout syllogisme »⁴⁸.

Les logiciens grecs, pour prouver cette rationalité du langage allaient même jusqu'à affirmer que la phrase verbale, type « je chante, je cours, je vois, etc. » (par opposition à la phrase « rationnelle » nominale : *je suis Grec, je suis fort*) se ramenait à cette forme : *je suis chantant, je suis courant, je suis voyant*, c'est-à-dire exprimant également un syllogisme :

« Mais la linguistique, loin d'appuyer cette construction scolastique, la détruit par la base. D'après le témoignage de toutes les langues, la phrase verbale n'a rien à faire avec le verbe être, et ce verbe lui-même n'a pris place qu'assez tard comme "copule" (lien) dans la phrase nominale »⁴⁹.

C'est tout l'édifice de Rivarol sapé, selon le mot de Vendryès, par la base.

On voit en effet que rien ne justifie historiquement le raisonnement de Rivarol. L'étude de l'histoire des langues montre son éloge du français, seul fidèle à la logique, comme une pure fantaisie. Restent à résoudre deux questions : 1° peut-on assimiler ordre direct et ordre logique ? ; 2° l'ordre direct est-il la marque du français ?

Voyons d'abord ce dernier point. Il est difficile de soutenir que l'italien, l'espagnol, l'anglais et même l'allemand ont un ordre moins direct

⁴⁷ Rivarol.

⁴⁸ Vendryès, *op. cit.*, p. 144.

⁴⁹ *Ibid.* ; nous soulignons.

que le français dans la construction de leurs phrases. Evidemment, on pourra toujours citer des textes de Boccace, par exemple, très riches d'ordre indirect ; mais si l'on prend Guichardin ou Machiavel, on a un ordre direct presque parfait. Ce n'est pas parce que l'anglais dit : *I never play* (je jamais joue), qu'il doit être rangé parmi les langues à ordre indirect. Le français, même classique, dit : *jamais je ne joue*, et jamais on n'a prouvé que c'était plus rationnel de dire : *je ne joue jamais*. Quant à l'allemand, quand on l'a flétri, sans savoir ce qu'on dit, du terme de langue « synthétique », on a cru lui adresser la dernière injure. Nos professeurs de langues étrangères ont tout dit lorsqu'ils ont fait remarquer qu'on rejette le verbe à la fin des subordonnées : *Man weiss der Wolf im Walde lebt, der König blind ist* (on sait que le loup dans les bois vit, que le roi aveugle est). Mais dans la principale l'ordre peut toujours être aussi direct qu'en français. Nos subordonnées relatives admettent d'ailleurs la même construction qu'en allemand : *je veux le livre que t'offrit mon père*, construction ni plus rare ni plus commune dans la langue écrite que son contraire : *le livre que ton père t'a donné*.

Il y a même, au XVIII^{ème} siècle, une forte probabilité, à cause de l'inversion poétique, pour que la première tournure ait été, statistiquement, plus fréquente. Remarquons que ce n'est pas la seule entorse au soi-disant immuable ordre direct. Aucune logique ne justifie l'inversion du sujet dans les tours interrogatifs. Ce n'est pas parce que nous ignorons le sujet que nous le mettons après le verbe pour demander : *viendra-t-il ?* C'est l'action, et non le sujet, qui n'est pas sûre. Etait-il plus logique de mettre l'élément douteux avant l'élément certain (pour suivre les logiciens sur leur terrain) ? L'anglais sera-t-il plus logique, lui qui garde l'ordre direct, précédé de l'auxiliaire *do*, signe avertisseur de la forme interrogative : *Do I write ?* Remarquons que rien ne justifie logiquement des tours comme : *A peine eut-il terminé...*, pas même la forme interrogative. Remarquons encore que l'adjectif tend en français à se mettre avant le nom pour exprimer une nuance affective : *un beau film* ; est-ce plus logique de mettre la qualité avant le qualifié ? Voilà la généralité de l'ordre direct bien touchée, et seulement eu égard à la langue formelle que personne n'écrit ni ne parle.

En effet, si l'on fait entrer en ligne de compte le langage dit affectif, c'est-à-dire expressif (et il n'y a aucune raison de l'écarter, il est aussi réel que l'autre, et aussi important), on trouve des tours indirects qui, chose admirable, « sont tout à la louange de la souplesse, de l'expressivité du français » (style des Lanson, Desgranges et Cie). « Restait cette redoutable armée d'Espagne » : inversion qui met admirablement en relief l'importance de ce « reste » ! « Si vous saviez comme je l'aimais, cette mule-là » (A. Daudet). « Tu le retrouveras au retour, ton coup de sabot » (*id.*). « Quant à son parricide, il l'avait oublié » (V. Hugo). « Vous me la promettez, votre amitié ? » (Molière). « Mais cette rectitude, cette pleine

droiture où vous vous renfermez, la trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ? » (*id.*)⁵⁰.

Pourquoi alors excepter le français de ces langues qui « abandonnant l'ordre direct ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient ». Le français ne fait pas exception. Citons pour finir une phrase de la langue parlée, qui sert à raisonner autant, sinon plus que l'autre : « Nous traverserons le bois, et puis nous irons à la maison, vous savez, la maison du garde, vous la connaissez bien, celle qui a un mur tout couvert de lierre, et puis nous tournerons à gauche, nous chercherons un bon endroit, et puis alors, nous déjeunerons sur l'herbe ». Ou encore : « Du temps, voyons ! est-ce que j'en ai, moi, pour penser à cette affaire-là ! » « Son enfant ! mais elle le déteste, cette mère ! »⁵¹.

Examinons maintenant le second point, savoir si l'on doit assimiler l'ordre dit direct et l'expression logique d'une pensée.

On distingue souvent deux sortes de langues, celles à ordre libre et celles à ordre fixe. C'est là une distinction que les faits ne justifient pas. A vrai dire, il n'existe pas une langue où l'ordre des mots soit absolument libre et, inversement, il n'en est pas une où l'ordre des mots soit fixe immuablement. Si régulièrement fixé que soit l'ordre des mots en français ou en allemand, en chinois ou en turc, ces langues admettent une certaine souplesse... Le rapport logique des mots de la phrase ne se trouve modifié en rien si on les déplace (dans certaines langues). Ainsi en latin je puis dire *Petrus caedit Paulum* ou *Petrus Paulum caedit* ou *Paulum caedit Petrus*, sans qu'il puisse y avoir hésitation sur le sujet, le verbe, le complément⁵².

En effet, la logique, c'est-à-dire l'expression de la pensée même, dispose de différents moyens pour se manifester : l'ordre des mots en est un, la flexion en est un autre. Aucun linguiste ne s'est encore risqué à vouloir prouver que l'un ou l'autre procédé soit plus favorable à l'expression du raisonnement. En effet, la logique d'une langue réside dans la rigueur de ses procédés grammaticaux et non dans l'emploi de tel ou tel procédé. Prenons une comparaison : soit l'expression $a \times b$; ce qui fait la valeur positive de cette formule, ce n'est pas la place de a ou de b , c'est que le signe \times signifie toujours l'action de multiplier, et ne signifie que cela ; en d'autres termes, c'est que le rapport établi par le signe \times entre les quantités a et b soit fixe et exclusif. Il en est ainsi de la logique d'une langue : une langue sera d'autant plus logique qu'elle possèdera pour exprimer les rapports entre les mots des procédés grammaticaux (morphèmes) distincts et rigoureux. En d'autres termes, pour atteindre la perfection logique, une langue devrait posséder les qualités suivantes :

⁵⁰ Citées par Royer, comme phrases de la langue écrite où l'on adopte ces procédés de conversation pour rendre dans leur vivacité des impressions, des sentiments dans *Leçons de français*, *op. cit.*, N° 48, p. 29.

⁵¹ Cité de Vendryès, *op. cit.*, p. 172.

⁵² Vendryès, *op. cit.*, p. 167 ; nous soulignons.

1° Chacun de ses morphèmes (procédés grammaticaux), n'exprimerait qu'un seul rapport possible entre deux mots.

2° Chaque rapport grammatical (singulier, pluriel, temps, etc...) n'aurait pour s'exprimer qu'un seul morphème.

3° Chaque morphème correspondrait à un rapport logique.

Voyons comment le français répond à ces trois conditions.

Chacun de ses morphèmes est loin de n'exprimer qu'un seul rapport grammatical. L'*s* est la marque du pluriel, mais aussi de la deuxième personne du singulier des verbes ; *er* est une désinence verbale de temps (infinitif) mais aussi un suffixe d'agent (*boucher, horloger*) ; la préposition de marque l'éloignement, mais aussi l'opposition (*protégé de la pluie = contre la pluie*), la manière (*fouillant de ses doigts agiles = avec*), l'appartenance (*le livre de Jean*), l'origine (*un livre de Lénine*). Le suffixe *-ance* indique l'action mais aussi la qualité (*Il se familiarisa avec l'endurance de la faim. Dimitrov a fait preuve d'endurance*). On pourrait citer beaucoup de préfixes et de suffixes : *in* marque la négation (*inouï, inutile*), mais aussi l'intériorité (*inclus, induire*) ; *re* marque la répétition (*redire*), mais aussi l'action instantanée (*rabattre, rabaisser*). Nous laissons au lecteur le soin de chercher et le plaisir de trouver mille exemples analogues.

Il est aussi facile de prouver que chaque rapport grammatical est loin de s'exprimer avec un seul morphème ; un morphème pour plusieurs rapports, c'est de l'équivoque, c'est-à-dire un illogisme ; plusieurs morphèmes pour un rapport, c'est de la confusion, c'est-à-dire un autre illogisme ; et l'interpénétration de ces deux illogismes, c'est le chaos complet, l'absence complète de logique. Pourtant, il en est bien ainsi. Pour reprendre les mêmes exemples, le pluriel se marque bien par *s*, mais aussi par *x* (*poux*) et même par *z* (*gaz*), par *o* (*cheval, chevaux*). Les linguistes prétendent même, et scientifiquement ils ont raison, qu'ils n'est souvent sensible que par ce qu'ils appellent la flexion à l'initiale (*un homme, des hommes, homme, z'homme, etc...*) ; l'infinitif est marqué par *-er*, mais aussi par *-ir, -oir, -re* ; le féminin se marque par *-e*, mais aussi par *n* (*bon, bonne*), *t* (*chat, chatte*), etc., car c'est bien la consonne qui marque le féminin dans la langue parlée, aussi bien qu'écrite. Si l'on s'adressait au verbe, même observation. Je me borne à signaler que le temps dit présent peut indiquer une action actuelle (*j'écris*), éternelle (*la terre tourne*), habituelle (*je me lève à sept heures*), future (*demain, je vais chez vous*), et même passée (*huit heures sonnaient : il entre, il va à son bureau*), etc...

Enfin, très peu de rapports grammaticaux coïncident avec des rapports de logique, en français comme dans toutes les langues ; mais le français est loin d'être la moins illogique. L'anglais peut opposer la logique de son article invariable *the* au français : *la chaire, la table, la salière, le fauteuil, le guéridon, le sucrier* ; l'anglais pourrait aussi nous opposer son genre neutre (dans les adjectifs et pronoms) pour les choses inanimées ; il pourrait aussi montrer l'avantage de ses adjectifs possessifs : *her book, his book*, traduits tous deux par le français : *son livre*, alors que l'anglais voit

immédiatement que le premier appartient à un individu féminin, l'autre à un individu masculin. Si la langue française est normale quant à l'expression du pluriel, on peut lui reprocher de ne rien posséder de clair pour exprimer le collectif ou le singulatif (*le cheval court* : espèce ou individu ; *gelées de pomme* ou *de pommes* ?).

En ce qui concerne la notion de temps, « peu de langues sont aussi riches que le français »⁵³. « Le français se distingue entre toutes les langues par l'abondance de ses moyens d'expression du temps »⁵⁴.

Est-ce le linguiste ou l'ancien lycéen qui parle ; ou si c'est vraiment le linguiste, exagère-t-il ? Il n'est pas sectaire d'en douter. En effet, ailleurs, Vendryès établit avec beaucoup de justesse qu'il ne faut pas confondre la présence de la forme grammaticale et le rapport logique, et surtout, conclure de l'absence de la première dans la grammaire à l'absence du second dans la mentalité du peuple qui utilise cette grammaire. Il dit fort bien :

« Une langue qui n'emploierait pas l'actif ne saurait traduire par exemple “je vous aime” ; mais entendons par là cette phrase mot à mot ; le rapport que nous exprimons par l'emploi du verbe dit “actif” s'y exprimerait simplement d'une façon différente »⁵⁵.

« M. Planert a démontré de même qu'il fallait distinguer la notion de causalité des catégories grammaticales qui servent à l'exprimer ; si les Malais ne l'expriment pas, cela ne les empêche pas de penser causalement »⁵⁶.

On voit par là qu'il ne faut pas conclure qu'une langue ne peut exprimer le futur dans le passé ou le passé dans le futur du fait qu'elle n'a pas de temps spécialisé à cet usage. Le français dont on cite la richesse n'en a pas de spécial : le conditionnel présent, qui sert à marquer le futur dans le passé, sert aussi à marquer le futur conditionné. Ce qui n'empêche pas d'écrire : « Notre langue est la seule à posséder un temps simple datant l'action comme future par rapport à un moment du passé »⁵⁷. Exemple : « Avant-hier je croyais qu'il mourrait hier ». Pas besoin d'être linguiste pour comparer ce tour aux tours étrangers absolument identiques : « Credevo io l'altro ieri ch'egli morisse l'indomani ». « The day before yesterday I believed he would die yesterday ».

Il n'y a pas de raison pour ne pas citer le futur dans le passé en anglais « he would die » aussi simple que le futur français *j'aimerai* = *j'aimer-ai*, *amare habeo*, *j'ai à aimer*⁵⁸.

Pour continuer notre recherche de la logique dans la grammaire, signalons que la distinction si chinoisement exigée entre actif et passif ne

⁵³ *Ibid.*, p. 116

⁵⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 131-132.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 129.

⁵⁷ Royer, *op. cit.*, p. 219.

⁵⁸ Cf. Vendryès, *op. cit.*, p. 180.

correspond à aucun rapport rationnel dans la pratique. Si *je suis frappé* exprime bien une action supportée par le sujet, *je suis obéi* est loin d'avoir ce sens ; et *je suis monté* ? On pourrait dire que ce sont deux chinoiseries ; mais pourquoi : *je dois, je souffre, j'aime, je déteste*, etc., doivent-ils être actifs ? Le géorgien possède une forme affective qui permet de distinguer cette nuance entre *j'aime* action positive et *j'aime* disposition affective⁵⁹. Pas même la notion de propriété si chère à notre civilisation n'a de morphème spécialisé en français, alors que le mandingue subtilement fait la différence entre *a-fa* « son père », et *a-ta-kursi* « sa culotte ». « Le possessif est différent parce que le père n'appartient pas à son fils, tandis que la culotte appartient à son possesseur »⁶⁰.

On voit par ces quelques exemples que ni par son vocabulaire, ni par sa syntaxe, ni par sa grammaire, la langue française ne peut justifier sa prétention d'être une langue spécialement, supérieurement adaptée à la logique. Ce qui ne veut pas dire ni qu'on ne puisse raisonner en français, ni que le français soit une langue inférieure. Si, pour illustrer cette thèse, nous avons dû nous acharner sur le français, c'est que, dans ce domaine comme dans tout autre, c'est contre notre propre impérialisme que nous devons d'abord nous dresser.

LANGUE ET RACE

Si considéré en lui-même le chauvinisme linguistique vaut d'être étudié et combattu, il le mérite plus encore si l'on considère que le langage est utilisé comme point de départ soit d'une propagande impérialiste (voyez laïus sur les pays de langue française), soit d'un bourrage de crânes profasciste consistant à dresser des peuples l'un contre l'autre à l'aide du concept de race, lorsque l'histoire ne fournit plus assez de motifs à exaltation chauvine. Il suffira de citer ici les conclusions auxquelles est arrivée la science bourgeoise elle-même.

« L'idée qui se présente d'abord à l'esprit est de mettre en rapport le langage et la race. Le seul grand manuel qui existe de linguistique générale, celui de Friedrich Müller (*Grundriss der Sprachwissenschaft*, Vienne 1876-1888) est même bâti sur cette idée. On y passe successivement en revue les langues des peuples à cheveux crépus et celles des peuples à cheveux plats ; c'est en fonction des caractères ethniques que se fait le classement des langues. Il n'est rien de plus étrange pour le lecteur que cette disposition ; mais le principe, chose plus grave, n'en résiste pas à l'examen. Les jugements sur les races doivent toujours être entendus avec beaucoup de restrictions. Quel que soit le rôle qu'aient joué les changements de langue, on ne peut établir de liens nécessaires entre ces deux notions. Il ne faut pas confondre les caractères ethniques, qui ne peuvent s'acquérir qu'avec le sang, et les institutions – langue, religion, culture – qui

⁵⁹ *Ibid.*, p. 132.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 133.

sont des biens éminemment transmissibles, qui se prêtent et s'échangent. Nous voyons, en jetant un coup d'œil sur la carte linguistique de l'Europe actuelle, que sous l'uniformité d'une même langue se dissimulent des races fort mêlées »⁶¹.

L'histoire tout entière confirme ce jugement. Il est piquant de choisir comme seul exemple le pays où fleurissent aujourd'hui les théories raciales, l'Allemagne.

En effet, signalons qu'avant de s'y généraliser les dialectes germaniques ont eu à lutter contre trois grands dialectes slaves : le prussien, le polabe et le sorabe. Le premier vécut jusqu'au XVI^{ème} siècle, entre Dantzig et Königsberg ; le second, parlé sur le cours inférieur de l'Elbe est mort au XVIII^{ème} siècle ; le troisième, appelé aussi wende, ou serbe de Lusace, est encore parlé aujourd'hui dans le Spreewald. Et comme les colonisateurs de l'ordre teutonique n'ont pas chassé les populations slaves qui parlaient ces langues, mais les ont simplement asservies (grandes propriétés féodales en Prusse), nous arrivons à ceci, que l'allemand est parlé en Allemagne par des Slaves. Evidemment, par la science internationale, les Slaves sont aussi des Aryens ; mais pour les savants de cette science internationale bourgeoise, le communisme, « produit spécifiquement russe », est le fruit du génie slave. Le germain pur sang doit frémir à cette pensée.

J'ai cité cet exemple pour son actualité, mais tous les linguistes sont d'accord pour dire que « s'il est juste de parler de langues indo-européennes », il est absolument vicieux de parler d'une « race » indo-européenne⁶².

Certains vont même jusqu'à avancer que rien ne prouve que l'indo-européen commun ait été parlé par une race qui soit la souche des races européennes modernes. Le fait qu'il existe en Europe des dolichocéphales blonds, des brachycéphales bruns, des dolichocéphales bruns, ou des brachycéphales blonds, n'est pas fait pour donner du poids à cette opinion, à moins de changer la définition du mot « race » pour les besoins de la cause.

LANGUE ET MENTALITÉ

Si la langue est souvent le dernier argument du préjugé de race, elle est plus souvent encore le principal argument d'un préjugé beaucoup plus insinuant, celui de la mentalité. Il suffit de voir avec quelle assurance tous les littérateurs, les écrivains, même les philosophes, jonglent avec l'esprit latin, l'esprit germanique, l'esprit slave, le génie grec et la mentalité anglo-saxonne. Cette notion de race et de mentalité n'a jamais été étudiée à notre connaissance d'un point de vue solidement matérialiste.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 275-276.

⁶² Hovelacque, *La linguistique*, p. 407.

Ce n'est pas le lieu de discuter sur la réalité de ces diverses mentalités grâce auxquelles il est si facile d'expliquer les guerres. Remarquons simplement que le fait de distinguer une certaine mentalité d'après la langue est complètement réprouvé par la science. Et pourtant, je me souviens des cours de morale de mon ancien directeur d'E. N., lorsqu'il parlait de la reprise de l'Alsace-Lorraine, ou de la colonisation, et qu'il montrait les avantages inappréciables de la langue française dans de pareils cas, car « une langue est une méthode de pensée ; en apprenant le français, on apprend les qualités de l'esprit français, la netteté, la clarté, la raison ». Il fallait l'entendre dire ça.

Le malheur est que cette théorie est inexacte :

« Il est toujours imprudent de vouloir juger de la mentalité d'un peuple par les catégories grammaticales que possède sa langue.

Il y a des langues qui maintiennent fort longtemps comme procédés grammaticaux des catégories qui n'ont plus de raison d'être. Nous en avons vu un exemple dans la catégorie du genre. Si l'on nous présentait une phrase du français où la table s'oppose au tabouret comme tirée d'une langue sauvage, nous croirions en effet avoir affaire à du bantou.

Il y a des langues qui ont perdu l'infinitif, le grec moderne, par exemple, ou le bulgare. Cela n'implique pas qu'un Grec ou qu'un Bulgare ait perdu la faculté de concevoir abstraitement une action verbale »⁶³.

Dirons-nous du moins qu'à chaque langue correspond une certaine mentalité ? La psychologie des peuples parle d'une mentalité française et d'une mentalité allemande ; la différence qui les sépare doit se traduire dans le langage, s'il est vrai que le langage n'est que l'expression de la mentalité. Ce raisonnement, inattaquable en principe, est malaisé à vérifier et se heurte dans la pratique à de nombreuses objections.

Il faut d'abord se garder de conclure d'une mentalité différente à un cerveau différent... Même en opposant un nègre à un blanc, nous n'avons aucune raison de croire qu'à la couleur de la peau ou à la forme des lèvres corresponde un cerveau particulier, qui produirait une pensée différente de la nôtre.

En tout cas, le même raisonnement ne pourrait s'appliquer à des individus de race blanche, qui n'ont entre eux aucune différence ethnique essentielle. On sait que la couleur des yeux ou des cheveux, le teint de la peau, la forme du crâne ne fournissent pas de critérium pour distinguer, ethniquement parlant, un Allemand d'un Français, à plus forte raison linguistiquement. Et pourtant, il n'est pas douteux qu'il y a chez les deux peuples une mentalité différente (il faudrait examiner le contenu qu'on doit donner à ce mot), des goûts, des habitudes, des tempéraments nationaux. Mais ces tempéraments nationaux ont tous l'air, comme les langues elles-mêmes, d'être des effets et non des causes. Il est aussi arbitraire de faire

⁶³ Vendryès, *op. cit.*, p. 128.

sortir la langue de la mentalité que la mentalité de la langue. Toutes deux sont le produit des circonstances : ce sont des faits de civilisation⁶⁴.

« On oppose volontiers, et avec raison, les langues qui pratiquent la composition à celles qui usent au contraire du procédé de la dérivation, le grec au latin, ou l'allemand au français. Ce sont encore en apparence deux types de mentalité différents, puisque dans un cas l'esprit, après avoir décomposé la représentation, en exprime par le menu les éléments qui résultent de l'analyse, tandis que dans l'autre, il n'indique qu'un des aspects de la représentation, laissant à l'auditeur le soin de suppléer les autres. Mais en fait les deux procédés résultent d'habitudes plus ou moins développées ; ils ne s'excluent d'ailleurs jamais l'un l'autre, et leur emploi dans chaque langue n'est qu'une question de plus ou de moins. Il suffit que dans une langue un certain type domine à un certain moment, pour que ce type soit répété dans un grand nombre d'exemplaires au cours des âges. C'est un effet direct de la concurrence des procédés morphologiques, qui ne dépend nullement de la différence des mentalités.

Car la mentalité, dans les deux cas, est la même. Ce n'est que l'expression qui diffère. Le fait qu'une langue dit *liber Petri* et l'autre *le livre de Pierre*, n'implique pas que les peuples qui parlent ces langues conçoivent différemment les rapports d'appartenance, mais seulement qu'ils les expriment différemment. Et il y a à cette différence des raisons historiques »⁶⁵.

« Le fait que deux langues, de types différents aient pu suffire aux besoins variés de pensées également riches et exigeantes montre qu'on ne doit pas chercher un idéal de perfection dans un certain type de langue. Il serait plaisant de vouloir prouver que la langue dont se sont servis Homère, Platon, ou Archimède, est inférieure ou supérieure à celle de Shakespeare, de Newton ou de Darwin. Tous ont dit parfaitement ce qu'ils avaient à dire, quoique avec des moyens différents »⁶⁶.

Ce sera notre conclusion. Elle aura d'autant plus de poids, venant d'un savant bourgeois peu suspect de sectarisme. Evidemment, cette conclusion vaut ce qu'elle vaut. Nous renvoyons à son livre : *Le langage*, dans la collection « Bibliothèque de synthèse historique : Evolution de l'humanité, Renaissance du livre », Paris 1921, qui est l'encyclopédie des connaissances et des hypothèses historiques la plus récente et la plus poussée, du point de vue bourgeois. Les phrases ci-dessus citées y sont des conclusions et non pas des opinions.

CONCLUSION

La supériorité des Français est donc une opinion dans le genre de :

Le plus beau pays du monde

⁶⁴ *Ibid.*, pp. 276-277.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 279.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 406.

C'est celui où je suis né.

Le Français n'admire pas la perfection de sa langue, il admire d'avoir une langue ; un peu comme le savant dont parle Rabaud, qui admire le lézard avec ses pattes, le seps, avec ses embryons de pattes, l'orvet sans pattes, et les démontre adaptés tous trois parfaitement à la reptation, admirant non pas les mécanismes, mais qu'il y ait un mécanisme. Il faudrait citer les leçons de littérature que nous avons tous entendues à l'E.P.S., au lycée, à l'E.N. Tout est prétexte à admiration ; Rabelais introduit dans sa langue un tas de mots latins, grecs, arabes, hébreux : c'est une langue luxuriante ; Montaigne écrit en patois, c'est enrichir le français de nuances indispensables ; Guez de Balzac s'empêtre dans des phrases d'une aune : c'est préparer la magnifique période oratoire de Bossuet qui, etc... Au contraire, Vaugelas et Ménage dessèchent la langue jusqu'à ne laisser qu'environ 7 000 mots au vocabulaire de Racine : c'est châtier la langue, refouler l'italianisme envahissant, forger l'instrument indispensable à la science de l'homme abstrait qui, etc... On pourrait multiplier.

Passons dans la classe des langues étrangères. Shakespeare a écrit : *the milk of the human kindness* – *le lait de la tendresse humaine* ; c'est une de ces métaphores bizarres comme Shakespeare en laisse dans ses meilleurs textes. Le français dit *mille* et *aiguille*, passons ; mais l'anglais dit : *thread* (ea = è), *heart* (ea = a), *to lead* (ea = i) ; commentaire : vous savez, l'anglais est comme ça : « On écrit Londres, et on prononce Constantinople ; on écrit caoutchouc et on prononce élastique (mais écrivez en orthographe phonétique cette phrase : "Ils avaient eu souvent la sensation que nous étions des gens qui chôment rarement" !) ». En allemand, c'est mieux encore. On dit : *Man sagte dass der Graf gestorben ist* (on disait que le comte mort est). Commentaire : vous savez, l'allemand est une de ces langues synthétiques⁶⁷. Ce qui permet le lendemain si on doit traduire en allemand une phrase comme : « Dites-leur que nous leur sommes on ne peut plus reconnaissants des nouvelles marques d'intérêt qu'ils viennent de nous donner » de mettre la difficulté de la version sur le clos de cette maudite langue synthétique.

On aurait tort même de négliger la contribution que les langues coloniales apportent à l'opinion que le Français se fait de la supériorité de sa langue et de sa mentalité. Notre littérature et nos reportages journalistiques à sujets coloniaux sont bourrés de ce style petit-nègre type « moi y en a manger toi » si propre à prouver l'infériorité mentale de ces peuples colonisés, incapables de penser d'une manière européenne. Personne ne se soucie pourtant de remarquer d'abord que « leurs supérieurs n'ont jamais pris la peine ni eu l'envie de [leur] faire parler une langue correcte »⁶⁸. « Les nègres de Libreville font des pétitions pour avoir des écoles »⁶⁹. On ne remarque jamais non plus qu'une forme comme « moi pas peur de lui »

⁶⁷ Cf. Larousse, *op. cit.*, t. 1, p. 59, article « Allemagne ».

⁶⁸ Vendryès, *op. cit.*, p. 348.

⁶⁹ Challaye, *Enquête sur le Congo*, 1903.

note, non pas l'impossibilité de parler le français, mais simplement une traduction littérale du bantou, par exemple, en français, incorrecte mais aussi naturelle que celle du français qui traduit : *c'est ce que je fais* par : *that is that which I do*. Le petit Français se corrige parce qu'on le corrige ; et le nègre d'Amérique, celui qui va aussi à l'école, se corrige également.

Le Français moyen étend cette méthode de se trouver supérieur, à toutes les langues, et jouit d'un rare plaisir à entendre ces pauvres Anglais parler de « la pardessus de moi ». Et c'est ainsi que, bien que le français soit un continuel idiotisme, cette impression a pris force de loi depuis que Rivarol l'a codifiée en disant : « Quand le français traduit, il explique véritablement un auteur ». Cette méthode qui n'en est pas une, et qui donnerait le même résultat appliqué à toute langue, fût-ce le fuégien, voilà la base scientifique de la croyance en une supériorité de la langue française.

LINGUISTIQUE ET MATÉRIALISME HISTORIQUE

Il n'y a aucune raison *a priori* de ne pas soumettre le fait linguistique, qui est une production du cerveau humain, à l'explication matérialiste : « La matière n'est pas le produit de l'esprit. C'est au contraire l'esprit qui est le produit le plus élevé de la matière »⁷⁰. Ce point de départ matérialiste n'est généralement pas contesté de la science bourgeoise. Elle répudie « la conception ancienne du langage octroyé miraculeusement à l'homme ou organisé artificiellement par lui [...] qui traite le langage comme quelque chose d'indépendant, de transcendant ». La science bourgeoise admet qu'« il est faux de considérer le langage comme une entité idéale évoluant indépendamment des hommes et poursuivant ses fins propres »⁷¹. Les linguistes bourgeois sont même arrivés à une position dialectique très nette en ce sens qu'ils sont arrivés à considérer l'évolution historique des langages non pas comme une déchéance mais comme un fait historique normal. Il y a un demi-siècle encore les linguistes considéraient que toute langue avait son point de perfection dans le passé, et que ses transformations étaient des dégradations : « L'histoire est l'ennemie du langage »⁷². Nous verrons cependant plus loin qu'il ne faut pas confondre leur théorie évolutionniste du langage avec la dialectique matérialiste.

Notons pour l'instant que la linguistique bourgeoise s'enchevêtre dans une contradiction irréductible, comme le font de plus en plus toutes les sciences bourgeoises, par le fait que la science actuelle en général, si elle tend de plus en plus au matérialisme dialectique par ses méthodes, se voit de plus en plus obligée de s'en éloigner dans ses conclusions, le matérialisme devenant de plus en plus fatalement synonyme de théorie révolutionnaire. La linguistique, comme toutes les sciences, présente donc le spectacle d'un domaine de connaissance où des méthodes révolution-

⁷⁰ Engels, *L. Feuerbach et la fin de la philosophie classique*, p. 58.

⁷¹ Préface de H. Berr au livre de Vendryès, *op. cit.*, p. 9.

⁷² Schleicher, 1874.

spectacle d'un domaine de connaissance où des méthodes révolutionnaires doivent pourtant amener à des conclusions réactionnaires. Rien n'est plus instructif à cet égard que la préface au livre de Vendryès, écrite par H. Berr, directeur de la collection « Bibliothèque de synthèse historique ». Le préfacier consacre en effet vingt pages à combattre tout ce qui, dans le livre, pourrait prêter à une interprétation non pas matérialiste, mais simplement sociologique.

Examinons en effet les thèses contradictoires de la science bourgeoise à propos de l'évolution de la linguistique.

1. L'école dite sociologique (Durkheim, Meillet, Lévy-Bruhl, Vendryès) prétend que le langage est un produit de la société, un fait social.

« C'est au sein de la société que le langage s'est formé [...]. Le langage, qui est le fait social par excellence, résulte de contacts sociaux »⁷³.

« Le langage a été un produit naturel de l'activité humaine résultat de l'adaptation des facultés de l'homme aux besoins sociaux »⁷⁴.

« Le principe de la plupart des changements linguistiques se trouve dans la répartition des sujets parlants entre divers groupes sociaux et dans les passages des mots d'un groupe à un autre »⁷⁵.

Le langage serait même une véritable création sociale.

« Durkheim attribuait l'existence des catégories à une sorte de nécessité qui serait à la vie intellectuelle ce que l'obligation morale est à la volonté, c'est-à-dire que les catégories (grammaticales et logiques) seraient d'origine sociale et dépendraient de la société »⁷⁶.

« Les caractères d'extériorité à l'individu, et de coercition par lesquels Durkheim définit le fait social apparaissent [...] dans le langage avec la dernière évidence »⁷⁷.

2. L'école psychologique (H. Berr, P. Janet, les psychologues en général) prétend que le langage est un produit du cerveau humain.

Cette école combat la première en mettant en relief les caractères individuels du langage qui « reste, dans une large mesure, affectif, lié à l'individu, à la contingence individuelle »⁷⁸. « Il n'est pas si faux de prétendre qu'il y a autant de langages différents que d'individus »⁷⁹.

⁷³ Vendryès, *op. cit.*, p. 13.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁷⁵ Meillet, in *Année sociologique*, t. XI, p. 791.

⁷⁶ Vendryès, *op. cit.*, p. 134.

⁷⁷ Meillet, *op. cit.* [cf. la note 75. – *Note des éditeurs*], p. 2.

⁷⁸ Berr, *op. cit.*, p. X.

⁷⁹ *Ibid.*, p. XII.

« C'est l'homme en tant qu'homme qui est créateur de la logique mentale⁸⁰, [dont le langage est un aspect] ».

Elle insiste sur le fait « que le langage est en rapports étroits avec la vie psychologique, qu'il est, depuis ses origines, psychologie en acte »⁸¹, allant même jusqu'à affirmer que l'origine du langage ne regarde pas la linguistique mais que c'est un « problème de psychologie »⁸².

Cette école psychologique attaque l'école sociologique sur son propre terrain en montrant qu'il faut distinguer dans l'homme « de ce qui est authentiquement social, ce qui est collectif, et ce qui est humain »⁸³, que « ce ne peut être la société qui crée les catégories logiques : la société a des besoins, mais elle ne pense pas »⁸⁴. En conclusion :

« Si le langage se produit dans la société, [il] n'est pas pour cela un phénomène social⁸⁵. Il est plutôt un facteur qu'un produit de la Société »⁸⁶.

Cette théorie psychologique du langage, il faut, avant de la réfuter, la situer exactement sur le champ de bataille idéologique. Notons immédiatement qu'elle ne combat si violemment l'école sociologique que parce qu'elle croit cette dernière matérialiste. En effet, en voulant établir à tout prix que le langage a une origine psychologique, qu'il est né « dans le cerveau de l'homme en tant qu'homme », l'école psychologique présente le cerveau, et son contenu, la pensée, comme étant de ces phénomènes transcendants, nés de rien. Vouloir prendre le point de départ de la pensée, par delà le cerveau, autre part que dans le cerveau, voilà le péril. L'école psychologique est un refuge de l'idéalisme. Sa critique de l'école sociologique est jugée par là : rien ne sert de prouver que la pensée sort du cerveau ; car, comme le dit spirituellement Engels :

« Il est impossible d'éviter que tout ce qui met les hommes en mouvement passe par leur cerveau, même la nourriture, qui commence par une sensation de faim et de soif, éprouvée par le cerveau, et se termine par une impression de satiété, ressentie également par le cerveau. Les répercussions exercées sur l'homme par le monde extérieur s'expriment dans le cerveau, s'y reflètent sous forme de sensation, de pensées, d'impulsions, de volitions, etc... »⁸⁷.

Quand l'école psychologique donc a établi que le langage sort du cerveau de l'individu elle n'a pas fait avancer la question d'un pas, pas plus qu'elle n'a fait reculer d'un pas ni l'école sociologique ni l'école matérialiste.

⁸⁰ *Ibid.*, p. XVIII.

⁸¹ *Ibid.*, p. IX.

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*, p. XIII.

⁸⁴ *Ibid.*, p. XVIII.

⁸⁵ *Ibid.*, p. XXI.

⁸⁶ *Ibid.*, p. XXVII.

⁸⁷ Engels, *op. cit.*, pp. 67-68.

En effet, il faut bien distinguer les deux thèses. La position sociologique bien que paraissant très voisine de la position matérialiste, ne se confond pas avec elle. Remarquons que les sociologues, en effet, surtout Durkheim, et même Meillet, tendent à donner à la société en général des attributs inhérents à sa nature, et en quelque sorte transcendants : ce qui est faire rentrer l'idéologie métaphysique par une nouvelle porte et substituer à la notion si bien raillée par Marx et Engels, d'homme, abstrait, invariable et éternel, qui mène droit à l'humanitarisme bourgeois, la notion d'une société abstraite (« nouvelle grue métaphysique »), différente de la totalité des individus qui la composent, notion qui mène droit à la conception idéologique de l'État au-dessus des classes et des intérêts, à la conception bourgeoise de l'État.

Même Vendryès, beaucoup plus prudent que ses prédécesseurs, ne risque guère de devenir matérialiste. Pour lui le langage est déterminé par la psychologie et la sociologie : « Le langage s'est créé au fur et à mesure que se développait le cerveau humain et que se constituait la Société »⁸⁸. La psychologie fait figure de donnée irréductible à la société. En somme le sociologisme des linguistes se borne à l'introduction partielle dans leur domaine du déterminisme économique, c'est-à-dire des conditions matérielles, à côté, et non pas à la place des hypothèses idéologiques.

Quelle doit être la position du matérialisme dans cette question ? La conception matérialiste de la linguistique prendra comme point de départ, dans l'explication des phénomènes linguistiques, l'influence déterminante

1. De l'état des forces productives ;
2. Des rapports économiques qui en découlent ;
3. Du régime social et politique correspondant ;
4. De l'idéologie reflétant ces conditions matérielles.

Le langage reflète profondément l'état des forces productives, et les rapports économiques en découlant. Nous n'en citerons que quelques exemples typiques. La richesse du vocabulaire, par exemple, ne provient pas du niveau intellectuel inférieur ou supérieur du peuple étudié ; nous avons déjà cité la richesse du lithuanien, langue d'un peuple d'éleveurs, pour désigner les couleurs – autour de nous remarquons que si le nom du cheval a été à peu près partout renouvelé de l'indo-européen, c'est que l'animal sert à de nombreux usages : il y a le cheval de selle et le cheval de trait, le cheval de labour et le cheval de guerre... Celui du bœuf et de la vache a survécu presque partout sans changement, parce qu'en dehors de la production du lait, le bœuf et la vache sont astreints aux mêmes travaux et rendent les mêmes services⁸⁹.

Où le tourneur distingue une gouge, une plane, un ciseau, un bédane, le paysan n'a qu'un mot : outil. Au contraire, l'ouvrier d'usine n'a que les mots : *arbre*, *herbe*, là où le paysan distingue trente à quarante espèces, et autant de mots. La linguistique moderne a bien montré cette

⁸⁸ Vendryès, *op. cit.*, p. 3.

⁸⁹ *Ibid.*, pp. 262-263.

influence, à tel point que la vie des Aryens ou Indo-européens a pu être reconstituée⁹⁰ non pas d'après leur langue, que nous ignorons, mais d'après les racines communes aux langues qui en sont dérivées. De cette étude on a pu conclure qu'ils étaient venus de la plaine sibérienne et non de l'Inde, par l'absence de toute racine désignant la flore et la faune hindoues, alors qu'on trouve des mots communs pour les arbres et les bêtes de Sibérie dans toutes les langues de la famille aryenne, par exemple. Dauzat explique comment du vocabulaire de l'indo-européen commun on a pu établir certains aspects du mode de vie (nomadisme, chasseur) et du régime social (famille fondée sur le principe paternel).

Le problème des langues abstraites et des langues concrètes également ne doit pas être interprété comme un argument en faveur de mentalités ethniques immuables ou données *a priori*, ainsi que le fait Berr⁹¹. L'état concret d'une langue, au contraire, ne marque pas un caractère fondamental de la pensée, mais un état social donné : que cet état change, le caractère de la langue change :

« [La] marche du langage vers l'abstraction est liée à un développement de la civilisation »⁹².

« Il n'y a pas à s'étonner que le langage des sauvages abonde en termes concrets dont la variété et la précision nous confondent. C'est le cas de toutes les langues rurales »⁹³.

L'étymologie d'ailleurs est là pour nous prouver que nos langues de civilisation, dont l'abstraction est un caractère frappant, sont passées par cet état de langues concrètes affectées à des populations rurales dont le mode de vie était l'élevage et l'agriculture de nomades ou de sédentaires.

Les rapports politiques et sociaux influent également d'une manière visible sur le langage. Il suffit de citer le cas des peuples ruraux où presque toujours le mot *monnaie* est synonyme de bétail (irlandais : *cumal* – femme esclave [bétail] et monnaie ; latin : *pecus* – bétail, *pecunia* – monnaie ; allemand : *Vieh* – bétail, correspondant saxon : *fee* – salaire ; vieux saxon : *céap* – prix, commerce et bétail ; slave *skot* – bétail et richesse).

Même en négligeant ces preuves particulières, tous les linguistes actuels admettent que l'unité linguistique la plus simple, si l'on peut dire, est la langue spéciale, ou langue technique, c'est-à-dire le langage d'un groupement social limité (surtout profession) et que :

« Le principe de la plupart des changements de sens se trouve dans la répartition des sujets parlants entre divers groupes sociaux et dans le passage des mots d'un groupe dans un autre »⁹⁴.

⁹⁰ Dauzat, *op. cit.*

⁹¹ Berr, *op. cit.*, p. XV.

⁹² Vendryès, *op. cit.*, p. 417.

⁹³ *Ibid.*, p. 418 ; nous soulignons.

⁹⁴ Meillet, *op. cit.*

C'est-à-dire que l'évolution du vocabulaire est déterminée en fait par l'interaction des langues spéciales, dans la langue commune. Le refoulement des dialectes, le breton par exemple, s'explique non par une infériorité ou une supériorité de mentalité d'un côté ou de l'autre, mais par l'invasion de conditions économiques, sociales et politiques nouvelles et matériellement plus puissantes que les anciennes. Il en va de même pour les emprunts de langue à langue.

La situation politique elle-même laisse des traces dans la langue. Le vocabulaire de l'ennemi est utilisé à des emplois ironiques : *lippe*, *rosse* (emprunts allemands) ; *hâbleur* (emprunt espagnol) ; ou triviaux : allemand : *pissoir* ; français : *water-closet* ; l'idéologie enfin marque profondément la langue à tel point que nous avons dans nos langues modernes des traces nettes d'idéologies primitives, comme le maintien du genre illogique pour des mots désignant des êtres asexués. Les luttes entre Eglise et Etat ont laissé, par exemple, dans le vocabulaire de nombreux termes : *benêt*, *crétin*, etc... (béni, chrétien) marquent par leur sens péjoratif une longue tradition d'irrespect religieux ; reflet non pas d'une mentalité athée *a priori*, mais de nombreuses luttes religieuses dont la mentalité anticléricale est non pas cause mais conséquence, au même titre que le sens péjoratif des termes religieux constaté en linguistique.

La psychologie elle-même, individuelle ou collective, voire ethnique dans la mesure où celle-ci existe, a une influence sur la langue, non pas en tant que phénomène transcendantal, mais en tant qu'aspect de l'idéologie, et conditionnée elle-même par l'état des forces productives, l'état économique, le régime social et politique, et par réaction, par l'idéologie en général. Elle ne contredit pas l'explication matérialiste, elle en est un des éléments.

Ce n'est pas le lieu d'entreprendre, ou même d'esquisser un traité de linguistique, d'un point de vue matérialiste. On voit par ces quelques exemples que la science matérialiste considère bien le langage à la fois comme un produit et comme un facteur de la société mais non pas dans le sens où l'entendent l'école sociologique et l'école psychologique. Dans cette thèse la notion de société ne se présente pas avec des caractères *a priori* métaphysiques, d'« extériorité à l'individu », de « coercition » : la société représente l'ensemble des rapports réels à une époque donnée entre des hommes donnés, dans leur action sur le fait linguistique. Dans cette thèse la psychologie ne combat ni n'élimine la sociologie, ni ne la concurrence. Pour résumer autant qu'il se peut, sans la déformer, la thèse matérialiste, nous dirons que l'on peut opposer à la thèse fautive : « L'homme vit en société parce qu'il possède le langage », cette formule : « L'homme possède un langage parce qu'il vit dans une société et ce langage est déterminé par cette société ».

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE APPLIQUÉ AU PROBLÈME DE LA PERFECTIBILITÉ DU LANGAGE

Un des problèmes les plus sérieux de la linguistique est de savoir si les langues, ou le langage en général, sont perfectibles. Le problème est triplement sérieux pour un révolutionnaire :

1. Parce que sa solution fournit une arme théorique pour ou contre le chauvinisme linguistique.

2. Parce que cette solution fournit également une arme pour ou contre la possibilité d'une langue internationale auxiliaire dont le prolétariat international est devenu à peu près le seul défenseur, et dont il serait appelé à être le plus important bénéficiaire.

3. Parce que le langage, en tant qu'instrument du travail intellectuel, doit être considéré comme un véritable moyen de production ; et que l'absence de fixité, de logique et d'unité du langage humain représente un instrument aussi rudimentaire que la brabant à l'époque des tracteurs.

Quelle est la position des savants bourgeois sur cette question ? La plupart sont sceptiques ; ils s'appuient sur le passé du langage pour mettre en évidence que des langues anciennes, grec, latin, ont été aussi parfaites que bien des langues modernes ; ils montrent que l'enrichissement du vocabulaire est éphémère, qu'une langue s'encombre de quinze synonymes sur un point pour désigner ailleurs deux notions opposées par le même mot ; ils montrent les pertes du langage éliminant des mots ou des catégories grammaticales utiles, et gardant des survivances absolument périmées, sans motif ; ils insistent sur le fait que les grammaires n'évoluent pas selon la logique mais selon l'analogie. Ils allèguent enfin qu'une langue naturelle ou artificielle, une fois portée à son point de perfection ne saurait s'y maintenir, entraînée par la phonétique, les lois d'analogie et d'expressivité, vers des formes toujours nouvelles. Les linguistes qui, comme Jespersen, sont d'avis contraire professent que les langues les plus évoluées sont les plus parfaites. Cette théorie peut tout au plus prouver qu'il y a pour chaque époque donnée une ou plusieurs langues moins mauvaises que les autres, elle ne saurait résoudre la question du langage ; les logiciens, comme Couturat sont également partisans de la perfectibilité du langage, affirmant qu'il y a une « grammaire générale » parce qu'il y a un « esprit humain ». D'après le même argument il devrait y avoir aussi un régime politique parfait, et un droit international parfait « puisqu'il y a un esprit humain ».

Nous constatons donc le désarroi profond de la science bourgeoise devant un de ces problèmes qui se posent quand « il s'agit, comme disait Marx, non seulement d'expliquer le monde, mais de le transformer ». Ce désarroi s'explique par le fait que le monde bourgeois ne peut pas continuer à s'appuyer sur la science, parce que les méthodes scientifiques poussées jusqu'à leur terme logique deviennent justificatrices de la pensée révolutionnaire. L'idée d'évolution est entrée dans la linguistique, et avec elle une certaine dialectique, mais il était impossible d'aller plus loin sans confirmer le matérialisme. Aussi, plutôt que de conclure, des savants

comme Vendryès donnent à un volume de 400 pages, un des plus riches et des plus modernes, une conclusion qui est presque une plaisanterie : « Rien ne prouve qu'aux yeux d'un habitant de Sirius, mentalité [donc langage] de civilisé ne soit l'équivalent de dégénérescence ! »⁹⁵. Voilà à quelles pirouettes en sont réduits les maîtres de la pensée bourgeoise lorsqu'il s'agit de sauter le fossé qui sépare deux mondes de la pensée : du point de vue de Sirius. L'exemple de Vendryès, qui est une dérobade individuelle, a d'ailleurs beaucoup moins d'importance qu'une autre attitude plus généralisée, plus en rapport avec l'attitude de la science bourgeoise en général : tirer de la notion d'évolution, impossible à nier, une certaine métaphysique de l'évolution « cycloïde » : les choses passent, changent, mais il y a un retour éternel ; il y a des recommencements, éternels. Théorie admirable avec laquelle la bourgeoisie veut se dissimuler sa condamnation définitive à ses propres yeux. C'est la thèse de certains linguistes tels que Dauzat, « le langage, comme la vie, est un perpétuel recommencement »⁹⁶.

Avec beaucoup moins d'autorité que le professeur Prenant ne l'a fait dans un récent cahier sur la Vie, l'évolution des espèces et le marxisme, on peut établir que, dans le domaine du langage, également, seule la science matérialiste, donc révolutionnaire, peut aller jusqu'au bout de sa méthode. En effet, si la science bourgeoise ne peut pas se poser la question de la perfectibilité du langage, il n'en est pas de même pour la science matérialiste, qui elle, selon la formule du Cahier sur la Littérature et la lutte de classes représente « la classe qui n'a rien à cacher à soi ni aux autres ».

S'il se manifeste dans l'évolution du langage une tendance vers le perfectionnement, elle doit tendre à réaliser trois conditions : fixité, logique, unité.

L'examen objectif du premier point montre que la notion de fixité a contre elle le caractère le plus profond de la vie : l'évolution. Cette évolution règne dans les trois domaines de la linguistique : phonétique, morphologie, vocabulaire. Et, circonstance fondamentale, cette évolution est inconsciente. C'est ce double aspect d'évolution et d'inconscience qui provoque également l'absence de logique, ou plutôt qui permet d'affirmer qu'il sera toujours impossible à une langue de devenir ou de rester logique. C'est également cette évolution qui provoque la segmentation des langues, et détruit d'un côté ce que l'unification peut faire de l'autre.

Mais examinons les facteurs déterminants de cette évolution, qui semblent condamner d'avance toute possibilité de perfectionnement du langage. Nous trouvons :

1. La dislocation du groupe social, qui détruit l'unité de la langue ; l'indo-européen commun par suite du fractionnement de ses tribus migratrices, a ainsi donné naissance au sanscrit, au zend, au grec, au latin, au celte, au germanique commun, au slave commun, au lithuanien. Chacune de ces langues s'est fractionnée à son tour en même temps que le groupe

⁹⁵ Vendryès, *op. cit.*, p. 420

⁹⁶ Dauzat, *op. cit.*, p. 225.

social dont elle était l'instrument. Tant que l'Empire latin a été une réalité, la langue latine en est restée une, elle aussi. Dès que les différentes provinces latines ont cessé d'être unies, le latin a commencé dans chacune de ces provinces une évolution indépendante qui a produit : le français, l'espagnol, l'italien, le romanche, le portugais, le roumain, le provençal. Le français subit la même évolution dès qu'il évolue en dehors du groupe initial (Belgique, Suisse, Antilles, Canada, Réunion).

2. La trop grande extension compromet, elle aussi, l'unité, et par conséquent la fixité d'une langue. Mais l'effet de cette trop grande extension ne devient surtout sensible que s'il est aggravé par un relâchement social, comme c'est le cas pour l'anglais aux Etats-Unis, en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada.

3. L'isolement géographique a le même résultat. Il empêche l'évolution linguistique de se propager uniformément sur l'étendue du territoire : le basque, le breton, les patois montagnards ou les patois des îles ont résisté ainsi plus longtemps que les autres à l'unification par le français.

4. La différence des activités dans un groupe politique (nation) provoque la création d'autant de langues dites spéciales ou techniques, qui, incessamment, pénètrent la langue commune.

5. A côté de ces facteurs d'évolution dits externes il en est d'internes qui ne sont pas moins importants. Ce sont ceux qui affectent la morphologie et la phonétique. L'allemand a manifesté la tendance à transformer les consonnes occlusives sonores *p, t, k*, en sourdes, et les sourdes en sifflantes ; le grec a manifesté celle de transformer les voyelles *e, u, oi, ei, ui*, en *i*. On a appelé ces tendances lois phonétiques, et elles portent un coup terrible à la fixité des langues.

D'autres lois jouent également le même rôle dans la morphologie. La principale est l'analogie, qui a l'air de combattre pour la logique, puisqu'elle conseille au petit enfant de former *nous boivons* sur *ils boivent, que je boive*. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi : le français a transformé en *ch* un certain *c* latin : on aurait donc dû faire *qu'il vainche* (de *vincat*) ; on a dit : *qu'il vainque* par analogie avec *vaincu*. Doit-on conclure de tous ces faits qu'« il n'y a pas en linguistique d'acquisitions permanentes, assurant à la langue qui les obtiendrait un enrichissement définitif »⁹⁷ ?

Il faut observer, avant de se rallier à cette thèse quelles ont été les bases de l'observation de la linguistique bourgeoise. Or, si l'on fait cette étude à fond, on s'aperçoit que la linguistique d'aujourd'hui est construite sur les langues anciennes (sanskrit, grec, latin, vieux germanique, vieil irlandais, etc.) et les dialectes, autant, sinon plus, que sur les langues actuelles. Or il ne semble pas qu'on puisse prédire au russe, à l'anglais, au français du XX^{ème} siècle, le même sort qu'aux langues anciennes ou aux dialectes : la science bourgeoise pour qui la société est plus ou moins un mythe, une entité à majuscule, une donnée du problème aussi invariable

⁹⁷ Vendryès, *op. cit.*, p. 410.

que HCI dans une réaction chimique, peut bien croire que l'influence de la société ayant déterminé telle ou telle évolution dans une langue de pasteurs nomades, ou d'artisans féodaux, elle déterminera la même évolution sur une langue du XX^{ème} siècle, puisque la société est toujours là. Mais la science matérialiste sait qu'il y a non pas l'action d'une société, mais celle de plusieurs formes sociales distinctes, dont les résultats peuvent être fort divers.

Et, en effet, les facteurs qui conditionnent l'instabilité extraordinaire des langues dans la période passée, leur évolution et leur segmentation, ne semblent pas du tout appelés à jouer le même rôle envers les langues actuelles. L'isolement géographique a cessé d'être une cause notable d'anomalies linguistiques depuis que la position géographique a cessé d'être un facteur d'isolement.

Le relâchement ou la dislocation de groupes sociaux sont des faits de plus en plus rares dans l'histoire du monde ; l'internationalisme correspond à une nécessité profonde de l'économie actuelle, et cette nécessité ne sera pas moins forte quand l'économie des Soviets euro-américains, par exemple, aura remplacé les divers impérialismes actuels. Et même alors, la trop grande extension d'une langue naturelle ou d'une langue artificielle auxiliaire, ne serait pas une cause de segmentation pour cette langue, car des facteurs d'unification : transports, communications, diffusion d'une culture unique la contrebalanceraient, comme ils contrebalancent déjà victorieusement la segmentation d'une langue commune comme l'anglais des Etats-Unis, dont l'extension est pourtant considérable.

Enfin, la différenciation des activités, cause de tant d'altérations dans les langues, aurait probablement une influence moindre par le fait que cohabiterait dans l'esprit du travailleur socialiste futur une culture réelle à côté du vocabulaire professionnel auquel il est souvent réduit aujourd'hui parce qu'il ne possède bien que celui-là. En effet si les facteurs externes d'évolution des langues sont complètement changés, il en est de même des facteurs internes.

L'évolution des phonétiques a été surtout étudiée sur les langues anciennes, et les dialectes, c'est-à-dire sur des langues surtout parlées, ou même exclusivement parlées. Or l'expérience prouve qu'on ne peut traiter de la même façon à cet égard une langue seulement parlée et une langue parlée et écrite à la fois. Il est même notoire que l'écriture, la littérature, la culture en général ont une puissance de fixation et d'unification telle qu'il y a moins de différence entre une langue écrite du XVI^{ème} et une du XX^{ème}, par exemple, qu'entre un patois d'il y a un siècle, et son successeur d'aujourd'hui.

En effet, les évolutions phonétiques et morphologiques les plus irrégulières ont leur source, la science bourgeoise l'a montré, dans les accidents ou des imperfections d'apprentissage. La science bourgeoise a constaté la puissance extraordinairement conservatrice de l'écriture, de la littérature, de la culture écrite (livres, journaux), de l'école. Dans un régime social de collaboration mondiale économique, où l'école et la culture cesse-

raient d'être l'apanage d'une minorité ; où l'instruction réelle, et non un dégrossissage rapide des esprits, en rapport avec leur fonction sociale, sera un principe fondamental ; dans un tel régime, il n'est pas dangereux d'affirmer que la linguistique, science sociale, obéira à des facteurs nouveaux ; et il est possible de penser que ces facteurs nouveaux mèneraient vers des langues plus unifiées, plus fixes, plus logiques ou vers une langue artificielle auxiliaire universelle, fixe et logique, instrument de travail presque indispensable à ce nouveau monde.

La science bourgeoise ne peut arriver à de telles conclusions d'abord parce que le spectacle d'une nation réduisant ses illettrés à 1%, portant une scolarité effective jusqu'à l'âge de 17 ans, diffusant une culture jusque-là considérée comme aristocratique dans les moindres villages par la T.S.F., le chemin de fer, l'avion, ce spectacle-là ne lui a jamais été donné. Ensuite l'éducation du savant bourgeois ne lui permet pas de concevoir une société où l'instruction serait autre chose qu'une préparation professionnelle, mais un aspect même du droit à la vie.

La science matérialiste, qui prévoit la généralisation d'un tel type de forme sociale, a le droit de dire que l'évolution de la linguistique s'y fera dans des conditions neuves, probablement dans le sens du progrès linguistique, que les contradictions du système capitaliste condamnent dans la société actuelle à n'être qu'une utopie.

Ainsi, une fois de plus, on pourra dire, en donnant aux paroles d'Engels une extension qu'il n'eût pas refusé de leur accorder, que « le prolétariat mondial est l'héritier de la philosophie, de la science classique », puisque la réalisation de sa destinée historique coïncidera, dans la linguistique comme dans les autres sciences, avec une reprise pour l'esprit humain de la marche normale vers le progrès.

Sommaire

P. Sériot & E. Velmezova :	<i>Présentation</i>	1
-------------------------------	---------------------------	---

I. Enseignants invités

G. Bergounioux :	<i>La fonction critique de l'histoire de la linguistique</i>	5
Cl. Normand :	<i>Comment faire l'histoire de la linguistique ?</i>	21
P. Sériot :	<i>La sociolinguistique soviétique était-elle néomarriste ? (contribution à une histoire des idéologies linguistiques en URSS)</i>	37
Cl. Stancati :	<i>Histoire et épistémologie des sciences du langage</i>	61

II. Jeunes chercheurs

I. Ageeva :	<i>La critique de F. de Saussure dans le marxisme et philosophie du langage de V.N. Vološinov et le contexte de la réception des idées saussuriennes dans les années 1920-1930 en Russie</i>	73
B. Desti :	<i>L'épistémologie langagière de Poincaré confrontée à une nouvelle faculté saussurienne</i>	85
A. Eržen :	<i>Sclavi, Slaves, Slovènes, Illyriens ou Vindi, Wenden, Veneti ? Les enjeux du nom des Slovènes et de leur langue</i>	95
I. Ivanova :	<i>L'opposition « langue poétique / langue pratique » dans la conception linguistique de Lev Jakubinskij</i>	113
S. Moret :	<i>Linguistique et nouvel ordre européen autour de la Grande Guerre</i>	129
V. Saïdi :	<i>Le discours sur la langue ukrainienne en Galicie orientale dans la première moitié du XIX^{ème} siècle</i>	145

M. Schoenenberger :	<i>La linguistique soviétique après N. Marr : linguistes, structuralisme et « révolution scientifique et technologique »</i>	159
E. Simonato :	<i>Aux origines de la politique linguistique soviétique dans le Caucase</i>	175
E. Velmezova :	<i>Peuples et langues slaves : une « aberration » de la « linguistique traditionnelle » ? La slavistique fantastique de N.Ja. Marr</i>	187
T. Zarubina :	<i>Les contraintes dans la circulation interculturelle des discours philosophiques sont-elles d'ordre linguistique ?</i>	199

III. Annexe

Auteur anonyme :	<i>Le chauvinisme linguistique</i>	213
Sommaire		253